Le Monde

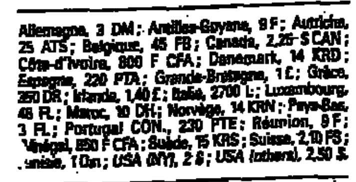
CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE – Nº 16010 – 7 F

JEUDI 18 JUILLET 1996

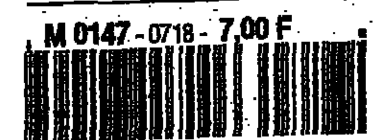
FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI



Anne Liardet et Joseph Le Guen partagent une passion aventureuse pour l'Atlantique. Quatrième volet de la série « Gens de mer », d'Annick Cojean. p. 10



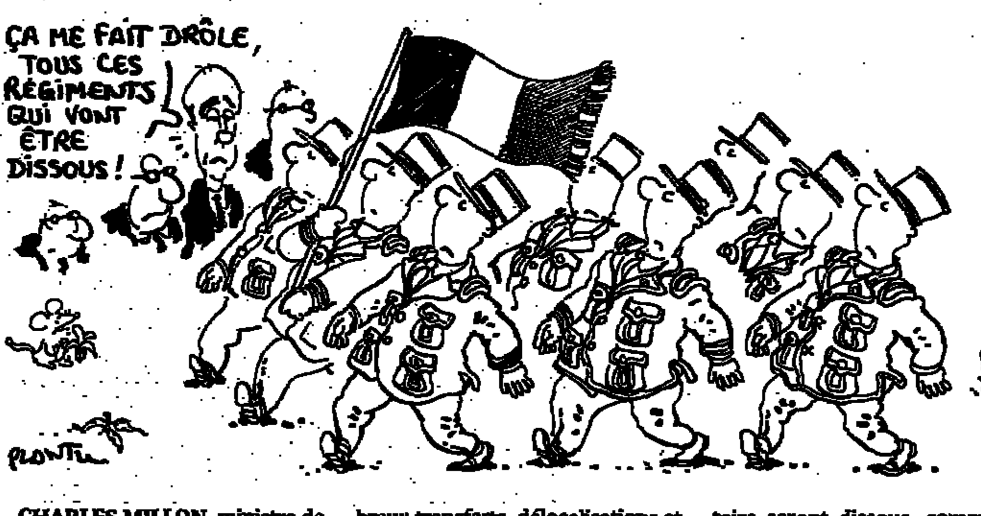
Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 800 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 220 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 350 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2700 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 230 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1 Din ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.



M 0147 - 0718 - 7,00 F

Plusieurs dizaines de villes touchées par la restructuration des armées

L'Ile-de-France et la Lorraine seront parmi les plus affectées



CHARLES MILLON, ministre de la défense, devait annoncer, mercredi 17 juillet, le plan des restructurations de l'armée de terre pour 1997, 1998 et 1999. Ce plan, présenté aux commissions de la défense de l'Assemblée nationale et du Sénat, prévoit la dissolution de 38 régiments ainsi que de nombreux transferts, délocalisations et transformations. *Le Monde* publie la liste des régiments dissous et des unités transférées. En Ile-de-France, huit unités doivent être dissoutes de 1997 à 1999. Le centre des sports militaires sera transféré à Fontainebleau. Plusieurs centres d'instruction de préparation militaire seront dissous, comme par exemple, en 1997, ceux de Bastia, de Caen, de Rouen et, en 1998, ceux de Strasbourg, Clermont-Ferrand, Châlons-en-Champagne, Brive, Metz, Angers et Poitiers.

Lire page 6 et notre éditorial page 12



2,5 milliards de francs pour aider la Corse

Le soutien de Paris s'ajoute à celui de l'Europe

ALAIN JUPPÉ, qui se rend en Corse les 17 et 18 juillet, devait annoncer une série de mesures pour le développement économique de l'île. Une zone franche sera créée pour cinq ans, permettant aux entreprises de bénéficier d'allègements de charges sociales et fiscales. L'agriculture recevra des aides et un emprunt sera lancé par la collectivité territoriale de Corse. Une charte culturelle visera à protéger la langue corse. Le coût de ce dispositif pour l'Etat dépassera 700 millions de francs. Les crédits européens avoisineront 1,8 milliard sur la période 1994-1999.

Lire page 5

L'Autriche ne veut pas être mangée à la sauce allemande

BONN
de notre correspondant

« Parler la même langue, voilà ce qui nous sépare » : ce célèbre propos de l'écrivain autrichien Karl Kraus décrit toujours avec autant de pertinence les relations compliquées entre Autrichiens et Allemands. Relations cordiales, à n'en pas douter, mais non dépourvues d'ambiguïté ni de méfiance. *« Nous abordons nos rapports avec l'Allemagne sans aucun sentiment d'infériorité, ni peur de l'Anschluss »*, disait le président autrichien Thomas Klestil il y a deux ans et demi, lors d'un voyage en Allemagne. Cette profession de foi, qui se voulait rassurante, indiquait cependant fort bien la nature du problème : entre les deux pays de langue allemande règne une normalité trompeuse.

Certes, sur le plan politique, les deux Etats partagent le même point de vue sur la plupart des grands sujets européens, à l'exception du maintien à long terme de la neutralité autrichienne. On devrait constater cette harmonie à l'occasion de la visite à Vienne du chancelier Kohl, les mercredi 17 et jeudi 18 juillet. De façon très étonnante, c'est la première fois depuis 1984 que le chancelier effectue une visite officielle à Vienne, lui qui s'est fiancé à Linz, sur les bords du Danube, lui qui passe en Autriche toutes ses vacances d'été et se soumet chaque année à une cure d'amaigrissement pascale dans la région de Salzbourg.

L'Autriche, un pays si proche vu de Bonn... *« On a parfois l'impression (fausse) que le chancelier allemand prend notre pays pour une partie de l'Allemagne »*, commentait récemment un éditorialiste du *Kurier* viennois. Autrement dit, pour reprendre une formule teintée de « villiérisme », les Autrichiens ne veulent pas devenir le dix-septième Land. C'est pourquoi, lors de grandes réunions internationales, les hauts fonctionnaires du gouvernement viennois se piquent de parler la langue de Shakespeare en présence de leurs homologues allemands. Une façon amusante de souligner l'indépendance de leur pays, mais qui a le don d'agacer terriblement les dirigeants de Bonn.

Autre exemple classique : il arrive qu'une grande chaîne de télévision publique ou un quotidien aussi sérieux que la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* qualifient d'*« allemands »* de grands auteurs littéraires autrichiens comme Peter Handke, Ingeborg Bachmann ou Thomas Bernhard... A chaque fois, le sang des diplomates autrichiens ne fait qu'un tour. Même chose lorsque, pour faire plaisir à quelques collègues autrichiens invités à dîner, des officiels allemands font servir au dessert un *Apfelstrudel*... recouvert d'une inconcevable sauce à la vanille.

Pour se venger, les gens de Vienne qualifient encore aujourd'hui les Allemands de passage de *Piefkes* (*« Prussiens »*, du nom d'un compositeur de musique militaire). C'est à de petits détails de ce genre qu'on remarque une fois de plus que Karl Kraus avait raison lorsqu'il écrivait : *« Les Allemands voudraient mais ne peuvent pas connaître les Autrichiens. Les Autrichiens pourraient mais ne veulent pas connaître les Allemands. »*

Lucas Delattre

Tourisme à l'usine

CHAQUE ANNÉE, dix millions de vacanciers se passionnent pour l'univers des centrales nucléaires, s'initient aux mystères de la fabrication de la liqueur Bénédictine ou aux méthodes de travail des stations de Météo-France. En plein essor, ce tourisme d'un type nouveau reflète la fascination renaissante des Français pour leur patrimoine industriel. Les entreprises l'ont bien compris : elles sont de plus en plus nombreuses à ouvrir leurs portes, afin d'établir un lien de proximité avec le visiteur. Très impliquée dans ce domaine, EDF en profite pour tenter de rassurer le public sur le contrôle et la sûreté de ses installations.

Lire page 7

Jacques Chirac, les taux et les faits

EN DÉNONÇANT avec force, dimanche 14 juillet, le niveau *« nettement trop élevé des taux d'intérêt en France »*, Jacques Chirac a pris les milieux économiques et financiers à *contre-pied*. *Les opérateurs* et les analystes attendaient plutôt du chef de l'Etat qu'il saisisse l'occasion de ce rendez-vous télévisé pour souligner les succès obtenus sur le front monétaire. Alors que le chômage continue à progresser, que la fracture sociale reste entière et que la croissance économique est en panne, le président de la République n'a pas tant de sujets de satisfaction pour qu'il puisse s'offrir le luxe de les passer sous silence et même, ainsi qu'il l'a fait, d'y voir motifs à se plaindre.

Depuis la fin du mois d'octobre, les taux d'intérêt à court terme ont baissé de plus de 3,5 % en France, une *décrue* d'une ampleur et d'une rapidité sans précédent dans l'histoire monétaire française. *Les rendements* à trois mois s'établissent à 3,70 %, leur plus bas niveau depuis vingt-cinq ans. La France possède également les taux à long terme, essentiels pour le financement de l'économie car ils servent *de référence* aux investissements des entreprises et aux crédits immobiliers, parmi les plus bas du monde (seuls les Pays-Bas, la Suisse et le Japon présentent des rendements obligataires inférieurs). Même l'Allemagne se retrouve distancée. Personne n'aurait pu en vouloir au chef de l'Etat s'il avait choisi d'auto-célébrer, en ce jour de fête nationale, cette victoire monétaire éclair, totale et inespérée. Il a au contraire préféré faire part publiquement de son insatisfaction.

L'intervention du président de la République apparaît, sur le principe, très saine. Elle a pour mérite de ramener la politique monétaire sur le terrain de la discussion démocratique, alors que certains experts et techniciens voudraient à *tout prix l'en tenir éloignée*. *Le fait* que la Banque de France soit devenue indépendante du *gouvernement ne doit* pas empêcher les hommes politiques de livrer leurs opinions sur le niveau des taux d'intérêt. *L'institut d'émission* ne se prive pas, de son côté, de prodiguer ses conseils au gouvernement sur la politique économique, appelant à la réduction des déficits publics, à la modération salariale et à la diminution du poids des prélèvements obligatoires.

Certes, en Allemagne, il ne viendrait pas une seule seconde à l'esprit du chancelier Helmut Kohl de s'en prendre ouvertement à la politique de la Bundesbank. Il sait *que l'opinion publique allemande*, qui fait une confiance totale à la banque centrale pour combattre l'inflation, le mal suprême outre-Rhin, sanctionnerait durement, sur le plan électoral, un tel interventionnisme. *Aux Etats-Unis, en revanche*, la Maison Blanche, le plus souvent par la voix des conseillers économiques du président, donne régulièrement son avis sur les décisions de la Réserve fédérale.

L'analyse du chef de l'Etat sur les taux d'intérêt a aussi le mérite de révéler au grand jour le débat qui agite aujourd'hui les experts *économiques. En évoquant le recul* des prix à la consommation et le coût réel élevé du crédit (plus de 7 %) pour les PME, *Jacques Chirac* a repris à son compte l'analyse récemment développée par de nombreux économistes et chefs d'entreprise.

Pour les experts de la Banque des règlements internationaux (BRI), de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), pour le président de la Générale des eaux, Jean-Marie Messier, et l'ancien ministre de l'économie et des finances Alain Madelin, les économies de l'Europe continentale sont confrontées à de telles forces déflationnistes (baisse conjuguée des prix, des revenus, de la production) qu'elles ont besoin, pour sortir la tête hors de l'eau, d'un choc monétaire de grande ampleur.

Pierre-Antoine Delhommais

Lire la suite page 12

Procès d'une œuvre d'art à Avignon

QU'EST-CE QU'UNE ŒUVRE D'ART aux yeux d'un douanier américain du port de New York à la fin des années 20 ? Voilà la question qui fut posée à un tribunal américain au cours d'un procès devenu célèbre et qui opposait le sculpteur Constantin Brancusi au service des douanes des Etats-Unis. Une œuvre de l'artiste, intitulée *Oiseau*, n'avait pas été reconnue comme telle par un gabelou, qui l'avait taxée (240 dollars) à son entrée sur le territoire américain comme n'importe quel produit manufacturé, alors que les œuvres d'art étaient, elles, censées circuler librement. Le sculpteur s'était retourné contre l'administration. Des débats qui s'ouvrirent le 21 octobre 1927, de ce « procès historique » et souvent cocasse sur la nature de l'art dans les règlements administratifs, on a conservé les minutes qu'Eric Vigner a adaptées et mises en scène pour en faire une pièce de théâtre, *Brancusi contre Etats-Unis*, qui a été présentée le 16 juillet au Festival d'Avignon dans la salle du conclave du Palais des papes.

Lire page 21

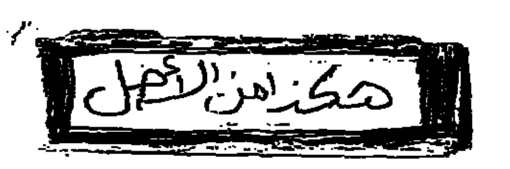
L'aigle jaune



BJARNE RIIS

APRÈS sa superbe victoire, mardi 16 juillet, construite dans l'ascension du sommet de Lourdes-Hautacam, Bjarne Riis devrait s'imposer dans la 83e édition du Tour de France. C'est la première fois qu'un porteur de maillot jaune remporte une étape en ligne depuis Laurent Fignon, en 1989. Une consécration pour le Danois, surnommé « l'Aigle » dans son pays, qui semble capable de succéder au « roi » Miguel Indurain, victime mardi d'une nouvelle défaillance.

Lire page 17



ÉCONOMIE Le rapport mondial sur le développement humain publié mercredi 17 juillet par le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD) estime que, même lorsque la croissance économique existe, elle ne se traduit pas forcément par des créations d'emplois et une amélioration des conditions de vie, aussi bien dans les pays industriels que dans le monde en développement. ● LES GRANDES institutions multilatérales multiplient les nouveaux indices de mesure de la richesse mondiale, avec des résultats parfois contradictoires. ● SELON l'OCDE, les inégalités de situations et de salaires augmentent, surtout aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Aucune *réduction notable* du chômage n'est à prévoir dans le monde industriel *ces deux prochaines* années.

Les Nations unies dénoncent la « fracture sociale » mondiale

Le rapport du PNUD s'inquiète de la croissance des disparités entre Etats riches et pauvres ainsi que de l'augmentation des inégalités entre habitants d'un même pays

AU COURS des quinze dernières années, la richesse mondiale produite par l'ensemble des acteurs de la vie économique, entreprises et ménages, aura connu une progression sans précédent. Pourtant, jamais sans doute, cette création *de richesses n'aura débouché* sur un tel creusement des inégalités, tant entre les pays industrialisés et ceux en développement qu'à l'intérieur même des pays qui ont bénéficié d'une croissance confortable – y compris parmi les pays du Nord – accentuant d'autant l'écart entre riches et pauvres ; tel est le principal enseignement de la volumineuse étude consacrée au développement humain que vient de réaliser le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD) et dont le contenu a été rendu public mercredi 17 juillet.

« Le monde est actuellement le théâtre d'une polarisation accrue en termes économiques, et cela à l'échelon national comme international », estime James Gustave Speth, l'administrateur (américain) du PNUD, qui a supervisé le *Rapport mondial sur le développement humain 1996* (Editions Economica). *« Si les tendances actuelles se poursuivent, les disparités économiques entre les pays industrialisés et les pays en développement ne seront plus seulement inéquitables mais deviendront inhumaines »*, lance-t-il en guise d'avertissement à l'adresse de ceux qui continuent à voir dans la seule course à la croissance le remède unique aux maux dont souffre l'économie mondiale.

La fracture sociale mondiale

Part du revenu : 0 – 32,1 – 26,1 – 19,2 – 11,4 – 8,9 – 7,5 – 6,5 – 5,8 – 4,3 – 3,2

Pays	En parité de pouvoir d'achat
BRÉSIL	5 500
TANZANIE	630
AFRIQUE DU SUD	3 127
RUSSIE	4 760
ETATS-UNIS	[illegible]
FRANCE	19 140
CHINE	2 330
ALLEMAGNE	18 840
JAPON	20 660
HONGRIE	6 059

Source : PNUD (chiffres 1993)

En 1993, dernière année de référence permettant de croiser ces innombrables données statistiques, le PIB mondial représentait l'équivalent de 23 000 milliards de dollars (soit environ 120 000 milliards de francs) alors qu'il n'était que de 4 000 milliards vingt ans plus tôt, le revenu par habitant ayant pratiquement triplé, à l'échelle du globe, dans le même intervalle. A l'intérieur de cet ensemble, les pays industrialisés représentaient en 1993 quelque 18 000 milliards de dollars contre 5 000 milliards pour le reste du monde, lequel abrite 80 % de la population mondiale.

CROISSANCE INÉGALITAIRE

Les habitants de la planète ont-ils tiré, à égalité, profit de cette croissance ? Non, répond le PNUD. En se fondant sur une croissance annuelle du revenu par habitant de 3 % en moyenne, ce qui équivaut à la multiplication par deux de ce revenu en l'espace d'une génération, cet organisme constate que *« la proportion mondiale des hommes et des femmes bénéficiant d'une croissance suffisante a été ramenée de 54 % à 37 % entre les périodes 1965-1980 et 1980-1993 »*. Parallèlement, *« la proportion d'individus habitant des pays ayant une croissance annuelle supérieure à 5 % a plus que doublé (passant de 12 à 27 %), mais la proportion de la population mondiale connaissant une croissance négative a, pour sa part, plus que triplé (passant de 6 à 18 %) »*.

Ainsi, dans le même temps où le PIB mondial progressait de 40 % (entre 1975 et 1985), le nombre des pauvres, loin de se réduire, augmentait de 17 % à l'échelle de la planète. Depuis, la situation a perduré et quantité de pays se trouvent en situation de décalage total. Si, depuis 1980, 15 pays, principalement asiatiques, ont connu une croissance économique spectaculaire *« à un rythme très supérieur à tout ce que l'on a pu observer en Occident pendant une phase d'industrialisation qui a duré deux siècles »*, près de 90 autres nations (plus de la moitié de la planète) ont vu leur situation économique empirer depuis dix ans, soulignent les auteurs de l'étude. Oubliant toutefois de préciser qu'un léger correctif est à apporter depuis qu'en 1994-1995 plusieurs pays africains sont sortis du *« rouge »*, tandis que l'Amérique latine opérait un redressement.

Toutefois, à terme, si rien n'est fait, la situation ne peut qu'empirer. Au vu des projections actuelles, le PIB mondial devrait avoir doublé entre 1993 et 2030 pour atteindre 56 000 milliards de dollars. Dans le même temps, la part des pays en développement à l'intérieur de cet ensemble devrait passer de 16 % en 1993 à 33 % en 2030. Mais tous ne seront pas logés à la même enseigne. La situation devrait être alors particulièrement critique pour les pays les moins avancés (PMA), essentiellement africains, dont la part dans le PIB mondial ne devrait pas dépasser les 0,3 % en 2030. Le propos est d'autant plus préoccupant que, même dans les pays qui bénéficient d'une croissance économique, celle-ci n'est pas nécessairement synonyme de création d'emplois. Selon une étude menée par les experts du PNUD auprès de 69 pays au cours de la dernière décennie, sur les 46 d'entre eux ayant bénéficié d'une croissance économique, seulement 27 pays ont constaté une progression parallèle de l'emploi. Sur les 26 pays qui ont bénéficié d'une croissance avec création d'emplois, parmi lesquels quelques pays européens (Etats-Unis, Canada, Suisse) mais surtout les nations en développement rapide de l'Est asiatique, ceux qui se sont distingués sont des pays *« où les pouvoirs publics ont mis l'accent, non seulement sur la quantité de la croissance, mais aussi sur sa qualité »*. Dans ces pays, soulignent les auteurs du rapport, parmi lesquels figure le Canada, numéro un mondial pour le niveau de développement humain de ses habitants, les gouvernements ont su mettre en œuvre, parallèlement à des dispositifs macroéconomiques classiques, des politiques sociales *« visant à faire progresser l'équité et à améliorer la santé, l'éducation et l'emploi de leurs citoyens »*.

En suivant les orientations de leur indicateur de développement humain (IDH), les experts du PNUD mettent, cette année, en tête de leur classement, outre le Canada déjà cité, les Etats-Unis, le Japon, les Pays-Bas et la Norvège. Au chapitre des pays en développement les mieux notés figurent Chypre, la Barbade, les Bahamas, la Corée et l'Argentine. Avec des nuances, toutefois. Ainsi, l'Argentine, qui connaît l'un des revenus par habitant les plus élevés parmi les pays du Sud, doit aussi tenir compte de la pauvreté dans laquelle vit encore 20 % de sa population rurale, dont un tiers, au demeurant, ne dispose pas encore d'accès à l'eau potable.

Cette inégalité qui conduit à la marginalisation d'une partie plus ou moins importante de la population, y compris parmi les pays bénéficiant d'une croissance confortable, est particulièrement criante au Brésil, aux Etats-Unis, au Guatemala et en Guinée-Bissau. En revanche, la marginalisation est moins forte au Bangladesh, en Hongrie, en Indonésie, au Japon et au Népal. Le cas exemplaire est celui des Etats-Unis – première puissance économique mondiale – qui, au cours des quatre dernières années, ont pourtant créé plus de *9 millions d'emplois mais où le déséquilibre* s'est considérablement creusé, en l'espace de 15 ans,avec, actuellement, un rapport de 9 à 1, en termes d'écarts de revenus, entre les 20 % de la population qui sont les plus aisés et les mêmes 20 % de plus démunis.

Le PNUD, parfois taxé de tiers-mondisme exagéré, n'est pas seul à dénoncer ces *« fractures sociales »* désormais planétaires. L'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), qui traditionnellement fustige la France pour la trop grande rigidité de son marché du travail, s'inquiète elle aussi de l'accroissement récent des inégalités de situations et de salaires dans les pays développés. Et d'épingler à leur tour la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, réputés pour la souplesse de leur législation. Le dernier rapport sur les perspectives de l'emploi affirme que dans les deux pays, *« les inégalités de revenus se sont considérablement accentuées »* et que dans plusieurs endroits cette dispersion accrue *« risque de ne pas être compensée, à plus ou moins longue échéance, par une plus grande mobilité relative des travailleurs à bas salaire »*.

DISPARITÉ DES SALAIRES

Les Etats-Unis sont de loin le pays où l'écart entre les 10 % des hommes les mieux payés et les 10 % les moins bien rémunérés (dispersion interdécimale) est le plus important – de 1 à 4,5 – et surtout l'endroit où il a le plus augmenté depuis 1980 (l'écart se situait alors de 1 à 3). En France, où la dispersion des salaires est globalement stable depuis 1970, l'écart est de 3,5. Cette disparité est également le fait de la Grande-Bretagne, pays qui se distingue par la croissance ininterrompue des inégalités depuis deux décennies. A l'inverse, l'Allemagne et la Suède figurent parmi les Etats les moins inégalitaires, avec une dispersion inderdécimale inférieure à 2,5.

Partout, ce sont toujours les jeunes et les femmes qui sont susceptibles d'occuper les emplois les moins bien rémunérés, généralement concentrés dans le commerce de gros, de détail, et la restauration.

A partir des exemples britannique et américain, l'OCDE s'inquiète de voir les travailleurs peu qualifiés de l'ensemble de la zone OCDE n'avoir *« pour tout avenir que l'alternative entre un emploi mal payé ou pas d'emploi du tout »*. D'autant que, si en Suède ou en Finlande, moins de 6 % des travailleurs à plein temps occupent un emploi faiblement rémunéré, c'est le cas de 25 % d'entre eux aux Etats-Unis.

Françoise Lazare et Serge Marti

Pas de baisse prochaine du chômage, selon l'OCDE

Les perspectives de l'emploi de l'OCDE ne dressent pas un tableau très encourageant de l'évolution prochaine du chômage dans les pays industriels, qui touche cette année 33,8 millions de personnes. Selon les prévisions de l'organisation, le taux de chômage moyen dans les 27 pays de la zone progressera de 7,6 % à 7,7 % de la population active entre 1995 et 1996, avant de décliner très légèrement en 1997, à 7,6 %. Ceux de l'Allemagne et de la France continueront à augmenter, passant de 9,4 % et 11,6 % respectivement en 1995 à 10,4 % et 12,2 % en 1997, après 7,5 % et 9,9 % en moyenne entre 1983 et 1989.

Parmi les grands pays européens, seule la Grande-Bretagne continuera à bénéficier d'une décrue de son taux de chômage, qui, après 9,2 % en moyenne entre 1983 et 1989, a été ramené à 8,2 % en 1995, puis sera ramené à 7,9 % en 1996 et 7,5 % en 1997. La Suisse, la Norvège, l'Islande, et surtout le Japon (3,3 % de chômeurs en 1996), ainsi que la République tchèque, ont les meilleures performances de la zone sur le front de l'emploi, et les Etats-Unis devraient conserver un taux de chômage proche du niveau de plein emploi (5,6 % en 1997).

Des victimes de la pauvreté extrême reçues à Genève

Un groupe de trente-cinq personnes victimes de pauvreté extrême, représentant la multitude des déshérités en provenance de vingt pays, a été invité récemment au Palais des nations, à Genève, sur une initiative d'ATD-Quart Monde (Aide à toute détresse). Le secrétaire général de l'ONU, Boutros Boutros-Ghali, a estimé que *« l'extrême pauvreté est une injure permanente aux valeurs les plus fondamentales de la Charte des Nations unies »*.

Depuis six ans, les principales conférences de l'ONU traitant du développement – sommet sur l'enfant (New York 1990), Conférence sur l'environnement (Rio de Janeiro 1992), Conférence mondiale des droits de l'homme (Vienne 1993), Conférence sur la population (Le Caire 1994), Conférence mondiale sur les femmes (Pékin 1995) et la Conférence sur l'habitat II (Istanbul 1996) – ont toutes évoqué le drame de l'extrême pauvreté. Lors du sommet mondial sur le développement, à Copenhague en 1995, les Etats membres de l'ONU s'étaient engagés non seulement à lutter contre la pauvreté (le mot « extrême » n'y figure pas) mais à l'éliminer. – *(Corresp.)*

Le PNUD distingue « bonne » et « mauvaise » croissance

DANS SON RAPPORT mondial sur le développement humain, le PNUD spécifie les déterminants de la *« bonne »* croissance économique. Idéalement, elle devrait bien sûr générer le plein emploi et la sécurité des moyens de subsistance, encourager la liberté et le contrôle de l'individu sur sa destinée, redistribuer équitablement les gains économiques, favoriser la cohésion et la coopération sociales et enfin, préserver l'avenir du développement humain. Mais aucun Etat du monde n'a, évidemment, pu atteindre, jusqu'à maintenant, simultanément, l'ensemble de ces objectifs.

Le rapport distingue cinq formes de *« mauvaise »* croissance, qui sont à éviter.

● **La croissance sans création d'emplois**, phénomène qui touche les pays industriels tout autant que le monde en développement. En Espagne par exemple, entre 1980 et 1993, l'économie a connu un rythme de croissance conforme à la moyenne des pays industrialisés (2,5 % par an). L'emploi s'est pourtant nettement détérioré, et le taux de chômage s'élevait, en 1993, à 23 % de la population active, et même 40 % pour les jeunes. Il existe aussi un phénomène de *« création d'emplois sans croissance »* : quand le revenu diminue, les individus cumulent alors plusieurs emplois mal rémunérés.

● **La croissance inégalitaire.** Une mauvaise distribution du revenu permet aux riches de devenir plus riches et les pauvres de s'appauvrir davantage. Le patrimoine des 358 milliardaires dans le monde dépasse les revenus annuels cumulés des pays qui représentent ensemble 45 % de la population mondiale. C'est au Brésil,au Guatémala et à Panama que réside l'écart le plus important entre les riches et les pauvres.

● **La croissance sans droit à la parole**, c'est à dire qui ne s'accompagne pas de progrès vers la démocratie. En Asie de l'Est, les revenus augmentent rapidement mais les syndicats sont réprimés et les droits des travailleurs souvent ignorés. Le PNUD souligne que les famines frappent rarement les Etats autorisant l'opposition politique et la presse libre.

● **La croissance sans racines culturelles.** La croissance économique s'accompagne parfois de la perte de l'identité culturelle de la population. Le monde compte plus de 10 000 cultures différentes. Dans certains pays, l'idendité culturelle des minorités est marginalisée.

● **La croissance sans avenir.** Dans certains pays, la génération actuelle dilapide les ressources qui seront nécessaires aux générations futures. Les progrès économiques génèrent souvent des dégâts écologiques. Le coût entraîné par la perte de terres fertiles et la désertification est estimé à 42 milliards de dollars (200 milliards de francs), un coût que des pays à croissance rapide, comme la Thaïlande ou l'Indonésie devraient pouvoir éviter de payer.

Des hit-parades de la pauvreté toujours plus sophistiqués

ANALYSE

Il est loin le temps où l'on se contentait de classer les nations selon le revenu de leurs habitants. A cette analyse quantitative, trop sommaire, les spécialistes opposent depuis des années une problématique plus fine, qui entend prendre en compte des indicateurs qualitatifs, comme la santé, l'éducation, le statut des femmes, tant il est vrai que la richesse d'un Etat ne saurait se réduire à un produit national brut divisé par le nombre d'habitants.

L'index du développement humain publié chaque année par le PNUD, un organisme de la famille de l'ONU, répond à ce souci de vérité. Outre le revenu, il intègre l'espérance de vie et le niveau d'éducation. Ce n'est pas le seul baromètre du développement disponible, loin s'en faut. L'Unicef, le Fonds des Nations unies pour l'enfance, classe tout aussi régulièrement les Etats selon les progrès accomplis *« pour la santé, la nutrition et l'éducation de leurs enfants »*.

La Banque mondiale n'est pas en reste. Dans cette quête de la « santé des nations », l'institution multilatérale de Washington s'est singularisée l'année passée en proposant une grille qui, outre les ressources humaines, intègre la valeur de la terre et des infrastructures qu'elle supporte, les richesses du sous-sol...

Mais peut-on véritablement classer les pays selon leur développement humain ? Et, si oui, selon quels critères ? Ceux retenus par le PNUD ne sont pas toujours très convaincants : à lire leur tableau d'honneur, le Mexique l'emporte sur la Roumanie et la Tunisie tandis que le Zaïre fait mieux que le Sénégal ou le Mali.

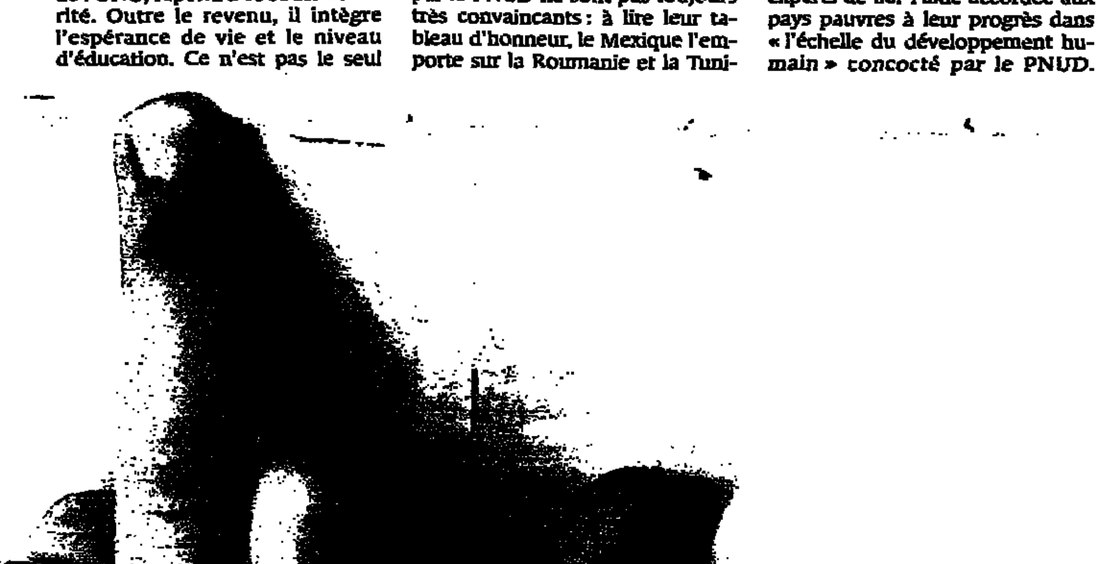
Cette année, le PNUD introduit une *« mesure multidimensionnelle de la détresse humaine »*, sous la forme d'un *« indicateur de pénurie de capacités »*. La capacité à pouvoir s'alimenter correctement, enfanter dans des conditions salubres, pouvoir s'instruire et s'informer, est comptabilisée avec autant de précision que possible. Le hit-parade de la Banque mondiale est lui aussi sujet à caution. Ne place-t-il pas le Gabon et Israël au coude à coude ? Le Qatar et les Émirats arabes unis bien avant la France et les États-Unis ?

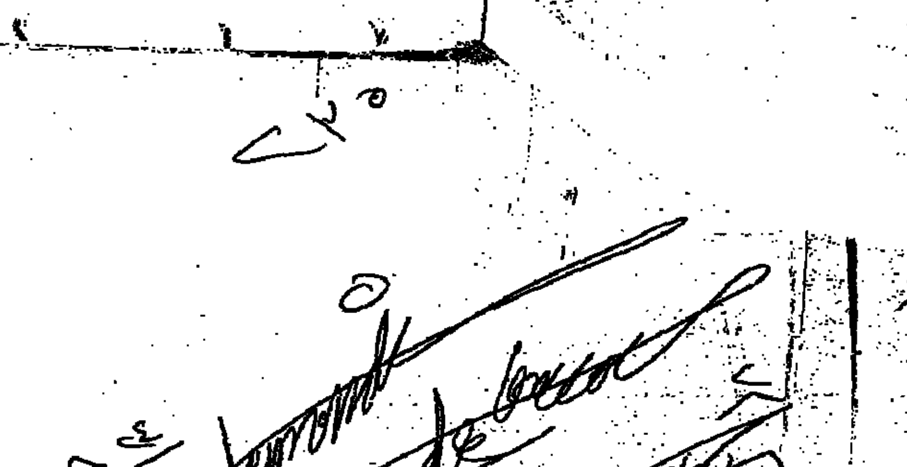
DE PURS EXERCICES STATISTIQUES

Il y a quelques années, la tentation s'était fait jour chez certains experts de lier l'aide accordée aux pays pauvres à leur progrès dans « l'échelle du développement humain » concocté par le PNUD. Son manque d'exhaustivité, le choix des indices qui n'est pas sans connotation idéologique, a heureusement fait avorter le projet.

Et pourtant, année après année, les organisations multilatérales continuent à offrir des classements qui, de plus en plus sophistiqués, deviennent de purs exercices statistiques. La machine tourne à vide, bruyamment. Les experts précisent que leurs calculs sont à manier avec prudence. Il est vrai que, depuis l'apparition des premiers indices globaux de développement, la lutte contre la pauvreté s'est elle aussi affinée. Les programmes sont sectoriels et les objectifs bien ciblés. On gaspille moins d'énergie à y travailler qu'à vendre à l'opinion publique mondiale un hit-parade des nations artificiel.

Jean-Pierre Tuquoi





M. Chirac invite les pays industrialisés à ne pas rester indifférents à la misère de l'Afrique

Le président français évoque au Gabon la « saignée » que fut l'esclavage

M. Chirac a commencé, mardi 16 juillet au Gabon, un voyage en Afrique qui le conduira aussi au Congo. Rappelant les drames de ce continent, et d'abord la *« saignée démographique »* que fut la traite des Noirs, le président français a exhorté les pays industrialisés à *« ne pas rester indifférents »* à la misère d'un continent qui se prend lui-même en main par *« d'ambitieux et rigoureux programmes économiques et financiers »*.

FRANCEVILLE
de nos envoyés spéciaux

Abandonnant ses compatriotes à leurs *« peurs »* l'espace de quelques jours, Jacques Chirac a repris le chemin de l'Afrique – une Afrique qui, elle, supporte et soigne ses maux avec une certaine nonchalance, pour ne pas dire un certain fatalisme. Le chef de l'Etat français est arrivé mardi 16 juillet à Libreville, au Gabon, première étape d'un voyage qui devait ensuite le conduire, mercredi, à Brazzaville, au Congo.

Si la première tournée du président français sur le continent noir, en juillet 1995, fut placée sous le signe de l'*« écoute »*, ce nouveau voyage va lui permettre d'expliciter ce que l'Afrique peut attendre de la France et ce que celle-ci peut, en échange, exiger d'elle, tant en matière de réformes économiques que de changement de mœurs politiques. Ce seront des mises au point plus que des révélations, dans la mesure où M. Chirac a eu l'occasion, à plusieurs reprises ces derniers mois, de préciser sa pensée (récemment encore dans son intervention du 14 juillet), expliquant que la lutte contre l'immigration clandestine devait s'accompagner d'une aide au développement.

C'est à Franceville, dans la région natale du président Omar Bongo, au cœur du Gabon, à l'université des sciences et techniques de Masuku, que le président français a redit sa *« confiance en l'Afrique »* qui *« peu à peu offre au monde une autre image d'elle-même et donne des raisons de croire en son avenir »*. N'a-t-elle pas connu globalement, ces deux dernières années, une croissance de l'ordre de 5 % ? En 1991, sur ce continent que d'aucuns qualifiaient de maudit, ils étaient vingt pays à sortir ainsi du rouge ; aujourd'hui, ils sont quarante.

Enumérant les drames, les échecs et les handicaps qui ont lourdement pesé sur le destin de ce continent, M. Chirac a tenu, de manière inédite, à évoquer la *« saignée démographique »* provoquée quatre siècles durant par la traite des Noirs, le sort de *« tant d'hommes et de femmes embarqués dans un terrible voyage sans retour »*. Et d'y voir *« l'une des plus effroyables tragédies de tous les temps »*.

« OBLIGATION MORALE »

M. Chirac a salué le courage de dirigeants qui *« ont engagé d'ambitieux et rigoureux programmes économiques et financiers »* pour rompre le cycle infernal dans lequel le continent se trouvait enfermé, jugeant que *« l'intégration régionale est une chance pour l'Afrique comme elle l'a été pour l'Europe »*.

Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui un Africain sur trois – plus de 200 millions d'hommes et de femmes – vit avec moins de 100 francs CFA (1 franc français) par jour. Comme il l'avait notamment fait en juin à Lyon, au sommet du G7, le président a invité les nations industrialisées, en vertu d'une *« obligation morale »*, à ne pas *« rester indifférentes à cette misère »*. *« Au mondialisme économique*, a-t-il déclaré, *doit répondre aujourd'hui le mondialisme du développement »*.

Malgré ses contraintes budgétaires, la France entend continuer à se faire *« l'avocat de l'Afrique partout où se décide son avenir »*. S'employant à dissiper les craintes que pourrait susciter un renforcement tous azimuts de la présence française – sur le continent américain, en Asie et dans le monde arabe –, M. Chirac a assuré que, *« pour autant, la France ne se désengage pas de l'Afrique »*. Et de conclure : *« Ne laissons pas construire un monde sans l'Afrique. »*

Où mieux qu'au Gabon M. Chirac pouvait-il mesurer le bien-fondé de ses propos ? Il s'y était déjà rendu lors de sa première tournée africaine mais n'y avait alors passé que quelques heures, occupées à recevoir les présidents des pays de la région. *« Ce déplacement avait un goût d'inachevé*, confie un ministre. *Chez nous, quand on rend visite à un ami, on passe la nuit chez lui. »* C'est chose faite : M. Bongo, un des doyens des chefs d'Etat africains, a été honoré d'une *« visite bilatérale pleine et entière »*.

Les autorités locales se sont plaintes auprès de leur hôte que le Gabon soit le seul membre de la zone franc à être encore classé dans la catégorie *« pays à revenu intermédiaire »* : *« Nous sommes un peu malheureux*, explique le ministre des finances, *d'être ainsi exclus des remises de dettes. »* *« C'est presque à désespérer*, constatait mardi l'éditorialiste de *L'Union*, le quotidien gouvernemental, *d'être un pays moins pauvre que les autres... »* Si, du côté français, on reconnaît que le Gabon est lourdement endetté, on n'en souligne pas moins qu'il a bénéficié de rééchelonnements favorables, et qu'il dispose de ressources propres, notamment pétrolières et minières, qui lui permettent de s'en sortir, pour peu qu'il s'astreigne à prolonger sa cure de rigueur.

« CANCRE DE LA DÉMOCRATIE »

Dans son discours de Franceville, M. Chirac a insisté sur la nécessité pour les Etats africains d'*« offrir l'indispensable cadre de droit sans lequel il n'y a pas de développement possible »*, se réservant de traiter plus à fond cet aspect des choses jeudi, à Brazzaville, devant le Parlement – discrète manière d'appeler le président gabonais au respect des accords de Paris d'octobre 1994, qui prévoyaient dans un délai de dix-huit mois l'organisation d'élections locales et législatives. Dans l'entourage de M. Bongo, que le journal satirique local *La Griffe* qualifie de *« cancre de la démocratie »*, on promet que *« le processus électoral sera mené à son terme d'ici à la fin de l'année »*. Reste à savoir si le pari sera tenu.

Jacques de Barrin et Thierry Bréhier

Nelson Mandela exhorte la France à s'engager en Afrique du Sud

« LORSQUE JE SUIS VENU en France les fois précédentes, j'étais un combattant de la liberté. Aujourd'hui, vous avez devant vous le représentant de la nation « Arc-en-ciel. » En concluant, mardi 16 juillet, la visite d'Etat qui, en trois jours, lui aura permis de rencontrer, outre le président Chirac – un *« ami personnel »* avec lequel il se sera entretenu à trois reprises –, les principaux dignitaires de l'Etat et du monde patronal français, Nelson Mandela tenait à marquer la différence.

Lors des trois précédents déplacements qu'il a faits à Paris, le premier ayant eu lieu presque à sa sortie de prison, en février 1990, M. Mandela était encore l'ancien prisonnier de Robben Island, promu Prix Nobel de la paix en même temps que son vieil adversaire Frederik De Klerk, et sans doute la seule personnalité capable de réconcilier l'Afrique du Sud avec elle-même. Cette fois, Paris recevait non seulement un « madiba » de soixante-dix-huit ans, un ancien et un sage africain, mais aussi le président démocratiquement élu d'une nation de 42 millions d'habitants, riche d'un produit intérieur brut (PIB) de 115 milliards de dollars (600 milliards de francs), qui place cette économie au 26e rang mondial, à égalité avec le Danemark.

Voilà pourquoi, troquant sa traditionnelle chemise-veste contre la tenue du *businessman*, M. Mandela n'a pas hésité pas à haranguer le monde des affaires, réuni à l'initiative du CNPF, pour lui vanter les mérites de *« la nouvelle Afrique du Sud »*. Un pays qui, selon lui, en dépit d'indéniables problèmes – une criminalité en augmentation constante, un chômage qui affecte près de 40 % de la communauté noire mais aussi plus de 8 % des Blancs, une industrie peu compétitive et monopolistique et nombre de tracasseries administratives –, offre de réelles opportunités aux entreprises françaises. En 1991, elles étaient au plus une cinquantaine. Leur nombre a aujourd'hui plus que doublé, et les investissements directs en Afrique du Sud, qui atteignaient à peine le milliard de rands en 1993, en représentent désormais 3,2 milliards (environ 3,9 milliards de francs), faisant de Paris le quatrième investisseur en Afrique du Sud.

Mais en dépit de quelques opérations récentes, la France n'est que le 17e fournisseur de l'Afrique du Sud, et son taux de pénétration est encore très inférieur à celui de ses principaux concurrents. D'où l'insistance mise par M. Mandela à *« sensibiliser »* les entreprises françaises. Un message qu'il avait d'ailleurs délivré à l'identique, quelques jours plus tôt en Grande-Bretagne où il effectuait une visite d'Etat à caractère surtout économique, confiant à son dauphin désigné, Thabo Mbeki, le soin de faire de même lorsque l'actuel vice-président sud-africain se rendra en fin de semaine aux Etats-Unis.

« Les entreprises françaises ont fortement accru leurs échanges et doublé leurs investissements en trois ans, mais nous devons faire davantage, notamment au travers de sociétés mixtes », a promis Jean Gandois, le président du CNPF, à l'adresse de son invité d'honneur. Celui-ci a tenu à souligner que, *« sans l'appui du milieu des affaires »*, le soutien politique qu'il avait reçu, notamment de l'Elysée, serait de peu de poids. M. Mandela a ajouté qu'il attendait de Paris un double engagement, *« économique et moral »*, *« un devoir d'assistance à l'égard d'une jeune nation qui, à l'instar de la République française après la Révolution de 1789, a opté elle aussi pour des valeurs démocratiques et pour la suppression des inégalités »*.

CHARISME

Le charisme de M. Mandela a certainement séduit les représentants des entreprises françaises, qui ont pu l'interroger sur l'avenir de son pays. Pour autant, il n'a pas si évidemment convaincu ceux qui continuent à voir dans l'Afrique du Sud un pays à risque dont l'avenir, surtout au regard de l'après-Mandela, n'est pas nécessairement assuré, en dépit d'assurances renouvelées fournies par l'ex-chef de file de l'African National Congress (ANC).

Certes, l'inflation, qui était encore de 14 % en 1992, n'était plus que de 7,8 % en 1995 et, après des années de stagnation voire de régression, la croissance est de retour. Mais elle se situe encore à 3 %, bien loin des 6 % escomptés par Pretoria d'ici à l'an 2000 – un taux qui, au regard de l'accroissement de la population, risque de faire passer de 5 à 7 millions le nombre de chômeurs.

Faute de capacité budgétaire suffisante, le programme de reconstruction et de développement dont l'ANC a fait son étendard électoral a pris un retard considérable, suscitant le mécontentement de la communauté noire, qui représente les trois quarts de la population. Les investisseurs se disent préoccupés par les grèves qui, ces derniers temps, ont pris de l'ampleur. Enfin, l'abandon par M. de Klerk de son poste de vice-président et le remplacement du ministre des finances par Trevor Manuel, un ancien militant suspecté de dogmatisme, sont des éléments qui ont inquiété les milieux d'affaires, en Afrique du Sud autant qu'à l'étranger, entraînant une forte baisse du rand.

Sans occulter ces handicaps, qu'il a d'ailleurs évoqués avant qu'on l'interroge à ce sujet, M. Mandela a tenu à rassurer son auditoire sur le réalisme du redressement économique en cours, matérialisé par le programme d'action présenté le 14 juin et destiné notamment à réduire davantage le déficit budgétaire, et à lever ce qui reste du contrôle des changes. En marque de confiance, la Caisse française de développement, le Crédit national, AFB Export et une douzaine de banques françaises ont, le 16 juillet, signé avec la Banque de développement d'Afrique australe (un organisme basé à Pretoria) et en présence du ministre sud-africain du commerce et de l'industrie Alec Erwin un accord de crédit à long terme de 150 millions de francs destiné à financer des projets d'infrastructure locaux. Une façon, modeste, d'aider le *« preneur de Bastille »* sud-africain à matérialiser les espoirs placés dans la première puissance économique du continent noir.

Serge Marti

Une présence encore modeste

En avril 1994, comme la *« nouvelle Afrique du Sud »* allait connaître les premières élections multiraciales de son histoire, les entreprises françaises détenaient à peine 4 % du marché local, loin derrière l'Allemagne (21 %), les Etats-Unis (17 %), la Grande-Bretagne (11 %) et autres. Deux ans plus tard, son taux de pénétration était identique (3,9 %), mais sur un marché plus diversifié. La France se situait alors au sixième rang, derrière l'Allemagne (16,7 %), les Etats-Unis (11,8 %), la Grande-Bretagne (11,1 %), le Japon (10,3 %) et l'Italie (4 %). Pourtant, les échanges se sont fortement accrus. En 1995, les exportations de marchandises françaises vers Pretoria ont dépassé les 5 milliards de francs (plus 10 % par rapport à 1994), l'Afrique du Sud devenant le premier débouché français en Afrique subsaharienne, devant la Côte-d'Ivoire. Durant les quatre premiers mois de 1996, pourtant, ces exportations ont reculé de 5,6 %, à 1,49 milliard de francs.

Visite imprévue à Tel-Aviv du premier ministre jordanien

TEL-AVIV. Lors d'une visite éclair et imprévue, mardi 16 juillet à Tel-Aviv, où il a rencontré son homologue israélien, Benyamin Nétanyahou, le premier ministre jordanien, Abdel Karim Kabariti, s'est déclaré *« très préoccupé »* pour le processus de paix. M. Nétanyahou, qui doit se rendre jeudi en Egypte, pour sa première visite dans un pays arabe depuis son élection, est attendu le 25 juillet en Jordanie. Il a affirmé que son gouvernement allait *« élargir le dialogue avec l'Autorité palestinienne, y compris Yasser Arafat »*. Israël a aussi pris la décision de principe d'alléger le bouclage des territoires palestiniens imposé le 25 février, mais aucune mesure concrète n'a été annoncée. D'autre part, le Hezbollah libanais devait remettre mercredi les corps de deux soldats israéliens, tués au Liban dans les années 80, à un émissaire gouvernemental allemand, en échange de la libération de Libanais détenus par l'État juif. – *(AFP.)*

Londres et Dublin déterminés à continuer le processus de paix en Irlande du Nord

BELFAST. Après une semaine de violence, les pourparlers multipartites ont repris, mardi 16 juillet, à Belfast. En marge de cette réunion, le ministre britannique chargé de l'Irlande du Nord, Sir Patrick Mayhew, et le chef de la diplomatie de Dublin, Dick Spring, se sont rencontrés pour tenter de dissiper la tension qui s'est manifestée entre les deux capitales. Tous deux ont exprimé leur détermination à poursuivre le processus de paix. Pour M. Spring, il est nécessaire de *« commencer des négociations sérieuses et un dialogue véritable afin que les partis puissent trouver un accord »*. D'autre part, Londres a commencé de retirer d'Ulster les 500 parachutistes envoyés la semaine dernière en raison des émeutes. – *(AFP, Reuter.)*

Le programme économique du gouvernement italien approuvé par le Parlement

ROME. Les députés et les sénateurs italiens ont adopté, mardi soir 16 juillet, le Document de programmation économique et financière (DPEF) du gouvernement. A la Chambre, le premier ministre, Romano Prodi, a obtenu le soutien de Refondation communiste et l'a emporté par 314 voix contre 271. Ce texte contient les prévisions en matière de budget, de croissance et d'inflation pour les trois prochaines années et trace les grandes lignes de la loi de finances pour 1997. – *(AFP.)*

Au moins soixante enfants haïtiens tués par des sirops médicamenteux

PORT-AU-PRINCE. Au moins 60 enfants sont morts en Haïti, ces derniers mois, après avoir pris un médicament en sirop contenant de la *« glycérine contaminée »*, a annoncé mardi 16 juillet, un communiqué du gouvernement. Le nombre total de décès pourrait être plus important, des enquêtes sanitaires étant toujours en cours. Un des principaux fabricants locaux de médicaments, les laboratoires Pharval, a été contraint par les autorités de cesser ses activités à la suite de cette vague de décès infantiles. – *(AFP.)*

Mousson meurtrière en Inde et au Bangladesh

NEW-DELHI. Deux cents personnes sont mortes, et 2 millions ont vu leurs maisons emportées ces derniers jours dans des inondations et glissements de terrain dus à la mousson, au nord-est de l'Inde et au Bangladesh. Les sauveteurs se disent assurés que le bilan des victimes va croître. Des camps d'hébergement ont été mis sur pied pour recueillir les réfugiés, notamment dans l'État indien d'Assam, qui compterait 1,7 million de sans-abri. L'armée indienne s'active à secourir les villages et à rétablir le réseau routier emporté ou obstrué par les glissements de terrain. – *(AFP.)*

La région Asie-Pacifique soutient l'Organisation mondiale du commerce

AUCKLAND
de notre correspondante dans le Pacifique sud

La réunion exceptionnelle des ministres du commerce des dix-huit pays de l'APEC (forum de coopération économique de l'Asie-Pacifique qui comprend l'Australie, Brunei, le Canada, le Chili, la Chine, les Etats-Unis, Hongkong, l'Indonésie, le Japon, la Corée du Sud, la Malaisie, le Mexique, la Nouvelle-Zélande, la Papouasie Nouvelle-Guinée, les Philippines, Singapour, Taïwan et la Thaïlande) qui s'est tenu les lundi 15 et mardi 16 juillet à Christchurch en Nouvelle-Zélande, avait comme principal objectif d'étudier comment l'APEC allait pouvoir contribuer au succès de la première rencontre ministérielle de l'Organisation mondiale du commerce, prévue à Singapour en décembre.

Les ministres participants avaient une autre échéance à l'esprit : le prochain sommet des chefs d'État de l'APEC, aux Philippines en novembre, au cours duquel seront soumis des *« projets d'action individuels »* par lesquels chaque pays présentera ses engagements en matière de libéralisation. Car l'APEC, fondée en 1989 pour institutionnaliser les relations multilatérales qu'entretenaient les pays de la région entre eux, s'est vite intéressée à une libéralisation globale des échanges. Pesant 54 % de la production mondiale, l'APEC s'est, depuis trois ans, fixé pour objectif de libéraliser entre ses membres tous les échanges de biens et d'investissements d'ici à 2010 pour les économies développées, et d'ici à 2020 pour les autres. Montrant le *« bon exemple »*, l'APEC pourrait avoir un rôle moteur à Singapour, tirant les négociations vers des domaines non encore explorés, et ramenant l'attention sur les dossiers oubliés, en particulier dans le domaine des services : les télécommunications, le transport maritime, et les finances.

« Votre propre programme couvre déjà à peu près tout ce qui a été proposé pour la réunion de Singapour. Et je ne vois pas pourquoi ce qui est possible au sein de l'APEC ne serait pas possible pour l'OMC », a déclaré lundi Renato Ruggiero, directeur général de l'OMC, venu *« prendre le pouls »*, selon un officiel néo-zélandais, des membres de l'APEC. Sans cacher une certaine inquiétude quant au succès de la réunion de Singapour, M. Ruggiero a profité de l'occasion pour rappeler qu'un consensus devait à tout prix être trouvé sur les dossiers délicats avant décembre. Un message semble-t-il bien reçu par les ministres de l'APEC. Le communiqué final de la rencontre de Christchurch estime ainsi que *« la tâche principale de la réunion de Singapour sera d'établir un plan de travail pour continuer et élargir la libéralisation dans le cadre de l'OMC »*. Pour sa part, l'APEC s'engage à ce que ses membres soient, pour commencer, parfaitement à jour de leurs obligations.

Trois autres entités ont participé à cette réunion, comme observateurs : le Forum du Pacifique sud (fort de quinze États et micro-États de la région), l'Asean (Association des pays de l'Asie du Sud-Est) et le PECC (Conseil de coopération économique du Pacifique, ancêtre informel de l'APEC, auquel la France souhaite depuis plusieurs années être admise en tant que membre associé, notamment en raison de la participation du PECC aux rencontres de l'APEC).

Florence de Changy

Bill Clinton gèle pour six mois les mesures d'embargo contre Cuba les plus controversées

L'Union européenne avait réclamé un geste d'apaisement

En se donnant un délai de six mois pour signer l'article 3 de la loi Helms-Burton – celui qui permet de poursuivre aux Etats-Unis les *sociétés étrangères commerçant avec des sociétés cubaines exploitant des biens américains nationalisés depuis 1959 –, M. Clinton a partiellement* cédé aux pressions européennes. Mais il doit faire face aux républicains qui dénoncent *« l'approbation américaine de la dictature cubaine »*.

WASHINGTON
de notre correspondant

Entre un affrontement direct des Etats-Unis avec leurs principaux partenaires, notamment européens, *menaçant* de dégénérer en guerre commerciale, et la perspective de s'attirer une volée de bois vert *des républicains et de la* communauté américano-cubaine, le président a préféré subir l'orage domestique, considéré comme politiquement moins risqué. En conséquence, l'entrée en vigueur d'une des dispositions de la loi *Helms-Burton*, autorisant les ressortissants américains à poursuivre en justice les quelque cent sociétés étrangères utilisant des biens expropriés par le gouvernement cubain à l'époque de la révolution castriste, est reportée de six mois.

Mais ce mécanisme, prévu par l'article 3 de la loi, n'est pas pour autant abrogé : il entrera en vigueur le 1er février 1997, à moins que M. Clinton ne fasse à nouveau usage du droit suspensif que lui accorde le texte. Tout dépendra de *l'attitude adoptée à l'égard de La* Havane par les partenaires de Washington qui, aux dires de Sandy Berger, conseiller adjoint pour la sécurité nationale, attend de ses alliés *« un effort plus intense pour accélérer la transition de Cuba vers la démocratie ». Ce que M. Clinton a* lui-même qualifié de *« forte incitation »* constitue, en réalité, une menace à peine voilée : si l'Union européenne et le Canada n'acceptent pas de passer sous les fourches Caudines des Etats-Unis en renforçant le blocus contre Cuba, Washington brandira à nouveau le bâton de la loi Helms-Burton.

La perspective d'une détérioration des relations transatlantiques n'aurait alors bénéficié que d'un répit. D'ici là, il est vrai, l'élection présidentielle américaine aura eu lieu. Si M. Clinton est réélu, il disposera du temps qui lui permettra d'affronter l'impopularité que va provoquer, dans certains milieux, ce premier report de six mois. S'il est battu, il n'y a, en principe, plus d'incertitude : son successeur républicain renforcera le blocus du régime castriste.

« CAPITULATION »

Avant même que la décision de M. Clinton ait été annoncée, Robert Dole, son rival du Grand Old Party, avait assuré que *« céder à Fidel Castro en retirant l'article 3 de l'arsenal des sanctions »* équivaudrait à *« une approbation américaine de la dictature cubaine ».* Quant au père de la loi, le sénateur Jesse Helms, il a estimé que Bill Clinton avait *« capitulé »* devant le chef de l'Etat cubain, tout en soulignant que la menace de poursuites judiciaires *« telle une lame de guillotine, pèse toujours sur le cou des partenaires économiques de Castro ».*

Les Républicains vont exploiter à fond cette nouvelle manifestation du sens du compromis de M. Clinton, notamment auprès de la communauté américano-cubaine de Floride, Etat qui pèsera lourd dans le scrutin de novembre. Le président a tenté de se concilier cette clientèle électorale en annonçant la prochaine nomination d'un représentant spécial, dont la mission sera de sensibiliser les capitales européennes et Ottawa à la nécessité de pressions grandissantes sur le régime cubain.

Même si l'administration américaine ne peut, *a priori*, se faire beaucoup d'illusions sur les résultats d'une telle action diplomatique, M. Clinton se devait de donner un gage à l'opinion américaine pour compenser son *« geste d'apaisement »* à l'égard des partenaires *de l'Amérique*, réclamé en particulier par la France. Dans l'immédiat, il va devoir expliquer au Congrès en quoi les *« intérêts nationaux »* des Etats-Unis auraient été menacés si, à la suite de l'application intégrale de la loi, des mesures de représailles avaient été prises contre l'industrie américaine.

La décision présidentielle ne vise cependant que les recours devant les tribunaux américains. Les autres dispositions de la loi Helms-Burton sont applicables dès le 1er août, en particulier le mécanisme prévu par l'article 4, permettant *au département d'Etat* de refuser un visa d'entrée aux Etats-Unis aux personnes qui *« trafiquent »*, c'est-à-dire qui utilisent des biens nationalisés par le gouvernement cubain. Cette procédure a commencé à être mise en œuvre à l'encontre de la société canadienne Sherritt International (*Le Monde* du 13 juillet), alors que d'autres dirigeants de sociétés européennes sont d'ores et déjà visés. D'autre part, le principe d'extraterritorialité de la loi améri- caine, condamné par les *Quinze*, reste inscrit dans la *« loi sur la liberté et la solidarité démocratique avec Cuba »*, laquelle bafoue également les règles internationales s'agissant de la libre circulation des biens et des personnes.

Enfin, avant même l'échéance du 1er février 1997, tout risque de crise avec l'Europe n'est pas écarté. M. Clinton a en effet annoncé son *intention de signer* le projet de loi prévoyant des sanctions commerciales contre les sociétés qui fournissent à l'Iran ou à la Libye une technologie, des équipements ou des investissements pour une valeur d'au moins 40 millions de dollars.

Laurent Zecchini

L'armée russe a bombardé le village du président indépendantiste tchétchène

Nouveau massacre de civils près de Grozny

GROZNY
de notre envoyée spéciale

« Qu'on soit ou non avec les combattants, on est tué pareillement. Alors, il vaut peut-être mieux mourir dignement, les armes à la main. » Vakha Abdoudalaev, vieil ingénieur du sovkhoze de Stary Atagui, n'a jamais été un contestataire. Mais sa maison, comme beaucoup d'autres, a volé en éclats, lundi 15 juillet. Malchance : elle se trouvait à côté de celle où vit la famille du président indépendantiste tchétchène, Zelikhman Iandarbiev. Pendant ce temps, à Moscou, les dirigeants russes expliquaient la nécessité de poursuivre en Tchétchénie des *« actions adaptées contre le terrorisme tchétchène »*.

Lundi soir, six hélicoptères ont ainsi tournoyé pendant deux heures au-dessus du village de Stary Atagui. Quatre autres ont pris leur relève avant de piquer soudainement sur leur cible : le domicile de Iandarbiev, celui du vieil ingénieur et plusieurs autres situés dans le voisinage immédiat. *« C'est un vrai miracle que personne n'ait été atteint. Les deux missiles* (roquettes téléguidées, à en juger par les débris) *sont tombés dans la chambre à côté de celle où se trouvaient les enfants et ils ont pu échapper au feu »*, raconte Vakha Abdoudalaev. Des dizaines de villageois sont assemblés pour exprimer leur solidarité. Personne ne se plaint de la présence dangereuse du chef indépendantiste dont la mère et les neveux s'en sont aussi sortis sains et saufs. Et personne, sauf une vieille connaissance des journalistes étrangers venus sur place, ne dira que Zelikhman Iandarbiev était brièvement passé chez lui une demi-heure avant l'attaque : il est honteux d'avouer que des *« mouchards »* se trouveraient aux alentours.

Mais cela signifie que l'armée russe cherche à tuer les chefs indépendantistes avec lesquels des accords de cessez-le-feu ont été signés – y compris au Kremlin en présence de Boris Eltsine. Le chef d'état-major, Aslan Maskhadov, dont Moscou n'hésitait pas auparavant à louer la « modération », quitte à risquer de le discréditer en Tchétchénie, est lui aussi visé. Ses assistants ont été prévenus par des sources diplomatiques qu'il ne devait pas se rendre actuellement à des réunions proposées par des officiers russes, qui préparent des traquenards en règle, semblables à ceux qui ont déjà été organisés contre le plus écouté jusqu'à présent des chefs militaires tchétchènes. Alleroï, le village où résidait dernièrement M. Maskhadov, a également été la cible de bombardements, lundi. Ses habitants furent moins chanceux : il y a eu des morts et des blessés.

Le village étant encerclé par l'armée russe, les blessés *qui auraient* pu être soupçonnés d'être des combattants ont été évacués la nuit, à pied. Sept d'entre eux étaient soignés, mardi, dans un petit hôpital de la région, où une infirmière avouait sa crainte de voir débarquer des hommes à la solde des russes. Un jeune garçon et un vieillard amenés d'autres bourgades voisines, également bombardées, sont morts à l'hôpital. D'importantes colonnes de blindés se déplacent dans toute la région, y *compris dans les montagnes*, dont les routes d'accès sont coupées depuis près d'une semaine par des postes russes.

CORPS BRÛLÉS

Lundi soir, un nouveau massacre a été commis par un groupe de soldats russes. Un témoin a raconté l'affaire comme suit : installé sur deux blindés semblables à ceux qui sillonnent Grozny en permanence, des soldats russes ont arrêté trois hommes en voiture, Vakhid Magomadov, un ouvrier de quarante-cinq ans, *« petit et malingre, qui n'a jamais touché une arme de sa vie »*, avec ses deux gendres, qui revenaient d'une cérémonie funéraire chez des parents. Les soldats les ont tous jetés dans les blindés. Ils ont fait la même chose ensuite avec les occupants de deux autres voitures qui passaient à leur hauteur. Résultat : les corps mutilés et brûlés de dix hommes ont été retrouvés le lendemain à l'aube, en divers endroits, près des voitures abandonnées et elles aussi brûlées. Une des victimes, blessée, a pu s'enfuir et être recueillie par des gens qui observaient la scène de loin durant la nuit.

Des centaines d'habitants d'un quartier industriel situé à six kilomètres au nord de Grozny, se sont attroupés au petit matin. Des combattants indépendantistes sont alors apparus, *« avec deux officiers russes qui étaient prisonniers : ils les ont mis dans des sacs, et les ont fusillés devant tout le monde »*, raconte un témoin devant un groupe de femmes qui confirment le récit. *« Ces habitants de Podgorny, qui étaient pour Zavgaev* (le dirigeant tchétchène imposé par l'armée russe) *vont devenir eux-mêmes des combattants maintenant »*, s'exclame l'une d'elles en riant.

Le quartier fut bouclé dans la journée par les troupes russes. Leur commandement a publié un communiqué affirmant que les Tchétchènes tués *« avaient attaqué »* les soldats russes dans leurs blindés et que ces derniers ne sont donc responsables de rien. Ce fut la version reprise par les télévisions russes, dont la plupart n'ont pas dit un mot des bombardements qui se poursuivent par ailleurs en Tchétchénie.

Sophie Shihab

La France propose aux Britanniques et aux Allemands de bâtir une Europe des missiles de croisière

A LA VEILLE *d'une importante* décision – fort attendue – de la Grande-Bretagne, qui peut jeter les bases ou sonner le glas d'une industrie des missiles commune à l'Europe selon le partenaire choisi pour concevoir son prochain missile de croisière, la France a adressé un signal discret à Londres. A la fin de la semaine dernière, le ministère français de la défense a, en effet, autorisé le groupe Matra Défense Espace à lancer l'industrialisation, c'est-à-dire le début de la production en série, de sa famille de missiles de croisière Apache.

Préparer l'industrialisation de ce programme pour le client national, c'est lui conférer une existence désormais officielle. Les Allemands sont déjà partiellement associés aux Français dans cette affaire. Du même coup, la balle est dans le camp des Britanniques. Selon le choix de Londres, qui pourrait être annoncé avant le 24 juillet, l'Apache peut devenir le fédérateur ou la pierre d'achoppement d'une Europe des missiles *qui soit susceptible de rivaliser* avec les Etats-Unis.

En septembre 1989, avant la *guerre du Golfe*, où s'illustra le missile de croisière américain Tomahawk, la France décidait de développer, *moyennant 2,2 milliards* de francs, une famille de missiles air-sol baptisée Apache à partir d'une coopération entre Matra Défense Espace et Aerospatiale.

Sur la base d'un concept commun d'engin tiré avec précision, à distance de sécurité pour l'équipage de l'avion porteur, l'Apache est, en réalité, une panoplie de trois missiles différents. D'abord, l'Apache anti-piste, destiné à endommager les pistes d'un aérodrome. Ensuite, l'Apache dit d'interdiction de zone, équipé de sous-munitions (des mines, par exemple) qu'il largue et dont il truffe le sol pour empêcher la progression des troupes.

APPEL D'OFFRES

A la mise au point de ces deux versions-là, l'Allemagne – plus spécialement le groupe DASA – a été associée dès décembre 1992, la Luftwaffe voulant en doter ses avions Tornado. Enfin, une troisième version, l'Apache Scalp, dit d'emploi général, a été conçue *pour détruire des infrastructures* « durcies » (c'est-à-dire des sites plus protégés et rendus résistants) *dans la profondeur même du dispositif adverse*.

La France a prévu d'armer ses *avions Mirage 2000-D* et ses Rafale avec les trois systèmes Apache, à partir de 1999 et de 2002 *selon les versions. Au total, les besoins* non encore officiellement *déclarés, mais évalués dans des* rapports parlementaires récents, sont de l'ordre d'une centaine d'Apache anti-piste, d'une centaine d'autres pour l'interdiction de zone et de 200 à 300 Apache Scalp. Soit une dépense globale de *9,6 milliards de francs, y compris* les coûts de développement de ces trois modèles.

De son côté, la Grande-Bretagne a lancé un appel d'offres international pour disposer d'un missile de croisière, dénommé Casom (Conventionally Armed Stand-off Missile), et elle prévoit d'y consacrer 650 millions de livres (*environ 5,2 milliards de francs*). Matra Défense Espace s'est allié au groupe British Aerospace pour proposer une version comparable au Scalp à la Royal Air Force (pour ses Tornado et, demain, ses Eurofighter) et à la Royal Navy (pour ses Harrier embarqués). Rebaptisé Storm Shadow Missile pour la circonstance, l'engin est capable de parcourir plus de 200 kilomètres à très basse altitude, en épousant automatiquement le relief du *territoire survolé. Il est en compétition* avec des missiles de croisière américains (conçus par Hughes ou McDonnell Douglas), israéliens (le Popeye de Raefel) et même britanniques (le Pegasus de GEC Marconi).

En principe, le gouvernement britannique devrait arrêter sa décision – de quelque nature qu'elle soit – avant le 24 juillet, fin de la session parlementaire. Des discussions *difficiles* opposent encore le ministère de la défense à celui des finances, dans la mesure où le projet Casom n'est que l'une des initiatives à prendre. La Grande-Bretagne doit, dans la *foulée, prévoir aussi* la modernisation de son aviation de patrouille maritime et commander un nouveau missile antichar qui sera aéroporté. Ce qui représente, à en croire les estimations, un investissement global de l'ordre de 8 milliards de livres (*64 milliards de* francs), sans compter les 9 milliards de livres prévus pour continuer le programme Eurofighter.

Un choix de Londres en faveur du produit de Matra aura pour conséquence probable d'entraîner *un élargissement de la coopération* militaire et industrielle en matière de missiles de croisière, *laquelle passerait de deux à trois* pays européens. L'Allemagne, en effet, a d'ores et déjà laissé entendre qu'elle pourrait dans ce cas se joindre au projet Scalp-Casom, après avoir confirmé sa participation aux deux premières versions *de l'Apache aux côtés de la* France. Si accord final à trois il devait y avoir, l'intérêt n'en serait *pas seulement* industriel. Il est d'ordre quasiment doctrinal dans le domaine de la politique de défense, avec l'apparition de systèmes d'armes anti-infrastructures à charge classique en mesure de frapper des cibles stratégiques et *de donner ainsi à un perturbateur* des coups de semonce susceptibles de le neutraliser.

Avec les missiles de croisière, on doit s'attendre à une évolution de la doctrine d'emploi en France et *en Grande-Bretagne, deux Etats* qui détiennent jusqu'à présent des armes nucléaires tactiques. Le premier *va les limiter à sa seule* panoplie aérienne ; le second s'en séparera en 1998.

Dans ces conditions, plusieurs des stades de la dissuasion nucléaire infra-stratégique – ce que, de son côté, la France appelle *« l'ultime avertissement »* préparatoire à la menace stratégique – pourraient, de la sorte, être supplantés par une dissuasion classique qui serait fondée sur des frappes d'interdiction à distance, souples, sinon « chirurgicales », offrant au responsable politique une gamme plus vaste de moyens d'agir.

Jacques Isnard

Boris Eltsine « comme un soldat au garde-à-vous »

« L'HOMME que j'ai vu en avril était plein de vigueur. Celui que j'ai vu mardi 16 juillet avait des difficultés à marcher. » Cette observation est rapportée par Laurence McQuillian, de l'agence de presse Reuter, un des deux journalistes *américains qui ont été autorisés* à assister au début des entretiens, mardi, entre le président Boris Eltsine et le vice-président américain Al Gore. Cette rencontre, reportée *in extremis* de vingt-quatre heures lundi, s'est déroulée dans la maison de soins de Barvikha, à l'ouest de Moscou, où M. Eltsine, âgé de soixante-cinq ans, doit se *« reposer »* pendant deux semaines.

Les journalistes ont été introduit dans une pièce, au troisième étage du bâtiment, pour une séance de photographies. *« Eltsine était debout, comme un soldat au garde-à-vous, les bras collés le long du corps. Avec ses cheveux blancs parfaitement coiffés, le président russe, les yeux fixés dans le vide, n'a pas semblé remarquer notre présence. Après plusieurs minutes d'inactivité, il s'est retourné et a commencé à traverser la pièce, en traînant des pieds. Les yeux fixant le sol, M. Eltsine se concentrait visiblement sur sa marche. Il faisait trois mètres et puis revenait sur ses pas. »*

« La scène était choquante pour quelqu'un qui l'avait vu recevoir Bill Clinton, en avril au Kremlin. M. Eltsine était alors plein d'énergie, plaisantait allègrement et ne montrait aucun signe de fatigue physique. Cette fois-ci, son visage était pâle et il avait, d'évidence, beaucoup maigri.

» En arrivant, Al Gore a rapidement traversé la pièce pour éviter que le président russe ait trop à se déplacer pour venir à sa rencontre. Les deux hommes, ainsi que le premier ministre, Viktor Tchernomyrdine, se sont installés dans des fauteuils. M. Eltsine s'est assis avec précaution et s'est ensuite redressé pour donner meilleure allure face aux caméras. » A l'issue de l'entretien, Al Gore a affirmé qu'il avait trouvé le président Eltsine *« en très bonne forme »*.

RÉGIONS Alain Juppé devait commencer mercredi 17 juillet une visite d'un jour et demi en Corse, après avoir réuni, le matin, à l'hôtel Matignon, un comité interministériel consacré aux mesures d'aides économiques nationales, mais surtout européennes, fonds structurels destinés aux équipements et aux entreprises. Le premier ministre devait se rendre successivement à Ajaccio, à Corte et à Bastia. ● SUR LE PLAN politique, M. Juppé devait préciser les contours du « dialogue positif » avec les nationalistes, réaffirmé par Jacques Chirac le 14 juillet. Les différentes fractions issues de l'ex-FLNC s'attendent à un renforcement de la répression. ● LE GOUVERNEMENT semble être parvenu à définir une politique équilibrée, après avoir paru hésiter entre le dialogue, préconisé par le ministre de l'intérieur, Jean-Louis Debré, et la fermeté souhaitée par M. Juppé.

M. Juppé arrive en Corse avec un lot de mesures économiques

L'accent mis par le président de la République sur les problèmes de développement que connaît l'île a confirmé la perspective d'aides en faveur des entreprises commerciales ou industrielles et de l'agriculture, en même temps qu'un renforcement de l'Etat de droit

AJACCIO
de notre envoyé spécial

Le ministre de l'intérieur, Jean-Louis Debré, appelle au *« strict respect de la loi »* au cours d'une visite-éclair en Corse, le 11 juillet. Le jour de la Fête nationale, dans son intervention télévisée, le président de la République confirme le choix de l'Etat : dialogue, développement économique et fermeté, triptyque-miracle qui doit, selon lui, permettre de sortir la Corse de la crise morale, sociale, économique et politique dans laquelle elle s'enfonce.

Hasard ? A la veille de l'arrivée du premier ministre, Alain Juppé, qui séjournera dans l'île jusqu'au jeudi 18 juillet, le tribunal correctionnel d'Ajaccio a condamné, mardi, Thierry Gonzales, un membre de la Cuncolta naziunalista, la vitrine légale du FLNC-Canal historique, à douze mois de prison, dont quatre avec sursis pour port d'arme prohibée. *Le* jeune homme, âgé de vingt-sept ans, arrêté le 12 juillet en pleine ville par les policiers du RAID et du SRPJ d'Ajaccio, était porteur d'un pistolet 9 mm, une balle engagée dans le canon. Il a été présenté au tribunal dans le cadre d'une procédure de comparution immédiate. Le jour de son arrestation, la même instance avait déjà condamné à des peines de prison ferme deux autres militants nationalistes (*Le Monde* daté 14-15 juillet).

En quatre jours, le tribunal correctionnel d'Ajaccio a donc sanctionné trois nationalistes pour port d'arme illicite, suivant en cela *les recommandations du gouvernement* et du chef de l'Etat. Hasard ? Chacun d'entre eux appartient à l'un des trois principaux mouvements nationalistes rivaux, tous issus de l'ex-Front de libération nationale de la Corse (FLNC) avant les scissions de 1989 (ANC) et 1990 (MPA). Le message est clair : aucune organisation ne sera épargnée ; la police et la justice peuvent travailler vite et frapper fort.

Cette volonté est-elle simplement conjoncturelle, liée à la visite du premier ministre ? S'inscrit-elle dans la durée, partie intégrante d'une politique qui mènerait enfin *à la restauration de l'Etat de droit* et au respect des lois de la République, qu'appelle de ses vœux l'immense majorité des deux cent cinquante mille Corses habitant l'île ?

Jusqu'à présent, ni la police ni la justice n'ont fait preuve d'une grande célérité dans le traitement des dossiers qui leur sont transmis. Les affaires criminelles concernant les militants nationalistes, par exemple, sont loin d'être élucidées. La police n'a pas amassé beaucoup d'éléments, et les juges d'instruction de Bastia et d'Ajaccio ont été dessaisis d'un grand nombre de dossiers au profit de la quatorzième section du parquet de Paris, spécialisée dans le terrorisme, au bonheur des avocats du Canal historique et du Canal habituel... quand ils représentent les familles des victimes et se plaignent du manque d'empressement des juges sur place.

Les Corses sont habitués aux « coups de gueule » de Paris. Quelques jours avant le décès du président Georges Pompidou, Pierre Messmer, alors premier ministre, débarque à Ajaccio accompagné de plusieurs de ses ministres, dont un certain Jacques Chirac. A l'époque, la doctrine corse était régionaliste, pas encore ouvertement autonomiste, ni nationaliste. Le ton du premier ministre est ferme : *« Toute atteinte à l'unité de la République est inacceptable. Tout recours à la violence sera réprimé sans pitié. »*

> **Le message est clair : aucune organisation ne sera épargnée par la justice**

Après le drame d'Aléria – deux CRS sont tués dans des échanges de coups de feu avec les hommes d'Edmond Simeoni –, Raymond Barre, premier ministre de Valéry Giscard D'Estaing, arrive en Corse déterminé : *« Les actes odieux qui se produisent ici ne sont pas dignes des traditions de cette île. »* Plus de vingt ans se sont écoulés. D'autres premiers ministres ont fait le voyage, de même que François Mitterrand et, vraisemblablement, tous les ministres de l'intérieur de la Vᵉ République. Aucun d'entre eux n'a réglé la question corse, mais tous ont fait des promesses.

Il n'empêche, la fermeté semble aujourd'hui de rigueur. D'autant plus que la Cuncolta et ses clandestins du Canal historique, force principale du mouvement nationaliste, accumulent les maladresses et les erreurs. Ils étaient les partenaires privilégiés du dialogue avec la place Beauvau. Il n'est pas sûr qu'ils le soient toujours, estiment des nationalistes des autres fractions, qui s'attendent à une répression « tous azimuts ». Ils en veulent pour preuve la nomination à la tête du SRPJ d'Ajaccio de Demetrius Dragacci, *qui a fait la plus grande* partie de sa carrière en Corse et qui passe pour être un « flic » pur et dur, farouchement anti-nationaliste.

M. Juppé réaffirmera donc la volonté de son gouvernement d'imposer l'autorité de l'Etat. Il lui sera moins facile d'expliquer avec qui il compte, conformément aux propos de M. Chirac, nouer *« un dialogue positif »*. Les nationalistes ne représentent pas les Corses ; les élus de l'Assemblée territoriale ne représentent pas tous les nationalistes... Peut-être le premier ministre sortira-t-il un lapin de son chapeau, en matière économique.

Les Corses sont curieux de voir ce qu'il y a de concret dans le projet de zone franche annoncé le 27 mars au sortir d'un comité interministériel consacré à la région. Ils espèrent beaucoup, mais n'y croient pas trop. Ils savent que ce dossier devait obtenir l'aval de la Commission européenne. Anticipant néanmoins sur les déclarations du premier ministre, les syndicats CGT, FO et FSU ont appelé à manifester à Ajaccio et à Bastia contre *« le nouveau cadeau de Juppé aux patrons corses »*.

Frédéric Fritscher

Trois époques, trois méthodes

LA CORSE n'est un « cadeau » pour aucun premier ministre, et Alain Juppé, qui entamait, mercredi 17 juillet, une visite de deux jours sur l'île, ne fait pas exception à la règle. Chaque chef de gouvernement hésite, fluctue, cherche une solution durable à cet incompréhensible, irritant, éternel, « problème corse ». Depuis que le nationalisme corse existe, trois époques différentes peuvent être identifiées.

De 1976 à 1981, les gouvernements donnent la priorité au « tout-répressif ». Il faut d'ailleurs se rappeler, pour comprendre l'enchaînement des incompréhensions mutuelles, que les événements d'Aléria eux-mêmes, en août 1975, avaient été une illustration de cette politique : Paris avait alors envoyé hélicoptères et blindés légers contre des militants régionalistes qui occupaient une cave vinicole. Cette attitude, les violences qu'elle avait entraînées (en quelques jours, plusieurs gendarmes ou CRS avaient été tués) avaient causé un traumatisme important et marqué le début des troubles dans l'île.

Entre 1981 et 1988, les gouvernements de François Mitterrand ont oscillé entre la recherche du dialogue avec les nationalistes et le maintien de la priorité à la répression. 1988, enfin, marque une rupture : après la réélection de François Mitterrand, tous ses gouvernements, de gauche comme de droite, ont tenté le dialogue, pour convaincre les nationalistes de renoncer à la violence.

C'est dans cette voie que s'est engagé à son tour le gouvernement de M. Juppé, non sans donner l'impression, lui aussi, de « flotter » dans sa politique corse. Il a fallu, d'abord, des mois pour faire le tour de la question et mettre en œuvre l'option choisie. Ensuite, le ministre de l'intérieur Jean-Louis Debré a donné, pendant plusieurs *mois*, l'impression de suivre les traces de Charles Pasqua, en privilégiant au sein du mouvement une branche, celle d'A Cuncolta (vitrine légale du FLNC-canal historique), alors même qu'une sanglante guerre fratricide opposait les nationalistes.

DOUBLE LANGAGE

Au demeurant, même si M. Debré a obtenu, en janvier, une trêve, toujours en vigueur, ses interlocuteurs ne lui ont guère facilité la tâche. A Cuncolta et le FLNC-canal historique ont été pris à plusieurs reprises en flagrant délit de double langage. Quant au bulletin hebdomadaire de A Cuncolta *U Ribombu*, qui semble échapper à tout contrôle politique, il s'est spécialisé dans le dérapage (vulgarité, menaces, articles à tonalité antisémite...). Par ailleurs, les dysfonctionnements au sein des administrations (police, justice, gendarmerie), en première ligne dans le dossier corse, ont accentué l'impression de confusion. Plusieurs juges en poste dans l'île n'ont pas admis – et l'ont fait savoir – que le contexte politique puisse peser sur le cours de la justice. Enfin, et surtout, M. Juppé a longtemps donné le sentiment de n'être par sur la *même* ligne que M. Debré. Quand celui-ci s'employait à conjuguer *« fermeté »* et *« dialogue »*, y compris sur d'éventuelles évolutions institutionnelles, le chef du gouvernement semblait lui répondre : *« répression et action économique »*, comme il l'a fait lors du débat sur la Corse à l'Assemblée nationale, le 28 mai.

De tels tiraillements entre un ministre de l'intérieur porté sur le dialogue et un premier ministre plus réticent n'étaient d'ailleurs pas sans précédent. Cependant, M. Juppé et M. Debré – sans oublier le garde des sceaux, Jacques Toubon – semblent avoir, finalement, quelque peu harmonisé leur point de vue.

UNE CERTAINE IMPROVISATION

Depuis le débat parlementaire, M. Debré a davantage mis l'accent sur la fermeté. L'attentat aveugle de Bastia, le 1ᵉʳ juillet, l'a conduit à hausser le ton, même si les coupables de l'attentat courent toujours. Lors de son intervention sur TF 1 au surlendemain de cet acte terroriste, le premier ministre a semblé, lui aussi, nuancer son discours. M. Juppé a souligné que le gouvernement dialogue avec tous les groupes représentés à l'Assemblée de Corse. Or, les nationalistes y occupent, avec les autonomistes de l'UPC, le quart des sièges.

A ceux qui, à droite comme à gauche, ont exigé, après l'attentat de Bastia, une répression plus ferme et le désarmement immédiat des mouvements clandestins, M. Juppé a répondu que l'idée selon laquelle on peut *« éradiquer la violence »* en *« quelques mois »* relève de la *« naïveté »*, voire de la *« mauvaise foi »*. De toute façon, Jacques Chirac a sans doute mis tout le monde d'accord, le 14 juillet, lors de son intervention télévisée, en indiquant que le temps du *« dialogue positif »* est venu.

Sur le terrain économique, le volontarisme de M. Juppé n'a pas pu éviter le sentiment, là encore, d'une certaine improvisation. *Le* premier ministre a surpris tout le monde avec l'annonce d'une zone franche. Pendant quelques jours, celle-ci a fait rêver des Corses, qui appelaient les quotidiens de l'île pour savoir si toutes leurs dettes seraient effacées... La Commission de Bruxelles, elle, a manifesté sa mauvaise humeur de découvrir le projet en même temps que tout le monde. Néanmoins, il lui était difficile de rester totalement insensible à l'insistance du gouvernement français.

En revanche, le président de la République a écarté, comme M. Juppé, une réforme des institutions. Cette position est de nature à satisfaire les élus traditionnels encore qu'en privé certains d'entre eux admettent que la suppression d'un niveau administratif, dans une île de deux cent cinquante mille habitants qui en compte trois (communes, départements, collectivité territoriale), n'est pas une idée absurde. En revanche, l'ensemble de la mouvance nationaliste et autonomiste fait d'une évolution institutionnelle – dans le sens, naturellement, d'une plus grande autonomie – l'un de ses chevaux de bataille. M. Juppé devra donc s'employer à montrer que le « dialogue positif » peut être mené, même en excluant de son champ tout un pan de la négociation.

Jean-Louis Andreani

La zone franche pour cinq ans

LE COMITÉ interministériel présidé par Alain Juppé, mercredi 17 juillet dans la matinée, a arrêté plusieurs séries de mesures en faveur du développement économique de la Corse. Ces mesures devaient être annoncées sur place par le premier ministre.

Une zone franche sera créée pour une durée de cinq ans. Il n'y aura pas de programme d'option spécifique lié à l'éloignement et à l'insularité (Posei), qui désavantagerait la Sardaigne et la Sicile voisines, mais la Corse bénéficiera des dégrèvements autorisés par ce programme et d'un supplément d'aides communautaires. La collectivité territoriale de Corse sera autorisée, en outre, à lancer un emprunt qui permettra de financer des prêts participatifs pour les entreprises saines du *secteur touristique* connaissant des difficultés de trésorerie.

Un effort sera fait en faveur des routes, pour lesquelles les deux départements corses recevront une « rallonge » budgétaire. L'enseignement et la protection de la langue corse profiteront d'une aide particulière, inscrite dans une « charte culturelle ». L'agriculture, la pêche et les transports intérieurs seront soutenus. Les agriculteurs de l'île seront aidés pour développer la production de porc destiné à la charcuterie. Les producteurs d'agrumes et les viticulteurs bénéficieront d'aides spécifiques. L'ouverture de mesures de désendettement, au cas par cas (et non un moratoire général), sera annoncée, ainsi que des aides à l'installation de jeunes exploitants. Les agriculteurs béficieront du dégrèvement d'impôt sur le revenu lié à la zone franche.

L'Etat apportera aussi des exonérations partielles ou totales de charges sociales patronales (sur le modèle du plan textile), d'impôt sur *les sociétés pour les entreprises* ayant leur siège social en Corse et de taxe professionnelle pour tous les établissements (cette dernière mesure étant compensée par le budget de l'Etat pour les collectivités locales).

Le total des aides – dégrèvements et rallonges budgétaires – allouées par l'Etat, représente une enveloppe comprise, au moins, entre 700 millions et 800 millions de francs. L'enveloppe européenne, prélevée sur les fonds structurels, *s'élèverait à 277 millions d'écus (1,8* milliard de francs) pour la période 1994-1999. Bruxelles a refusé, en revanche, de détaxer les transports aériens entre l'île et le continent.

Alain Faujas et François Grosrichard

La restructuration de l'armée de terre affectera toutes les régions

Le plan de restructuration de l'armée de terre, arrêté par le président de la République et le ministre de la défense, devait être rendu public mercredi 17 juillet dans l'après-midi par Charles Millon. Trente-huit régiments seront dissous, dont le tiers parmi les forces françaises stationnées en Allemagne. Nous publions ci-dessous, région par région, la liste des unités affectées par cette restructuration, telle qu'elle a été communiquée mardi aux préfets.

● **Alsace**

Strasbourg : fermeture du centre d'instruction de préparation militaire en 1998 ; 1999 : fermeture du centre hospitalier des armées de Liautey, dissolution de l'état major de la brigade d'Alsace. Monswiller : fermeture du centre mobilisateur n° 172. Oberhoffen : professionalisation du 12e régiment d'artillerie, dissolution du 32e régiment d'artillerie.

● **Aquitaine**

Bordeaux, 1997 : fermeture du centre administratif de l'armée de terre ; 1998 : fermeture de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Bordeaux-Bègles, 1998 : fermeture de l'établissement central des matériels de mobilisation du service de santé. Bordeaux-Martignas-Souges, 1998 : dissolution du 4e groupe d'hélicoptères de liaison ; 1999 : professionalisation du 602e régiment de circulation routière, qui viendra de Fontainebleau ; dissolution du 1er régiment de chasseurs parachutistes. Pauillac, 1997 : fermeture du centre de ravitaillement des essences. Mont-de-Marsan, 1998 : dissolution du 6e régiment de parachutistes d'infanterie de marine. Pau, 1998 : professionalisation du 5e régiment d'hélicoptères de combat, dissolution du 3e régiment de chasseurs parachutistes, fermeture du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Auvergne**

Clermont-ferrand, 1998 : fermeture du centre d'instruction de préparation militaire. Issoire, 1997-1998 : fermeture sur deux ans de l'école nationale technique des sous-officiers d'active, arrivée et professionalisation du 28e régiment de transmissions d'Orléans.

● **Bourgogne**

Dijon, 1997, arrivée du bureau central d'incorporation et d'archives de l'armée de l'air et du centre administratif des réserves de l'armée de l'air de Chartres ; 1997 : dissolution de la compagnie du génie du 27e régiment d'infanterie ; 1998 : dissolution du 27e régiment d'infanterie ; 99 : fermeture du centre hospitalier des armées Vincent. Nevers, 1999 : dissolution du 7e régiment d'artillerie. Sens, 1999 : fermeture du centre mobilisateur No 204.

● **Bretagne**

Châteaulin : création d'un centre du service national ; 1999 : dissolution du 41e régiment d'infanterie. Landivisiau, 1997 : arrivée de l'école de chasse embarquée qui vient de Hyères. Quimper, 1998 : transfert de l'établissement principal de l'aéronautique navale vers Lannbihoué (Morbihan). Rennes, 1998 : fermeture du dépôt des essences. Rennes-Saint-Jacques (aéroport), 1998 : dissolution du 3e groupe d'hélicoptères de liaison. Lann-Bihoué (Morbihan), 1997 : transfert de la formation des pilotes multimoteurs de la marine à Avord (Cher). 1998 : installation de l'établissement principal de l'aéronautique navale venant de Quimper.

● **Centre**

Avord (Cher), 1997 : arrivée de la formation intiale des pilotes multimoteurs, dans le cadre d'un regroupement avec la formation des pilotes multimoteurs de l'armée de l'air. Bourges, 1997 : arrivée du centre de formation longue des informaticiens du 1er degré qui viennent de Paris ; dissolution de l'établissement du matériel ; fermeture du centre hospitalier des armées Baudens ; 1998 : installation du centre d'études informatique du matériel venant de Satory. Chartres, 99 : dissolution du centre mobilisateur n° 101, Châteaudun, 1997 : dissolution de l'établissement du matériel. Pannes, 1999 : dissolution du centre mobilisateur n° 108. Châteauroux, 1997 : dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre ; 1998 : création d'un régiment professionnel de transport lourd, dissolution de l'école de spécialisation du matériel. Orléans-Olivet-Bricy, 1998 : transfert du 28e régiment de transmissions à Issoire et dissolution du centre national d'instruction parachutiste.

● **Champagne-Ardenne**

Suippes, 1997 : professionalisation du 40e régiment d'artillerie, dissolution du 15e régiment d'artillerie. Châlons-en Champagne, 1998 : dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Chaumont, 1999 : création d'un régiment de surveillance du champ de bataille ; dissolution du 403e régiment d'artillerie.

● **Corse**

Bastia-Borgo, 1997 : dissolution du centre mobilisateur No 173 ; dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Franche-Comté** : maintien de l'état-major de la circoncription militaire de défense (CMD) à Besançon ; maintien de la 7e division blindée ; l'établissement du matériel (« étamat ») de Besançon devient groupement de l'« étamat » de Dijon ; professionalisation du 19e régiment du génie de Besançon ; professionalisation du Camp du Val-Dahon (camp d'entraînement), 5e régiment de dragons ; groupement technique des munitions rattaché à l'« étamat » de Dijon. Montbéliard : dissolution du 1er régiment d'artillerie ; création d'un centre du service national. Aux Rousses (Jura), dissolution du centre d'entraînement commando (23e régiment d'infanterie). Lure (Haute-Saône) : dissolution du premier régiment de dragons. A Espreis (Haute-Saône) : dissolution du centre de ravitaillement des essences. Belfort : 74e régiment d'artillerie et 35e régiment d'infanterie maintenus et professionalisés. L'établissement du matériel est transformé en groupement technique et rattaché à l'« étamat » de Dijon.

● **Languedoc-Roussillon** Nîmes (Gard), 1997 : création d'un centre du service national ; 1998 : dissolution sur deux ans du 3ème régiment d'infanterie. Béziers (Hérault), 1997 : dissolution du centre mobilisateur n° 96. Montpellier (Hérault), 1998 : dissolution du centre d'instruction de préparation militaire

● **Limousin**

Corrèze, Brive, 1997 : professionalisation du 126e régiment d'infanterie, dissolution de la compagnie du génie du 126e régiment d'infanterie. Limoges : création d'un centre du service national, 1998 : arrivée du service de diffusion générale de la gendarmerie de Rosny-sous-Bois, dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Lorraine**

Essey-les-Nancy, 1997 : dissolution du 7e régiment d'hélicoptères de combat. Lunéville, 1997 : professionalisation du 53e régiment de transmissions, 1998 : dissiution du 3e régiment de cuirassiers. Nancy, 1998 : réorganisation de l'état-major de la 4e division aéromobile. Toul, 1997 : création d'un centre du service national, dissolution de l'escadron de chasse 03-0111 et du support associé ; 1998 : dissolution du 15e régiment du génie de l'air et de sa base de support. Verdun, 1997 : renforcement et professionalisation du 2e régiment de chasseurs ; dissolution du 151e régiment d'infanterie. Bitche, 1997 : professionalisation du 57e régiment d'artillerie, dissolution du 4e régiment de cuirassiers. Metz, 1997 : transfert du régiment de livraison par air à Toulouse, transfert de centre de ravitaillement des essences à Metz, transfert du commandement de la logistique à Montléry ; 1998 : dissolution du 6e groupe d'hélicoptères de liaison, dissolution du centre d'instruction de préparation militaire, 99 : dissolution du centre administratif de l'armée de terre. dissolution du centre de traitement de l'information. Saint-Avold, 1998 : dissolution du centre mobilisateur n° 64. Sarrebourg, 1997 : professionalisation du premier régiment d'infanterie, dissolution de la compagnie du génie du 1er régiment d'infanterie, 1998 : dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Contrexéville, 1999 : transformation de la base aérienne 902 en détachement air. Epinal, 1997 : professionnalisation du 1er régiment de tirailleurs, dissolution du 18e régiment de transmissions, 1998 : dissolution du centre mobilisateur n° 61.

● **Midi – Pyrénées**

Toulouse (Haute-Garonne), 1997 : arrivée du régiment de livraison par air venant de Metz, dissolution du laboratoire des subsistances ; 1998 : dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Auch (Gers), 1997 : création d'un centre du service national, regroupement de l'école nationale des sous-officiers du commissariat de l'armée de terre à Montpellier. Castres (Tarn), 1997 : dissolution du détachement de munitions.

● **Nord-Pas-de-Calais**

Lille, 1997 : transformation de l'état major du 3e corps d'armée en état-major du commandement opérationnel des forces terrestres ; 1998 : dissolution du centre hospitalier des armées Scrive. Saint-Omer, 1999 : dissolution du centre moblisateur n° 33.

● **Basse-Normandie**

Caen, 1997 : dissolution du centre d'instruction de préparation militaire, Cherbourg : réorganisation de la direction des constructions navales.

● **Haute-Normandie**

Vernon, 1998 : installation d'organismes de soutien de la DGA qui étaient à Paris (200 personnes), dissolution du 517e régiment du train. Oissel, 1997 : dissolution du 71e régiment du génie civil. Rouen, 1997 : transformation de l'établissement du matériel en groupement, et dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Pays-de-la-Loire**

Indret, réorganisation de la direction des constructions navales. Angers, 1998 : dissolution du centre d'instruction de préparation militaire. Fontevreau, 1997 : transformation des deux régiments école (3e régiment de chasseurs et 507e régiment de chars de combat) en un régiment professionnel des forces. Laval, 99 : arrivée du 42e régiment de transmissions venant d'Achern (Allemagne), 1 000 personnes. Dissolution du 38e régiment du transmissions, 271 personnes. Le Mans, 1997 : transformation de l'établissement du matériel de l'armée de terre en groupement de l'établisseeent du matériel de l'armée de terre de Bruz.

● **Picardie**

Coucy-les-Eppez, 1998 : réorganisation du centre de ravitaillement de essences, Couvron, 1997 : professionalisation du 1er régiment d'artillerie de marine, dissolution du 2e régiment de dragons ; 1999 : dissolution du centre mobilisateur No 287. Saint-Michel, 1999 : dissolution de l'établissement du matériel, Compiègne : création d'un centre du service national, 1997 : professionalisation 6e régiment d'hélicoptères de combat et dissolution du 51e régiment de transmissions. Noyon, 1997 : arrivée du régiment de marche du Tchad venant de Montléry, dissolution du 8e régiment d'infanterie. Amiens, 1997 : dissolution du centre mobilisateur n° 17.

● **Poitou-Charentes.**

Ruelle : réorganisation de la direction des constructions navales ; La Rochelle, 1998 : professionnalisation du 519e régiment du train et dissolution du 503e régiment du train ; Thouars, de 1998 à 2000 : fermeture progressive de l'établissement du matériel de l'armée de terre. Poitiers, 1998 : dissolution du centre d'instruction de préparation militaire.

● **Provence-Alpes-Côte d'Azur :**

Gap, 1997 : professionnalisation du 4e régiment de chasseurs, dissolution de la compagnie du génie du 4e régiment de chasseurs ; Carpiagne (Var), 1997 : arrivée de l'établissement du matériel de l'armée de terre. Marseille, 1997 : transfert de l'établissement du matériel de l'armée de terre à Carpiagne, 1998 : dissolution du centre administratif de l'armée de terre. Port-Saint-Louis, 1997 : transfert du centre de ravitaillement des essences vers le depôt d'Istres et vers le centre de ravitaillement des essences de Marseille-Sainte-Marthe. Tarascon, 1999 : dissolution du centre mobilisateur n° 27. Cuers, 1997 : transformation de la base de l'aéronautique navale en établissement. Draguignan-Canjuers, 1997 : transformation du 3e régiment d'artillerie de Paris en régiment des forces, dissolution du 401e régiment d'artillerie. Fréjus : 1997-1998, dissolution progressive du 4e régiment d'infanterie de marine et dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Maintien du 21e régiment d'infanterie de marine. Hyères : 1997, transfert à Landivisiau (Finistère) de l'école de chasse embarquée. Dissolution de l'escadrille 59-F. Saint-Tropez : réorganisation de la direction des constructions navales. Toulon : réorganisation de la direction des constructions navales. 1997 : fermeture de la pharmacie-magasin du port. Lavallette, 1998 : dissolution du centre mobilisateur n° 94. Apt-Albion : 19 : dissolution de la base aérienne 200 et du premier groupement de missiles stratégiques. Reconversion militaire et civile du site.

● **Rhône-Alpes**

Saint-Egrève (Isère) 1997 : dissolution de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre. Lyon, 1997 : dissolution du laboratoire des subsistances, dissolution de l'établissement des matériels de mobilisation du service de santé. Lyon-Corbas, 1998 : dissolution du 5e groupe d'hélicoptères de liaison et maintien de son détachement à Gap. Satonay : création d'un centre du service national, 1997 : dissolution du 99e régiment d'infanterie.

Rafaële Rivais

L'Ile-de-France sera parmi les plus touchées d'ici à l'an 2000

L'ILE-DE-FRANCE sera particulièrement touchée par la restructuration des unités de l'armée de terre :

● **Paris.** En 1997 : transfert du 1er régiment du train et de la direction centrale du service de santé des armées à Vincennes ; transfert à Villebon-sur-Yvette (Essonne) du centre de formation courte des informaticiens du premier degré ; transfert à Bourges (Cher) du centre de formation longue des informaticiens du premier degré. Transfert à Fontainebleau du commissariat aux sports militaires ; en 1999 : transfert du service informatique du commissariat de l'air à Tours.

● **Fontainebleau (Seine-et-Marne).** En 1997, arrivée du commissariat aux sports militaires ; en 1999 : réorganisation du centre sportif d'équitation militaire. Transfert du 602e régiment de circulation routière vers Souges (Gironde).

● **Beynes (Yvelines).** En 1997 : dissolution du 5e régiment d'infanterie ;

● **Les Mureaux (Yvelines).** En 1999 : dissolution du 1er groupe d'hélicoptères légers ;

● **Maisons-Lafitte (Yvelines).** En 1998 : dissolution du 17e régiment de commandement et de soutien et de l'état-major de la Force d'action rapide (FAR).

● **Saint-Germain-en-Laye (Yvelines).** En 1997 : transfert de l'escadron d'éclairage de la 2e division blindée à Olivet.

● **Versailles-Satory (Yvelines).** En 1997 : transformation de l'atelier d'impression de l'armée de terre. Transfert de l'état-major de la 2e division blindée à Châlons-en-Champagne. Dissolution du 2e régiment de commandement et de soutien et de l'établissement de ravitaillement du commissariat de l'armée de terre ; en 1998 : fermeture du centre d'instruction de préparation militaire et transfert du centre d'études informatiques du matériel à Bourges.

● **Montlhéry (Essonne).** En 1997 : professionnalisation du 121e régiment du train, installation du commandement de la logistique venant de Metz, transfert du régiment de marche du Tchad à Noyon (Oise). Dissolution de la direction des centres d'expérimentation nucléaires (Dirfen), en 1998 : réorganisation du service mixte de sécurité radiologique et biologique.

● **Dugny (Seine-Saint-Denis).** En 1997 : dissolution de l'escadrille 11-F :

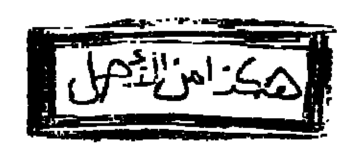
● **La Courneuve (Seine-Saint-Denis).** En 1998 : transfert de l'atelier général des services des essences vers le site du magasin général à Montereau ;

● ***Montreuil-sous-Bois* (Seine-Saint-Denis).** En 1997 : transfert de l'agence comptable des services industriels de l'armement à Marne-la-vallée ;

● ***Rosny-sous-Bois* (Seine-Saint-Denis).** En 1997 : transfert à Limoges du service de diffusion générale de la gendarmerie, en 1998 : transfert du service de télécommunication et de télématique de la gendarmerie au Mans ; en 1999 : transfert du laboratoire photographique central de la gendarmerie au Blanc ;

● **Vincennes (Val-de-Marne).** En 1997 : installation du 1er régiment du train, installation de la direction centrale du service de santé des armées, dissolution du 24e régiment d'infanterie.

R. Rs.



LOISIRS **Les Français apprécient de plus en plus les visites d'entreprise. Ce tourisme industriel qui, il y a peu, n'intéressait qu'une clientèle spécialisée, figure désormais au programme des vacanciers, y compris par l'intermédiaire de voyages organisés. ● LA FRÉQUENTATION touristique des entreprises a doublé en dix ans. Aujourd'hui, on l'estime à 10 millions de personnes par an. Pour les sociétés qui ouvrent leurs portes, il s'agit de se faire connaître et d'établir un lien de proximité avec le consommateur, mais certaines professions s'efforcent également de mettre à profit l'intérêt des visiteurs pour redresser leur image de marque. ● ÉLECTRICITÉ DE FRANCE a trouvé dans le développement du tourisme industriel un moyen de faire valoir son souci de « transparence » et de rassurer le public quant à la sûreté de ses installations.**

Le tourisme industriel intéresse de plus en plus les vacanciers

La découverte du patrimoine économique – traditionnel ou empreint de haute technologie – mobilise chaque année dix millions de personnes qui profitent de leurs congés pour visiter des entreprises

L'ENGOUEMENT des Français pour le tourisme industriel et technique (autrement dit, la visite d'entreprise) connaît une impressionnante courbe ascendante depuis le milieu des années 80. Le nombre de visiteurs a doublé en dix ans, pour atteindre les 10 millions annuels, (un chiffre qui intègre les visites pédagogiques réservées aux scolaires).

A Strasbourg, les brasseries Kronenbourg sont le troisième site le plus fréquenté après la cathédrale et le Conseil de l'Europe. Sur les bords de Loire, qui commencent aussi à être réputés pour leurs centrales nucléaires (les installations d'EDF accueillent 1 million de personnes chaque année), la chocolaterie Poulain, de Blois, fait de l'ombre au château. Un sondage réalisé par l'institut CSA en 1995 relevait que 67 % des Français ont déjà franchi les portes d'un site industriel et technique pour leurs loisirs.

A défaut de suivre la progression de la demande, les entreprises qui s'ouvrent au public (pas plus de 10 % des sociétés ayant pignon sur rue) préfèrent mettre l'accent sur le côté qualitatif de l'accueil. Des jeunes sociétés se construisent en intégrant un circuit de visite, d'autres s'attèlent à des travaux d'aménagement. En région Rhône-Alpes, une quarantaine d'entreprises devront bientôt répondre à un cahier des charges rigoureux pour prétendre faire partie d'un club de sites ouverts au public.



Cette pratique ne mériterait pas autant d'attention si ses retombées n'étaient pas multiples. Gage de transparence et indice d'une certaine convivialité, la visite renvoie de l'entreprise une image bien plus valorisante que n'importe quel film publicitaire. Le produit montré devient familier aux touristes, qui lorsque cela est prévu, repartent rarement les mains vides. Un lien affectif – et, donc, commercial – est créé avec les produits. Pour les producteurs de boissons alcoolisées, viticulteurs et autres coopératives agricoles, il s'agit aussi d'une opportunité de contourner la loi Evin, qui interdit la publicité sur l'alcool. Mais l'élément le plus significatif de l'essor du tourisme industriel est qu'il concerne aussi nombre d'établissements qui n'appartiennent pas au secteur de la grande consommation et n'ont, a priori, rien à vendre. Pour autant, la philanthropie ne préside pas seule à l'organisation de l'accueil de visiteurs.

« UN SIGNE DE BONNE SANTÉ »

Certaines professions et quelques entreprises y trouvent un moyen de corriger leur image de marque, telle EDF qui a délibérément choisi d'ouvrir ses portes pour démontrer la sûreté de ses installations après l'émotion suscitée par la catastrophe de Tchernobyl. D'autres sites industriels, à la recherche de jeunes diplômés, privilégient l'ouverture vers les grandes écoles.

Le tourisme industriel permet surtout, de lancer des signaux à des partenaires commerciaux habituels ou potentiels. *« Les visites au public sont un signe de bonne santé »*, affirme Jean-François Flahault, responsable de la collection des guides du tourisme industriel et technique édités par EDF et directeur conseil de l'agence de communication Public Système. *« Le tourisme industriel est une bonne idée quand l'entreprise est florissante. Lorsque les temps sont durs, le coût de ce service se fait sentir et de toute façon, montrer des chaînes qui ne tournent pas à plein régime n'est pas valorisant. C'est pourquoi lorsque nous réactualisons nos guides, nous avons parfois jusqu'à 30 % de renouvellement. »*

Les entreprises ne veulent pourtant pas tout dévoiler. *« On montre ce que l'on veut bien,* assure Christian Dumeige, directeur de la fédération nationale des comités départementaux de tourisme. *Dans chaque société, il y a des secrets de fabrication… »* Tout n'est pas, non plus, forcément valorisant. Dans l'agroalimentaire, on préfère mettre en scène une fabrication artisanale, présenter quelques fromages en train de sécher sur des claies en bois usé plutôt que l'ensemble de la production disposé sur de vastes plaques en aluminium. Parfois, on demande d'exclure du circuit de visite des ateliers de fabrication où les conditions de travail n'ont rien de très reluisant. Partie intégrante de la politique de communication de la société, la visite d'entreprise ne doit souffrir aucune faille.

Mais qu'est ce qui peut bien séduire le vacancier dans la visite d'une chaudronnerie, d'une coopérative d'insémination artificielle bovine ou d'une plâtrerie ? *« Tout se visite »*, répondent en chœur les professionnels du tourisme qui constatent que la curiosité intellectuelle, lorsqu'elle a le temps de s'épanouir comme c'est le cas lors des périodes de vacances, ne souffre aucune limite. D'ailleurs, cette pratique, qui s'est largement répandue aux Etats-Unis, au Japon et en Allemagne pourrait n'en être qu'à ses débuts en France. Pour Jean-Pierre Mas, de Manacom, société de conseil en aménagement touristique, le tourisme industriel est le *« seul produit nouveau »* proposé aux vacanciers ces dernières années. *« Et comme c'est nouveau et que les gens ne connaissent pas encore bien, ça va être très demandé »*, assure-t-il.

Les Français redécouvrent donc leur industrie. *« L'entreprise,* poursuit Jean-Pierre Mas, *n'est plus rebutante. Et puis, comme travailler devient un luxe, on en est fier. On n'a plus honte du travail. »* Au point d'aller voir d'autres à l'œuvre alors qu'on est soi-même en short et sandales.

Aude Dassonville

La technologie et l'agroalimentaire en vedette

Les « touristes industriels » marquent leur préférence pour les centrales d'EDF et l'industrie agroalimentaire. Au hit-parade des sites les plus visités, c'est l'usine marémotrice de la Rance (Ille-et-Vilaine) qui arrive en tête (350 000 visiteurs chaque année). La fabrique de la liqueur Bénédictine à Fécamp (Seine-Maritime) accueille 140 000 personnes et le centre de Météo France situé en haut du mont Aigoual, dans les Cévennes, 130 000. Les Français adorent la technique : 70 000 visiteurs à l'Aérospatiale de Toulouse (Haute-Garonne), 28 000 à l'usine d'embouteillage d'Evian (Haute-Savoie), 24 000 à la centrale nucléaire de Chinon (Indre-et-Loire), 20 000 à l'usine Peugeot de Mulhouse (Haut-Rhin) ainsi qu'à l'usine Coca-Cola de Grigny (Essonne).

Pour sa part, l'imprimerie du *Monde*, installée à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), accueille chaque année 6 000 visiteurs.

EDF a mis une stratégie de communication très élaborée au service d'un long travail de persuasion

NOUS SOMMES au milieu des années 80. Les dirigeants d'Electricité de France respirent : la bataille du nucléaire semble bel et bien gagnée auprès du grand public. Une rude bataille menée sur le terrain de la communication. Contestée parfois violemment comme à Plogoff (Finistère) à la fin des années 70, la production d'électricité d'origine nucléaire ne fait plus vraiment peur. Partout, EDF a expliqué que l'uranium n'est qu'un combustible, circonscrit dans des zones protégées. Ses experts ont assuré qu'une centrale ne pouvait exploser et que les panaches blancs qui s'échappent des tours ne sont que de la vapeur d'eau. Le débat n'est plus passionné. Un certain consensus s'est installé sur la question nucléaire.

Le 26 avril 1986, tout ce bel acquis se trouve brutalement remis en question : l'accident survient à la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, fait renaître la peur du nucléaire. Pour EDF, ce fâcheux précédent représente un véritable tournant. C'est à partir de ce moment que l'établissement public décide de développer à très grande échelle la politique des portes ouvertes dans ses centrales nucléaire. Electricité de France s'était déjà lancée sur cette voie dans les années 50. A l'époque, il fallait persuader les Français qu'elle œuvrait pour le bien commun. Il n'était bien sûr pas question de noyer une vallée et des villages entiers pour construire un barrage hydraulique sans fournir un minimum d'explications.

Mais cette fois, il s'agit de consentir un effort de plus grande envergure. Les explications données au cours des visites des sites sont modifiées : continuer à expliquer comment les installations fonctionnent, mais aussi convaincre qu'une catastrophe comme celle de Tchernobyl ne peut se produire en France. Œuvre de longue haleine, l'opération, de toute évidence, a donné les résultats escomptés. La contestation antinucléaire ne s'est pas vraiment réveillée. Les visiteurs affluent et sortent rassurés, avec l'impression « d'avoir appris quelque chose », surtout si la visite procure parfois un léger frisson…

PRESQUE UN FRANÇAIS SUR DIX

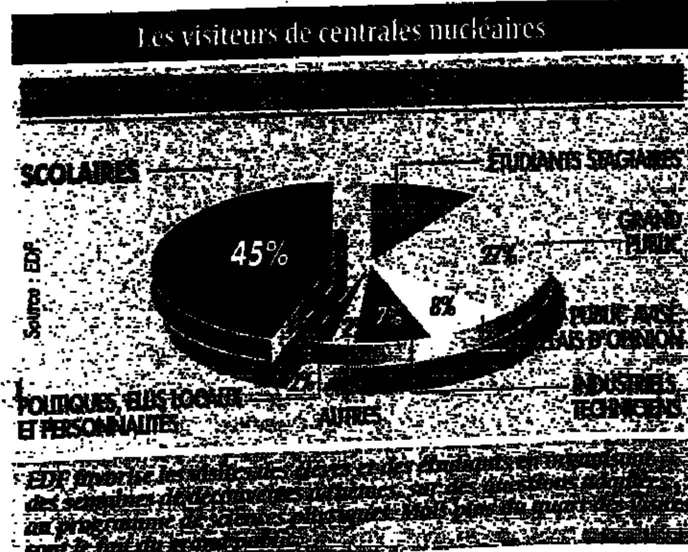
Ces dernières années, la stratégie de communication d'EDF s'est encore affinée. Une nouvelle étape a été franchie. L'entreprise a souhaité se rapprocher des collectivités locales, pour souligner son rôle dans le dynamisme d'une région. Premier opérateur de tourisme industriel, EDF édite désormais en douze tomes un guide (collection « EDF-La France contemporaine », éditions Solar) en collaboration avec les chambres de commerce et d'industrie. Ces ouvrages recensent région par région les entreprises qui s'ouvrent au public, dont le nombre est passé en dix ans de trois cents à sept cents.

Depuis quelques mois, les dirigeants de l'établissement public ont mis à profit le contact avec le public pour sensibiliser l'opinion sur les perspectives liées à l'ouverture du marché de l'énergie et l'arrivée de la concurrence, à l'horizon 1997-98. Les consommateurs sont des clients qu'il s'agit de conserver. D'où la nécessité de mettre en œuvre une *« communication qui ne soit pas niaise »*. *« Le discours est plus marketing »*, affirme sans détour l'entreprise. *« Nous avons à montrer que notre outil est performant et sûr mais aussi que la qualité de nos services n'est pas un vain mot. Il nous faut aussi rappeler le nombre d'emplois que chaque centrale induit dans une région. »*

Aujourd'hui, EDF consacre environ 25 millions de francs à l'accueil d'un million de visiteurs : 600 000 dans les centrales hydrauliques, 300 000 dans les centrales thermiques et nucléaires, 100 000 dans les laboratoires de recherche et les musées. L'entreprise estime à 5 millions le nombre de Français qui ont déjà visité une centrale.

Olivier Rolland, responsable de la communication de la centrale de Chinon (Indre-et-Loire) assure que les touristes commencent à poser des questions sur la rentabilité de l'entreprise, sa compétitivité, ses performances à l'exportation. Ils souhaitent également comparer les tarifs pratiqués par EDF avec ceux en vigueur ailleurs en Europe. De même, ils s'intéressent de près au traitement des déchets, ainsi qu'aux conditions de démantèlement des usines en fin de cycle. Et ils n'omettent pas non plus de revenir sur la catastrophe de Tchernobyl. Au grand désespoir des guides.

A. D.



La Cour des comptes est à l'origine de plus en plus d'enquêtes judiciaires

La chancellerie souhaite améliorer la coordination avec les parquets

Le *nombre de dénonciations* de la Cour et des chambres régionales des comptes ne cesse d'augmenter. Plus de la moitié font l'objet d'une information judiciaire ou d'une enquête préliminaire. Dans une circulaire, la chancellerie tente d'améliorer la coordination entre ces institutions financières et la justice pénale.

CHARGÉES DE SURVEILLER les finances de l'Etat, des établissements publics et des collectivités locales, la Cour et les chambres régionales des comptes participent de plus en plus directement à la lutte contre la délinquance économique et financière. Si leurs découvertes revêtent une qualification pénale, elles doivent en effet transmettre leurs dossiers aux parquets. L'instruction sur la gestion de l'Association de recherche sur le cancer (ARC), qui a été confiée, au mois de janvier, au juge Jean-Pierre Zanoto, a ainsi démarré à la suite d'un rapport de la Cour des comptes. Un an plus tôt, en 1995, un audit de cette même juridiction avait conduit le procureur de Paris à ouvrir une information judiciaire sur les acrobaties financières d'une filiale du Crédit lyonnais, Altus.

Créées en 1982, les chambres régionales des comptes se sont elles aussi imposées. Chargées de veiller sur les finances des collectivités locales, elles hésitent de moins en moins souvent à saisir les procureurs de la République. En 1994, la chambre régionale de Provence-Alpes-Côte d'Azur a ainsi dénoncé l'*« asphyxie »* des finances communales de Digne, dont le maire (RPR), Pierre Rinaldi, a été mis en examen un an et demi plus tard pour *« détournement de fonds publics et faux et usage de faux »*. Un scénario semblable s'est déroulé cette année à La Ciotat, où le maire (UDF-PR), Jean-Pierre Lafond, a été mis en examen et écroué pour la gestion d'une société d'économie mixte qui avait été épinglée deux ans auparavant par la chambre régionale des comptes.

Dans une circulaire diffusée lundi 15 juillet, la chancellerie constate que ces juridictions financières sont devenues *« un élément essentiel du dispositif de contrôle des abus parfois constatés »*. *« Le strict respect de la loi pénale et des règles de finances publiques est, dans un Etat de démocratie, une obligation particulièrement impérieuse,* écrit le directeur des affaires criminelles et des grâces, François Falletti. *Cette obligation ne peut être remplie que si l'ensemble des services de l'Etat (...) exercent les pouvoirs qui leur ont été confiés par la loi de manière coordonnée. »* Afin d'améliorer cette coordination, la chancellerie a adressé à tous les parquets un document de travail qui a reçu l'accord du procureur général près la Cour des comptes précisant les compétences de la Cour et des chambres régionales ainsi que l'articulation entre les procédures pénales et financières.

PEU DE CLASSEMENTS SANS SUITE

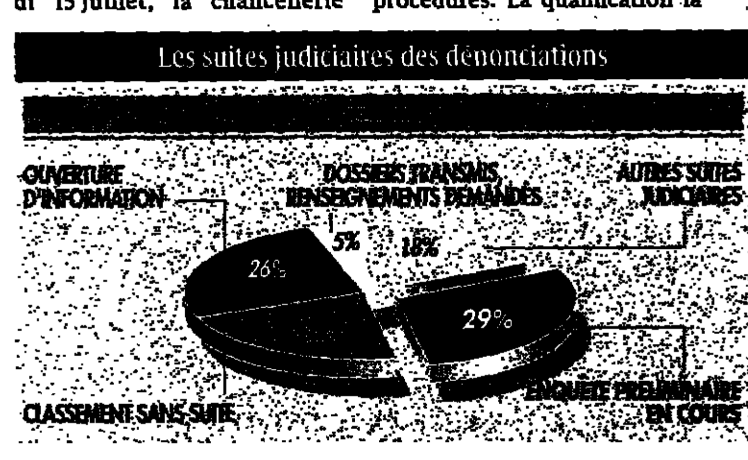
Ce document est accompagné d'une étude sur les dénonciations transmises à la justice par la Cour et les chambres régionales des comptes pendant les années 1992-1995. Menée par la sous-direction des affaires économiques et financières de la place Vendôme, ce travail constate une augmentation constante de ces dénonciations : de 1992 à 1995, elles sont passées de 17 à 64. *« Il est permis de penser qu'en raison des suites judiciaires données à* [ces transmissions], *leur utilité est apparue plus évidente,* souligne la sous-direction. *L'accroissement constaté en 1995 semble se poursuivre en 1996. »* Sur les années 1992-1995, trois régions – Ile-de-France, Provence-Alpes-Côte d'Azur et Rhône-Alpes – regroupaient près de la moitié des procédures. La qualification la plus souvent retenue était la *« prise illégale d'intérêts »*.

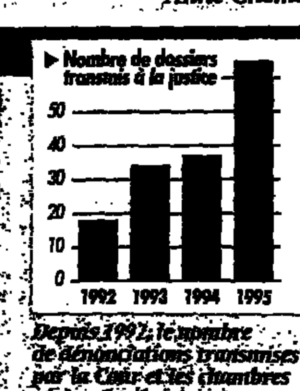
L'étude permet également d'apprécier ce que sont devenues ces dénonciations. Sur les dossiers transmis en 1992-1995, 22 % seulement ont fait l'objet d'un classement sans suite, soit un pourcentage nettement plus faible que la moyenne : en 1994, le taux de classement du parquet s'élevait à près de 80 %. *« Le classement pour opportunité est motivé parfois par la faiblesse du préjudice ou par la réparation du dommage »*, note le document. Dans plus de la moitié des cas, la justice ordonne des investigations : 26 % des transmissions donnent lieu à une information judiciaire et près de 30 % à une enquête préliminaire. Ces dossiers visent en premier lieu les maires, leurs adjoints et les conseillers municipaux, qui représentent près des trois quarts des élus mis en cause.

Les procédures mises en route par les juridictions financières restent cependant très lentes. Analysant l'écart entre la date des faits et la date de leur dénonciation, la chancellerie relève une moyenne de cinq ans. La prescription des délits étant de trois ans, certaines des découvertes sont trop tardives pour être prises en comptes par la justice. *« Sauf en cas de jurisprudence particulière en matière de point de départ de la prescription* [les auteurs songent aux abus de biens sociaux], *la dénonciation porte sur au moins deux ans de faits prescrits,* conclut la sous-direction des affaires économiques et financières. *Les mécanismes de fraude alors mis en place ont pu perdurer et produire de nouvelles infractions. »*

Anne Chemin

Les suites judiciaires des dénonciations





Depuis 1992, le nombre de dénonciations transmises par la Cour et les chambres régionales des comptes a été multiplié par quatre.

Les juridictions financières

● **La Cour des comptes.** Elle exerce son contrôle sur les comptes de l'Etat, des établissements publics, des entreprises publiques d'Etat, des institutions de Sécurité sociale, des organismes subventionnés par l'Etat et de ceux faisant appel à la générosité publique. Si elle découvre des faits susceptibles de recevoir une qualification pénale, elle informe le procureur général près la Cour des comptes, qui saisit le garde des sceaux. Elle avise également le ministre intéressé ainsi que le ministre de l'économie, des finances et du budget.

● ***Les chambres régionales des comptes.*** Créées en 1982, elles contrôlent les finances des collectivités locales, de leurs établissements publics et des entreprises publiques locales. Si les faits revêtent une *qualification pénale*, elles saisissent le procureur de la République ainsi que le procureur général près la Cour des comptes, qui avise le garde des sceaux.

● **Missions.** Les contrôles *s'exercent a posteriori. Ils ont* pour but de vérifier la sincérité et la régularité des comptes du *secteur public, mais aussi* d'apprécier la qualité de la gestion. En s'assurant du bon emploi de l'argent public, les juridictions financières vont jusqu'à mesurer l'efficacité des politiques nationales ou locales.

Mise en examen d'un directeur régional du Crédit agricole

GUY DELION, directeur de la caisse régionale du Crédit agricole du Morbihan, vient d'être mis en examen par Christophe Seys, juge d'instruction à Vannes, pour recel de corruption. La justice reproche à M. Delion d'avoir facilité l'entrée de Christian Laurent, un courtier en assurances parisien, dans plusieurs caisses régionales du Crédit agricole. Ces caisses avaient souscrit, à partir de 1984, auprès de la société de M. Laurent, la couverture assurance-décès de leurs emprunteurs. Au milieu des années 80, Guy Delion s'est vu attribuer à titre privé, 12 500 francs d'actions du groupe de M. Laurent, dont il est administrateur. Ces actions ont été revendues 3 millions de francs il y a trois ans. – *(Corresp.)*

DÉPÊCHES

■ **TAPIE : le parquet de Béthune (Pas-de-Calais) n'a pas fait appel du jugement du 1er juillet qui a condamné Bernard Tapie à deux** ans de prison avec sursis pour recel d'abus de biens sociaux dans l'affaire Testut (*Le Monde* du 3 juillet). M. Tapie ne s'est pas manifesté non plus.

■ **GUADELOUPE : Edouard Chammougon, ancien député de Guadeloupe, a été remis en liberté mardi 16 juillet sur décision de la cour d'appel de Basse-Terre.** Il avait été condamné, mercredi 10 juillet, à deux ans et demi de prison ferme, 500 000 francs d'amende et cinq ans de privation des droits civiques par le tribunal correctionnel de Pointe-à-Pitre pour corruption passive, recel d'abus de biens sociaux et détournements de fonds publics. Il avait ensuite entamé une grève de la faim à la prison de Pointe-à-Pitre.

■ **ENVIRONNEMENT : une information judiciaire a été ouverte** contre X... par le parquet de Créteil, après la plainte déposée par des parents d'élèves réclamant la fermeture de l'école Pierre-et-Marie-Curie de Nogent-sur-Marne (Val-de-Marne), construite sur l'emplacement d'une ancienne usine d'extraction de radium et d'uranium (*Le Monde* daté 26-27 mai). L'information vise notamment les délits de *« faux, risques causés à autrui et omission de porter secours »*.

■ **JUSTICE : Gérard Spinelli, maire (UDF) de Beausoleil (Alpes-Maritimes), a été condamné, mardi 16 juillet, à un an de prison** avec sursis et 200 000 francs d'amende par le tribunal correctionnel de Nice. L'élu utilisait à titre personnel un véhicule de la société anonyme d'économie mixte de Beausoleil et faisait profiter les employés de cette structure de largesses financières.

NOMINATIONS

DIPLOMATIE

Patrick Leclercq, ambassadeur en Egypte, a été nommé ambassadeur en Espagne, en remplacement d'André Gadaud.

[Né le 2 août 1938 à Lille, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, Patrick Leclercq fut nommé secrétaire des affaires étrangères, en 1966, à sa sortie de l'ENA. Il fut en poste à Madrid, puis à la mission permanente de la France auprès des Nations unies, avant de devenir conseiller technique puis directeur adjoint du cabinet de Louis de Guiringaud, ministre des affaires étrangères (1976-1978), et directeur adjoint d'Amérique au ministère (1979). Conseiller technique, chargé des affaires diplomatiques au secrétariat général de l'Elysée, aux côtés de Valéry Giscard d'Estaing (1979-1981), il fut ensuite consul général à Montréal (1981-1985), ambassadeur en Jordanie (1985-1989), et directeur d'Afrique du Nord et du Moyen Orient (1989-1991). Patrick Leclercq était ambassadeur d'Egypte depuis septembre 1991.]

Jean-Marc Rochereau de La Sablière a été nommé ambassadeur en Egypte, en remplacement de Patrick Leclercq.

[Né en novembre 1946, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, Jean-Marc Rochereau de La Sablière fut nommé secrétaire des affaires étrangères en 1973, à sa sortie de l'ENA. Affecté à la direction des affaires économiques et financières du Quai d'Orsay, il fut ensuite conseiller technique au cabinet de Louis de Guiringuaud, ministre des affaires étrangères (1976-1978), puis chargé de mission au cabinet de Raymond Barre, premier ministre (1978-1981). Deuxième conseiller à la mission permanente de la France auprès des Nations unies à New York (1981-1985), il a ensuite occupé divers postes à l'administration centrale avant de devenir représentant permanent adjoint de la France auprès des Nations unies (1989-1992). Jean-Marc Rochereau de La Sablière avait quitté en mai la direction des affaires africaines et malgaches au ministère, poste qu'il occupait depuis juin 1992.]

Serge Pinot a été nommé ambassadeur au Guatemala, en remplacement de Charles Crettien.

[Né en février 1939, Serge Pinot fut admis au concours pour le recrutement des secrétaires adjoints des affaires étrangères en 1973. Après avoir été en poste à Bogota et à Bruxelles, il fut nommé adjoint au sous-directeur des gestions, affectations et mutations à la direction du personnel et de l'administration générale du Quai d'Orsay (1981-1984). Premier secrétaire, puis deuxième conseiller à Madrid, il fut ensuite consul général à Edmonton (1987-1993). Depuis novembre 1993, Serge Pinot était directeur adjoint des affaires budgétaires, administratives et financières à la direction générale de l'administration du ministère des affaires étrangères, et parallèlement, depuis janvier 1994, sous-directeur des moyens des services à cette direction.]

INRA

Paul Vialle, ingénieur général du génie rural, des eaux et des forêts, a été nommé directeur général de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), lors du conseil des ministres du lundi 15 juillet.

[Né en octobre 1943, ancien élève de l'Ecole polytechnique, Paul Vialle est ingénieur général du génie rural, des eaux et forêts. Il fut directeur départemental adjoint de l'agriculture et de la forêt de l'Hérault (1973-1979), chargé de mission régionale auprès du préfet de la région Poitou-Charentes (1980-1981), directeur général adjoint de l'INRA (1981-1986), puis directeur adjoint du cabinet de François Guillaume, ministre de l'agriculture (1986), et directeur général de l'enseignement et de la recherche au ministère de l'agriculture (1986-1989). Depuis 1989, Paul Vialle était directeur de l'Institut national agronomique Paris-Grignon (INA-PG).]

DISPARITIONS

■ **GEORGES TOURET**, PDG de Pier Import Europe, est mort, dimanche 14 juillet, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait créé en 1951 le premier magasin de meubles Darnal, puis, en 1987, Darnal Expansion, par la fusion de Réal et de Darnal et la reprise des actifs du groupe Galeries Barbès. En 1992, Darnal Expansion avait pris le contrôle de Pier Import. Trois ans plus tard, la fusion de Darnal Expansion et de Pier Import avait donné naissance à Pier Import Europe. Georges Touret avait organisé sa succession à la tête de Pier Import Europe en nommant ses trois fils à la direction générale.

CONCOURS

Agrégations

Economie et gestion

Option A : gestion administrative

Christine Algave (36e ex ae.), Karine Angel (19e), Patricia Antequera (27e), Myriam Archilla (41e), Caroline Azar (9e), Marie-Laurence Battistel (4e), François Bernard (14e), Carole Beverini (35e), Nathalie Biard (40e), Nathalie Bordes (38e ex ae.), Franck Brulhart (7e), Lysiane Buisson (8e), David Calmels (3e), Olivier Catherine (1er), Nicolas Cauchy (34e), Anne Chauvin (26e), Nadia Chougrani (15e), Isabelle Coello (2e), Anne-Dominique Cressard (43e ex ae.), David Dalem (17e ex ae.), Françoise Darnond (38e ex ae.), Céline Faravel (17e ex ae.), Hervé Fortin (42e), Loïc Fourot (13e), Véronique Garnier (33e), Noëlla Gillet (29e), Julien Goldszlagier (24e), Jordan Hamelin (28e), Karine Henry (36e ex ae.), Cécile Joseph (20e ex ae.), Dany Lapostolle (30e ex ae.), Pascale Lardeau (16e), Bernard Laurent (23e), Isabelle Laurent (43e ex ae.), Eric Maurus (12e), Frédéric Meyer (11e), Jean-michel Millot (46e), Romaric Morin (5e), Jacqueline Ortole (43e ex ae.), Sarah Pereira Da Costa (20e ex ae.), Alain Planchette (30e ex ae.), Anne Risterucci (6e), Avi Sroussi (20e ex ae.), Régis Tellier (30e ex ae.), Laetitia Tomasini (25e), Cécile Triquet (10e).

Option B : gestion comptable et financière

Corinne Aaron (8e), Ghilaine Abad (67e), Laurence Adeline (55e ex ae.), Arnaud Aldeguer ((68e ex ae.), Viviane André (59e ex ae.), Karine Arditi (68e ex ae.), Didier Aubry (79e ex ae.), Jean-Yves Barbier (10e), Christelle Baron (51e), Corinne Bartolotta (92e ex ae.), Christelle Bertrand (68e ex ae.), Anne-F. Bervet (32e ex ae.), Elodie Bessi (9e), Vincent Bignon (27e ex ae.), Elisabeth Bougnon (68e ex ae.), Alexandra Bourcier (86e ex ae.), Christophe Bourgeois (94e ex ae.), Béatrice Boyer (97e ex ae.), Philippe Brest (26e), Cécile Browers (43e), Danielle Cabon (86e ex ae.), Patrice Caira (22e), Anne-Sophie Cases (39e ex ae.), Katy Chatillon (89e ex ae.), Charles Chenel (49e ex ae.), Pascale Cozian (17e), Patricia Crifo (46e ex ae.), Marguerite De Caffarelli (73e), Jean De Maillard (84e), François Deltour (11e ex ae.), Marie Deroide (97e ex ae.), Alexis Direr (4e), Olivier Drouard-Pascarel (39e ex ae.), Patrick Dumas (59e ex ae.), François Durel (6e), Bruno Fabre (79e ex ae.), Lionel Filippi (94e ex ae.), Eric Galerne (45e), Fabien Gerbaud (14e), Marc Géronimi (76e ex ae.), Pascal Gibert (32e ex ae.), Laurence Ginestet (92e ex ae.), Charlotte Guénard (24e ex ae.), Antoine Guido (44e), Paul Hellwig (82e ex ae.), Andrew Hobbs (39e ex ae.), Lionel Honoré (52e ex ae.), Patrick Ifergan (68e ex ae.), Stéphane Jean (76e ex ae.), Olivier L'Haridon (13e), Isabelle Lamouroux (74e ex ae.), François Lathuillière (88e), Sébastien Le Gall (49e ex ae.), Jean-Baptiste Le Hen (55e ex ae.), Ronan Le Velly (52e ex ae.), Eric Lecroisey (82e ex ae.), Bruno Lefebvre (2e), Alain Lemercier (20e ex ae.), Morgane Lenoël (36e), Anne Levasseur (3e), Michel Leveau (34e), Samuel Levesque (65e), Laurent Liagre (57e ex ae.), Gwenaelle Lillet (11e ex ae.), Eric Marathée (89e ex ae.), Christophe Marcoux (97e ex ae.), Stéphane Maresse (52e ex ae.), Marie Marques (20e ex ae.), Christine Marsal (15e), Céline Martin (18e), Stéphane Ménia (76e ex ae.), Thierry Michaudet (50e ex ae.), Stéphanie Milcent (27e ex ae.), Isabelle Millerioux (37e), Armelle Monsion (57e ex ae.), Florence Moschetti (55e), Frédéric Mouysset (7e), Moulay Ouallidi (74e ex ae.), Cécile Pailler (64e), Jean-Noël Peche (62e ex ae.), Nathalie Pellisson (24e ex ae.), Florence Perrin (38e), François Perrin (39e ex ae.), Sébastien Piquet (46e ex ae.), Muriel Portmann (79e ex ae.), Véronique Rémy (23e), Catherine Ricard (5e), Karine Rio (85e), Olivier Roques (1er), Grégoire Rota Graziosi (16e), Sophie Sahuc (66e), Issa Soormally (94e ex ae.), Jean Spinard (29e), Christophe Suaudeau (62e ex ae.), Isabelle Thibaudat 30e ex ae.), Thi Tran (61e), Paule Trotel (46e ex ae.), Dominique Vetro (19e), Milan Vujisic (89e ex ae.).

Option C : gestion commerciale

Hélène Adassovsky (29e ex ae.), Sylvain Alberteau (14e), Mélanie Balp (23e ex ae.), Bertrand Bathelot (7e), Arnaud Bellivier de Prin (23e ex ae.), Sylvain Berteloot (17e ex ae.), Marion Bloch (4e), Nadine Bues (17e ex ae.), Domenico Catalano (21e ex ae.), Odile Chanut (3e), Sophie Chaudoreille (11e), Frédérique Cipollone (2e), Isabelle Collin (1re), Valérie Fossats (15e ex ae.), Valérie Garrier (9e), Marc Giadas (10e), Liliane Haddad (21e ex ae.), Odile Le Guyader (26e ex ae.), Philippe Le Ster (29e ex ae.), Samy Machat (6e), Clotilde Marques (8e), Caroline Merdinger (15e ex ae.), Bruno Michalon (28e), Philippe Naccache (17e ex ae.), Sophie-Béatrice Orwat (32e ex ae.), Yves Parizot (29e ex ae.), Bénédicte Pascolini (32e ex ae.), Eric Persais (23e ex ae.), Isabelle Petiau (26e ex ae.), Laurence Remaud (13e), Isabelle Rhety (5e), Monique Robert (17e ex ae.), Dominique Weyant (12e).

Option D : informatique et gestion

Françoise Barthelme (1re), Georges Cherry (6e), Olivier Droit (4e), Isabelle Ducellier (3e), Corinne Lasbouygues (7e), Evariste Lefeuvre (2e), Michèle Raulline (5e).

ADMISSIONS AUX GRANDES ÉCOLES

Ecole normale supérieure

Lettres : groupe A/L

Claire Badiou (64e), Ludivine Bantigny (28e), Paul Bernard (45e), Hélène Boisson (67e), Simon Bournet (10e), Alain Brunn (44e), Marc Buu Dinh (33e), Chloé Churin (32e), Eve de Dampierre (71e), Jean de Guardia (61e), Isabelle de Ren (35e), Olivier Decazes (47e), Ulrike Decoene (5e), Julien Dufour (51e), Sophie Dumaire (58e), Bruno Dumezil (68e ex ae.), Aline Esteves (66e), Romain Estorc (73e), Aurélie Foglia (41e), Marc Foglia (15e), Christel Freu (11e), Sylvie Galhac (59e), Benjamin Gestin (54e), Alessandro Giacone (23e), Elise Gillon (31e), Régis Grosperrin (65e), Ariane Guieu (74e), Xavier Helary (37e ex ae.), Elsa Kammerer (20e), Hélène Landemore (16e), Jean-Dominique Langlais (1er), Marie-Céline Langlais (3e), Jean-François Lapierre (8e), Yves Launay (42e), Olivier Le Lay (70e), André Leblanc (49e ex ae.), Franck Lemonde (17e), Mélanie Leroy (30e), Laurence Louplac (55e), Elise Marrou (39e), Marie-Caroline Martin (24e ex ae.), Jean-Baptiste Mathieu (57e), Alexandre Michel (75e), Edouard Michel (36e), Marc Midan (34e), Anne Monfort (18e), Muriel Montero (9e), Cécile Nail (13e), Théodor Paleologu (49e ex ae.), Marie Parmentier (72e), Rémi Philibert (37e ex ae.), Antoine Pierrot (48e), Alexis Pinchard (63e), Christelle Rabier (62e), Thérèse Renault (4e), Olivier Requier (29e), Jean-Brice Rolland (52e), Maxime Rovere (46e), Marie-Laure Savoye (21e), Marie Schumacher (14e), Dimitri Soenen (24e ex ae.), Vincent Sullerot (2e), Agathe Sultan (68e ex ae.), Olivier Tort (6e), Mary Tran Van Chau (43e), Romain Vaissermann (19e), Eric Vallet (22e), Estelle Vallet (53e), Christine Van Geen (12e), Marie Ver Eecke (40e), Kerry Wallart (26e), Elodie Weber (56e), Carole Widmaier (7e), Madeleine Wieger (27e), Antonia Zagame (60e).

Lettres : groupe B/L

Claire Aube (2e), Sophie Baby (13e), Céline Bessière (18e), Laure Bordonaba (5e), Sébastien Bourgeois (6e), Emmanuelle Chapron (1re), Edouard Crepey (11e ex ae.), Fabien Dell (7e), Mathias Dufour (19e), Charlotte Farcey (15e), Elisa Goudin (14e), Béatrice Joyeux (3e), François Kahn (4e), Claire Leduc (8e), Aïssatou Mbodj (16e), Raphael Meltz (17e), Nicolas Mennesson (20e), Florence Plonchart (11e ex ae.), Florence Renon (10e), Julien Tort (21e), Sébastien Veg (9e).

AU CARNET DU « MONDE »

Noces d'or

– Le 17 juillet 1946,

Jacqueline et Bernard

se disaient « Oui ».
Martine, Olivier, Sylvie, Jean, Agnès,
Et tous les petits-enfants,
les embrassent cinquante fois, très fort.

Décès

– Bertrand et Catherine de Planard,
Hubert (†) et Sylvia Bassot,
Jean-Noël et Lan Bassot,
François et Martine Aubrun,
Thierry et Andrée Bassot,
Jean-Dominique et Marielle Leymarie,
Vincent et Mireille Bassot,
Ses enfants,
Ainsi que ses vingt-sept petits-enfants et ses trente-deux arrière-petits-enfants,
ont la tristesse de faire part du rappel à Dieu de

Jacques BASSOT,
chevalier de la Légion d'honneur,
médaille d'or
du Mérite européen.

Ils s'est endormi dans la paix du Seigneur, le 13 juillet 1996, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

La cérémonie religieuse sera célébrée le jeudi 18 juillet, à 11 heures, en l'église de la Madeleine, Paris-8e, suivie de l'inhumation dans le caveau de famille au cimetière du Montparnasse.

Ni fleurs ni couronnes, mais des dons peuvent être versés au Foyer de charité de Combs-la-Ville (Seine-et-Marne).

244, rue de Rivoli,
75001 Paris.

– « La Fédération » - Mouvement fédéraliste français
a la tristesse de faire part du décès de son président d'honneur fondateur,

Jacques BASSOT,
chevalier de la Légion d'honneur,
médaille d'or
du Mérite européen,

survenu dans sa quatre-vingt-neuvième année.

La cérémonie religieuse sera célébrée le jeudi 18 juillet, à 11 heures, en l'église de la Madeleine, Paris-8e.

244, rue de Rivoli,
75001 Paris.

– Biala, Janice Brustlein
a la douleur de faire part du décès de son époux,

Daniel BRUSTLEIN
(Alain),

survenu à son domicile, le dimanche 14 juillet 1996.

L'incinération aura lieu le vendredi 19 juillet, à 10 h 45, au crématorium du Père-Lachaise, Paris-20e.

8, rue du Général-Bertrand,
75007 Paris.

– Le général de division (cr)

Patrice LAUMONDAIS

s'est endormi dans la paix du Seigneur, le 13 juillet 1996.

La cérémonie religieuse sera célébrée jeudi 18 juillet, à 15 heures, en l'église de Cergy-Village, suivie de l'inhumation.

Lady Evelyne DHENIN,
née RABUT,

épouse tendrement aimée de Air Marshal Sir Geoffrey Dhenin, Royal Air Force,
est décédée subitement le 9 juillet 1996.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église de Bluffy (Haute-Savoie), le samedi 10 août, à 15 heures.

Sir Geoffrey Dhenin,
Ruxbury Lodge,
St Ann's Hill Rd,
Chertsey Surrey
KT 16 9 NL
Angleterre.

– M. Aly Fouad,
son époux,
M. et Mme Ahmad Charara,
ses parents, ses frères, Issam, Oussama, Mazen, Ali,
Les familles Fouad, Charara, Awada,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Mona FOUAD,
née CHARARA,
architecte,

survenu à Paris, le 11 juillet 1996, dans sa trente-deuxième année, et de son nouveau-né,

Rayann.

L'inhumation aura lieu, à Beyrouth, le 18 juillet.

7, rue Condorcet,
92400 Courbevoie.
134, avenue Gambetta,
75020 Paris.

Marcel LECOMTE,
expert,
libraire et marchand d'estampes,

est décédé le 11 juillet 1996.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Courbevoie, dans l'intimité.

Sa famille.

– Sa fille,
Son frère,
Sa compagne,
ont la tristesse de faire part du décès du

docteur Gérard LEHMANN,
chevalier de la Légion d'honneur,
croix de guerre,

survenu le 9 juillet 1996.

33, rue du Faubourg-Saint-Antoine,
75011 Paris.

– Jean-Jacques Romero, secrétaire général,
Le bureau national du SNPDEN (Syndicat national des personnels de direction de l'éducation nationale),
ont l'immense tristesse de faire part du décès de

Gilles ROLLIN,
proviseur adjoint
du lycée professionnel
Les Eucalyptus à Nice,
rédacteur en chef
de la revue *Direction*,

survenu le 14 juillet 1996.

Ils adressent à sa famille leurs plus sincères condoléances et tiennent à lui rendre hommage pour son action.

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.

– Mme Gertrude Guigues,
son épouse,
Francis Guigues,
son fils,
Gisèle Namur,
sa fille,
Et Maria Bianchi,
sa soeur,
ont la douleur de faire part du décès de

Louis-Paul GUIGUES,

le 14 juillet 1996, à Paris.

La cérémonie religieuse aura lieu le 18 juillet, à 11 heures, en la chapelle de l'hôpital Saint-Joseph, 5, rue P.-Larousse, Paris (14e).

26, rue du Commandant-Mouchotte,
75014 Paris.

– Mme René Kressmann,
son épouse,
Mme Agnès Dollfus Kressmann
et ses enfants,
M. et Mme Didier Kressmann
et leurs enfants,
Mme Carole Lepetit Kressmann
et ses enfants,
M. et Mme Thierry Kressmann
et leurs enfants,
M. et Mme Lorrain Kressmann
et leurs enfants,

ont la tristesse d'annoncer le décès de

M. René KRESSMANN,
chevalier de la Légion d'honneur,
médaille militaire 1939-1945,

survenu à Pessac, le jeudi 11 juillet, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Un service d'action de grâce a été célébré le lundi 15 juillet, au temple de Mérignac (Gironde).

L'inhumation a eu lieu dans l'intimité familiale.

« Il est passé de la mort à la vie. »
Jean V. 24.

– Les amis et les proches de la librairie Pergame (188, Grand-Rue, 86000 Poitiers)

ont la tristesse de faire part du décès, survenu à Poitiers, le 8 juillet 1996, à l'âge de cinquante et un ans, de

Thérèse YAKOVENKO,
libraire.

De 1968 à 1996, son rayonnement et son autorité ont participé à la défense du livre et au développement culturel de sa ville.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité.

Remerciements

– Ne pouvant répondre aux nombreux messages de sympathie qu'ils ont reçus,
Claude Marty et les siens
remercient tous ceux qui se sont associés à eux lors du décès de

Nadine MARTY,
née Wollman,

survenu le 8 juin 1996.

Condoléances

– L'Association des étudiants du DESS développement et coopération
s'associe à la douleur de la famille de

M. ABDOURAMANE,
BA, historien,
chargé de cours
à l'université de la Sorbonne.

Anniversaires de décès

– Le 17 juillet 1995,

Philippe LAMBRON

nous quittait.

Souvenez-vous de son courage.

« Si l'un tombe, l'autre le soutient. »
L'Ecclésiaste, Ch. IV.10.

THÈSES
Tarif Étudiants
65 F la ligne H.T.

Soutenances de thèse

– **John F. May** soutiendra sa thèse de doctorat (régime « nouvelles thèses ») **Urgence et négligences : pression démographique et réponses politiques au Rwanda (1962-1994)**, le 24 juillet, à 14 h 30, salle Louis-Liard, 17, rue de la Sorbonne, Paris-5e.
Cette soutenance sera publique.

CARNET DU MONDE
Télécopieur :
42-17-21-36

CARNET DU MONDE
Renseignements :
42-17-29-94 ou 42-17-29-96
Télécopieur : 42-17-21-36
Tarif : la ligne H.T.
Toutes rubriques .... 105 F
Abonnés et actionnaires ... 95 F
Communicat. diverses .... 110 F
Thèses étudiants .... 65 F
Les lignes en capitales grasses sont facturées sur la base de deux lignes. Les lignes en blanc sont obligatoires et facturées. Minimum 10 lignes.

HORIZONS

REPORTAGE



LES GENS DE MER

Les amants aventureux de l'Atlantique

ELLE voudrait prendre la mer. Elle y pense constamment. Quand les trois bambins ont déserté l'appartement du centre de Brest et qu'elle allume une cigarette en écoutant *Tosca* ; quand elle passe une nuit blanche à coudre un costume de fée pour le carnaval d'une petite Manon ; quand elle nourrit le goéland qui cogne avec insistance contre la vitre de la cuisine. Elle navigue dans sa tête et se souvient d'odeurs, d'ambiances, de sensations. Elle revoit des départs de course, se rappelle la passion. Elle croit intacte la connivence. Elle voudrait reprendre la mer. Le charme n'est pas rompu.

Il pense qu'elle a raison. Qu'une navigatrice de sa trempe gâche son talent à terre. Qu'elle a de l'intuition, de l'endurance et de la rage. *« A armes égales, avec Florence Arthaud, y'a pas photo ! »* Mais que, lui aussi, la mer l'attend. Voyez comme il se démène ! L'Atlantique à la rame, en solitaire, sur les traces de d'Aboville. Cent trois jours de galère et une arrivée triomphale, sur son île de Molène, qui l'a gonflé à bloc ! C'était en septembre dernier. Depuis, il a de grands projets...

« Chapeau ! » Oui, elle lui tire son chapeau. Il est allé jusqu'au bout de son rêve. Elle comprend son euphorie. Conçoit *« qu'il ait trouvé cela beau »*. La mer est leur passion commune. Elle les a présentés, elle les a réunis. Mais en devenant trop exclusive, se pourrait-il qu'elle les divise, qu'elle les meurtrisse ?

Il admet : *« Quand on prend le départ d'un voyage comme celui-là, cela fait belle lurette qu'on s'est déjà barré ! »* Huit mois exactement. Huit mois d'entraînement, de démarches, de mise au point de la yole, de recherche de financement. Huit mois d'*« hystérie »* où tout ce qui ne se rapportait pas à sa traversée ne l'intéressait *« absolument pas »*. Il s'était juré d'accomplir *« un acte maritime fort »*. Il l'a fait. Pour effacer quelques échecs, épater ceux qui ne voyaient en lui qu'un aventurier un brin tocard, honorer Molène, l'île de ses ancêtres pêcheurs, et aussi les sauveteurs en mer, dont le courage l'a marqué. *« J'avais placé la barre très haut. Ou je réussissais ou je restais dans l'Atlantique. L'abandon m'était interdit. »*

Elle respecte ses raisons. Elle connaît bien son homme. Mais elle ne supporte pas qu'il dise un jour *« je pars »* sans se préoccuper de ses projets à elle. *« C'est un bulldozer et un rouleau compresseur. Il voudrait toujours qu'on adhère, qu'on lui fasse allégeance. Tous derrière mon panache blanc ! Et moi alors ? Et mes projets de course ? Moi aussi j'ai une histoire avec la mer ! »*

Une histoire, une histoire... *« Une histoire se construit, se développe, rebondit »*, dit-il, sur le ton de la critique. Si l'on veut prendre la mer, il faut ouvrir des portes, démarcher des sponsors, se faire remarquer... N'est-ce pas ce qu'il a fait ? *« Bon, c'est vrai, j'ai rompu notre accord : c'était à moi de garder les gosses, à elle de naviguer. Comme elle traînait, j'ai foncé ! Alors elle s'est repliée. Et j'ai préparé l'Atlantique à la rame sans le moindre soutien d'Anne. Pire : confronté à son silence hostile. » « Mais il m'aurait bouffée ! C'était un acte de survie ! Il vampirise les gens. Je n'étais pas contre son projet, j'étais simplement en retrait. »* Pas ravie, c'est vrai : trois enfants en bas âge exigent du sang-froid, un sens du quotidien, un minimum d'assurances pour l'avenir.

LA famille ne roule pas sur l'or. Cependant, pas inquiète : *« Un gars comme Joseph Le Guen, on ne l'arrête pas. Il connaît bien la mer. J'étais sereine pendant toute sa traversée. »* Cela le flatte qu'elle ait confiance dans le marin. Sa réserve ne lui paraît que plus incompréhensible. *« Ne pas être avec moi revenait à être contre moi ! Un projet grand comme celui-là, ça radicalise tout. »* L'homme est du genre entier, peu soucieux des nuances. *« En se repliant dans son silence, au fond, Anne m'a rendu service. Cela m'a précipité dans mon projet ! »* Mais il conserve de l'amertume.

« Le soir de son arrivée, à Molène, il parlait à l'hôtel devant un tas de monde. Et soudain, il m'a lancé une vanne : " Toi, Anne Liardet, tu n'as pas assuré ! " *J'ai failli me barrer. Il faudrait qu'on ne vive que pour lui ! Ho ! J'existe ! Les enfants existent ! Il n'est pas seul à aimer la mer... »*

Il le sait. Mais voilà : pour tout le monde, il est maintenant le type costaud qui a fait l'Atlantique à la rame. Dans son île, cela n'avait aucun prix. Un médecin lui a affirmé que la tension artérielle des anciens de Molène avait grimpé au fil de la traversée. *« Ils pleuraient lorsque je suis arrivé ! Ils accueillaient un petit gars du pays, petit-fils de cap-hornier, qui représentait leur histoire, leur culture de la mer. »* Pour les pêcheurs, la voile de plaisance sera toujours un sport de riche. Pas la rame... *« La rame, c'est le labeur. »*

Anne Liardet fut championne de voile. Pendant dix ans, de 1980 à 1990, elle n'a quasiment vécu que pour assouvir sa passion de la navigation. *« Les bateaux me plaisent tant. »* Elle a dessiné et coupé des spis dans une voilerie, appris la construction dans un chantier naval, pratiqué le convoyage en traversant l'Atlantique et fait de l'assistance aux grands voiliers en course avant de se lancer elle-même dans la compétition. Mini-Fastnet en double (qu'elle remporte en 1985 avec Bernard Audrezet), mini-transat en solitaire, Course du *Figaro*, La Baule-Dakar, Route du rhum... *« Tout s'enchaîne quand on est disponible. »*

Il admet avoir été bluffé. D'ailleurs, quand ils ont navigué ensemble, c'était elle le skipper, le patron du bateau. *« En mer, je me suis toujours incliné devant ses décisions, quitte à ce qu'on s'explique à terre ! »* La voile n'était pour lui qu'un *« moyen d'être en mer »*. Comme il n'est pas attiré par la pêche, encore moins par le commerce, la voile lui ouvrait les portes de l'aventure, une succession de plaisirs intenses, une belle itinérance. *« Je n'aime pas les situations figées. Le convoyage me convenait : on prend un bateau, on l'amène à bon port et on le lâche. »*

Elle est plus accrocheuse. Elle adore la régate. La préparation d'un bateau performant, le calcul de la trajectoire idéale, le flirt avec le vent. Elle aime la vie sur un pied de guerre, tout faire pour que l'embarcation donne son maximum, surveiller la voilure, *« choper le moindre brin d'air »*, écouter *« respirer »* le bateau. Mais elle préfère la course en solitaire, *« à l'instinct »*, sans ces discussions qui font perdre tant de temps, *« en accord avec soi-même »*, avec une impression *« d'éternité »*. Il s'est embarqué avec elle, en 1987, pour un La Baule-Dakar catastrophe. Une grand voile déchirée dans le golfe de Gascogne, *« cinquante-cinq nœuds dans la gueule ! »*, une dérive vers Madère.

ILS sont portés disparus pendant deux jours. Cela ne les empêche pas de repartir l'année suivante. En ligne de mire : le record New York-San Francisco, sans escale, détenu par un clipper depuis cent trente-cinq ans. *« Mythique »*. Ils montent une opération ambitieuse avec les acteurs économiques du Finistère pour récolter des fonds. *« On a commencé fort. Soixante nœuds de vent sur les Bermudes ! Des creux de plus de 10 mètres. Et le baromètre qui descend, qui descend. Je topais dessus. Les voiles à la remorque. Anne et moi avons mis nos combinaisons de survie, gardé en main nos balises de détresse en attendant que le bateau se retourne. Quarante heures d'enfer ! »*

Anne, en grande forme, était enceinte de Morgan. *« Mise à part la naissance de mes enfants, c'est en mer que j'ai vécu les moments les plus intenses de ma vie. »* Elle sort une photo de la taille d'un poster prise au large de la Terre de Feu. *« On avait huit jours d'avance sur le record en passant le cap Horn ! Mais ce n'est pas un coin où il faut s'attarder. »* Mer d'encre, ciel bas. Elle bricole un hauban qui lâche par 50 degrés sud. Ça tient jusqu'à Los Angeles. Plus de pilotage automatique. Ils se relaient à la barre. Et débarquent une nuit d'avril 1989, incognito et affamés, à la marina de San Francisco après quatre-vingt-dix-neuf jours de mer, dix-neuf de trop pour battre un record. Anne n'en est pas moins la première femme à avoir doublé le cap Horn d'est en ouest, en multicoque.

Après ? Les dettes. Dépôt de bilan, mise en vente du bateau par le syndic. Brest ne retient que l'échec financier. Joseph se promet une revanche. En attendant, il fait des crêpes. Avec une machine délirante, *« entre la locomotive et la moissonneuse-batteuse »*, en exhibition sur un parking de Rally. 1 200 crêpes par heure ! La machine tombe en panne.

Anne s'engage dans la Route du rhum. Morgan a 14 mois, Margot est annoncée. *« Les gamins n'obligent pas à arrêter de vivre ! »* La preuve, la famille part au Mexique à l'aventure. Puis à Bora-Bora. Cette fois Manon est là. La période est heureuse. Mais Anne souhaite rentrer à Brest. Pour l'école des enfants. Et pour reprendre les courses. *« J'aime la rade, j'aime la Bretagne, c'est une belle base pour naviguer. Et cette couleur de mer... C'est sans doute mal pavé, mais nulle part on apprend mieux à assurer. Ne pas lutter contre la mer. L'accompagner. Se fondre. »*

Joseph avait appris le tahitien et la pirogue. Il rentre à contre-coeur. Il gamberge. Il voudrait faire un coup. *« Un truc en solitaire. Magnifique. Pas à terre. »* Lit d'Aboville. Opte pour la rame. *« Ça, c'était vraiment un truc balaise. »* L'aventure l'a dopé. Il ne pense qu'à repartir. Il prépare la première course océanique à la rame. Les Canaries-la Barbade.

COMME des prisons se sont passionnées pour sa précédente galère – il y fait de nombreuses conférences – il vient de proposer à l'administration pénitentiaire que son coéquipier pour la course soit un *« taulard »*. *« La mer appelle à se dépasser ; ramer donne le sentiment de contrôler son destin. On ne subit pas. On se discipline. On se bat. »* Anne écoute. Elle sourit. Elle sourit tout le temps. Il va repartir en mer, le colosse. Elle, elle cherche un sponsor.

« Ramer, dit-il, *c'est être au ras de l'eau. En plein dans le film. C'est basique. On observe, on pense, on sent. Le contact avec la mer est charnel. Le temps est rond comme l'horizon. On ne sait plus si la terre existe. »*

Anne comprend. Le mystère, l'attraction de la mer. Et la grandeur de la rame. *« C'est très fort, c'est marin. S'il me proposait la Transat... je dirais oui. »* Elle aimerait habiter sur un bateau. Avec Joseph et les trois marmots. Même un bateau sans voile. Un vieux chalutier au sec, béquillé sur un joli coin de plage.

Annick Cojean
Photographie : Jean Mourot

PROCHAIN ARTICLE :
Le pêcheur d'hommes
qui n'aimait pas la mer

Une autre logique dans le supérieur

par Michel Rieu

Il faut affirmer avec force et faire entrer dans les faits que la mission première de l'enseignement supérieur est exprimée dans son titre : la formation, générale et professionnelle, initiale et continue, du baccalauréat au doctorat. Il ne peut certes y avoir d'enseignement supérieur digne de ce nom sans une forte association à la recherche et à la production du savoir. Cependant, il faut affirmer, sans hiérarchie des missions, que la recherche universitaire ne peut se concevoir qu'au service de la qualité des enseignements.

Quand on sait le poids de la recherche dans la carrière des universitaires, cette affirmation est tout sauf un truisme.

L'étudiant, quel que soit son âge, son niveau de cursus, ses origines et statut socioprofessionnels, doit être l'objet premier de l'attention de l'enseignement supérieur. Son éducation, sa formation, ses possibilités d'insertion doivent passer avant les intérêts immédiats des autres acteurs.

Cette primauté doit se traduire par des responsabilités renforcées : gestion des œuvres universitaires, organisation de la vie des campus, participation à une évaluation des enseignants. La responsabilisation des étudiants doit aussi être facilitée par un statut dont il faudra bien préciser une fois pour toutes s'il est fondé sur le désir d'autonomiser les personnes ou sur un idéal de redistribution globale.

Compte tenu du caractère national des enjeux, de la nécessité de trouver les moyens nécessaires et de la primauté de l'autonomie intellectuelle, il paraît indispensable de choisir la voie de la redistribution : une aide massive doit être consentie aux jeunes des milieux défavorisés. Le souci de démocratisation et de justice sociale doit l'emporter sur toute autre approche.

Les réponses précédentes n'ont de sens que si les enseignants du supérieur approfondissent la voie de l'investissement pédagogique. Pourquoi ne pas imaginer une année de stage comportant une part véritable d'enseignement en second degré ?

A défaut d'un diplôme, assurer à tous une qualification professionnelle

Si la recherche doit rester une référence pour le recrutement (thèse) et l'avancement (habilitation), il importe de mettre au point des outils d'évaluation de l'activité pédagogique et de construire des déroulements de carrière complets fondés prioritairement sur elle.

La modification radicale des données numériques, en particulier dans les premiers cycles, entraîne une demande de disponibilité plus grande des enseignants devant leurs étudiants. Réinvestir partout les universitaires dans leur mission d'enseignement peut passer par une définition délocalisée des services d'enseignement, qui intègre notamment les différences entre disciplines et niveaux d'enseignement : peut-on comparer l'investissement pédagogique nécessaire en premier cycle avec ce qui est requis pour un séminaire de DEA ?

Chaque établissement doit avoir la possibilité de passer un véritable contrat avec chaque universitaire, qui définisse son engagement tant en enseignement qu'en recherche et en encadrement. Aujourd'hui, les dévouements exemplaires côtoient les rentes de situations scandaleuses.

Le recours aux professeurs du second degré (PRAG et PRCE) peut être essentiel pour une politique de renforcement de l'encadrement pédagogique et une meilleure articulation avec l'enseignement au lycée. Pourquoi ne pas envisager des services mixtes, en terminale et DEUG ?

C'est donc à une densification pédagogique considérable des premiers cycles qu'il faut se livrer, tout en maintenant leur accès totalement ouvert. L'absence de sélection à l'entrée des universités n'est cependant viable que si l'on introduit très tôt des procédures d'orientation, orientation qui d'ailleurs devrait être amorcée par les enseignants des lycées, qui en ont l'obligation légale et rémunérée. Le corollaire devrait être la fusion des premières années d'université en grands regroupements généraux et pluridisciplinaires, avec différentiation progressive.

Si l'université ne peut assurer à tous un diplôme, elle doit assurer à tous une qualification professionnelle. Cette mission de professionnalisation concerne tous les étudiants, qu'ils soient dans des formations générales ou des formations technologiques, qu'ils connaissent les succès ou qu'ils soient en échec. Cela nécessite la mise en place, en liaison avec les partenaires sociaux et économiques, de modules de professionnalisation dans toutes les formations et à tous les niveaux.

Il faut de plus mettre enfin en œuvre la loi de validation des acquis professionnels et ouvrir la concertation pour l'élaboration d'une loi ambitieuse garantissant à tout étudiant qui quitte la formation initiale un véritable droit au retour après quelques années d'activité professionnelle.

Outre la validation de ces années d'activité dans le cadre universitaire, cette loi devra assurer le financement de reprises d'études tout au long de la vie professionnelle.

Si tout le monde s'accorde pour vouloir renforcer l'autonomie des universités, encore faut-il leur en assurer la possibilité. Il n'est pas raisonnable de continuer à penser que le caractère national des diplômes, qui ne saurait être remis en cause, passe par un simulacre de normalisation des horaires, des structures et des contenus. Un grand système universitaire doit pouvoir concilier autonomie pédagogique et reconnaissance des diplômes.

Il est pour le moins curieux de constater qu'un collège dispose aujourd'hui d'une capacité d'innovation réglementairement supérieure à celle d'une université.

En matière de gestion, si l'autonomie doit se construire sur une relation contractuelle forte avec l'Etat, elle signifie aussi, face à cet Etat, aux collectivités, aux partenaires, renforcement et personnalisation de l'exécutif universitaire. Ce nouveau pouvoir des responsables d'établissement devra certainement être légitimé par une réforme de leur mode de désignation.

Pour trouver les moyens nécessaires à une réforme efficace de l'enseignement supérieur, il est sans doute inévitable de mettre à plat financièrement tout le système éducatif. La France se caractérise par un engagement important, qui nous place dans le groupe des pays qui consacrent le plus de richesses à la formation de ses habitants, mais avec une structure de financement atypique.

L'investissement est particulièrement élevé au niveau de l'enseignement primaire et secondaire, et anormalement bas au niveau de l'enseignement supérieur. On peut envisager un financement correct de notre enseignement supérieur par redéploiement de notre dépense globale d'éducation.

Michel Rieu est professeur de médecine au CHU Cochin. Ce texte émane de la commission éducation du Club Témoin.

Recrutements universitaires : pour un vrai concours !

DEPUIS dix ans les procédures de recrutement des enseignants, maîtres de conférences et professeurs de l'enseignement supérieur ont été réformées douze fois ! Aucun autre corps de fonctionnaires, aucun autre groupe de professeurs de l'éducation nationale n'a été soumis à une telle instabilité des formules réglant les concours d'entrée et les promotions d'un corps à l'autre. C'est que les principes choisis en ce domaine depuis près d'un demi-siècle, malgré une longue stabilité jusqu'aux années 70, tentent en vain, pour le pire et pour le meilleur, de résoudre la quadrature du cercle.

Il s'agit d'accorder les exigences du centre et celles de la périphérie, la nécessité de veiller à la qualité nationale et à l'égalité de tous les candidats et de toutes les disciplines, et les besoins spécifiques des universités et des différentes composantes de chacune. Bref, l'autonomie, inscrite dans la loi mais limitée dans les faits par la dépendance financière, et l'homogénéité nationale sont bien en principe défendues contre le localisme, voire le népotisme.

En 1996 a prévalu une solution double : les dossiers sont d'abord examinés par une commission de spécialistes locale, puis remontent à l'instance nationale qui décide ou non de l'aptitude des candidats à continuer le concours. Ensuite ils redescendent dans les commissions locales qui effectuent le classement final.

Le népotisme local l'a plus d'une fois emporté sur le mérite. Dans beaucoup de disciplines, d'excellents candidats sont restés sur le carreau. L'écart est aujourd'hui trop grand entre le petit nombre de postes ouverts et le grand nombre et la qualité des candidats pour que les nominations soient majoritairement laissées à des instances locales.

La procédure actuelle offre quatre défauts majeurs :

● La durée de la procédure est trop longue : commencée par la remise des dossiers en février, continuée par l'examen devant les commissions locales puis nationales, parachevée par le réexamen local, elle dure de cinq à six mois ! On imagine aisément la tension à laquelle est soumis chaque candidat et le climat propice à toutes les pressions au sein des commissions.

Une remise à plat du système de sélection et de promotion des universitaires est indispensable pour éviter l'accumulation des rancœurs et des injustices

● Le coût de chaque candidature est très élevé pour ceux qui déposent, comme c'est normal, une candidature dans plusieurs universités : il faut à chaque fois un dossier avec photocopie de la thèse en double, tirés à part et livres. A chaque fois le déplacement est nécessaire, à quelques exceptions réservées au cas des mutations. Le sérieux de l'évaluation est peut-être à ce prix si les commissaires font leur travail, mais le caractère dispendieux en temps et en frais de transport est choquant pour un concours officiellement gratuit (de 10 000 à 15 000 francs environ).

● L'inégalité des candidatures est réelle : inégalité d'accès à l'information sur les profils exacts des postes proposés, illusoire capacité d'ubiquité des candidats, limités dans leur déplacement par les horaires des convocations locales. On peut difficilement être le même jour à Lille et à Nice.

● L'injustice résulte du comportement très variable des commissions. L'absence de critères objectifs de l'évaluation par des groupes hétérogènes est patente. Des candidats examinés à la va-vite, en raison d'un calendrier serré décidé par les instances supérieures, et d'un afflux croissant de candidatures, comme cela s'est produit plus d'une fois cette année, se sentent humiliés.

L'anomie et la perte de valeur se manifestent de nouveau quand le comité national intervient et invalide les choix des universités. Des candidats habilités l'an dernier, par exemple, ont été déclassés cette année sans que leur dossier ait pour autant changé ! En ce domaine, les critères de l'évaluation n'ont aucune homogénéité et si, là encore, on compte de bons résultats, on est trop souvent surpris par de nombreux cas difficiles à expliquer.

Les demandes d'explications ne peuvent être qu'indirectes. Les candidats eux-mêmes n'ayant pas communication immédiate du rapport fait sur leur dossier sont laissés dans l'incertitude sur les normes qui leur sont appliquées. L'assemblée d'un corps scientifique retrouve alors posés tous les problèmes bien connus des spécialistes quant à la constitution de l'opinion et à l'élaboration des majorités.

Si nous n'avons pas d'illusion sur la possibilité de régler comme par magie tous les problèmes posés par le recrutement national-local ou local-national et l'évaluation de la valeur des candidats, il nous paraît nécessaire de réfléchir à des propositions concrètes fondées sur des principes généraux affichés.

La première est d'accepter l'idée d'un comité national tiré au sort et respectant les grands équilibres (de spécialités, de géographie universitaire et de sensibilité scientifique). Son travail devrait être rémunéré afin d'éviter à ses membres la tentation de l'autopromotion et de l'autoproclamation clientélaire.

La deuxième consisterait à interdire à tout candidat de se présenter dans l'université où il a été enseignant quel que soit son statut : chargé de cours, moniteur, AMN, ATER, maître de conférences...

Une mesure encore plus radicale consisterait à organiser un concours réellement égal et national dont le nombre de places correspondrait au nombre de postes ouverts et où les candidats choisiraient leur poste en fonction de leur rang.

Alors que s'annonce une période de renouvellement important des enseignants à tous les niveaux de la pyramide universitaire et que le nombre de candidats de bonne qualité ne cesse de croître, une telle remise à plat du système de sélection et de promotion des universitaires est indispensable pour éviter l'accumulation des rancœurs et des injustices.

Ce texte exprime le point de vue de l'ARESER (Association de réflexion sur l'enseignement supérieur et la recherche) au bureau de laquelle appartiennent notamment ***Christian Baudelot, Pierre Bourdieu, Christophe Charle, Bernard Lacroix, Daniel Roche.***

AU COURRIER DU « MONDE »

LE JOGGING ET LE PÉTARD

Je voudrais m'élever vivement contre l'article paru dans *Le Monde* du 19 juin, intitulé « Le droit au pétard », qui, en défendant *« le pétard qui ne fait de mal à personne »*, et en assimilant le fait de fumer un joint au *« jogging ou à la pétanque »*, non seulement banalise une pratique dangereuse, mais la valorise.

Je ne suis pas médecin et ne suis donc pas qualifié pour parler des dégâts physiologiques provoqués par l'usage des drogues « douces ». Mais une longue pratique du métier d'enseignant, puis de proviseur, m'a montré les ravages que la consommation de cannabis exerce sur de jeunes élèves. L'actualité récente a voulu que j'agisse, il y a quelques jours, pour mettre fin aux activités d'un réseau de revente de résine de cannabis dans mon lycée. Le bilan est là : sur 42 élèves qui ont reconnu *« fumer régulièrement des pétards »*, 40 sont en totale perdition scolaire, leur année se révélant un total désastre et se soldant par un redoublement ou un échec. Beaucoup sont en rupture familiale, ou suivis par un psychologue ou une psychiatre. Quelques-uns ont déjà rencontré des drogues plus dures, ou côtoient des groupes où elles circulent, au moins sporadiquement. Un dernier point : ils sont tous très jeunes, élèves de seconde et même de troisième ou de quatrième.

Sans doute, le cannabis n'est-il pas la cause première de leurs difficultés. Mais il est évident qu'il n'a fait que les renforcer, et enfermer les jeunes dans une conduite de fuite devant le réel, qui contribue à les déstabiliser et à les détruire.

L'article de J.-P. Géné me paraît redoutablement irresponsable : en partant de l'expérience d'un adulte qui (peut-être) maîtrise l'usage des drogues, et en assimilant le *« joint »* à la *« pétanque ou au jogging »*, il incite des milliers de jeunes à des consommations ludiques dont un certain nombre ne sortiront pas indemnes. Il est des inconsciences dangereuses.

Marcel Peytavi
proviseur du lycée Joffre de Montpellier

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczi, Robert Solé
Rédacteurs en chef : Jean-Paul Besset, Bruno de Camas, Pierre Georges, Laurent Greilsamer, Danièle Heymann, Bertrand Le Gendre, Jean-Yves Lhomeau, Manuel Lucbert, Luc Rosenzweig
Directeur artistique : Dominique Roynette
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment

Directeur exécutif : Eric Pialloux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet

Médiateur : André Laurens

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Gérard Courtois, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la SA Le Monde
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 935 000 F. Actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du Monde ».
Association Hubert Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde,
Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Iéna Presse, Le Monde Prévoyance

SIÈGE SOCIAL : 21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
TÉL. : (1) 42-17-20-00. Télécopieur : (1) 42-17-21-21 Télex : 206 806 F

Jacques Chirac, les taux et les faits

Suite de la première page

Ils estiment celui-ci d'autant plus indispensable que les gouvernements, afin de mettre leur pays en conformité avec les critères imposés par le traité de Maastricht, mettent en place des programmes de rigueur budgétaire sans précédent. Tous rêvent d'une solution monétaire à la japonaise : le taux d'escompte nippon a été ramené à 0,5 % au mois de septembre dernier. La Banque de France reste loin du compte. L'institut d'émission français et la Bundesbank justifient leur prudence en répétant qu'il faut cesser de tout attendre de la réduction des taux et dénonçant les éternels insatisfaits de la détente monétaire.

A supposer que l'appel à la baisse des taux lancé par Jacques Chirac soit sous-tendu par les thèses déflationnistes, était-il pour autant opportun ? Il pourrait, en réalité, se révéler contre-productif. En affirmant qu'il existe une *« marge importante de baisse des taux d'intérêt »*, le chef de l'Etat a d'abord pris le risque d'entretenir l'attentisme des entreprises et des ménages, attentisme dont les experts s'accordent à dire qu'il est en partie responsable de la morosité économique actuelle.

Pourquoi une entreprise choisirait-elle d'investir maintenant, pourquoi un couple déciderait-il d'emprunter pour acquérir un logement s'ils peuvent compter, en se fiant aux prédictions de Jacques Chirac, sur des taux plus bas dans les prochains mois ? Alors que le gouverneur de la Banque de France, Jean-Claude Trichet, s'évertue à répéter qu'il faut profiter du niveau exceptionnellement bas des taux d'intérêt pour investir, Jacques Chirac suggère, au contraire, qu'il est plus astucieux de patienter.

SUSCEPTIBILITÉ

Les propos présidentiels pourraient également avoir pour conséquence paradoxale de freiner la détente monétaire en France. Après le discours de Jacques Chirac, l'institut d'émission peut difficilement réduire, dans un délai rapide, ses taux directeurs, sans donner l'impression d'être aux ordres de l'Elysée et sans perdre une partie de sa crédibilité auprès des investisseurs internationaux. De surcroît, le président de la République a aussi déploré le niveau trop élevé des taux d'intérêt en Allemagne. La Bundesbank n'apprécie guère les conseils et les recommandations délivrés par des gouvernements étrangers. On prête à Wim Duisenberg, gouverneur de la banque des Pays-Bas et futur président de l'institut monétaire européen, cette phrase : *« La Bundesbank, c'est comme la crème fouettée, plus on la bat, plus elle devient dure. »*

L'épisode de l'été 1993 avait démontré que politique française et politique monétaire allemande font mauvais ménage. Au mois de juin, le ministre de l'économie, Edmond Alphandéry, avait réclamé une baisse des taux d'intérêt en Allemagne, provoquant la colère de la Bundesbank et entraînant une crise sans précédent sur le marché des devises en Europe. En donnant un avis – non autorisé – sur la politique monétaire allemande, Jacques Chirac risque fort d'avoir froissé la susceptibilité des membres du conseil de la Bundesbank et de les avoir enfermés dans leur immobilisme (le taux des prises en pension n'a plus été réduit depuis le début du mois de février).

Enfin, en attaquant de front comme il l'a fait le gouverneur de la Banque de France, Jacques Chirac a délibérément rompu la fragile paix monétaire qui s'était établie en France depuis plusieurs mois. Sans doute les calculs de politique intérieure – offrir une compensation symbolique aux adeptes de l'autre politique que le chef de l'Etat a officiellement, dimanche, enterrée – ou les rivalités de personne – Jacques Chirac admet mal l'idée qu'un simple fonctionnaire ait pu triompher de la sorte et ait été en mesure de dicter au gouvernement l'essentiel de sa politique économique – permettent-ils de comprendre l'offensive menée par l'Elysée contre Jean-Claude Trichet.

Il reste à savoir si ces considérations, qui n'ont rien à voir avec les questions monétaires, avaient vocation à descendre sur la place publique. Certains experts craignent du coup que les investisseurs internationaux, toujours à l'affût (la presse anglo-saxonne s'est emparée des propos de M. Chirac), saisissent le prétexte de cette querelle renaissante entre l'Elysée et la Banque de France pour déclencher des attaques contre le franc. Si tel est le cas, l'institut d'émission, arc-bouté comme il l'est sur la parité franc-deutschemark, ne manquera pas de relever ses taux directeurs pour défendre la monnaie.

Là encore, le discours présidentiel aura eu l'effet rigoureusement inverse de celui qui était escompté : des taux d'intérêt plus élevés et non pas plus bas. En matière monétaire, le silence, le plus souvent, est d'or.

Pierre-Antoine Delhommais

Le Monde

ÉDITORIAL

Aménagement du territoire par défaut

L'AMÉNAGEMENT du territoire revient en force sur le devant de la scène politique… mais par la porte de service. Cette grande idée d'équité territoriale et de redistribution économique à laquelle de Gaulle, dans les années 1965-1970, avait imprimé sa marque, et que Charles Pasqua avait habilement relancée en 1993-1994, recommence certes à susciter intérêt, voire polémiques, mais c'est presque par défaut.

La grande question du jour est en effet particulièrement préoccupante : comment remédier aux déchirures économiques, sociales et financières que va provoquer, dans des dizaines de villes et de régions, la fermeture des casernes et de bases militaires, la dissolution des régiments et la réduction du plan de charge des arsenaux ? Il ne s'agit donc pas de choisir et de conduire un grand projet de développement, mais de gérer le moins mal possible une retraite. On va demander à la Datar, que dirige un proche de Jacques Chirac, Raymond Max-Aubert, de jouer un peu partout les pompiers, les infirmiers, les colmateurs de brèches. Du Finistère aux Alpes, la rengaine est déjà « A l'aide ! », alors qu'on eût préféré entendre l'engageant mot d'ordre « En avant ! ». Le départ de quelques centaines de soldats, d'officiers et de leurs familles aura des conséquences aussi fâcheuses, en termes de récession, que la fermeture d'une usine ici, d'un chantier naval là, d'un atelier textile ou informatique ailleurs. Les villes de garnison vivaient bien de leur mono-industrie militaire, comme ont bien vécu, jadis, Thionville des coulées d'acier ou les vallées vosgiennes des filatures de Boussac. Il faut tourner la page – désarmement et réalisme obligent –, et l'aménagement du territoire prend inévitablement, déjà, un goût nostalgique prononcé, pour ne pas dire franchement amer.

La difficulté de la « manœuvre de terrain » qu'entreprend le gouvernement tient à trois éléments. A la fermeture des garnisons proprement dite s'ajoute dans le même temps la crise spécifique des industries de fabrication d'équipements militaires. Paris, en second lieu, n'est pas maître de tous ses mouvements et, pour accorder des aides de reconversion, sociales ou financières, il lui faut obtenir, au nom du respect des règles de concurrence, le feu vert de Bruxelles. Enfin, l'atonie de la conjoncture économique conjuguée à l'ouverture, ailleurs, d'autres fronts – le cataclysme de l'élevage bovin pour ne citer que celui-là – limite considérablement les marges de manœuvre budgétaires de l'Etat.

Le dossier est suffisamment sensible pour qu'il ait été concentré, voire confisqué, entre les mains de trois autorités et trois seulement : l'Elysée, Matignon et le ministère de la défense. Si l'aménagement du territoire a voix au chapitre, ce n'est qu'en appui. Les responsables de cette politique se perdent en conjectures sur un hypothétique schéma pour l'an 2015 et dissertent, malheureusement, sur des rapports dans lesquels les redites et les lapalissades s'accumulent. Les fractures territoriales, de plus en plus perceptibles, ne sont pourtant pas moins graves que la fracture sociale.

Hommages irrespectueux *d'André François*

Le peintre et dessinateur célèbre à sa manière quelques maîtres illustres.

Courbet : L'origine du monde
« Au commencement était la parole »



DANS LA PRESSE

EUROPE 1
Alain Duhamel

■ Après l'intervention de Jacques Chirac à la télévision dimanche, la réunion des dirigeants de la majorité lundi et celle des membres du gouvernement mardi, Alain Juppé apparaît comme le premier ministre renforcé d'un gouvernement affaibli (…) Cela ne signifie pas que sa tâche sera aisée. Les Français exigent avec une impatience croissante des résultats tangibles. Le premier ministre doit à la fois gérer, réformer, innover et accélérer. Le temps des réformes, toujours trop lent, ne correspond pas au temps des Français, toujours trop court, ni au temps international qui n'est pas flexible.

LIBERATION
Jacques Amalric

■ Les conclusions (du rapport sur la Hague) constituent un véritable carton jaune pour tous les responsables impliqués dans la conception et la réalisation du centre de stockage. En termes mesurés, mais tout à fait clairs, ce texte équivaut à une condamnation sans appel de la culture du secret qui a trop longtemps masqué les activités nucléaires de ce pays (…) Il serait gravement dommageable que ce dernier volet du rapport soit moins retenu que les conseils impératifs qu'il énumère pour limiter les dangers de La Hague au cours des trois cents prochaines années.

DIE WELT
Lothar Rühl

■ Le « ferme message » de l'Amérique, que le négociateur Holbrooke a transmis à Belgrade, est destiné à éviter aux pays occidentaux que ne se referme sur eux, à l'occasion des élections prévues en septembre, le piège qu'ils ont eux-mêmes mis en place avec les accords de Dayton. Les pays de l'OTAN pourraient se trouver contraints de rester pour des années, en tant que puissances d'occupation, dans un pays divisé par la guerre civile : si Karadzic et Mladic restent en liberté (…) et si, en outre, Karadzic demeure à la tête de son parti, alors ces hommes conserveront le contrôle politique sur leur « République serbe », même s'ils sont dépourvus de fonctions. Et une victoire électorale aurait pour effet de les légitimer démocratiquement.

THE TIMES

■ Pour sauver les Tibétains d'un « anéantissement total », le dalaï-lama est prêt à négocier avec Pékin à partir d'un ordre du jour qui *« ne comprendrait pas l'indépendance »* du Tibet (…). Il vient d'appeler à une *« intervention urgente »* du monde extérieur pour amener Pékin à la table de discussions. La Grande-Bretagne devrait lui apporter son soutien et rappeler à la Chine qu'il lui a déjà été maintes fois demandé de tenir les engagements qu'elle avait pris en 1951 de respecter l'autonomie et la religion du Tibet.

L'Europe culturelle, convergences et diversités

CERTAINES « petites phrases », fussent-elles apocryphes, ont une longue vie. Jean Monnet, l'un des pères fondateurs du Marché commun, a-t-il vraiment dit, au soir de son œuvre, que s'il lui fallait repartir de zéro, il reconstruirait l'Europe *« en commençant par la culture »* et non par l'économie ? Qu'importe ! La formule de Monnet, authentique ou non, offrait, mardi 16 juillet, un joli fil d'Ariane aux participants des onzièmes Rencontres de Pétrarque organisées à Montpellier par France-Culture, en association avec *Le Monde*, puisque ceux-ci étaient invités à répondre, en cette deuxième journée de débats, à la question suivante : y a-t-il des « critères de convergence » culturels en Europe ? Sous-entendu : comme en économie.

Historien franco-allemand de la philosophie, Heinz Wismann répond clairement « non » car, par vocation, *« les cultures ne convergent pas, elles divergent »*. Imagine-t-on des œuvres qui, par souci de *« converger »*, se situeraient à mi-chemin entre l'impressionnisme français et l'expressionnisme allemand ? Grotesque. Les cultures s'opposent-elles fatalement pour autant ? Non, pourvu que les hommes aient intériorisé le multiculturalisme *« qui peut s'accomplir seulement chez les individus, pas dans les sociétés »*. Heinz Wismann rejette le modèle social « multiculturel » qui se contente, le plus souvent, de juxtaposer sans dialoguer des « monocultures ».

La question n'a pas de sens, renchérit l'historien franco-britannique Anthony Rowley, pour qui la culture fut d'abord, au fil des siècles, *« une violence légitime »* faite à l'autre. Depuis toujours, les artistes *« se volent »* autant qu'ils s'échangent, renouvelant ainsi leur énergie créatrice. Ce n'est pas l'avis du philosophe et écrivain Alain Finkielkraut. S'il juge *« bête »* la phrase prêtée à Jean Monnet, c'est parce qu'elle laisse croire qu'une culture européenne ne pouvait naître que sur les fonts baptismaux de l'Europe économique, alors qu'elle avait déjà vécu de longs siècles pendant lesquels *« des hommes partagèrent des lieux communs »* et des *« admirations communes »*.

Que va-t-on faire aujourd'hui de cet héritage ? Ce devrait être, pour Alain Finkielkraut, un souci primordial des élites. *« On construit l'Europe mais l'enseignement est en crise. Cette culture-là, ces noms, ces œuvres ont de moins en moins d'importance pour les élites elles-mêmes. Le tuf de la culture européenne leur est de plus en plus périphérique »*. Et d'interroger : *« On fait l'Europe, mais ne faudrait-il pas aussi qu'on pense à la cultiver ? »*

« L'EXIL INTERDIT »

Historien d'origine polonaise, Krzysztof Ponian constate plus prosaïquement, en voyage en Europe *« de la Suède à Syracuse »*, une *« unification du continent vestimentaire, alimentaire, artistique »*, dans le domaine *« des mœurs »* comme dans le *« répertoire des images »* ou le champ des traductions littéraires. Mais il écarte le danger d'une *« uniformité »* car l'Europe, parallèlement, continue de connaître des processus de *« diversification »*, fût-ce en s'appauvrissant culturellement.

Tout en se réjouissant que l'Europe soit désormais tout entière convertie à la démocratie, Paul Thibaud, ancien directeur de la revue *Esprit*, s'inquiète de cette *« perte de diversité juridique »*, pourtant salutaire sur un Vieux Continent dont les pays sont devenus si solidaires que *« l'exil y est interdit »*. *« Où irait Victor Hugo aujourd'hui ? »* Pour fuir l'uniformité, Alain-Gérard Slama, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris – et qui ne croit pas, lui non plus, à la convergence des cultures –, préconise que l'Europe confronte ses stéréotypes, *« qu'elle se compare pour se rassurer »* et *« qu'elle se ressource en échangeant ses spécificités »*.

Vue d'ailleurs, l'Europe se pare d'autres vertus. L'essayiste tunisienne Hélé Béji lui trouve, comme indéniable critère de convergence, cette *« curieuse curiosité pour l'autre »*. Et elle déplore de voir s'affadir aujourd'hui sa vieille capacité à *« s'intéresser à autre chose qu'à elle-même »*, à *« dépasser son propre horizon »*. Elle s'alarme des risques d'un repli frileux de sa volonté, alors qu'*« elle doit, au contraire*, souligne Heinz Wismann, *s'exposer à l'altérité pour prouver qu'elle est encore vivante »*. *« Aucune culture n'est inoffensive*, ajoute Hélé Béji. *Toute culture peut devenir un facteur d'inhumanité »*.

Le dernier mot, provisoire, revient au représentant du plus – et du moins – européen des Etats du continent, la Suisse. Professeur de littérature rhéto-romane – l'une des langues dites mineures de la Confédération – à l'université de Zurich, Iso Camartin se veut le chantre d'une *« pratique quotidienne de la diversité »*, qu'il fonde sur le *« principe du bon voisinage »* comme stratégie de l'Europe future. *« Il faut être curieux du voisin*, dit-il, *mais aussi respecter l'énigme insoluble que son territoire abrite. Toutes les langues, petites ou grandes, ont la même dignité culturelle »*. Et il prône un régionalisme européen, intelligent et ouvert, où l'on pourrait *« penser d'une manière globale et agir d'une manière locale »*.

Jean-Pierre Langellier

PRÉCISION

RODIN

La photographie d'un bronze de Rodin, publiée dans notre édition datée dimanche 30 juin-lundi 1er juillet, pour illustrer l'exposition que la ville d'Avignon consacre actuellement au sculpteur, a été réalisée par Bruno Jarret.

FINANCE Le dollar a été la principale victime des secousses subies ces derniers jours par Wall Street. La devise américaine, qui a brutalement baissé mardi 16 juillet, était encore faible mercredi 17 juillet. ● LE BILLET VERT est tombé mardi jusqu'à 1,4692 mark, son cours le plus bas depuis trois mois, face à la monnaie allemande. Par rapport au franc, le dollar a cédé 16 centimes, passant d'un niveau de 5,14 à 4,98 francs avant de revenir mercredi à 5,03 francs. ● LA CHUTE DES ACTIONS AMÉRICAINES pourrait inciter la Réserve fédérale américaine (FED) à reporter le resserrement de sa politique monétaire. ● WALL STREET a connu mardi 16 juillet une séance folle marquée par des phases de panique et de redressement. L'indice Dow Jones a finalement regagné 9,25 points (0,17 %), mais l'ombre d'un krach a longtemps plané au-dessus de la Bourse américaine.

Les secousses de la Bourse new-yorkaise font rechuter le dollar

Le billet vert a perdu, mardi 16 juillet, 16 centimes face au franc. Il se retrouve à son plus bas niveau face au deutschemark depuis trois mois

LA TEMPÊTE qui a secoué Wall Street, mardi 16 juillet, a gravement affecté le marché des changes. Le billet vert est tombé jusqu'à 1,4692 mark, son cours le plus bas depuis trois mois face à la monnaie allemande. Face au franc, le dollar a cédé seize centimes, passant d'un niveau de 5,14 à 4,98 francs. La monnaie américaine a également reculé face à la devise nippone, se repliant de 110,50 yens à 108,22 yens. Mercredi matin 17 juillet, lors des premières transactions entre banques européennes, le dollar se reprenait légèrement, mais il restait faible, cotant 1,4840 mark, 5,03 francs et 109,20 yens.

Les inquiétants soubresauts de la Bourse new-yorkaise incitent les investisseurs internationaux à placer leurs capitaux en dehors des Etats-Unis, vers des places financières paraissant plus sûres. Pour ce faire, ils convertissent leurs dollars dans d'autres devises, ce qui fait baisser la monnaie américaine.

Le plongeon du dollar a également une origine monétaire. La chute des actions américaines pourrait en effet inciter la réserve fédérale américaine (Fed) à reporter le resserrement de sa politique monétaire.

INFLATION SAGE

Après l'annonce, vendredi 5 juillet, d'un nouveau recul du chômage, les analystes avaient anticipé un relèvement des taux directeurs de la Fed, destiné à freiner le rythme d'expansion de l'économie et à éviter l'apparition de tensions inflationnistes. Ils prévoyaient une hausse de 0,5 % du niveau des fonds fédéraux avant la fin du mois d'août, laquelle aurait rendu le dollar plus rémunérateur et plus attractif. Le scénario d'un durcissement de la politique monétaire aux Etats-Unis n'est plus aujourd'hui le plus probable. Il risquerait d'accélérer la chute de Wall Street et de transformer en véritable krach la correction actuelle. Certains analystes se demandaient même, mardi, si la Fed n'allait pas se retrouver dans l'obligation, comme elle l'avait fait lors du krach d'octobre 1987, d'injecter des liquidités pour aider le système financier à traverser cette passe difficile.

De surcroît, la destruction de richesses résultant de la baisse récente de Wall Street (500 milliards de dollars, 2 500 milliards de francs sont partis en fumée) contribuera à ralentir, de façon naturelle, la croissance de l'économie américaine. Le patrimoine financier des ménages américains se retrouve sérieusement amputé, ce qui pourrait freiner leurs dépenses de consommation. La Fed a du même coup moins de raisons économiques de relever ses taux, d'autant que l'inflation reste sage (les prix à la consommation ont progressé de 0,1 % au mois de juin aux Etats-Unis).

Des analystes estiment qu'une des causes des malheurs actuels de Wall Street et du dollar est à rechercher... au Japon et dans les craintes d'une hausse du taux d'escompte de la banque centrale ! Selon le quotidien *Yomiuri Shimbun*, la Banque du Japon serait, malgré les démentis gouvernementaux, sur le point de resserrer sa politique monétaire afin de tenir compte du vif rebond de l'économie. La donne monétaire et financière internationale s'en trouverait profondément bouleversée. Les investisseurs du monde entier ont en effet profité, au cours des dernières années, du niveau exceptionnellement bas des taux d'intérêt japonais (le niveau de l'escompte se situe à 0,5 %) pour y financer leurs achats de titres, et notamment d'actions américaines. Les perspectives de resserrement monétaire remettent en cause ce schéma de financement et incitent les gérants à solder aujourd'hui leurs positions.

Plongeon du billet vert



La rechute soudaine du dollar constitue une très mauvaise nouvelle pour les économies européennes. Elle risque d'handicaper les exportations des entreprises du vieux continent et de faire avorter la timide reprise qui était escomptée pour le second semestre. Petite consolation : le plongeon du billet vert pourrait débloquer la situation monétaire en Allemagne. La Bundesbank pourrait se décider, enfin, à réduire le taux de ses prises en pension (fixé à 3,30 % depuis le début du mois de février) afin de compenser l'impact récessif de la réévaluation du deutschemark.

Pierre-Antoine Delhommais

Wall Street cède à la panique avant de se reprendre

AU LENDEMAIN d'une baisse de 161 points (2,92 %) lundi 15 juillet, la Bourse de New York a connu mardi une séance folle marquée par des phases de panique et de redressement. A la clôture, l'indice Dow Jones a gagné 9,25 points (0,17 %) sur la veille, mais l'ombre d'un krach a plané toute la journée sur Wall Street. Le volume des transactions a atteint les niveaux records de 680 millions de titres échangés sur le « big board » et de 877 millions sur le Nasdaq, le marché électronique spécialisé dans les valeurs de haute technologie.

Tout avait bien commencé.

Une séance folle

HEURES 16 17 18 19 20 21 22

Dans la première heure, l'indice Dow Jones avait entamé une reprise assez nette, avec un gain de 46 points, soutenu par une série de publications de bons résultats financiers trimestriels par Eastman Kodak, General Motors, Citicorp et Caterpillar. Le marché obligataire se portait également très bien, après l'annonce en début de matinée d'une augmentation modeste (0,1 %) de l'indice des prix à la consommation en juin aux Etats-Unis.

Mais de mauvaises surprises provenant des comptes trimestriels d'Eli Lilly, de Wells Fargo et de Whirlpool ont totalement inversé la tendance. Wall Street est alors repartie brutalement à la baisse, perdant en début d'après-midi jusqu'à 167 points (3,01 %) dans une atmosphère électrique. *« Nous avons vu se multiplier des ventes en catastrophe »*, souligne Louis Todd, de la société de Bourse J.C. Bradford. A ce moment-là, vers 13 h 30 (19 h 30, heure de Paris), un certain nombre de maisons de titres ont décidé de reprendre les choses en main. Des ordres massifs d'achats donnés par ordinateurs ont à nouveau totalement inversé la tendance. Ils expliquent pour une bonne part le niveau record des échanges.

Le redressement par palier de l'indice a été impressionnant. Une demi-heure avant la clôture, le Dow Jones affichait un gain de 52 points (0,98 %) sur la clôture de la veille. Les coupe-circuit informatiques – qui se déclenchent quand les fluctuations de l'indice dépassent les 50 points –, qui avaient fonctionné à la baisse le matin, ont été mis en marche à la hausse. Du coup, l'ampleur de la progression s'est réduite dans les dernières minutes de cotation.

CORRECTION NÉCESSAIRE

La Bourse de New York sort d'une période exceptionnelle de hausse (55 % en 18 mois) qui avait attiré une masse croissante d'épargnants américains. La croissance américaine, la hausse continue des bénéfices des entreprises et la baisse des taux jusqu'à la fin de l'année 1995 ont justifié les perfomances de Wall Stret. Mais, de l'avis presque général des analystes, la hausse avait pris, au cours des derniers mois, un caractère spéculatif. La frénésie d'achat était surtout visible sur le Nasdaq et les valeurs de haute technologie. Une correction semblait indispensable. Elle est en cours puisque l'indice Dow Jones a cédé 2,01 % le 5 juillet, 1,48 % le 11 juillet et 2,92 % le 15 juillet. En un mois et demi, l'indice Nasdaq a perdu 15,7 % et le Dow Jones a abandonné 7,3 %. Depuis la guerre du Golfe, Wall Street n'avait pas subi une baisse d'une telle ampleur.

Cet ajustement est-il suffisant ? *« Il y a une bonne chance pour que nous ayons atteint mardi le plancher de la phase de correction »*, selon Richard Mac Cabe, de Merrill Lynch. Moins optimiste, Timothy Heekin, de Salomon brothers, estime *« que nous allons encore connaître plusieurs séances de très grande volatilité au rythme des surprises bonnes ou mauvaises des résultats trimestriels des entreprises »*.

En tout cas, la stabilisation mardi de Wall Street a permis aux places européennes et asiatiques de reprendre leurs esprits. La Bourse de Tokyo, qui avait cédé 1,67 % mardi, a fini sur une hausse symbolique de 0,03 %, mercredi 17 juillet. Les places européennes ont entamé la journée sur des progressions de l'ordre de 1%. Elles avaient été fortement secouées mardi 16 juillet. Francfort, Paris et Londres avaient perdu respectivement 3,17 %, 1,97 % et 1,78 %.

Eric Leser
(avec l'agence Bloomberg)

Un échec des négociations d'Eurotunnel avec ses banquiers n'est pas exclu

L'entreprise est écartelée entre ses 740 000 actionnaires et ses 225 banques

La tension monte autour d'Eurotunnel à l'approche du 31 juillet, date de la mission confiée aux deux mandataires *ad hoc*, Robert Badinter et Lord Wakeham, chargés de concilier les intérêts des 740 000 actionnaires d'Eurotunnel et de ses 225 banques créancières. Le marché boursier est optimiste : l'action, qui vaut 8,75 francs, a presque doublé depuis le mois d'avril. Pourtant, un échec des négociations reste possible.

POUR LES ESPRITS RATIONNELS, l'obtention d'un accord entre Eurotunnel et ses banquiers, ne fait pas de doute : tout le monde a à y gagner. La faillite signifierait la ruine quasi certaine des actionnaires. Les banques devraient passer des provisions massives sur leurs créances et affronter de multiples procédures en responsabilité, engagées par les actionnaires et les tribunaux. Mais dans ces négociations passionnées, la raison n'est pas certaine de l'emporter.

Plusieurs scénarios sont possibles. Le premier est la signature avant la fin du mois d'un pré-accord entre Eurotunnel et les représentants des créanciers (Crédit lyonnais, BNP, National Westminster, Midland). Cet accord devra ensuite être approuvé par les actionnaires d'Eurotunnel réunis en assemblée générale. Cette approbation n'est pas une simple formalité : les associations d'actionnaires étant désormais capables de réunir une minorité de blocage (*Le Monde* des 29-30 juin), rien ne peut se faire sans elles. Même difficulté chez les banquiers, qui doivent théoriquement approuver le plan à l'unanimité.

Soucieux de ne pas être désavoués par leurs mandants, les négociateurs adoptent actuellement une ligne dure, même si chacun s'accorde sur les grandes lignes de la restructuration. *« Un clash serait un bon moyen de se dédouaner vis-à-vis des parties que l'on représente »*, reconnaît un proche des négociateurs.

SOLUTIONS INTERMÉDIAIRES

Ce scénario provoquerait une nouvelle crise majeure. Ni la direction d'Eurotunnel, ni les banquiers ne voudront assumer la responsabilité d'un échec des négociations. Patrick Ponsolle, co-président d'Eurotunnel ne devrait pas déposer le bilan d'Eurotunnel immédiatement. *Ce serait rendre définitivement impossible tout accord amiable avec les banques.* Les banquiers ne devraient pas non plus exercer leur droit de substitution, qui leur permet de confisquer le tunnel et de l'exploiter jusqu'à complet remboursement de leur dû. Des solutions intermédiaires existent.

Première hypothèse, Robert Badinter et Lord Wakeham pourraient, à la demande d'Eurotunnel, être nommés médiateurs pour une période de trois mois. Ils auraient ce délai supplémentaire pour parvenir à un compromis, dans un cadre juridique plus strict que celui du mandat *ad hoc*.

Seconde possibilité, le tribunal de commerce de Paris pourrait, sur la demande officieuse d'Eurotunnel, hériter du dossier. *« Le tribunal pourrait se saisir d'office et nommer un magistrat enquêteur chargé de vérifier si Eurotunnel est en cessation de paiements »*, explique Me Georges Berlioz, avocat de l'association des actionnaires d'Eurotunnel (Adacte). Cette procédure marquerait le début d'un compte à rebours avant la faillite et laisserait aux parties quelques semaines pour parvenir à un accord.

Faute de compromis, le tribunal de commerce devra placer Eurotunnel en redressemenent judiciaire. L'imbroglio juridique sera alors total : *« Immédiatement, les banquiers voudront exercer leur droit de substitution, tandis que les Anglais contesteront la compétence du tribunal de commerce de Paris »*, prédit Christian Cambier, président de l'association pour l'action Eurotunnel.

Deux hypothèses, nécessairement simplificatrices. Les banquiers se saisissent du tunnel et en vertu du traité de Cantorbéry signé entre la France et la Grande Bretagne en 1986, la loi française sur les faillites ne s'applique pas à Eurotunnel : ils se débrouillent entre eux pour restructurer la dette et rendent le tunnel aux actionnaires dans dix, vingt, trente ou quarante ans. C'est la thèse des banquiers.

Seconde hypothèse, la loi sur les faillites s'applique. S'ouvre une période dite d'observation, qui peut durer vingt mois, pendant laquelle Eurotunnel ne rembourse pas ses créanciers. Trois solutions se présentent. Première possibilité, Eurotunnel est liquidé et ses actifs sont vendus aux enchères. Ce scénario est improbale, l'entreprise Eurotunnel dégageant des bénéfices d'exploitation. Deuxième solution, la cession : Eurotunnel est vendu à un opérateurs, qui rachète l'entreprise – sans ses dettes – pour 20 à 30 milliards de francs. Les actionnaires ne récupèrent rien et les banquiers se partagent les miettes. *« Ils devront attendre cinq à dix ans avant de récupérer le moindre centime »*, explique Me Georges Berlioz. Troisième solution, le plan de continuation : les banquiers acceptent de restructurer la dette et l'entreprise conserve ses actionnaires existants. Me Berlioz estime ainsi que cette procédure pourrait permettre de diviser par deux la dette du tunnel : annulation d'une partie des intérêts par le tribunal, condamnation des banques à rembourser les dettes pour avoir soutenu abusivement Eurotunnel, etc. Le projet peut apparaître séduisant pour des actionnaires qui n'ont plus grand chose à perdre, mais le pari est à haut risque, tant sont grandes les incertitudes judiciaires.

Arnaud Leparmentier

Kirk Kerkorian rachète les studios MGM

Le milliardaire a réalisé l'opération pour 6 milliards de francs, la moitié du prix qu'avait payé le Crédit lyonnais

C'EST LE CANDIDAT-SURPRISE au rachat de la Metro Goldwyn Mayer/United Artists (MGM/UA) (*Le Monde* du 17 juillet) qui a remporté la « vente aux enchères » organisée par le Crédit lyonnais.

A l'issue du conseil d'administration qui s'est tenu mardi 16 juin à Paris, le Consortium de réalisation (CDR), organisme chargé de vendre les actifs non stratégiques de la banque nationalisée, a confirmé l'opération réalisée pour la somme de 1,3 milliard de dollars (près de 6 milliards de francs), à l'équipe d'encadrement de la MGM/UA. Le président actuel de MGM/UA, Frank G. Mancuso, soixante-trois ans, fut judicieusement embauché en 1993 par le Crédit lyonnais pour redresser le studio. L'offre est financée par Tracinda Corp, la société de Kirk Kerkorian, et par Seven Network, un groupe de télévision australien. Seven Network apporte 300 millions de dollars (1,5 milliard de francs) et aura le même nombre de sièges que Kirk Kerkorian au conseil d'administration, qui investirait 700 millions de dollars. L'équipe d'encadrement aura une participation minoritaire au capital.

M. Kirkorian est le principal actionnaire de Chrysler et un gros investisseur à *Las Vegas* (où Tracinda a construit le MGM Grand, le plus grand hôtel du monde). Sa fortune est estimée à 2 milliards de dollars par le magazine *Forbes*.

UNE TROISIÈME FOIS

Apparemment la banque française a passé l'éponge sur ses démêlés légaux avec M. Kerkorian, qu'elle avait poursuivi en justice pour avoir quelque peu embelli le bilan du studio vendu à Giancarlo Parretti en 1990. M. Kerkorian avait contre-attaqué avant de négocier un accord à l'amiable dont les termes ont été tenus secrets, M. Kerkorian ayant sans doute versé un dédommagement à la banque.

Kirk Kerkorian a acheté le studio une première fois en 1969 puis l'a vendu en 1986 à Ted Turner. Il l'a racheté à nouveau, sans le catalogue de films, pour le céder à Giancarlo Parretti en 1990, financé par le Crédit lyonnais. Au terme d'une décision de justice, la banque française a récupéré ensuite les studios en quasi-faillite. Une aventure qui a coûté à la banque publique entre 12 et 15 milliards de francs.

« Je suis très heureux de cette bonne nouvelle, a déclaré mardi Kirk Kerkorian, qui cherche à améliorer sa réputation de « liquidateur » de la MGM ; *si cette équipe-là avait été en place en 1990, je n'aurais jamais vendu le studio. Je suis très désireux de poursuivre les efforts de Frank Mancuso pour reconstruire ce grand studio. »*

Face aux concurrents malheureux (Polygram, NewsCorp., Morgan Creek), l'offre menée par Frank Mancuso avait l'avantage d'être sans conditions suspensives et payable immédiatement : la transaction finale devrait intervenir avant la mi-septembre. Les autres candidats avaient tous émis des offres assorties de restrictions. Polygram, par exemple, conditionnait son offre à l'abolition du contrat vidéo qui oblige MGM à passer par Warner (Ted Turner) pour distribuer ses films en cassette.

Le légendaire studio, fondé en 1924, mais dont l'activité est actuellement au ralenti faute de crédits de fonctionnement, va pouvoir reprendre sa production immédiatement puisque les nouveaux investisseurs s'engagent à avancer des fonds avant même la conclusion de la transaction.

Le choix du CDR sera sûrement bien reçu à Hollywood où Frank Mancuso jouit d'une excellente réputation et où on voit d'un bon oeil que le redresseur de la MGM (*GoldenEye*, *The Birdcage* furent de très gros succès au box-office) puisse poursuivre sa tâche.

Claudine Mulard

COMMENTAIRE

SÉRIE B

Treize milliards de francs engloutis. Six milliards « récupérés ». Les folies hollywoodiennes du Crédit lyonnais, qui ont largement contribué à sa déroute viennent de trouver un épilogue bien peu glorieux. Le célèbre studio de cinéma vient d'être cédé pour la moitié du prix qu'il a coûté. Une précipitation que ne justifie plus la législation américaine. Elle interdisait à la banque de conserver le major au-delà de mai 1997, mais la MGM a été transférée en 1995 au Consortium de réalisation (CDR).

Plus extravagant encore, Kirk Kerkorian, l'homme qui a su le mieux « plumer » la MGM et manipuler les équipes du Crédit lyonnais, réapparaît comme co-acquéreur du studio. Son coup de maître a été réalisé avec son compère Giancarlo Parretti en 1990. Pour procurer à l'homme d'affaires italien une partie des fonds nécessaires à l'acquisition du studio, M. Kerkorian, déjà patron de la MGM, avait ruiné le major.

La hache de guerre a beau avoir été enterrée entre la banque publique et M. Kerkorian depuis la transaction signée au début de l'année pour mettre fin aux procédures judiciaires en cours ; Michel Rouger, président du CDR et conseillé par la Banque Lazard a beau soutenir que la vente *« est un pas important dans le processus de réalisation des actifs du Crédit lyonnais »*, la fin du feuilleton MGM/Lyonnais relève tout de même d'une mauvaise série B.

Babette Stern

Londres autorise les compagnies de ferries trans-Manche à se rapprocher

PLUS DE CONCURRENCE sauvage aux portes du Royaume. Le gouvernement britannique a annoncé, mardi 16 juillet, qu'il allait lever l'interdiction faite, depuis 1979, aux compagnies de ferries trans-Manche britanniques de s'entendre sur les prix. Malmenées par l'ouverture du tunnel sous la Manche qui, en deux ans, a conquis 40 % du trafic entre Calais et Douvres, les ferries – le britannique P&O (30 % du marché), le suédois Stena (20 % du marché), les français Sea France et Britanny Ferries, le britannique Hoverspeed et le finlandais Sally Line – se sont livrés à une guerre des prix sans merci, doublée d'une course à l'amélioration du service (confort, capacité, fréquence).

Conséquence, le leader géant P&O Ferry a vu fondre ses profits. Ils sont passés de 113 millions de livres en 1994 à 75 millions de livres en 1995 (600 millions de francs). Les analystes financiers, qui tablent sur un résultat ramené à 30 millions de livres cette année, en viennent à s'interroger sur la viabilité du conglomérat britannique (transport maritime par conteneurs, croisières, construction, immobilier, organisation de salons).

En annulant, dans la foulée, l'interdiction faite en 1982 à P&O et Stena de jumeler leurs services, le gouvernement britannique ouvre la voie à tous les types de rapprochement, qui seront dorénavant examinés à l'aune du droit commun de la concurrence. P&O n'exclut pas l'hypothèse d'une fusion. Stena a fait part de son intérêt pour la mise en commun des services offerts et annonce qu'il est *« d'accord pour engager les discussions »* si P&O le lui demande. Sea France (filiale de la SNCF), qui a rompu son alliance avec Stena l'an dernier (du nom de Sealink), s'est déclaré ouvert à un rapprochement avec un britannique. Britanny Ferries, dont le siège est à Roscoff et qui exploite des lignes à l'ouest de la Manche, est dans une situation financière délicate. L'initiative de Londres, si elle donne lieu à la constitution d'un groupe anglais puissant, est de nature à inquiéter ses responsables, sauf si elle débouche sur une rationalisation des flottes.

Eurotunnel a favorablement accueilli la décision du gouvernement britannique, estimant *« qu'il y avait actuellement trop de capacité et trop d'acteurs »*, même si le trafic trans-Manche est passé de 21 millions de passagers en 1988 à 35 millions de francs en 1995.

C. J.

Les grandes alliances dans les télécommunications rencontrent le scepticisme des clients

Bruxelles devait donner son aval à la création d'Atlas

***ATLAS**, société* commune à France Télécom et Deutsche Telekom, et Global One, le prolongement de cette alliance à l'américain Sprint, devaient recevoir, mercredi 17 juillet, le feu vert de la Commission européenne. Opérationnelle depuis début 1996, Global One compte réaliser 4,3 milliards de francs de chiffre d'affaires, pour sa première année d'activité, sur un marché des services de télécommunications internationaux aux entreprises. Sur ce domaine deux autres gros concurrents se sont constitués : le britannique BT et l'américain MCI au sein de la société Concert ; le groupe américain AT&T et sa structure WorldPartners qui fédère plusieurs groupes en Europe (Unisource, Générale des eaux) et dans le Sud-Est asiatique. Scitor, créée par Sita, la coopérative mise en place par le secteur du transport aérien pour gérer leurs besoins de communication, est également présente sur ce marché.

Ces acteurs visent à répondre au besoin des grandes entreprises internationalisées de sous-traiter à un opérateur unique la gestion de leurs besoins internes de télécommunications, tout particulièrement de téléphonie. Responsable d'une étude réalisée auprès des grandes entreprises européennes début 1996, Khaled Zourray, analyste à l'Idate (Institut de l'audiovisuel et des télécommunications en Europe) souligne que *« 83 % des grandes entreprises européennes réclament une offre de services gérée de bout en bout par un interlocuteur unique, sachant que, pour 40 % d'entre elles, la part du trafic international dans le budget télécommunications est supérieure à 30 % »*.

« SENTIMENT DE FLOU »

L'analyse menée par l'Idate relève un paradoxe : les grandes entreprises européennes sont sceptiques face aux alliances qui ont vu le jour. *« Elles s'interrogent sur l'effet néfaste sur la concurrence que pourrait avoir la constitution de ces mastodontes, craignent leur manque de souplesse et soulignent le problème de la qualité des réseaux et des services qui ne sont pas réellement sans couture »*, explique M. Zourray. Le dernier point constitue le problème principal : la couverture géographique est insatisfaisante car il n'est pas envisageable d'investir pour disposer d'infrastructures partout où les clients peuvent le réclamer. La solution passe par des partenariats locaux – un opérateur sert de relai commercial – avec ce que cela veut dire comme problèmes d'interconnexion entre les réseaux. *« Cela peut se traduire par des limites sur les débits proposés et par un manque de clarté sur la gestion du réseau pour le client »*, indique M. Zourray, qui estime que ces éléments peuvent contribuer au scepticime des entreprises. *« Les grands comptes ont parfois un sentiment de flou sur certaines offres. »*

Les alliances étant récentes, *« cela va évoluer »*, assure M. Zourray, pour qui, *« d'ici à un an, la qualité de services, liée à une meilleure intégration des réseaux, sera quasi identique entre opérateurs »*, la différence devant alors se faire essentiellement au niveau des prix.

Pour compenser, certains, comme Global One, entendent jouer sur les volumes en ouvrant leurs infrastructures à d'autres opérateurs (support au trafic de transit international) et en attaquant la clientèle des particuliers en déplacement. *« Les opérateurs qui survivront seront ceux qui auront la capacité de développer un marché de masse, mais aussi de convaincre très vite du sérieux et de la qualité de leur offre »*, conclut l'étude de l'Idate.

Philippe Le Cœur

France Télécom veut sortir du capital de Thomson et de Bull

PAR LA VOIX de Jean-Jacques Damlamian, directeur de la branche développement, France Télécom a indiqué, le 16 juillet, qu'il n'a pas vocation à rester au capital de Thomson et de Bull. L'exploitant téléphonique, qui doit lui-même être partiellement privatisé, attend la privatisation des deux groupes. *« Si les conditions sont bonnes, nous sommes partisans de nous séparer »*, a souligné M. Damlamian.

M. Damlamian a confirmé, d'autre part, la volonté de voir le CNET (Centre national d'études des télécommunications), l'organisme de recherche du groupe, se désengager des deux GIE montés dans les semi-conducteurs avec SGS-Thomson et le CEA (*Le Monde* du 14 février). *« Ce n'est pas le cœur de notre métier. Aucun opérateur n'a d'investissement direct dans la fabrication de composants. »*

RÉORGANISATION DE LA RECHERCHE

Dès le 1er janvier 1997, France Télécom va réorganiser le CNET. L'effort de recherche interne devrait être maintenu (2,9 milliards de francs en 1995) ainsi que les effectifs du CNET (4 300 personnes). Tout dépendra, toutefois, de la santé financière de l'exploitant téléphonique français. Des *« ajustements entre les différents domaines d'activité »* ne sont pas exclus, a expliqué le directeur du CNET, Michel Feneyrol.

Le CNET, où un niveau hiérarchique sera supprimé, devra cependant se montrer plus efficace et réduire le temps nécessaire au développement de nouveaux services et produits. Aux directions régionales sont substituées sept directions thématiques, autour de deux thèmes principaux : les nouveaux services (services vocaux, services aux entreprises, mobilité et système radio, diffusion et multimédia) et les réseaux (développement de la fibre optique dans les réseaux d'accès, architecture avec le développement des réseaux intelligents, amélioration de la qualité et du service après-vente).

Annie Kahn

■ **SEMA GROUP : la société franco-britannique de services informatiques** a annoncé, le 17 juillet, l'acquisition, pour 520 millions de francs, de 75 % du capital de la société italienne Syntax, filiale d'Olivetti (720 millions de francs de chiffre d'affaires), ainsi qu'une augmentation de capital de 802 millions de francs.

■ **ING : la banque néerlandaise et Deutsche Morgan Grenfell (DMG)** sont sur le point de signer un accord. DMG versera 25 à 50 millions de francs de dommages et intérêts à ING Barings pour lui avoir débauché brutalement quarante opérateurs en juin. – *(corresp).*

■ **AIR FRANCE : la Commission européenne** devrait autoriser, le 24 juillet, une partie du versement d'une troisième et dernière tranche d'aide de l'Etat (5 milliards de francs sur un total de 20 milliards) à la compagnie aérienne Air France : 4 milliards seraient d'abord versés, le solde étant provisoirement bloqué en attendant la mise en œuvre complète du plan de restructuration d'Air France.

■ **TRANSPORT AÉRIEN : l'Allemagne va établir une liste noire** des compagnies charters étrangères dont les appareils présentent de lourds manquements aux règles de sécurité. Ces mesures interviennent après l'accident d'un boeing de la compagnie turque Birgen Air en février (cent quatre-vingt-six morts).

■ **KIA : le constructeur automobile sud-coréen** a signé un accord avec son homologue turc Ihlas Motor, basé à Istanbul, pour la fabrication conjointe de voitures de marque KIA (35 000 véhicules par an à partir de 1998). Le coût du projet est évalué à 50 millions de dollars (250 millions de francs).

■ **SANOFI : le groupe pharmaceutique**, filiale d'Elf-Aquitaine, a annoncé, le 16 juillet, l'acquisition du laboratoire américain Bock Pharmacal Company (chiffre d'affaires de 100 millions de dollars). Sanofi entend développer son réseau de distribution aux Etats-Unis.

■ **LE DOLLAR était en baisse, mercredi 17 juillet, en fin d'après-midi sur le marché des changes de Tokyo, où il s'échangeait à 109,28 yens, contre 110,18 yens mardi soir.**

■ **L'OR a ouvert en baisse, mercredi, sur le marché international de Hongkong. L'once s'échangeait à 383,60 - 383,90 dollars, contre 384,65 - 384,95 dollars la veille en clôture.**

■ **LE PREMIER MINISTRE japonais, Ryutaro Hashimoto, a écarté l'idée d'une hausse prochaine du taux d'escompte de la Banque du Japon, démentant ainsi les rumeurs.**

■ **LA BOURSE DE PARIS a une nouvelle fois terminé en baisse mardi. L'indice CAC 40 a perdu 1,97 %, à 1 989,51 points. Il gagne désormais 6,28 % depuis le 1er janvier.**

■ **L'INDICE DOW JONES s'est stabilisé en légère hausse (+ 0,17 %), mardi, à 5 358,76 points, après avoir perdu jusqu'à 3 % au cours de la journée.**

LES PLACES BOURSIÈRES

CAC 40 ↘ Clôture | CAC 40 ↘ 1 mois | CAC 40 ↗ 1 an | MIDCAC ↘ 1 mois

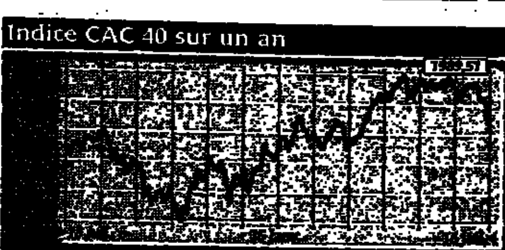
NEW YORK ↘ DOW JONES | LONDRES ↘ FT 100 | MILAN → MIB 30 | FRANCFORT ↘ DAX 30

Reprise à la Bourse de Paris

LA BOURSE DE PARIS tentait de recupérer une partie de ses pertes de mardi et en fin de matinée mercredi l'indice CAC 40 s'adjugeait 0,43 % sans pour autant repasser au dessus de la barre des 2 000 points, dans un marché toujours sur le qui-vive. L'indicateur s'inscrivait à 1 997,96 points vers 12 h 10 après avoir ouvert sur une note nettement plus haussière (+ 0,86 %). Par la suite, les gains se sont réduits, *« le marché parisien craint toujours le pire à Wall Street et n'a pas suffisamment confiance dans la capacité de rebond du marché financier américain »*, soulignait un boursier. A Wall Street mardi soir, la hausse s'est révélée modeste à l'issue d'une séance très mouvementée et le Dow Jones a gagné + 0,17 % alors que le Nasdaq est resté baissier (– 0,63 %).

Selon un gérant parisien, le marché parisien devrait récupérer durablement le niveau des 2 000 points et profiter par la suite d'une réallocation d'actifs en provenance des Etats-Unis. Selon lui, la bonne résistance du marché obligataire où le contrat notionnel septembre était quasi stable était toujours un signe encourageant.

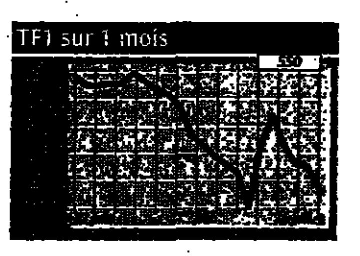
Les échanges étaient modestes mercredi dans la matinée avec 1,4 milliard de francs échangés sur le règlement mensuel, dont 1 milliard de francs sur les valeurs du CAC 40.



CAC 40 5 jours

TF 1, valeur du jour

LE TITRE TF 1, coté au second marché de la Bourse de Paris, a enregistré un recul de 1,78 %, à 550 francs, le mardi 16 juillet. La valeur a reculé dans le sillage de la cote, en retrait cul de près de 2 % à la clôture, mais aussi en raison d'une information publiée par le quotidien *Le Figaro*, selon laquelle le Conseil supérieur de l'audiovisuel souhaite soumettre les chaînes commerciales à des obligations de service public. M 6 a également été pénalisée, son titre cédant 1,47 %. Avec un gain de 4,7 % depuis le début de l'année, TF 1 fait presque jeu égal avec la performance de la Bourse de Paris.



PRINCIPAUX ÉCARTS AU RÈGLEMENT MENSUEL

HAUSSES, 11 h 06	Cours au 17/07	Var. % 16/07	Var. % 31/12
Moulinex	95,90	+5,96	+43,13
Elf Gabon	1010	+4,72	+17,57
Primagaz	537	+4,67	+38,04
BIC	671	+4,03	+34,73
Groupe Andre S.A.	400	+3,88	+12,83
BIS	520	+3,58	+43,25
Comptoir Entrep.1	10,50	+3,44	+24,85
UAP	101,70	+3,34	–20,48
Dassault Electro	320	+3,39	+97,65
GTM-Entrepose	329	+3,13	–4,22
BAISSES, 11 h 06			
Eiffage	466,30	–9,98	–29,72
Cipe France Ly #	458	–4,22	+55,78
Gr.Zannier (Ly) #	99,50	–3,86	+68,64
Sélectibanque	96,30	–3,50	–3,79
Damart	3760	–3,09	–3,44
Eramet	319,90	–2,26	–0,03
Sade (Ny)	172	–1,71	–1,20
Labinal	721	–1,63	+32,78
Colas	850	–1,62	+3,65
Pechiney	201,80	–1,56	+18,84

VALEURS LES PLUS ACTIVES

SÉANCE, 11 h 06	17/07 Titres échangés	Capitalisation en KF
Pinault-Prin.Red.	27236	43024870
Total	93179	33752747,40
Paribas	78323	23540168,70
L'Oreal	14825	22735378
UAP	214707	21788564,10
Alcatel Alsthom	51403	21287165,20
LVMH Moet Vuitton	17711	20378030
Elf Aquitaine	51588	18334764
Eaux (Gle des)	35311	18193615
Carrefour	6228	16618209

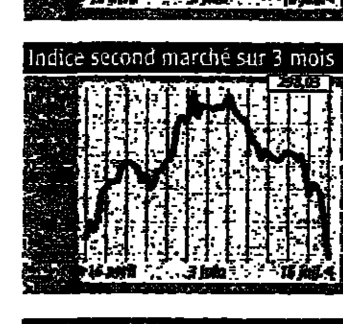
PRINCIPAUX ÉCARTS AU SECOND MARCHÉ

HAUSSES, 11 h 06	Cours au 17/07	Var. % 16/07	Var. % 31/12
Dapta-Mallinjoud	16,60	+4,73	+26,71
Hermes internat.1#	1240	+4,55	+34,78
Vilmorin et Cie #	500	+4,76	+30,20
M6-Metropole TV	556	+3,92	+34,95
Gebo Industries #	662	+3,27	—
BAISSES, 11 h 06			
Cardif SA	668	–4,63	+43,71
Flammarion S.A.	280	–3,44	—
Moneyline #	238	–2,85	—
Rallye(Cathiard)Ly	180,80	–2,79	+29,61
Penauille Poly.CB#	686	–2,59	+46,42

INDICES SBF 120-250, MIDCAC ET SECOND MARCHÉ

	16/07	15/07	Var. %
Ind. gén. SBF 120	1405,70	1434,52	–2,01
Ind. gén. SBF 250	1363,19	[illegible]	–2
Ind. Second Marché	298,03	[illegible]	–1,13
Indice MidCac	1265,41	1297,27	–2,46
Valeurs indus.	1543,31	[illegible]	–1,95
1 - Energie	1462,96	1483,68	–1,40
2 - Produits de base	1466,01	1488,86	–1,54
3 - Construction	1490,14	[illegible]	–1,42
4 - Biens d'équip.	1047,98	1079,65	–2,93
5 - Automobile	1688,36	[illegible]	–1,93
6 - Biens consom.	2531,09	2596,23	–2,53
7 - Indus. agro-alim.	1460,71	1483,06	–1,51
Services	1563,04	1595,42	–2,03
8 - Distribution	2888,77	2946,52	–1,96
9 - Autres services	1044,05	1066,40	–2,10
Sociétés financières	988,79	[illegible]	–2,08
10 - Immobilier	670,92	[illegible]	–0,44
11 - Services financ.	961,64	983,95	–2,27
12 - Sociétés invest.	1313,43	[illegible]	–2,18

Indice SBF 250 sur 3 mois



Indice MidCac sur 1 mois

Rétablissement à Wall Street

LA BOURSE DE TOKYO a terminé la séance du mercredi 17 juillet sur un statu quo. L'indice Nikkei a gagné 6,53 points, à 21 412,88 points, après avoir abandonné 347 points le mardi 16 juillet.

La veille, à Wall Street, les investisseurs ont cédé à la panique – la cote perdant près de 3 % en séance –, avant de reprendre leurs esprits. Après avoir fluctué entre 5 182 et 5 402 points, le Dow Jones a terminé la séance sur un gain de 9,25 points, à 5358,76 points, mettant temporairement un terme à une descente aux enfers qui s'était notamment traduite par une baisse de 2,9 % lundi. Quelque 896 millions de titres ont été échangés à l'occasion de cette séance mémorable, ce qui constitue un record historique. La bonne tenue du marché obligataire, où l'emprunt de référence à trente ans s'est détendu à 7,03 %, contre 7,08 % lundi, a peut-être contribué au spectaculaire retournement de tendance de Wall Street. Les investisseurs ont pris acte de la maîtrise de l'inflation au mois de juin, avec une hausse des prix de détail limitée à 0,1 %, alors que les économistes tablaient sur 0,2 %.

INDICES MONDIAUX

	Cours au 16/07	Cours au 15/07	Var. en %
Paris CAC 40	1989,51	[illegible]	–2,01
New-York/DJ indus.	5346,55	[illegible]	–0,06
Tokyo/Nikkei	22348	[illegible]	+2,66
Londres/FT100	3631,70	[illegible]	–1,83
Francfort/Dax 30	2469,79	[illegible]	–3,27
Frankfort/Commer.	877,29	[illegible]	–2,51
Bruxelles/Bel 20	2063,83	[illegible]	—
Bruxelles/Général	1753,40	[illegible]	—
Milan/MIB 30	984	[illegible]	—
Amsterdam/Gé. Cbs	361,20	[illegible]	–2,41
Madrid/Ibex 35	350,92	[illegible]	–2,10
Stockholm/Affarsal	1494,74	[illegible]	—
Londres FT30	2679,70	[illegible]	–1,62
Hong Kong/Hang S.	10628	[illegible]	–1,62
Singapour/Strait t	2179,45	[illegible]	–0,06

NEW YORK
Les valeurs du Dow-Jones

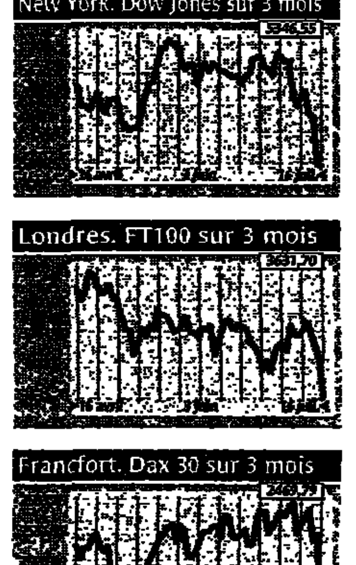
	16/07	16/07
Alcoa	56,50	55,75
American Express	41,37	41
Allied Signal	54	54,50
AT & T	56,50	56,37
Bethlehem	10,25	10,37
Boeing Co	83,37	86,75
Caterpillar Inc.	65,37	63,75
Chevron Corp.	57,87	59,25
Coca-Cola Co	46,25	45,50
Disney Corp.	55,87	54,75
Du Pont Nemours&Co	74,25	75,62
Eastman Kodak Co	70,37	67,12
Exxon Corp.	86,25	88,37
Gén. Electric Co	81,87	81,37
Goodyear T & Rubbe	44,37	44,12
IBM	92,25	90,87
Intl Paper	39,37	39,62
J.P. Morgan Co	82,50	81,87
Mc Don Dougl	46	46,75
Merck & Co.Inc.	60,75	62,25
Minnesota Mng.&Mfg	62,12	64
Philip Moris	99,12	100,62
Procter & Gamble C	85,37	84,12
Sears Roebuck & Co	43,75	42,87
Texaco	86,62	87,25
Union Carb.	38,12	38,12
Utd Technol	106,37	107,12
Westingh. Electric	16,12	16,62
Woolworth	20,12	20,50

LONDRES
Sélection de valeurs du FT 100

	16/07	15/07
Allied Lyons	4,22	4,32
Barclays Bank	7,83	7,94
B.A.T. industries	4,85	4,84
British Aerospace	9,31	9,40
British Airways	5,12	5,22
British Gas	1,84	1,90
British Petroleum	5,86	5,92
British Telecom	3,52	3,54
B.T.R.	2,32	2,36
Cadbury Schweppes	4,93	5,02
Eurotunnel	1,07	1,07
Forte	3,70	3,50
Glaxo	8,66	8,72
Grand Metropolitan	4,18	4,35
Guinness	4,64	4,68
Hanson Plc	1,61	1,67
Great Ic	6,30	6,46
H.S.B.C.	9,89	10,14
Impérial Chemical	– 7,89	8,01
Legal	6,82	6,88
Marks and Spencer	4,65	4,77
National Westminst	6,14	6,25
Peninsular Orienta	4,98	4,89
Reuters	7,16	7,33
Saatchi and Saatch	1,08	1,12
Shell Transport	9,18	9,37
Tate and Lyle	4,52	4,60
Univeler Ltd	12,42	12,60
Zeneca	13,86	14,16

FRANCFORT
Les valeurs du Dax 30

	16/07	15/07
Allianz Holding N	2550	2627
Basf AG	41	43,50
Bayer AG	50,45	53,27
Bay hyp&Wechselbk	40,20	41,39
Bayer Vereinsbank	47,45	48,87
BMW	843,50	855
Commerzbank	323	329,20
Continental AG	23	23,30
Daimler-Benz AG	78,45	80,05
Degussa	498	506,50
Deutsche Babcock A	67,70	68,80
Deutsche Bank AG	72,10	74,29
Dresdner BK AG FR	38,15	39,45
Henkel VZ	61,30	62,60
Hoechst AG	49,85	52,15
Karstadt AG	544	559,50
Kaufhof Holding	561	579
Linde AG	923	942,50
DT. Lufthansa AG	210	216,50
Man AG	373	384
Mannesmann AG	536	548
Mettallges AG	24,95	26,20
Preussag AG	365,10	369,90
Rwe	54,20	55,85
Schering AG	101	103,40
Siemens AG	78,75	80,45
Thyssen	272,20	277
Veba AG	75,90	78,10
Viag	577,40	587,50
Wellag AG	807	835



Francfort, Dax 30 sur 3 mois

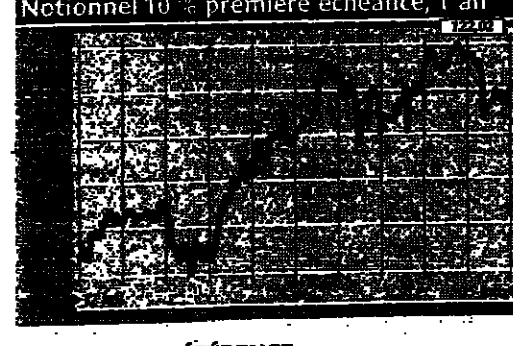
LES TAUX

PARIS → Jour le jour | PARIS ↗ OAT 10 ans | NEW YORK ↗ Jour le jour | NEW YORK ↗ Bonds 10 ans | FRANCFORT → Jour le jour | FRANCFORT ↗ Bonds 10 ans

Nouvelle hausse du Matif

LE CONTRAT NOTIONNEL du Matif, qui sert à mesurer la performance des emprunts d'Etat français, a ouvert en hausse mercredi 17 juillet. L'échéance septembre du contrat gagnait 10 centièmes à 122,20 dès les premiers échanges.

La veille, le contrat notionnel avait déjà terminé en hausse de 20 centièmes à 122,10. Ce dernier a profité de la bonne orientation de l'obligataire américain épargné par la chute de Wall Street et dopé par l'indice des prix à la consommation de juin annoncé en hausse de 0,1 %, progression inférieure aux prévisions des analystes (+0,2 %). Ce qui a rassuré les marchés sur les risques d'une surchauffe économique. Le rendement des emprunts d'Etat américain à trente ans s'est ainsi détendu en clôture à 7,03 %, contre 7,11 % en début de journée avant la publication du chiffre.



LES TAUX DE RÉFÉRENCE

TAUX 16/07	Taux jour le jour	Taux 10 ans	Taux 30 ans	Indice des prix
France	3,60	[illegible]	7,30	[illegible]
Allemagne	3,25	[illegible]	7,23	[illegible]
Grande-Bretagne	5,63	[illegible]	8,21	[illegible]
Italie	9,18	[illegible]	9,70	[illegible]
Japon	0,50	[illegible]	—	[illegible]
Etats-Unis	5,19	[illegible]	7,09	[illegible]

MARCHÉ OBLIGATAIRE DE PARIS

TAUX DE RENDEMENT	Taux au 16/07	Taux au 15/07	Indice (base 100 fin 95)
Fonds d'État 3 à 5 ans	NC	[illegible]	NC
Fonds d'État 5 à 7 ans	NC	[illegible]	NC
Fonds d'État 7 à 10 ans	NC	[illegible]	NC
Fonds d'État 10 à 15 ans	NC	[illegible]	NC
Fonds d'État 20 à 30 ans	NC	[illegible]	NC
Obligations françaises	NC	[illegible]	NC
Fonds d'État à TME	NC	[illegible]	NC
Fonds d'État à TRE	NC	[illegible]	NC
Obligat. franç. à TME	NC	[illegible]	NC
Obligat. franç. à TRE	NC	[illegible]	NC

LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,75 %)

	Achat 16/07	Vente 16/07	Achat 15/07	Vente 15/07
Jour le jour	[illegible]	—	[illegible]	—
1 mois	[illegible]	3,79	[illegible]	3,75
3 mois	[illegible]	3,89	[illegible]	3,82
6 mois	[illegible]	4,03	[illegible]	3,94
1 an	[illegible]	4,25	[illegible]	4,20
PIBOR FRANCS				
Pibor Francs 1 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Francs 3 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Francs 6 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Francs 9 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Francs 12 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
PIBOR ÉCU				
Pibor Écu 3 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Écu 6 mois	[illegible]	—	[illegible]	—
Pibor Écu 12 mois	[illegible]	—	[illegible]	—

MATIF

Échéances 16/07	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
NOTIONNEL 10 %					
Sept. 96	103580	[illegible]	122,14	[illegible]	122,10
Déc. 96	1480	[illegible]	120,74	[illegible]	120,76
Mars 97	14	[illegible]	120,12	[illegible]	120,52
Juin 97	—	[illegible]	—	[illegible]	—
PIBOR 3 MOIS					
Sept. 96	30017	[illegible]	96,03	[illegible]	96,02
Déc. 96	20072	[illegible]	95,86	[illegible]	95,85
Mars 97	5217	[illegible]	95,63	[illegible]	95,62
Juin 97	1941	[illegible]	95,36	[illegible]	95,36
ÉCU LONG TERME					
Sept. 96	3416	[illegible]	90,90	[illegible]	90,90
Déc. 96	—	[illegible]	—	[illegible]	89

CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40

Échéances 16/07	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
Juillet 96	32689	[illegible]	2012	[illegible]	1988
Août 96	231	[illegible]	2008,50	[illegible]	1995,50
Sept. 96	1968	[illegible]	2022	[illegible]	2000,50
Déc. 96	51	[illegible]	2035	[illegible]	2020

LES MONNAIES

US/F ↘ 5,0920 | US/DM ↘ 1,4915 | US/¥ ↘ 109,1500 | DM/F ↗ 3,3902 | £/F ↘ 7,9190

La chute du dollar se poursuit

LE BILLET VERT continuait de céder un terrain non négligeable, mercredi 17 juillet, au cours des premières transactions. Le dollar s'échangeait à 5,0304 francs et 1,4842 deutschemark contre respectivement 5,0555 francs, et 1,4920 deutschemark dans les échanges interbancaires de mardi soir. En revanche, la devise américaine se stabilisait face au yen à 109,24 yens contre 109,20 yens mardi soir.

Déjà, la veille, le dollar avait chuté dans le sillage de Wall Street et les analystes ne cachaient pas leur pessimisme sur sa prochaine évolution, alors que le franc français cédait des fractions, résistant toutefois relativement bien à la tourmente générale. Le franc, qui avait mal débuté la journée, a réduit ses pertes en cours de séance, parvenant à terminer à 3,3890 francs, contre 3,3850 francs la veille.

MARCHÉ DES CHANGES À PARIS

DEVISES	cours BDF 16/07	% 15/07	Achat	Vente
Allemagne (100 dm)	339,0200	+0,14	326	350
Ecu	6,4020	–0,13	—	[illegible]
Etats-Unis (1 usd)	5,0920	–1,33	4,8500	5,4500
Belgique (100 F)	16,4575	+0,12	15,8800	16,9800
Pays-Bas (100 fl)	301,9100	+0,11	—	[illegible]
Italie (1000 lir.)	3,3320	–0,72	3,1400	3,6480
Danemark (100 krd)	87,9400	–0,10	83	93
Irlande (1 iep)	8,1440	–0,83	7,8800	8,6300
Gde-Bretagne (1 L)	7,9190	–0,92	7,6000	8,4080
Grèce (100 drach.)	2,1435	–0,44	1,9000	2,4080
Suède (100 krs)	76,0100	–0,84	72	82
Suisse (100 F)	412,8500	+0,26	396	420
Norvège (100 k)	78,8700	–0,51	75	84
Autriche (100 sch)	48,1740	+0,13	46,6000	49,7800
Espagne (100 pes.)	4,0175	–0,09	3,7500	4,3500
Portugal (100 esc.	3,2950	[illegible]	2,9500	3,6500
Canada 1 dollar ca	3,7065	–1,21	3,4500	4,0500
Japon (100 yens)	4,6439	–0,43	4,4500	4,8000
Finlande (mark)	111,3500	+0,03	105,5000	116,5000

PARITÉS DU DOLLAR

PARITÉS DU DOLLAR	17/07	16/07	Var. %
FRANCFORT : USD/DM	1,4915	1,5155	–1,61
TOKYO : USD/Yens	109,1500	[illegible]	–0,99

MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

DEVISES comptant :	demande	offre	demande 1 mois	offre 1 mois
Dollar États-Unis	5,1260	5,1255	5,1572	[illegible]
Yen (100)	4,6604	4,6579	4,6641	4,6590
Deutschemark	3,3913	3,3903	3,3850	3,3845
Franc Suisse	4,1107	4,1086	4,0976	4,0935
Lire ital. (1000)	3,3341	[illegible]	3,3595	[illegible]
Livre sterling	7,9750	7,9691	7,9988	7,9921
Peseta (100)	4,0179	4,0159	4,0240	4,0201
Franc Belge	16,466	16,484	16,437	[illegible]

TAUX D'INTÉRÊT DES EURODEVISES

DEVISES	1 mois	3 mois	6 mois
Eurofranc	3,69	3,78	3,87
Eurodollar	5,37	5,62	5,81
Eurolivre	5,69	5,62	5,62
Eurodeutschemark	3,31	[illegible]	3,31

L'OR

	cours 16/07	cours 15/07
Or fin (k. barre)	63400	63000
Or fin (en lingot)	63800	63400
Once d'Or Londres	382,75	384,25
Pièce française(20f)	362	364
Pièce suisse (20f)	367	365
Pièce Union lat(20f)	367	365
Pièce 20 dollars us	2435	2435
Pièce 10 dollars us	1350	1350
Pièce 50 pesos mex.	2365	2365

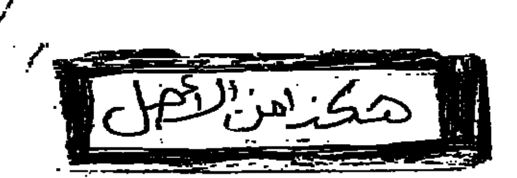
LE PÉTROLE

En dollars	cours 16/07	cours 15/07
Brent (Londres)	—	—
WTI (New York)	20,44	—
Crude Oil (New York)	19,99	—

LES MATIÈRES PREMIÈRES

INDICES	16/07	15/07
Dow-Jones comptant	215,20	215,55
Dow-Jones à terme	336,70	[illegible]
CRB	250,16	[illegible]
MÉTAUX (Londres)		**dollars/tonne**
Cuivre comptant	1934	[illegible]
Cuivre à 3 mois	1855	1872
Aluminium comptant	1425,50	1420
Aluminium à 3 mois	1459,50	1458
Plomb comptant	751	771
Plomb à 3 mois	765	780
Etain comptant	6190	6280
Etain à 3 mois	6235	6315
Zinc comptant	978	990,50
Zinc à 3 mois	1007	1017,50
Nickel comptant	6955	7170
Nickel à 3 mois	7058	7285

MÉTAUX (New-York)		$/once
Argent à terme	5,08	5,08
Platine à terme	396,50	[illegible]
Palladium	—	[illegible]
GRAINES, DENREES (Chicago)		**$/boisseau**
Blé (Chicago)	4,86	4,95
Maïs (Chicago)	5,12	5,40
Grain. soja (Chicago)	8,30	8,33
Tourt. soja (Chicago)	257,70	258,30
GRAINES, DENREES (Londres)		**£/tonne**
P. de terre (Londres)	—	[illegible]
Orge (Londres)	—	—
SOFTS		**$/tonne**
Cacao (New-York)	1318	[illegible]
Café (Londres)	1565	1583
Sucre blanc (Paris)	1517,96	[illegible]
OLEAGINEUX, AGRUMES		**cents/tonne**
Coton (New-York)	0,71	0,71
Jus d'orange (New-York)	1,23	[illegible]



RÈGLEMENT MENSUEL

MERCREDI 17 JUILLET

Liquidation : 24 juillet
Taux de report : 4,38
Cours relevés à 11 h 06

CAC 40 ↗ PARIS

+0,63 %

CAC 40 : 2001,99

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours	% + -	Paiement dernier coup. (1)
B.N.P. (T.P)	928	927	– 0,10	30/07/95
Cr.Lyonnais(T.P.)	802	809	+ 0,87	22/10/95
Renault (T.P.)	1700	1700	—	24/10/95
Rhone Poulenc(T.P)	1940	1968	+ 1,44	01/10/95
Saint Gobain(T.P.)	1166	1166	—	15/07/96
Thomson S.A (T.P)	1075	1075	—	01/08/95
Accor	680	683	+ 0,44	19/09/95
AGF-Ass.Gen.France	133,80	135	+ 0,89	15/07/96
Air Liquide	882	885	+ 0,34	03/06/96
Alcatel Alsthom	407	413	+ 1,47	28/06/96
Axa	272	273,10	+ 0,40	06/06/96
Axime	692	701	+ 1,30	—
Bail Investis.	730	734	+ 0,54	12/07/96
Bancaire (Cie)	549	552	+ 0,54	30/05/95
Bazar Hot. Ville	467	470,50	+ 0,74	14/06/96
Bertrand Faure	166,50	168	+ 0,90	08/07/96
BIC	645	678	+ 5,11	15/07/96
BIS	502	522	+ 3,98	01/07/96
B.N.P.	181	181,30	+ 0,16	18/07/96
Bollore Techno.	544	541	– 0,55	01/07/96
Bongrain	2400	2410	+ 0,41	15/05/96
Bouygues	536	530	– 1,11	02/08/96
Canal +	1150	1147	– 0,26	28/06/96
Cap Gemini Sogeti	199	200,70	+ 0,85	10/07/92
Carbone Lorraine	732	730	– 0,27	03/07/96
Carrefour	2649	2669	+ 0,75	25/04/96
Casino Guichard	199,80	202,50	+ 1,35	10/06/96
Casino Guich.ADP	136	137,20	+ 0,88	10/06/96
Castorama Dl (Li)	961	974	+ 1,35	02/07/96
C.C.F.	235,40	235,80	+ 0,16	28/06/96
CCMX(ex.CCMC) Ly	45	45	—	01/07/96
Cegid (Ly)	420	422	+ 0,47	24/05/96
CEP Communication	408	409	+ 0,24	01/07/96
Cerus Europ.Reun	90,35	91,10	+ 0,83	01/07/90
Cetelem	1095	1119	+ 2,19	01/04/96
CGIP	1170	1180	+ 0,85	13/06/96
Chargeurs Intl	205	203	– 0,97	—
Christian Dior	666	672	+ 0,90	20/06/96
Ciments Fr.Priv.B	179,70	180	+ 0,16	01/07/96
Cipe France Ly #	478,20	458	– 4,22	09/08/96
Clarins	733	742	+ 1,22	19/07/95
Club Mediterranee	419	421,50	+ 0,59	24/06/96
Coflexip	175	178	+ 1,71	07/08/95
Colas	864	848	– 1,85	28/06/96
Comptoir Entrep.1	10,15	10,30	+ 1,47	15/07/92
Comptoir Moder.	2200	2200	—	14/06/96
CPR	369,90	374	+ 1,10	01/07/96

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours
Cred.Fon.France	30,80	[illegible]
Credit Local Fce	443	[illegible]
Credit Lyonnais CI	132,10	[illegible]
Credit National	342	[illegible]
CS Signaux(CSEE)	222,50	[illegible]
Damart	3880	[illegible]
Danone	759	[illegible]
Dassault-Aviation	772	[illegible]
Dassault Electro	310,10	[illegible]
Dassault Systemes	153,90	[illegible]
De Dietrich	238,50	[illegible]
Degremont	451	[illegible]
Dev.R.N-P.Cal Li #	41,50	[illegible]
DMC (Dollfus Mi)	213,50	[illegible]
Docks France	1218	[illegible]
Dynaction	123,50	[illegible]
Eaux (Gle des)	510	[illegible]
Ecco	1170	[illegible]
Eiffage	518	[illegible]
Elf Aquitaine	355,30	[illegible]
Eramet	327,30	[illegible]
Eridania Beghin	700	[illegible]
Essilor Intl	1371	[illegible]
Essilor Intl ADP	982	[illegible]
Esso	566	[illegible]
Eurafrance	1952	[illegible]
Euro Disney	13,40	[illegible]
Europe 1	1000	[illegible]
Eurotunnel	8,75	[illegible]
Filipacchi Medias	1000	[illegible]
Fimalac	453	[illegible]
Finextel	74,20	[illegible]
Fives-Lille	468,50	[illegible]
Fromageries Bel	4650	[illegible]
Galeries Lafayette	1698	[illegible]
GAN	129,20	[illegible]
Gascogne (B)	445	[illegible]
Gaumont #	360	[illegible]
Gaz et Eaux	2072	[illegible]
Geophysique	324	[illegible]
G.F.C.	419	[illegible]
Groupe Andre S.A.	385	[illegible]
Gr.Zannier (Ly) #	103,50	[illegible]
GTM-Entrepose	319	[illegible]
Guilbert	735	[illegible]
Guyenne Gascogne	1849	[illegible]
Havas	355,90	[illegible]
Havas Advertising	533	[illegible]
Imetal	695	[illegible]
Immeubl.France	310,50	[illegible]
Ingenico	59,45	[illegible]
Interbail	223,10	[illegible]
Intertechnique 1	575	[illegible]
Jean Lefebvre	310,80	[illegible]
Klepierre	610	[illegible]
Labinal	733	[illegible]
Lafarge	304,70	[illegible]
Lagardere	129,60	[illegible]
Lapeyre	285	[illegible]
Lebon	201	[illegible]
Legrand	813	[illegible]
Legrand ADP	547	[illegible]
Legris indust.	209	[illegible]
Locindus	699	[illegible]

VALEURS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours	% + -	Paiement dernier coup. (1)
United Technol. #	539	[illegible]	– 2,22	[illegible]
Vaal Reefs #	445	[illegible]	– 0,44	[illegible]
Volkswagen A.G #	1770	[illegible]	—	[illegible]
Volvo (act.B) #	106	106	—	[illegible]
Western Deep #	210	[illegible]	– 1,42	[illegible]
Yamanouchi #	105,40	104,90	– 0,47	[illegible]
Zambia Copper	2,73	2,80	+ 2,56	[illegible]

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché.

DERNIÈRE COLONNE (1) :
Lundi daté mardi : % variation 31/12
Mardi daté mercredi : montant du coupon
Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon
Jeudi daté vendredi : compensation
Vendredi daté samedi : nominal

COMPTANT

Une sélection Cours relevés à 11 h 06

MERCREDI 17 JUILLET

OBLIGATIONS	% du nom.	% du coupon
BFCE 9% 91-02	—	6,418
CEPME 8,5% 88-97CA	—	0,488
CEPME 9% 89-99 CA#	110,54	8,301
CEPME 9% 92-06 TSR	—	0,715 ↑
CFD 9,7% 90-03 CB	118,25	4,452 d
CFD 8,6% 92-05 CB	—	3,830
CFF 10% 88-98 CA#	107,80	7,486 ↑
CFF 9% 88-97 CA#	103,35	7,205 ↓
CFF 10,25%90-01CB#	111	3,623 o
CLF 8,9% 88-00 CA#	—	1,341
CLF 9%88-93/98 CA#	106,30	4,230
CNA 9% 4/92-07	116,55	1,948
CRH 8,6% 92/94-03	112,60	0,542 d
CRH 8,5% 10/87-88#	108,38	3,237
EDF 8,6% 88-89 CA#	110,07	3,713 o
EDF 8,6% 92-04 #	113,17	2,450
Emp.Etat 6%93-97 #	101,76	0,899
Finansder 9%91-06#	116,65	5,877
Finansd.8,6%92-02#	112,55	[illegible]
Floral9,75% 90-99#	112,34	[illegible]
OAT 8,5% 87-97CA#	103,85	[illegible]
OAT 9,90%85-97 CA#	107,15	[illegible]
OAT 85-98 TME CA#	102,22	[illegible]
OAT 9/85-98 TRA	—	[illegible]
OAT 9,50%88-98 CA#	108,85	[illegible]
OAT TMB 87/99 CA#	99,76	[illegible]
OAT 8,125% 89-99 #	108,31	[illegible]
OAT 8,50%90/00 CA#	110,46	[illegible]
OAT 85/00 TRA CA#	—	[illegible]
OAT 10%5/85-00 CA#	115,73	[illegible]
OAT 89-01 TME CA#	103,32	[illegible]
OAT 8,5% 87-02 CA#	113,02	[illegible]
OAT 8,50% 89-19 #	—	[illegible]
OAT 8,50%92-23 CA#	115,50	[illegible]
SNCF 8,8% 87-94CA	108,05	[illegible]
Lyon.Eaux 6,5%90CV	916,20	[illegible]

ACTIONS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours
Bayer.Vereins Bank	140	140
Commerzbank AG	1060	[illegible]
Fiat Ord	19,35	19,35
Gevaert	297	292
Gold Fields South	155	155
Kubota Corp	33,50	33,50
Montedison act.ep.	10,05	10,05
Olympus Optical	49,20	[illegible]
Ottomane(Cie Fin.)	350	[illegible]
Robeco	362,20	[illegible]
Rodamco N.V.	135,10	[illegible]
Rolinco	389,60	[illegible]
Solvay SA	3150	[illegible]

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SECOND MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 11 h 06

MERCREDI 17 JUILLET

VALEURS		Cours précéd.	Derniers cours
Acial (Ns) #	◆	53,55	53,55
AFE #		435	440
Aigle #		184	185
Albert S.A (Ns)	◆	134,20	134,20
Altran Techno. #		1499	1530
Montaignes P.Gest.	◆	700	700
Assystem #		600	595
Bque Picardie (Li)	◆	542	542
Bque Tarneaud(B)#	◆	230,90	230,90
Bque Vernes	◆	385	385
Beneteau #	◆	646	646
B I M P	◆	71	71
Boiron (Ly) #		610	600
Boisset (Ly)#	◆	275	275
But S.A.		331,90	329,50
Cardif SA		699	668
C.E.E #		210	214,50
CEGEP #	◆	232	[illegible]
Cermex # (Ly)	◆	340	[illegible]
CFPI #	◆	202,30	[illegible]
Change Bourse (M)		253	[illegible]
Christ.Dalloz #		1445	[illegible]
CNIM CA#		170,50	[illegible]
Codetour	◆	290	[illegible]
Comp.Euro.Tele-CET	◆	366	[illegible]
Conflandey S.A.	◆	293,90	[illegible]
C.A.Haute Normand		336,80	[illegible]
C.A. Paris IDF		799	[illegible]
C.A.Ille & Vilaine		340	[illegible]
C.A. Oise CCI	◆	261,60	[illegible]
Creeks	◆	55	[illegible]
Devanlay	◆	523	[illegible]
Devernois (Ly)	◆	505	[illegible]
Ducros Serv.Rapide	◆	58	[illegible]
Ecco Trav.Tempo Ly		460	460
Europ.Extinc.(Ly)		257	254
Europ Propulsion		519	515
Expand s.a	◆	271	271
Factorem	◆	761	761
Faiveley #		322	325
Finacor		95	95,10
Fininfo	◆	550	550
Fructivie	◆	580	580
Gautier France #		280	287,50
Gel 2000		102,20	102,10
GFI Industries #		542	532

NOUVEAU MARCHÉ

Cours relevés à 11 h 06

MERCREDI 17 JUILLET

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
Electronique D2	430	[illegible]
Genset	262	[illegible]
High Co.	210	[illegible]
Infonie	371	[illegible]
Jolliez-Regal	98,90	[illegible]
Picogiga	126	[illegible]
Proxidis	69,90	[illegible]

HORS-COTE

Une sélection. Cours relevés à 11 h 06

MERCREDI 17 JUILLET

VALEURS		Cours précéd.	Derniers cours
Crédit Gén.Ind.	◆	29	[illegible]
Générale Occidentale	◆	36,45	[illegible]
Mumm	◆	1300	[illegible]
Nobel	◆	146,60	[illegible]
Sté lecteurs du Monde	◆	199	[illegible]

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ◆ cours précédent; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SICAV et FCP

Une sélection
Cours de clôture le 16 juillet

VALEURS		Émission Frais incl.	Rachat net
AGIPI			
Agipi Ambition (Axa)		118,91	113,25
BANQUES POPULAIRES			
Valorg	◆	2415,84	2380,14
BANQUE TRANSATLANTIQUE			
Arbitr. Court Terme		9472,70	9472,70
Arbitr. Première		9049,18	8959,58
Arbitr. Sécurité		17362,02	17275,64
BNP			
Antigone Trésorerie		858061	858061
Natio Court Terme		13783	13283
Natio Court Terme2		374421	374421
Natio Epargne		2169,62	2148,34
Natio Ep. Capital C/D		15535,60	15383,78
Natio Patrimoine		1478,12	1449,14
Natio Perspectives		1208,54	1184,84
Natio Placements C/D		76706,86	76706,86
Natio Revenus		1081,28	1070,57
Natio Sécurité		11617,04	11617,04
Natio Valeurs		1021,55	1001,52
BRED BANQUE POPULAIRE			
Moneden		89663,29	89663,29
Oblig. tres caté.	◆	234,83	231,36
CDC GESTION			
Livret Bourse Inv. D		628,15	608,85
Le Livret Portefeuille D	◆	859,83	834,79
Nord Sud Dévelop. C/D	◆	2178,02	2173,67
Patrimoine Retraite C		298,58	292,73
Sicav Associations C		2368,81	2368,81
CDC TRÉSOR			
Fonsicav C		19063,16	19063,16
Mutual. dépôts Sicav C		18304,02	18289,73
CAISSE D'EPARGNE			
Ecur. Actions Futur D	◆	206,39	202,34
Ecur. Capicourt C		220,80	220,80
Ecur. Capitalisation C		225,61	225,61

VALEURS	Émission Frais incl.	Rachat net
Créd.Mut.Ep.Monde	1181,09	[illegible]
Créd.Mut.Ep.Oblig.	1713,24	[illegible]
Créd.Mut.Ep.Quatre	1093,09	[illegible]
LCF E. DE ROTHSCHILD BANQUE		
Asie 2000	705,35	[illegible]
Cadence 1 D	1054,76	[illegible]
Cadence 2 D	1059,10	[illegible]
Cadence 3 D	1046,08	[illegible]
Capimonétaire C	2006,22	[illegible]
Capimonétaire D	1864,05	[illegible]
Capioblig C	8439,55	[illegible]

SYMBOLES
c cours du jour; ◆ cours précédent.

AUJOURD'HUI

SPORTS

TOUR DE FRANCE *Bjarne Riis* a remporté, mardi 16 juillet, la seizième étape entre Agen et Lourdes-Hautacam. Souverain dans l'ultime ascension, le Danois a accéléré à 7 kilomètres du sommet pour laisser sur place ses compagnons d'échappée. Deux Français, Richard Virenque et Laurent Dufaux, ont pris les places d'honneur. ● C'EST LA PREMIÈRE victoire d'un maillot jaune dans une étape en ligne depuis Laurent Fignon en 1989. ● LE « ROI » Miguel Indurain a montré quelques faiblesses lors de la dernière difficulté, pour finir avec 2 min 28 s de retard sur Riis. ● A L'ARRIÈRE DU PELOTON, Eros Poli, un des prestigieux vétérans du Tour, joue le rôle d'émissaire *des coureurs auprès de la direction* de la course.



Bjarne Riis impose sa loi dans le premier sommet des Pyrénées

Dans la montée vers Hautacam, mardi 16 juillet, le coureur danois a su tester ses compagnons d'échappée et abandonner Miguel Indurain avant de s'envoler seul vers la victoire

LOURDES
de notre envoyé spécial

L'homme en jaune pointa les deux doigts vers le ciel, dans un geste de défi prométhéen. Puis il coupa son effort et ferma les yeux, pour quelques secondes d'éternité. Tout, alors, était en ordre au royaume de *Danemark. Si Gino* Bartali se signa quand il gagna à Lourdes, en 1948, c'est un hymne à lui-même que Bjarne Riis a composé, mardi 16 juillet, sur les 13 km de la montée vers Hautacam. Il y a signé son deuxième ex*ploit dans le Tour de France. On* voit mal désormais qui, sauf la malchance, pourrait l'empêcher d'arriver en jaune sur les Champs-Elysées. « Patron » de l'épreuve depuis sa victoire à Sestrières, le Danois a voulu montrer qu'il était aussi un prince et qu'il méritait, plus que tous les autres prétendants, de s'asseoir sur le trône de Miguel Indurain. Le successeur est peut-être d'une autre latitude, il est forgé au même acier.

Comme il est d'usage entre gens bien nés, *« abandonnant aux chiens l'exploit de les juger »*, comme le chantait Jacques Brel, le passage du sceptre n'a pas eu lieu dans une antichambre feutrée, mais sur le terrain de bataille. Très exactement sept kilomètres avant l'arrivée, sur une route écrasée de chaleur, grimpant à plus de 8 %.

Miguel Indurain venait de prendre l'initiative de ramener le *peloton sur son second de 1995, le* Suisse Alex Zülle, qui paya très cher par la suite cette escapade présomptueuse. Un instant, les fervents de l'ancien roi, qui, le matin même, fêtait ses trente-deux ans, crurent que le début de ce *Tour pas comme les autres n'était* qu'un mauvais rêve, que Miguel – *« Solo el cielo es mas grande que tu »* (Seul le ciel est plus grand que toi), disait une pancarte – allait se réveiller et infliger la punition à ces régicides attachés à sa perte. D'autant qu'au même moment Bjarne Riis se laissait légèrement distancer. La légitimité allait-elle reprendre ses droits ?

Non, c'était bien une révolution. Le bourreau danois voulait seulement scruter le visage de ses futures victimes. *« Ils me paraissaient tous fatigués,* dira-t-il après sa victoire, *personne ne semblait vraiment bien, alors j'ai attaqué pour les mettre dans le rouge. »* Le choix de la couleur était adéquat : il fallait, aussi, que le sang coule pour cette intronisation barbare. Evgueni Berzine, le gamin trop doué, céda le premier. Puis ce fut au tour de Tony Rominger de lâcher pied. Le recordman du monde de l'heure, présenté en 1994 et 1995 comme le seul champion capable de battre Indurain, avait trouvé son nouveau maître.

« LE PLUS FORT »

Enfin, *Miguel Indurain céda.* Imperceptiblement, dans un premier temps, le quintuple vainqueur du Tour perdit quelques miettes de terrain. Puis, comme si l'on revoyait la montée vers les Arcs, le film, une nouvelle fois, se mit à tourner au ralenti. Gardant toujours une trajectoire rectiligne, ne daignant jamais porter son regard sur ses concurrents ou sur le public, le Navarrais conservait l'élégance des jours de victoire. Mais il n'avançait plus. Comme si la merveilleuse machine avait perdu une pièce essentielle.

Bjarne Riis, lui, avait trouvé sur les routes d'Hautacam ce qui lui manquait depuis onze ans qu'il court en professionnel :la confiance en soi, l'assurance d'être *« le plus fort »* et la franchise de le dire. La fausse modestie devient de l'arrogance une fois que l'on plane sur les sommets. En ce sens, le coureur danois, même si l'âge ne lui permet plus d'envisager une carrière aussi prestigieuse, entre dans la lignée des Bernard Hinault ou des Eddy Merckx. Il fait désormais partie de cette famille de coureurs qui ne se contentent pas de contrôler la course, mais qui la façonnent à leur image.

Voir de nouveau le porteur du maillot jaune gagner une grande étape de montagne rajeunissait l'épreuve. Cela rassurait aussi de l'entendre confier sur la ligne d'arrivée, interrogé sur le sens qu'il accordait à cette victoire de Lourdes, qu'il *« croyait peut-être à quelque chose, mais que c'était son secret»*.

Derrière le Danois, alors que Miguel Indurain poursuivait son calvaire, quatre hommes tentaient d'éviter que le châtiment ne soit par trop cruel. Mais si Richard Virenque, Luc Leblanc, Laurent Dufaux et Leonardo Piepoli semblaient avancer plus vite que Riis, c'est qu'ils avaient tous renoncé à pousser le développement inhumain du maillot jaune. Richard Virenque, qui mérite autant son maillot de meilleur grimpeur que sa première place au classement du plus combatif tant il anime ce Tour de son courage et son impétuosité, semblait avoir compris qu'arriver derrière Bjarne Riis, mardi à Hautacam, était plus qu'un accessit.

« Riis a montré qu'il était le patron du peloton, il a attaqué et fait la différence tout seul », a déclaré le coureur varois, qui grappille deux places supplémentaires au classement général. Il peut envisager de monter sur le podium à Paris, à condition de ne pas perdre de temps, samedi, lors de l'étape contre la montre entre Bordeaux et Saint-Emilion. Il lui faudra dépasser au classement général l'Espagnol Abraham Olano, qui continue à cacher son jeu, l'Allemand Jan Ullrich, sans doute encore tendre, et, surtout, Tony Rominger, qui alterne le pire et le meilleur.

Le coureur suisse, après avoir été lâché, a réalisé une fin de course digne de ses anciens exploits. L'instant où il rattrapa Miguel Indurain, pour le laisser tout seul sur sa route de souffrance, fut un des moments forts de cette étape, qui n'en fut pas avare. Tous deux luttaient, comme avant, mais plus pour une première place qu'un autre, quelques lacets plus haut, était en train de leur voler.

Quelques instants après avoir franchi la ligne, Bjarne Riis confiait son souhait de voir Miguel Indurain gagner mercredi dans ses terres, à Pampelune. Bien mesquins sont ceux qui verront dans cette requête le signe d'une mansuétude déplacée alors qu'il s'agissait tout simplement de l'hommage d'un champion à un autre champion.

José-Alain Fralon

La règle de l'autobus

Sur le Tour un coefficient, allant de un à quatre, est établi pour chaque étape, selon sa difficulté. Un pourcentage de retard par rapport au vainqueur est ensuite établi. Ce pourcentage augmente logiquement quand augmente la moyenne horaire du premier. L'étape entre Agen et Lourdes-Hautacam était classée coefficient 2 (moyenne difficulté). Bjarne Riis ayant roulé à 40,301 kilomètres à l'heure de moyenne, le pourcentage de retard était, selon le barème du règlement, de 16 %. Le temps du vainqueur étant de 3 h 54, les coureurs pouvaient arriver « 16 % plus tard » soit 39 minutes après le premier. Les « gruppetto » doivent donc en permanence refaire les calculs d'élimination, en fonction des changements d'allure de la course en tête. Si plus de 20 % des coureurs sont éliminés, les commissaires ont le droit d'accorder un délai supplémentaire. Le dernier autobus dépasse donc souvent ce quota, afin d'influencer le jury en cas d'erreur de calcul.

Eros Poli, l'autre patron du peloton

LOURDES
de notre envoyé spécial

Une fois de plus, Eros Poli a conduit son autobus à bon port. Dans la montée d'Hautacam, les quarante-six coureurs qu'il guidait ont franchi la ligne dans les délais fixés par les commissaires. Le matin, l'Italien avait fait ses calculs : *« C'est une étape de moyenne difficulté. Je pense qu'il faudra que nous roulions à trente-cinq kilomètres à l'heure de moyenne.»* Il n'a pas le droit à l'erreur. Il a charge d'âmes. Depuis qu'il a repris le sacerdoce de Gilbert Duclos-Lassalle, parti à la retraite, le pasteur n'a jamais failli.

Mercredi, le parcours entre Argelès-Gazost et Pampelune, avec ses sept cols, s'annonçait autrement difficile à gérer. Depuis deux jours, Eros Poli planche sur la question, calculette en main. Il en a discuté avec Jean-François Pecheux, directeur sportif de la société du Tour de France, échafaudant des ripostes de l'arrière aux offensives de l'avant. *« Cette étape, les plus jeunes ont commencé à m'en parler depuis plusieurs jours,* explique le bon samaritain. *Il a fallu que je les tranquillise.»* Comme chaque fois, tout au long du parcours, l'Italien allait se renseigner auprès des chronométreurs afin d'affiner son tableau de marche.

Mais Eros Poli est plus qu'un guide des alpages pour hommes des plaines en détresse. A son quatrième Tour de France, le coéquipier de Mario Cipollini, qui va sur ces trente-trois ans, a acquis une autorité morale. Antépénultième au classement général, il est pourtant devenu le second patron du peloton.

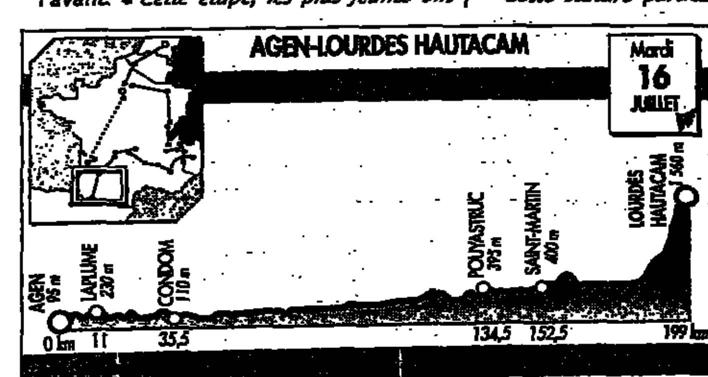
A Bjarne Riis, la gestion de la course. A Eros Poli, les détails d'intendance. Problèmes de gravillons ou de bidons, de rond-point ou de public, il est devenu l'interlocuteur privilégié de la direction du Tour de France. *« Il nous fait part de toutes les demandes ou décisions du peloton,* explique Jean-François Pecheux. *Il a su s'attirer la confiance des autres coureurs et la nôtre. »*

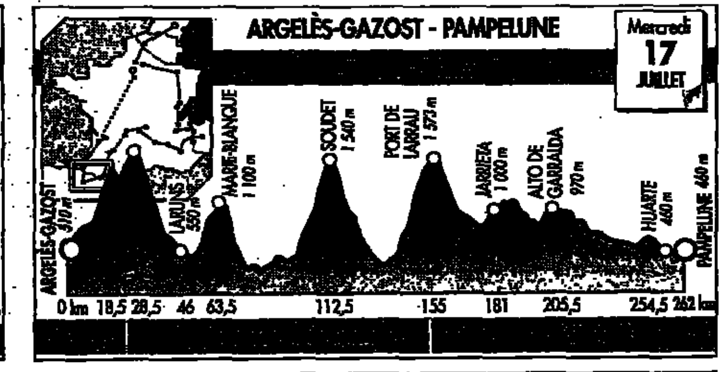
Cette stature particulière, Eros Poli l'a établie, il y a un an, dans des conditions tragiques. Après le décès de Fabio Casartelli, le 18 juillet 1995, *dans la descente du Portet* d'Aspet, son compatriote avait pris l'initiative de la journée hommage du lendemain. Le peloton avait roulé en cortège avant de laisser l'équipe Motorola franchir la ligne en tête, cent mètres à l'avant d'un peloton en pleurs. Le matin, le délégué avait été mandé par ses pairs pour prévenir Jean-François Pecheux du déroulement de la journée. Il a ensuite organisé le tempo de la course.

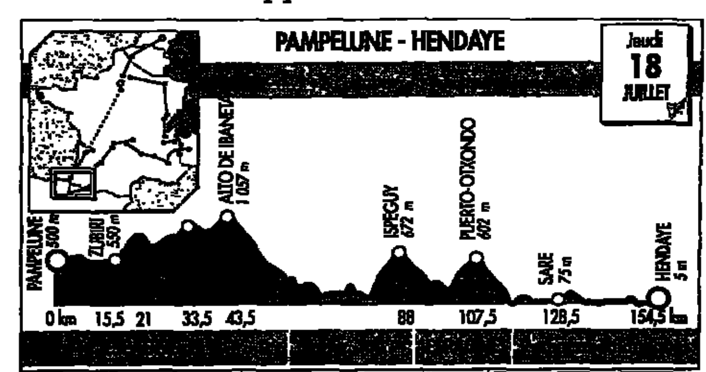
« Je suis un ancien du peloton et je parle plusieurs langues, avance le coureur pour expliquer son statut. *Ma victoire de Carpentras m'a également donné une plus grande célébrité. »* En 1994, échappé dès le début de la course, le coureur était arrivé avec vingt-six minutes d'avance au pied du mont Ventoux. Hissant d'une pédalée besogneuse sa grande carcasse (1,94 m, 88 kg) jusqu'en haut du col, il avait maintenu une avance suffisante pour l'emporter. Le fidèle *gregario* avait ce jour-là assis son prestige personnel dans le peloton et le public. Son aura naturel *n'attendait que cette victoire pour* s'exprimer.

Son père avait donné à son rejeton un prénom original car il voulait en faire un *« homme différent »*. Dans le peloton, Eros n'a cessé de justifier cette prétention. Quand la plupart des coureurs ne songent qu'à faire construire avec leur premier argent, il a préféré s'offrir un vieux manoir médiéval dont il a patiemment rénové les fresques du XII[e] siècle. Sa femme Michelle, une Australienne, s'occupe des deux cafétérias que le couple a ouvert dans le Palais des expositions de Vicenze, *« un des hauts lieux de l'art dans le monde »*. *« Là-bas, je suis en prise avec la vraie vie, celle où tu dois surmonter tes problèmes par tes propres moyens. Dans le cyclisme, tu es en permanence assisté. »* L'autobus va bientôt devoir changer de chauffeur.

Benoît Hopquin







Les pongistes français s'adaptent au temps d'Atlanta

ATLANTA
de notre envoyée spéciale

Le soleil se lève en Géorgie six heures après *la naissance* de l'aube en France. Dans l'un des camps d'entraînement choisis par la préparation olympique (PO) en Alabama, sur le campus d'Auburn, la lumière arrive officiellement une heure plus tard encore. Les boxeurs, les footballeurs, les gymnastes qui ont établi leur base arrière là ne se soucient pas de cette aggravation *du décalage* horaire qui est pourtant l'ennemi du voyageur intercontinental. Ils préfèrent la tranquillité et le luxe des installations aux premiers soubresauts de la ville qui va accueillir les Jeux olympiques du 19 juillet au 4 août.

L'acclimatation des différentes équipes de France à l'heure (et à la température) locale est une œuvre de longue haleine. *Certains* sont arrivés dès le 30 juin. D'autres se sont peu à peu accoutumés aux horaires *américains* en se couchant plus tard et en mangeant à des heures différentes. Les douches chaudes ou le café avant de se coucher ont été proscrits. A ces moyens d'adaptatation ordinaires (on compte qu'il faut un jour pour récupérer une heure de décalage), la Fédération française de tennis de table a préféré une technique beaucoup plus audacieuse.

Depuis janvier 1995, les pongistes qui doivent disputer des *compétitions* à des milliers de kilomètres de leurs bases exposent leur corps à la lumière crue de lampes halogènes pour atténuer les fatigues dues au décalage. Cette opération a lieu le plus souvent le soir : *« On joue ainsi sur la synthèse de la mélatonine qui régule l'horloge interne de l'homme et équilibre la veille et le sommeil »*, explique le docteur Jean-Pierre Attencourt, attaché à la Fédération.

Le procédé ne serait pas une histoire à dormir debout. Depuis de nombreuses années, des spécialistes de plusieurs thérapies de l'insomnie s'attachent à ce principe de luminosité. Ici, l'idée s'appuie sur les recherches d'un biologiste-chercheur attaché à l'INSEP. En 1995, Jean-Philippe Gatien, vice-champion olympique et champion du monde, était parti à Taïpeh, où il a disputé une Coupe du monde, après avoir suivi ce « traitement ». Et Gatien avait gagné trois jours après être arrivé dans ce pays « décalé» de 9 heures par rapport à la France.

La méthode a ensuite été retenue pour toute l'équipe lors de son déplacement aux championnats du monde 1995 de Tianjin, avec des résultats moins probants (une médaille de bronze). *«Resserrer le temps d'adaptation est capital pour le moral des troupes,* assure néanmoins Jean-Pierre Attencourt. *Cela veut dire que les compétiteurs partent plus tard et sont éloignés de leurs familles moins longtemps.»*

Pour réussir, il faut, bien sûr, être rigoureux. Parce qu'ils sont voisins, Jean-Philippe Gatien ou Damien Eloi se sont prêtés au jeu ensemble, l'expérience donnant lieu à d'interminables parties de tarot, l'une des marottes d'Eloi. Le résultat ? *Saisissant. Une belle fraîcheur* passé les aléas du voyage et les heures d'attente au bureau des accréditations. Les médecins n'ont pas remédié aux embarras de l'avion comme aux tracas du bureau d'accréditation, et à l'effet *« jambes lourdes » du lendemain* de voyage.

Dispos, les athlètes doivent encore, une fois arrivés à bon port, s'adapter à la chaleur tropicale. Leur principal ennemi est l'air conditionné porteur de tous les tracas, du rhume à la toux ou au refroidissement trop brusque pour des muscles chauffés à blanc par l'entraînement. *Contre l'effet Frigi*daire, les sportifs sont restés simples. Ils laissent retomber la température de leur organisme avant de rentrer, boivent, ouvrent les fenêtres, piratent le thermostat. Revenus de Cuba, les boxeurs ont tourné les boutons pour avoir du chauffage. La nuit, certains ajoutent une couverture.

Bénédicte Mathieu

■ **DOPAGE : Philippe Gaumont, Laurent Desbiens (GAN) et David Derique (CEDICO) ont été suspendus six mois ferme** pour dopage, par la formation disciplinaire de la Ligue du cyclisme professionnel *français (LCPF), mardi 16 juillet. Au mois de juin, les deux coureurs de* la formation GAN avaient été contrôlés positifs à la Nandrolone, un anabolisant appartenant à la liste des produits interdits, et n'avaient pas pris le départ du Tour de France (*Le Monde* du 29 juin). – *(AFP.)*

■ **FOOTBALL : Patrick Vieira jouera la saison prochaine à l'Ajax d'Amsterdam.** L'international Espoirs français, transféré en 1995 de Cannes au Milan AC, rejoindra le club finaliste de la dernière Ligue *des champions pour 8 milliards de lires (25 millions de francs).*

■ **TENNIS : l'Américain Pete Sampras a déclaré forfait pour les Jeux olympiques**, mardi 16 juillet. Le numéro un mondial souffrirait d'une blessure au tendon d'Achille. Ce forfait est intervenu quelques heures après ceux de l'Allemande Steffi Graff et de la Française Julie Halard. – *(AFP.)*

RÉSULTATS

CYCLISME

TOUR DE FRANCE

● 16[e] étape Agen-Lourdes-Hautacam (199 km)

1. B. Riis (Dan., TELEKOM) ; 2. R. Virenque (Fra.) ; 3. L. Dufaux (Fra.) ; 4. L. Leblanc (Fra.) ; 5. L. Piepoli (Ita.) ; 6. T. Rominger (Sui.) ; 7. J. Ullrich (All.) ; 8. P. Ugrumov (Bul.) ; 9. L. Brochard (Fra.) ; 10. F. Escartin (Esp.).

Classement général : 1. B. Riis (Dan. TELEKOM) ; 2. A. Olano (Esp.) à 2 min 42 s ; 3. T. Rominger (Sui.) à 2 min 54 s ; 4. J. Ullrich (All.) à 3 min 39 s ; 5. R. Virenque (Fra.) à 4 min 5 s.

Classement par points (maillot vert) : 1. E. Zabel (All., TELEKOM) 265 pts ; 2. F. Moncassin (Fra.)206 pts ; 3. F. Baldato (Ita.)188 pts.

Classement de la montagne (maillot à pois) : 1. R. Virenque (Fra., FESTINA) 259 pts ; 2. B. Riis (Dan.)173 pts ; 3. L. Leblanc (Fra.)134 pts.

VOILE

TOUR DE FRANCE

● 8[e] manche parcours olympique du Crouesty

1. *Baume et Mercier* (Bernard Mallaret) ; 2. *Marseille-EDC* (Marc Emig) ; 3. *Saint-Pierre-et-Miquelon* (Alain Fédensieu) ; 4. *E. Leclerc-SCASO* (Sébastien Destremeau) ; 5. *Breitling ISG* (Chris Dickson).

Classement général : 1. *Baume-et-Mercier* (Bernard Mallaret) 291 pts ; 2. *Breitling ISG* (Chris Dickson) 269 pts ; 3. *E. Leclerc-SCASO* (Sébastien Destremeau) 268 pts ; 4. *Saint-Pierre-et-Miquelon* (Alain Fédensieu) 266 pts ; 5. *Ville-de-Nantes* (Luc Pillot) 264 pts.

Les destins croisés du Cap-Vert

A 500 kilomètres des côtes du Sénégal, des paysages lunaires sur un archipel joyeux

MINDELO
de notre envoyée spéciale

Dix Dix îles et leurs îlots, dix couleurs, dix mentalités : le Cap-Vert est un archipel, un tout morcelé que sépare et rassemble un océan Atlantique battu par les vents sahéliens : Fogo, l'île au volcan furieux, Boa Vista, l'île aux plages idylliques, Sao Nicolau, l'agricole, Santa-Luzia, l'inhabitée... A sa découverte, en 1456, par Ca'da Mosta, un Vénitien au service du roi du Portugal (mais la version est contestée), les conquérants trouvèrent l'archipel couvert de forêts. Il n'en reste rien : l'avancée du désert saharien, l'exploitation forcenée des sols et du bois, ont transformé ces îles, où la pluie est inscrite aux abonnés absents depuis plusieurs années, en de splendides étendues de pierre, noire, ocre, jaune, orangée, cernées par le bleu indigo de la mer.

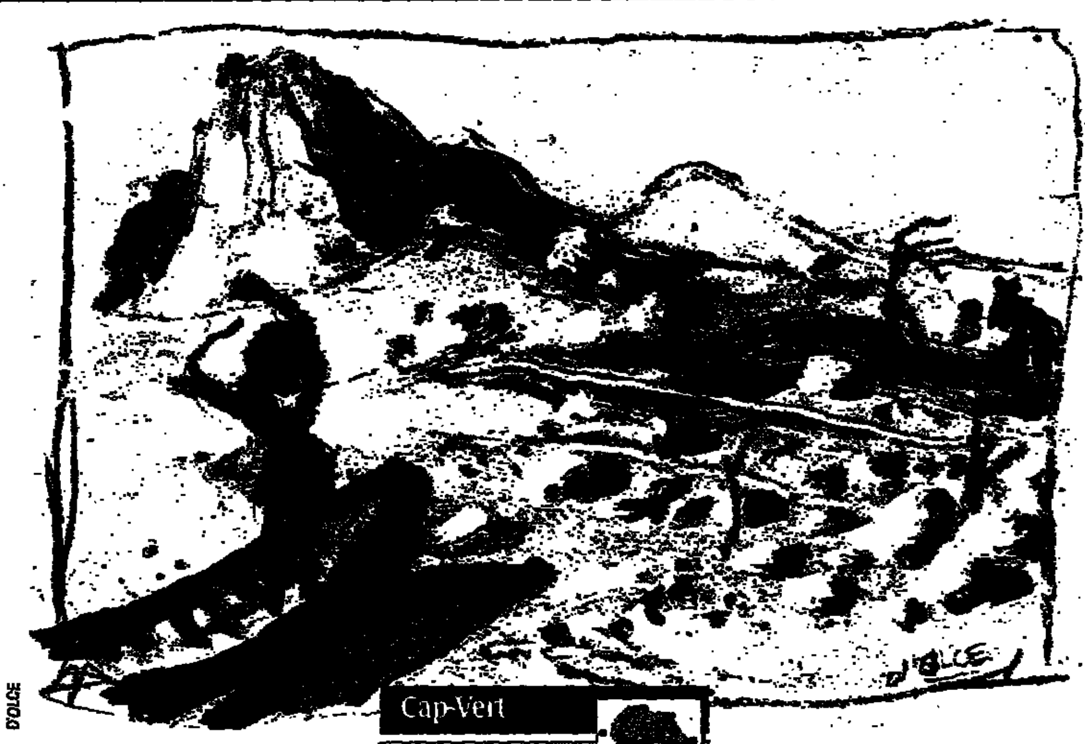
Au Cap-Vert, l'atterrissage s'effectue à Sal, île plate, sans charme caché, mais dotée de plages aptes au tourisme de repos. A Santa-Maria, sable à perte de vue et hôtels de confort, la planche à voile, la plongée et le bronzage sont le début du voyage initiatique au pays du désert océanique. L'aéroport international, où s'arrêtaient les avions sud-africains au temps de l'apartheid, porte le nom d'Amilcar Cabral, héros de l'indépendance du Cap-Vert et de la Guinée-Bissau, assassiné en 1973. Cet opposant au régime salazariste, éduqué dans le premier lycée créé en Afrique, celui de Mindelo, ville cosmopolite de l'île de Sao Vicente, est honoré à travers l'archipel par nombres de places principales, d'établissements scolaires, ou de monuments publics.

La République du Cap-Vert, fondée en 1975, un an après la « révolution des oeillets » (jusqu'en 1980, le sort du Cap-Vert est resté lié à celui de la Guinée-Bissau), et sa compagnie aérienne, la TACV, viennent d'acheter leur premier Boeing : il a été baptisé B. Leza, du nom du plus grand des compositeurs de *mornas*, le blues cap-verdien, mitonné de fado et de samba – leur origine, le *lundum* brésilien, serait commune. Les *mornas* de ce militant progressiste (1905-1958) ont été popularisées en Europe par Cesaria Evora, « *la diva aux pieds nus* », incarnation de la femme métissée, et dissipée, de Mindelo la créole. A l'entrée de la ville, la tombe de B. Leza occupe une place discrète dans le cimetière (blanc) du bord de mer.

En face, se dresse, muraille farouche, l'île de San Anton, paradis du *trekking*, avec ses sommets taillés dans la dentelle, ses ravins, ses vallées vertes comme des miracles en temps de guerre, ses paysages de lune désolée. Sur les hauteurs, dans les nuages stériles qui n'ont que leur humidité à offrir, un peuple d'agriculteurs s'acharne à cultiver du maïs, à biner, à sarcler, priant « Barbincor », le Malin, de cesser d'entraver le cycle naturel de l'eau, de la vie. A San Anton, on distille le *grogue*, le rhum. A Mindelo, on le boit, entre chien et loup, mélangé au *punch*, décoction sucrée ; on l'appelle alors l'*estanperado*, le tempéré.

CRÉOLE ENRICHI DE HIP HOP

Mindelo, le port de tous les croisements (anglais, brésilien, cubain, portugais) jusqu'à son déclin dans les années 50, est une ville jouisseuse. L'air y est doux. Sur la place, le dimanche, une fanfare intempestive s'attaque aux harmonies de la *morna* et de la *coladeira*. Les petites filles en frous-frous blancs, roses, jaunes, font la ronde. La veille, un club de la bonne société y aura tenu bal (à l'hôtel « chic », le Porto Grande), de jeunes rappeurs coiffés à l'afro-américaine y auront mené train d'enfer, « surfant » sur les crêtes d'un créole enrichi de vocabulaire *hip-hop*. Mindelo est une capitale concentrée d'un empire de 80 000 habitants, de 227 kilomètres carrés de roches pliées en montagnes escarpées, dépliées en plaines lunaires, en plages blanches ou en vallées où sèchent quelques palmiers résistants. Des puits asséchés, des terrasses de pierrailles abandonnées, rappellent que l'île fut cultivée.


D'OLCE

Cap-Vert
SANTO ANTAO — SANTA LUZIA — SAL — SAO VICENTE — SAO NICOLAU — OCÉAN ATLANTIQUE — BOA VISTA — SAO TIAGO — MAIO — FOGO — BRAVA — 100 km

A Mindelo, la musique est partout, elle s'est infiltrée avec générosité, sous la domination portugaise, puis sous celle du parti unique, le *PAICV* (marxiste, remplacé en 1991 par le multipartisme), comme une pluie de printemps, dans tous les pores de la ville. Cesaria Evora en est la nouvelle héroïne.

Elle tient table ouverte dans la petite rue pavée où elle a enfin trouvé un domicile digne : touristes de passage, voisins ou familiers sont ici conviés à déguster la *katchoupa*, plat de maïs, de haricots, de viande et de poisson mélangés qui tient bien au corps. Au marché aux poissons, les femmes dominent. Elles règnent sur les *badechas, bicudas, bonitas, cavalas* ou *garoupas*, qui font, avec la langouste et l'*arroz de mariscos* (le riz aux fruits de mer), la base de l'art culinaire cap-verdien. Comparée à Sao Vicente la bohème, l'île de Santiago, qui abrite la capitale; Praia, paraît bien sérieuse. Agricole et vaste, elle est le pendant le plus africain d'un archipel qui servit de laboratoire aux colons portugais. C'est ici qu'ils tentèrent d'acclimater les plantes africaines avant de les transplanter en Amérique latine, c'est ici qu'ils entamèrent l'expérience du métissage. Ilots de bananes, manioc, papayes, canne à sucre, effacent les souvenirs de famine – celle de 1921-1922 fit plus de 27 000 morts, – fléau qui obligea la moitié de la population cap-verdienne à fuir l'indigence vers le Massachusetts à bord des baleiniers américains, et plus tard vers la France ou les Pays-Bas, ou à s'enrôler de force sur les plantations de cacao de Sao Tomé e Principe.

Dans ces campagnes hantées par les chèvres, où l'on tente de replanter des acacias sur une terre cisaillée par la violence des pluies occasionnelles, les femmes battent le rythme sur des tissus multicolores. De drôles de gardiens d'« arbres » jouent à l'accordéon la version insulaire de la *saudade*, le vague à l'âme lusitanien : c'est le « *querer sair e ter de ficar* », le sentiment poignant du « *vouloir partir et être obligé de rester* ».

Véronique Mortaigne

Carnet de route

● **Voyage.** Vol Paris-Sal, avec la TACV (tél. : 45-22-50-55), la compagnie nationale cap-verdienne, le jeudi, à partir de 4 800 F A/R jusqu'au 30 août, puis 4 100 F.

● **Hôtellerie.** A Sao Vicente, l'hôtel Porto Grande de Mindelo, confortable (piscine). A Mindelo, langoustes aux restaurants Amizade et Sodade. A Sal, bons hôtels à Santa Maria, dont le Morabeza. A Santiago : équipement hôtelier moderne à Tarrafal. A Praia, le Tropico (piscine), vient d'ouvrir.

● **Disques.** Cesaria Evora : *Cesaria*, 1 CD Lusafrica/BMG 743212-4656. Simentera, *Raiz*, 1 CD Mélodie 79588-2. Kode di Dona, *Musiques du Cap-Vert* (accordéon) 1 CD Ocora C560100, distribué par Harmonia Mundi. *Anthologie des musiques du Cap-Vert 1959-1992*, 1 coffret de 2 CD Buda Records 926 142, distribué par Adès.

● **Renseignements.** Ambassade du Cap-Vert, 92, boulevard Malesherbes, 75008 Paris, tél. : 42-25-63-31. Visa en 24 heures.

Un été à la montagne

A la question : « *Au cours des cinq dernières années, vous est-il arrivé de passer des vacances à la montagne ?* », 59 % des Français interrogés répondent par l'affirmative. Le tiers d'entre eux ne s'y rendent qu'à la belle saison. « Nature, détente et beauté de l'environnement », une trilogie plébiscitée, révèle une enquête Louis-Harris (échantillon de 1 003 personnes de plus de dix-huit ans interrogées à la mi-avril) réalisée à la demande de l'association Ski France, qui regroupe cent stations de montagne. On part en famille, préférant la location (39 % des réponses) à l'hôtel (15 %) ou au camping (21 %).

● A l'heure des départs, il reste de la place. Les taux de réservation oscillent entre 40 et 60 % selon les massifs. La Maison de la Savoie (105 stations, tél. : (1) 42-61-74-73), précise que, si les chalets traditionnels sont pris d'assaut, on réserve sans mal un appartement (un trois-pièces pour quatre à six personnes se loue 2 000 à 3 500 F par semaine) ou une chambre à l'hôtel (demi-pension dans un deux-étoiles de 250 à 350 F, 100 F de plus en trois-étoiles). En prime, 25 % de réduction sur le transport SNCF. Avantage accordé également par la Maison des Hautes-Alpes (tél. : (1) 42-96-05-08) pour les villages du Queyras. Dans les Pyrénées (3615 Pyrénées), où domine la petite hôtellerie familiale, les prix (à partir de 200 F la demi-pension) s'avèrent sages en regard des locations (un deux-pièces autour de 3 000 F la semaine).

● Pour stimuler la demande, Ski France informe le candidat au voyage : description des stations, annonce des promotions, envoi gratuit du *Guide de la Montagne été 1996* sur demande (tél. (1) 47-42-23-32 ; Minitel 3615 En Montagne ; Internet http : /www. skifrance.fr). Quant aux stations, elles présentent une panoplie de loisirs culturels et sportifs.
Certaines municipalités vendent des cartes multiloisirs permettant de choisir, au jour le jour, selon son humeur et la météo. Des cartes à puces (rechargeables) ou des carnets de tickets (200 à 300 F) peuvent être utilisés par toute la famille. D'autres activités sont incluses dans l'hébergement : à Puy-Saint-Vincent (Hautes-Alpes) et aux Deux-Alpes (Maison Alpes-Dauphiné-Isère, tél. : (1) 42-96-08-43) pour environ 900 F la semaine par personne en studio pour quatre.

● Les structures d'accueil réservées aux enfants sont imbattables. Pris en charge, selon les stations, parfois dès l'âge de trois mois (comme Avoriaz, qui a le label national « trois kids »), et jusqu'à dix-huit ans, ils ont des vacances bien remplies. Mentions spéciales pour le « passeport jeunes » de La Plagne (vingt-cinq activités pour les cinq à seize ans) ; le club Saperlipopette de Valmorel (« semaines » bivouacs, comédie musicale, BD, kung-fu, vidéo) ; la « carte verte » des Arcs, avec accès libre à une trentaine d'activités ; et la semaine « omnisport » des Ménuires.

● La randonnée guidée et thématique est omniprésente. Parmi les stations des quatre parcs nationaux de haute montagne, Val-d'Isère (600 km de sentiers et cinquante refuges dans la Vanoise) programme des safaris pour observer la faune et la flore, avec prêt de jumelles, appareil photo, caméra ou caméscope. Dans les Pyrénées, à Gourette-Les Eaux-Bonnes et Bagnères-de-Bigorre, les marches ont pour objet la découverte de la vie pastorale, l'histoire et l'architecture des vallées.

Florence Evin

PARTIR

■ **FESTIVAL MÉDITERRANÉEN.** Adapté à la clientèle francophone (service, menus, animations en français), le *Boléro*, nouveau bateau de la Compagnie de croisières Festival, sillonne la Méditerranée. En alternance au départ de Venise, cinq itinéraires de dix jours permettent de découvrir les îles grecques, la Turquie, la mer Noire, Chypre, l'Egypte et Israël. Avec en plus transferts en autocar d'Aix, de Marseille, Toulon, Cannes et Nice, nuit d'hôtel à Venise et croisière pour les moins de dix-huit ans partageant la cabine de deux adultes.
★ **Renseignements dans les agences de voyages et à la Compagnie de croisières, au 53-20-00-54.**

■ **UN COTTAGE EN GRANDE-BRETAGNE.** Situés en Angleterre, au pays de Galles et en Ecosse, des cottages (4/6 personnes) à partir de 1 810 F la semaine, sont proposés par Brittany Ferries, qui offre cinq liaisons maritimes. De Caen, un forfait spécial pour Portsmouth à partir de 1 080 F A/R le véhicule (jusqu'à 9 personnes) pour des séjours n'excédant pas une semaine. Soit 2 890 F pour 4/6 personnes.
★ **Renseignements dans les agences ou au 98-29-28-28.**

■ **ÉVASION NATURE.** Entre Pacifique et mer des Caraïbes, le Costa Rica offre ses charmes. L'association Arts et Vie propose 15 jours de découverte des parcs nationaux, forêts, volcans et bords de mer. Le circuit estival (du 21 juillet au 5 août) coïncide avec la Fête de la Vierge des Anges ; celui d'automne (du 31 octobre au 15 novembre) avec la récolte du café : 19 500 et 18 100 F par personne avec le vol, le circuit, l'hébergement en pension complète (5 jours).
★ **Arts et Vie, 251, rue de Vaugirard, 75015 Paris, tél. : 40-43-20-21, Minitel 3614 arevie.**

■ **QUATRE JOURS À HONG-KONG.** Spécialiste du transport aérien à prix « discountés », la Compagnie des voyages propose, jusqu'en septembre, un forfait de 4 jours et 2 nuits à Hongkong pour 3 950 F avec le vol de Paris sur Cathay Pacific, les transferts et l'hébergement en chambre double avec petit déjeuner. Il est désormais possible de consulter, de réserver et d'acheter sur Internet (http : //www. lcvd.com) 130 000 tarifs aériens au départ de seize pays.
★ **Compagnie des voyages, 28, rue Pierre-Lescot, 75001 Paris. Service infos 24 h/24 au 45-08-00-60. Pour réserver : 45-08-44-88.**

■ **LA VIE BERBÈRE.** Au cœur des montagnes les plus préservées du Maghreb, la randonnée de 8 jours programmée jusqu'en septembre par Comptoir des déserts, dans le Haut Atlas central et les vallées du Toubkal, propose de découvrir le pays berbère avec des muletiers. Un itinéraire accessible à tous (âge minimal 9 ans) avec 5 heures de marche par jour et bivouacs (sous tente), en auberge et en hôtel. Prix : 4 900 F par personne.
★ **Comptoir des déserts, 23, rue du Pont-Neuf, 75001 Paris, tél. : 40-26-19-40.**

Philippe Breton, sociologue au Laboratoire de la culture européenne

« Le système de valeurs des informaticiens en fait une population à risque en matière de sécurité »

Après une étude menée en 1993 auprès de deux cent cinquante informaticiens de la région strasbourgeoise, le sociologue Philippe Breton montre qu'un tiers seulement de l'échantillon a adopté les normes professionnelles relatives à la sécurité informatique. Critique de l'*« utopie de la communication »*, il estime que les valeurs qui dominent le milieu des informaticiens fragilisent les défenses contre la délinquance informatique

« Comment avez-vous été amené à attribuer la faiblesse de la culture de sécurité des informaticiens à la présence dans ce milieu de thèmes liés à l'idéologie libertaire, ou anarchiste ?

– Bakounine estimait qu'en supprimant le gendarme on supprimerait le voleur. Ce vieux thème anarchiste, appliqué aux nouvelles technologies de l'information, est actuellement repris dans les groupes de discussion sur le réseau. C'est un beau discours, extrêmement généreux, mais qui s'appuie sur une excessive confiance en l'Homme. Du point de vue de la sécurité informatique, dans une société fragilisée par le recours systématique aux réseaux, il est contre-productif.

» Pour qui a travaillé sur l'histoire de l'informatique, cette conception n'est pas surprenante. Ce système de valeurs est présent chez les pères fondateurs de cette discipline, notamment Alan Turing, John von Neumann et Norbert Wiener, dès les années 40. Née de la nécessité de casser des codes secrets allemands, avec le projet Enigma, la programmation informatique est, dès l'origine, marquée par une conception ouverte de la circulation de l'information et une certaine hostilité *envers les circuits marchands.* Notre enquête se proposait de voir si cette vision originelle avait irrigué, pénétré en profondeur le milieu professionnel de l'informatique.

> « Pour un certain nombre de professionnels, l'entreprise ou l'administration est un monde noir, fermé, que l'informatique va aider à rendre plus transparent »

» Outre son fort enracinement, la seule vraie grande surprise a été de découvrir que le libertarisme pouvait être couplé à un vote de droite, et même d'extrême droite, alors que nous étions partis avec l'*idée que* cette idéologie était spécifiquement de gauche. On a tendance à confondre gauchisme et libertarisme. Les choses ne sont pas aussi simples.

– Qu'est-ce qui distingue les informaticiens les plus attachés aux questions de sécurité ?

– Cette population est la moins mobile et, en corollaire, elle regroupe des personnes très attachées à la culture de l'entreprise dans laquelle elles travaillent, plus qu'à la culture informatique elle-même. Leur trajectoire consiste bien souvent à quitter l'informatique pure pour occuper des fonctions d'encadrement.

– Comment *sensibiliser* le reste des informaticiens aux problèmes de sécurité ?

– Ce que montre l'étude, c'est que ces questions ne relèvent pas simplement d'un déficit de formation ou d'éducation, *mais qu*'elles s'adressent à des représentations plus fortement enracinées. Ce qui explique la difficulté qu'il y a à faire pénétrer la culture de sécurité au sein des organisations.

» On est informaticien par amour de la « bidouille », mais aussi par vocation. Pour un certain nombre de professionnels, l'entreprise ou l'administration est un monde noir, fermé, que l'informatique va aider à rendre plus transparent. Les questions de sécurité informatique sont très liées à cette vision. Lutter contre le secret, c'est aussi maintenir des systèmes ouverts. Très souvent, les demandes de *sécurité* sont perçues comme une volonté de l'entreprise de maintenir l'opacité, de conserver un mode de fonctionnement contre lequel l'informatique était censée lutter. Dans cette optique, les responsables de sécurité informatique sont parfois perçus comme des traîtres de la cause informatique.

– Comment ce système de valeurs d'inspiration libertaire a-t-il pu s'implanter ?

– On peut évoquer plusieurs hypothèses. L'informatique est un métier extrêmement formaliste, mais dont certains aspects, notamment les rapports avec les non-informaticiens, tout ce qui touche aux usages, se transmettent par apprentissage. Des savoirs non formalisés, psychologiques, ont pu se perpétuer de cette façon. Par ailleurs, il y a l'*imaginaire, dans* lequel la science-fiction joue un rôle important. Cette littérature, très prisée dans les milieux informatiques, associe souvent l'usage de l'ordinateur à un certain nombre de transformations sociales. Avec l'essor d'Internet et des réseaux, on observe également la répercussion par les médias d'un discours type sur les bienfaits de la communication, sur ce qu'on peut attendre des nouvelles technologies.

– Vous observez qu'une part de la délinquance informatique n'entre pas dans les typologies classiques de la criminologie.

– Elle est en effet marquée par un grand désintéressement. Il ne s'agit d'ailleurs pas de considérer les informaticiens comme des délinquants en puissance. Mais le cambrioleur aura plus de facilité si on laisse les coffres ouverts : par un jeu d'emboîtement, la délinquance classique se trouve facilitée.

» Cette tolérance est fondée sur une forme de remise en cause de la loi, au profit de la règle. La règle, c'est ce qu'on peut maîtriser, ce qu'on peut fixer contractuellement et qu'on peut *changer*. Le programme informatique n'est autre qu'un système de règles. La loi paraît beaucoup plus obscure, elle n'existe qu'à travers son interprétation. Cette ambiguïté est très souvent rejetée – dans l'imagi*naire de l'informatique* –. Norbert Wiener, le fondateur de la cybernétique, ne rêvait-il pas d'automatiser la justice, à partir de règles simples ?

– Prévoyez-vous un désenchantement des informaticiens vis-à-vis de leur discipline ?

– Il y en a déjà eu, notamment au sujet de la micro-informatique, qui devait révolutionner l'entreprise, la vie privée, etc. On a certes


PHILIPPE BRETON

de meilleurs outils, mais ces promesses n'ont pas été tenues. Or on recommence avec Internet. Ce qu'il faut étudier, c'est le phénomène d'effacement de la mémoire, facilité par l'apparition de nouvelles technologies.

– On observe actuellement une alliance entre certains libertaires et les ultralibéraux en faveur du développement d'Internet. N'y a-t-il pas là un paradoxe ?

– Il y a deux points communs entre ces deux milieux, c'est l'apologie de l'individu et le refus de l'Etat. Il y a un point d'opposition, très fort également. Le courant libéral a pour objectif de faire basculer dans l'univers marchand un certain nombre d'activités humaines qui n'en relevaient pas, notamment les communications. Alors que dans le courant libertaire prédomine l'idée selon laquelle, pour que l'information ait un pouvoir libérateur, il faut qu'elle soit gratuite. C'est là la grande contradiction, *qui risque* d'être un point d'éclatement. Des pirates pourraient très bien contrecarrer les tentatives d'instaurer des transactions monétaires sur Internet ; on ne peut écarter un risque de « guerre civile » *sur les réseaux.* »

Propos recueillis par
Hervé Morin

★ **« Le système de valeurs professionnel des informaticiens et les contraintes de la sécurité informatique : enquête sur un antagonisme », Philippe Breton,** *In Cahiers de la sécurité intérieure*, **n° 24, avril 1996.**

Quatre populations

L'enquête a été menée en 1993 par le Laboratoire de sociologie de la culture européenne *pour* le compte de l'Institut des hautes études pour la sécurité intérieure (IHESI), auprès de 250 informaticiens strasbourgeois choisis parmi 1 500 professionnels et amateurs. Elle a per*mis de* distinguer quatre populations, selon leur attitude face à la sécurité informatique.

Un premier groupe (24 %), dit « idéologique », constitué d'hommes, mobiles, proclamant leur indépendance vis-à-vis des utilisateurs de l'informatique, est favorable à l'ouverture *des systèmes d'informa*tion. Qualifié de *« laxiste »*, le second groupe (17 %) *« ne se préoccupe pas »* des questions de sécurité informatique, en partie parce que ce genre de problèmes ne se *posent pas dans* son environnement professionnel immédiat. *« Permissif »*, le troisième groupe (25 %) va plus loin puisqu'il adopte une attitude positive vis-à-vis de la délinquance informatique. Il englobe des informaticiens pour lesquels l'informatique *« est un état d'esprit, une manière de vivre et d'échapper à la hiérarchie »*. Seul le dernier groupe (34 %), plus âgé et attaché aux valeurs traditionnelles, défend la sécurité informatique.

La navette américaine Atlantis restera au sol jusqu'en septembre

Deux mois de plus dans l'espace pour Shannon Lucid

Plus de cent quinze jours dans l'espace. Record battu pour la biologiste américaine Shannon Lucid, qui, depuis le mois de mars, partage les « appartements spatiaux » de la station orbitale russe Mir avec les cosmonautes russes Iouri Onoufrienko et Iouri Ousachev. Nul doute que l'astronaute américaine a savouré ce petit exploit, dont la portée reste cependant modeste comparée aux vols de plus d'une année accomplis par les Russes. Mais son plaisir aura été de courte durée, la NASA lui ayant fait savoir, lundi 15 juillet, qu'elle était condamnée à rester en orbite jusqu'à la mi-septembre.

DÉFAILLANCE DES JOINTS

La raison de ce report tient aux doutes que les ingénieurs américains ont émis à l'encontre des joints qui équipent les fusées d'appoints – boosters – de la navette américain Atlantis. Lors de la récupération, fin juin, des deux boosters de la navette Columbia, les techniciens ont constaté que des gaz à très haute température avaient pénétré à l'intérieur d'un joint sans toutefois le traverser.

L'incident, bien qu'il n'ait pas *« mis en cause »* la sécurité de Columbia, est suffisamment sérieux pour que l'Agence spatiale se donne le temps d'y réfléchir. Car, il y a dix ans, la défaillance de ces mêmes pièces avait entraîné l'explosion en vol de Challenger. Tout le problème actuel vient de ce que les joints de Columbia et d'Atlan*tis font* pour la première *fois* appel à une nouvelle matière, le Morstik 227, qui n'a pas tenu ses promesses et a été retenue parce que sa formule chimique ne porte pas atteinte à la couche d'ozone.

En conséquence, la navette *Atlantis, qui devait décoller en di*rection de Mir mercredi 31 juillet, restera clouée au sol jusqu'au 15 septembre. Shannon Lucid devra donc prendre son mal en patience au moins jusqu'au 14 août, date à laquelle la Française Claudie André-Deshays rejoindra la station orbitale Mir avec deux autres compagnons.

J.-F. A.

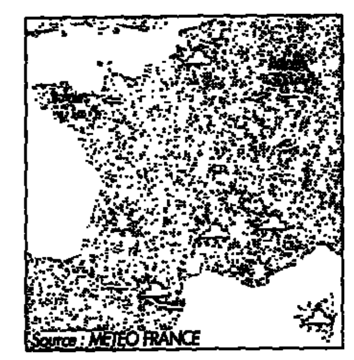
Soleil très généreux

LA CELLULE anticyclonique est centrée sur les îles britanniques et les hautes pressions empêchent l'approche de toute perturbation. *La journée de jeudi sera très ensoleillée dans toutes les régions*, et les observations météorologiques se limiteront à quelques nuages sur le relief du sud l'après-midi. Les températures resteront cependant contenues grâce à un petit vent de nord-est. Le temps estival se poursuivra sans faille vendredi. Le week-end s'annonce également estival, sans canicule marquée, avec toutefois une dégradation orageuse à partir de dimanche.

Jeudi matin, quelques brumes *seront fugaces sur le Lyonnais ou* le Pays basque. Des nuages se dissiperont en cours de matinée des Pyrénées au Languedoc-Roussillon, ainsi que du comté de Nice à la Corse. Partout ailleurs, le soleil sera omniprésent. L'après-midi, quelques nuages persisteront sur les Pyrénées *orientales, les Alpes du Sud et le relief corse.* Ils pourront engendrer très localement un orage. Dans les autres régions, le soleil sera roi. Quelques nuages élevés voileront légèrement le ciel des régions frontalières. Le vent de nord-est sera peu sensible, mais il aura pour fonction de limiter la montée des températures, *notamment près des côtes de la Manche.*

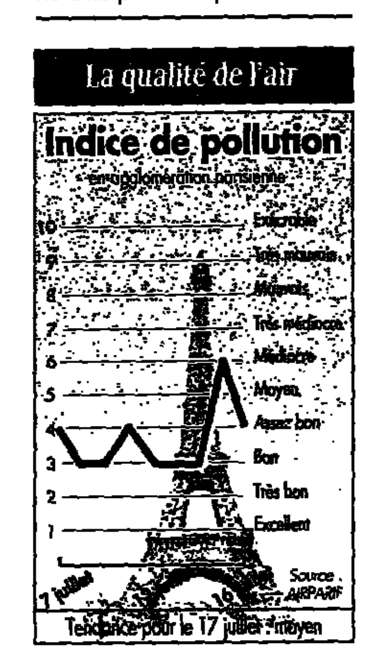
Le thermomètre affichera au lever du jour de 8 à 10 degrés près des frontières du nord-est, de 12 à 14 degrés de la Bretagne à la Franche-Comté, et de 15 à 20 degrés sur la moitié sud. Les températures maximales, bien qu'estivales, resteront modérées. Elles *s'étageront de 18 à 22 degrés près* du littoral de la Manche, de 22 à 28 degrés sur le reste de la moitié nord, de 28 à 30 degrés des Charentes aux Alpes, et de 30 à 33 degrés du Sud-Ouest à la Provence. La journée de vendredi sera tout aussi radieuse, avec au plus quelques nuages sur le relief l'après-midi.

(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)

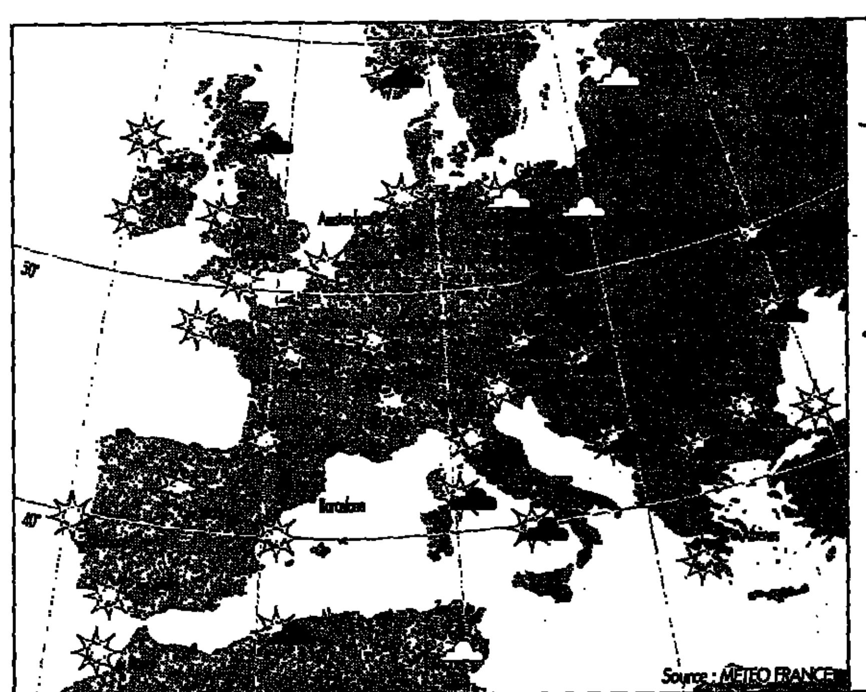


Prévisions pour le 18 juillet vers 12h00

La qualité de l'air



Tendance pour le 17 juillet : moyen

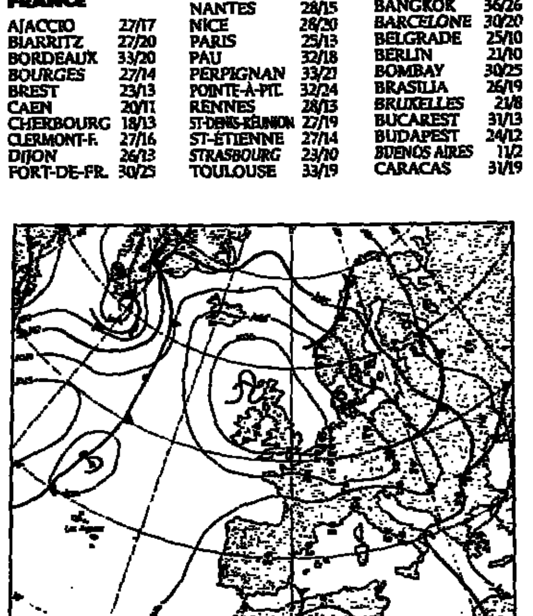


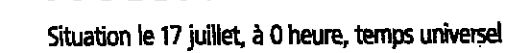
Prévisions pour le 18 juillet vers 12h00

Ensoleillé
Éclaircies peu nuageux
Nuageux courtes éclaircies
Brumes et brouillard
Très nuageux ou couvert
Pluie ou bruine
Averses
Orages
Vent fort
Neige

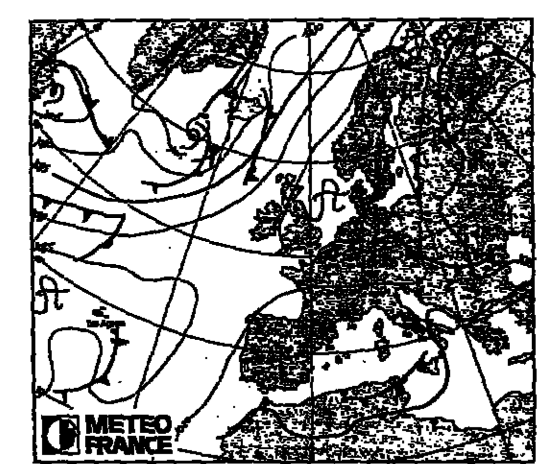
TEMPÉRATURES du 16 juillet maxima/minima

FRANCE		GRENOBLE	31/17	TOURS	28/13	CHICAGO	31/18	LISBONNE	34/19	PRETORIA	14/4
AJACCIO	27/17	LILLE	21/11	**ÉTRANGER**		COPENHAGUE	19/8	LONDRES	23/10	RABAT	31/20
BIARRITZ	27/20	LIMOGES	30/17	ALGER	32/20	DAKAR	31/25	LOS ANGELES	23/19	RIO DE JAN.	21/17
BORDEAUX	33/20	LYON	28/16	AMSTERDAM	18/9	DJAKARTA	33/24	LUXEMBOURG	22/10	ROME	29/17
BOURGES	27/14	MARSEILLE	32/21	ATHÈNES	37/25	DUBAI	45/35	MADRID	34/15	SAN FRANC.	16/13
BREST	23/13	NANCY	23/9	BANGKOK	36/26	DUBLIN	18/6	MARRAKECH	34/21	SANTIAGO	10/6
CAEN	20/11	NANTES	28/15	BARCELONE	30/20	FRANCFORT	21/8	MEXICO	26/13	SÉVILLE	36/21
CHERBOURG	18/13	NICE	28/20	BELGRADE	25/10	GENÈVE	27/17	MILAN	31/20	ST-PETERS.	17/9
CLERMONT-F.	27/16	PARIS	25/13	BERLIN	21/10	HANOÏ	36/30	MONTRÉAL	25/16	STOCKHOLM	17/8
DIJON	26/13	PAU	32/18	BOMBAY	30/25	HELSINKI	15/10	MOSCOU	24/12	SYDNEY	14/7
FORT-DE-FR.	30/25	PERPIGNAN	33/21	BRASILIA	26/19	HONGKONG	31/28	MUNICH	21/6	TENERIFE	30/22
		POINTE-À-PIT.	32/24	BRUXELLES	21/8	ISTANBUL	31/22	NAIROBI	21/12	TOKYO	33/27
		RENNES	28/13	BUCAREST	31/13	JÉRUSALEM	29/24	NEW DELHI	34/26	TUNIS	33/19
		ST-DENIS-RÉUNION	27/19	BUDAPEST	24/12	KIEV	24/13	NEW YORK	30/23	VARSOVIE	16/10
		ST-ÉTIENNE	27/14	BUENOS AIRES	11/2	KINSHASA	27/17	PALMA DE M.	31/16	VENISE	31/20
		STRASBOURG	23/10	CARACAS	31/19	LE CAIRE	34/23	PÉKIN	31/23	VIENNE	21/9
		TOULOUSE	33/19			LIMA	16/15	PRAGUE	16/7		





Situation le 17 juillet, à 0 heure, temps universel



Prévisions pour le 19 juillet, à 0 heure, temps universel

IL Y A 50 ANS DANS Le Monde

Sans famille

SOUS le titre *Babel sans femme*, un romancier avait, au lendemain de l'autre guerre, dépeint un de ces camps allemands où des prisonniers de toutes nationalités s'étaient rencontrés. De 1940 à 1945, l'Allemagne a été de nouveau une immense Babel. Mais les conditions de la lutte avaient changé : la guerre était devenue totale, les femmes elles-mêmes y participaient. De cette promiscuité de la vie que pendant trois, quatre ou même cinq ans des prisonniers, des requis, des déportés ont connue, des enfants sont nés. Et avec eux un douloureux problème, dont nous ne saurions nous désintéresser.

Car de ces enfants un certain nombre sont à demi-français, le plus souvent par leur père. Quelques-uns ont été ramenés par le prisonnier, le requis, la travailleuse volontaire rapatriés. Que devions-nous faire des autres, *dont certains, dès aujourd'hui, n'ont plus* aucune famille ? Fallait-il les abandonner aux lieux sans gloire où ils sont nés ? Fallait-il tenter de les incorporer à une nation dont ils pourront également se réclamer ? Chez nous, les enfants victimes de la guerre sont nombreux : devait-on, pour nous occuper d'eux seuls, abandonner leurs demi-frères ?

La question est, aujourd'hui encore, controversée, *et l'on voit immédiatement quels arguments* peuvent ici ou là être invoqués ; on devine quelles résistances psychologiques devront surmonter ceux mêmes qui, théoriquement, sont partisans de l'adoption.

Le gouvernement, lui, a opté. Il n'ignorait nullement l'aspect moral du problème ; des considérations démographiques et économiques l'ont déterminé : *il va s'efforcer de ramener en France ces enfants nés de Français en* exil ; il les présentera aux familles qui s'offriraient à les recueillir.

Henri Fesquet
(18 juillet 1946.)

MOTS CROISÉS PROBLÈME N° 6867

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV		■					■		
V				■	■				■
VI						■			
VII				■				■	
VIII			■						
IX		■				■			
X									
XI			■			■		■	

HORIZONTALEMENT

I. Où l'on peut envoyer paître. – II. *Un homme* qui présente bien. – III. Faire un travail en bas. – IV. Une famille de peintres. Pronom. – V. Dans un alphabet étranger. Laisse un bon morceau. – VI. Des Indes, c'est le melia. Apparus. – VII. Héros, pour les Sudistes. Parfois en plein ciel. – *VIII. Branché. Découragé.* – IX. *Le vrai fait du bon travail.* Une des Cyclades. – X. Leur préparation réjouit ceux qui aiment la campagne. – XI. Dieu. Une ville bien « abîmée ».

VERTICALEMENT

1. Mettre en morceaux. – 2. Son dos fait une bosse. Possessif. Adverbe. – 3. Peut être assimilée au quart. Saint des *Pyrénées*. – 4. *Un calife. Sur Cure, dans l'Yonne.* – 5. Un poisson qui a des ailes. Quand ils sont gros, l'arrivée n'est pas discrète. – 6. C'est tout un monde. Se laisse rouler. – 7. Comme Philippe IV. Poussée à l'extrême quand ça va très mal. – 8. Contribue à une fermeture. Peut blesser quand *il* est tranchant. – *9. N'a pas de but.* Port étranger.

SOLUTION DU N° 6866

HORIZONTALEMENT

I. Singleton. – II. Odonates. – III. Mémorable. – IV. Masse. Eon. – *V. El. Cs.* – VI. *Lido. Asse.* – VII. *Isolerait.* – VIII. *Etiolé.* Ce. – IX. *Reggane.* – X. *Estimeras.* – XI. Se. Réa.

VERTICALEMENT

1. Sommelières. – 2. Idéalistes. – 3. Noms. Doigts. – 4. *Gnoséologie.* – 5. *Lare. Elam.* – 6. *Eta. Caréner.* – 7. *Tebessa.* Ere. – 8. Oslo. Sic. Aa. – 9. *Entêtées.*

Guy Brouty

LE CARNET DU VOYAGEUR

■ *ALLEMAGNE. La compagnie allemande Lufthansa a ouvert une liaison directe Francfort-Shanghaï,* réduisant la durée de vol entre les deux villes de deux heures et demie. La desserte est assurée deux fois par semaine, le jeudi et le samedi, au départ de Francfort. – *(AFP.)*

■ **THAÏLANDE.** Le responsable des transports thaïlandais envisage d'interdire aux voitures qui seront *achetées après le 1er janvier 1997 de circuler dans* les rues de Bangkok aux heures de pointe, pour ne pas augmenter les embouteillages. – *(AP.)*

■ **SUISSE.** Dans un communiqué publié il y a quelques jours à Berne, l'Office fédéral de la police suisse met en garde les jeunes Helvètes *qui voyagent aux Etats-Unis, et particulièrement en Californie, contre* la secte Moon, très active dans le centre-ville de San Francisco. – *(AFP.)*

■ **GRÈCE.** La compagnie aérienne grecque Olympic Airways vient de présenter des excuses officielles pour les retards chroniques dont sont victimes ses passagers. – *(AFP.)*

■ *PHILIPPINES. Philippine Airlines, qui est en train de moderniser sa flotte,* loue des appareils supplémentaires à d'autres compagnies internationales. Deux Airbus loués à Gulf Air devraient être prochainement mis en service sur les lignes européennes desservies par la compagnie. – *(AFP.)*

■ **CANADA.** En juin, Air Canada et *Canadian Airlines* ont enregistré des hausses respectives de 21,1 % et 8,8 % de leur trafic passagers par rapport au même mois de l'année dernière. – *(Bloomberg.)*

■ **FRANCE.** La gendarmerie a mis en place, au début de la semaine, trois détachements de gendarmes à cheval chargés de patrouiller dans les forêts de Haute-Normandie jusqu'au 31 août. Cette initiative du conseil régional, prise pour assurer *la sécurité et créer une animation,* pourrait être reconduite au cours des prochains étés. – *(AFP.)*

■ **TAÏWAN.** Eva Air, compagnie aérienne privée taïwanaise, a obtenu les droits de trafic avec Hongkong. Les premiers vols vers cette destination commenceront début août, à raison de seize rotations hebdomadaires.

PARIS EN VISITE

Vendredi 19 juillet

■ **DU PONT NEUF** à l'enceinte de Philippe Auguste (50 F), *10 h 30, sortie du métro* Pont-Neuf, côté Samaritaine (Paris autrefois).

■ **L'AVENUE FOCH** (60 F), 11 heures, devant le guichet du métro Porte-Dauphine (Vincent de Langlade).

■ **DE GEORGE-V AU PARC MONCEAU** : le souvenir de la Chartreuse Beaujon (37 F), 11 heures, sortie du métro George-V, côté pair (Monuments historiques).

■ **MUSÉE D'ORSAY** : exposition Menzel (50 F + prix d'entrée), *11 h 15, à l'entrée de l'exposition* (Pierre-Yves Jaslet).

■ **LE QUARTIER HISTORIQUE DES HALLES** et l'église Saint-Eustache (50 F), 11 heures, devant la façade principale de Saint-Eustache, côté rue du Jour (Claude Marti).

■ **MUSÉE DU LOUVRE** : la peinture française du dix-neuvième siècle, de David à Delacroix (33 F + prix d'entrée), 11 h 30 (Musées nationaux).

■ **LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL** (37 F + *prix d'entrée*), 14 h 30, 1, rue de Sully (Monuments historiques).

■ **HÔTELS DU MARAIS** (60 F + prix d'entrée), 14 h 30, sortie du métro Saint-Paul (Isabelle Hauller).

■ **HÔTELS DU PRÉ-AUX-CLERCS** (50 F), 14 h 30, sortie du métro Solférino (Paris *pittoresque et insolite*).

■ **MONTMARTRE** (50 F), 14 h 30, au sommet du funiculaire (Paris autrefois).

■ **MUSÉE D'ORSAY** : exposition Menzel (36 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées nationaux).

■ **LE QUARTIER CHINOIS** (55 F), 14 h 30, sortie du métro Maison-Blanche côté impair (Europ explo).

■ **LES SALONS DE L'HÔTEL DE LASSAY**, résidence du président de l'Assemblée nationale (carte d'identité, 50 F), 14 h 30, 33, quai d'Orsay (Mme Cazes).

■ **LA BIBLIOTHÈQUE DE FORNEY** (37 F), 15 heures, 1, rue du Figuier (Monuments historiques).

■ **LA CRYPTE ARCHÉOLOGIQUE DE NOTRE-DAME** (37 F + *prix d'entrée*), 15 heures, à l'entrée de la crypte, place du parvis Notre-Dame (Monuments historiques).

■ **LE JARDIN ATLANTIQUE** de la gare Montparnasse (37 F), 15 heures, sortie du métro Gaîté côté rue Vercingétorix (Monuments *historiques*).

■ **MUSÉE DU PETIT PALAIS** : exposition Albrecht Dürer (50 F + prix d'entrée), 15 h 10, devant le musée (Pierre-Yves Jaslet).

■ **L'ILE SAINT-LOUIS** (50 F), 15 h 30, sortie du métro Pont-Marie (Claude Marti).

LES SERVICES DU Monde

Le Monde	42-17-20-00
Télématique	3615 code LE MONDE
CompuServe :	GO LEMONDE
Adresse Internet : http:// www.lemonde.fr	
Documentation	3617 code LMDOC ou 36-29-04-56
CD-ROM :	(1) 44-08-78-30
Index et microfilms :	(1) 42-17-29-33
Films à Paris et en province : 36-68-03-78 ou 3615 LE MONDE (2,23 F/min)	

Le Monde est édité par la SA Le Monde, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance.
La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.
Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN : 0395-2037



Imprimerie du Monde : 12, rue M. Gunsbourg, 94852 Ivry-Cedex.
PRINTED IN FRANCE.

Le Monde PUBLICITÉ
Société filiale de la SA Le Monde et de Médias et Régie Europe SA
Président-directeur général : Dominique Alduy
Directeur général : Gérard Morax
133, avenue des Champs-Elysées 75409 Paris Cedex 08
Tél. : (1) 44-43-76-00 ; fax : (1) 44-43-77-30

AVIGNON 96 On attendait beaucoup – trop ? – de la création par Eric Vigner, directeur du Centre dramatique de Lorient, de *Brancusi contre Etats-Unis*, le récit savoureux du procès qui opposa le sculpteur roumain aux autorités américaines, dans les années 20, autour de la notion d'œuvre d'art. Une bonne troupe ne sauve pas ce spectacle trop lourdement mis en scène. ● LOIN DES REMPARTS, l'auteur, metteur en scène et acteur Jean-Paul Wenzel a choisi de reprendre, *sous un chapiteau en plein champ*, sa *Fin des monstres*, spectacle créé en 1994, éloge trop aimable d'un art en voie de disparition, le cirque. ● LES SUD-AFRICAINS de la Handspring Puppet Company de Johannesburg *continuent* de séduire les festivaliers. Après *Woyzeck*, ils jouent *Faustus in Africa !*, relecture indiscutable du chef-d'œuvre de Goethe. *(De nos envoyés spéciaux.)*

Querelle pour un oiseau d'or bloqué en douane à Manhattan

Eric Vigner met en scène le procès qui opposa, en 1927, les Etats-Unis au sculpteur Brancusi sur la nature d'une œuvre d'art, en l'occurrence une pièce abstraite et révolutionnaire

BRANCUSI CONTRE ÉTATS-UNIS, un procès historique. Adaptation et mise en scène : Eric Vigner. Costumes : Claude Chestier et Pascale Robin. Avec Myrto Procopiou, Philippe Cotten, Vincent Ozanon, Arthur Nauzyciel, Pierre Baux, Odile Bougeard, Donatien Guillot, Alice Varenne et Laurent Poitrenaux. Salle du conclave du Palais des papes, jusqu'au 22 juillet à 17 heures. Tél. : 90-14-14-14.

L'an 1927, le photographe célèbre Edward Steichen, *qui vit à* New York, fait l'acquisition d'une sculpture de son ami Constantin Brancusi, domicilié, lui, à Paris. La statue, baptisée par Brancusi *Oiseau*, haute de 1,35 mètre, soigneusement calée dans une caisse, entre dans le port de New York sur le paquebot *Le Paris*.

Un *Tarif Act* de 1913, revu en 1922, autorisait l'entrée en franchise totale des « œuvres d'art » sur le territoire des Etats-Unis. Le texte précisait les caractéristiques de la chose, ce devait être un « original » et non pas un objet de commerce multiple ; il devait avoir été réalisé « à la main » ; l'auteur devait être un « sculpteur professionnel » ; et ce ne pouvait en aucune façon être un « objet utilitaire ». L'officier de la douane *refusa l'entrée en franchise de l'Oiseau* et pria Steichen de régler 240 dollars pour l'objet, qu'il avait payé 600 dollars à Henri-Pierre Roché, l'intermédiaire de Brancusi (Roché n'était pas encore l'auteur du chef-d'oeuvre adapté par Truffaut, *Jules et Jim*).

Au cours du procès en Cour des douanes des Etats-Unis qui allait s'ensuivre – car Brancusi s'opposa *au règlement de cette taxe* –, *le* douanier récalcitrant ne fut pas appelé à témoigner. Mais comment ne pas lui accorder les circonstances atténuantes ? Cette sculpture, *Oiseau*, n'avait, aux yeux d'un fonctionnaire simple et honnête, apparemment rien d'un oiseau. La figuration la plus rapprochée pouvait être celle d'une flamme, telle qu'elle jaillit d'un briquet *gonflé à bloc, mais celle-ci* mesurait plus de 1 mètre.

Ce qui aggravait le cas de Brancusi est que cette flamme, somme toute abstraite, était faite d'une matière qui paraissait coûteuse, comme de l'or, et si parfaitement polie qu'elle avait exactement la finition d'un objet manufacturé : elle ne portait aucune trace de l'intervention vivante d'une main *d'homme*.

Ce n'était pas la première fois qu'une sculpture de Brancusi chiffonnait la douane, à New York. En 1914, Brancusi, pour obtenir la franchise d'une statue, avait dû aller déclarer sous serment, au consulat américain de Paris, qu'il en était effectivement l'auteur.

DIALOGUES IRRÉELS

Le procès de l'Oiseau, « Brancusi contre Etats-Unis », s'ouvrit le 21 octobre 1927. Ce fût un festival de grotesque, de comique, et d'ennui. Brancusi fit appel aux témoignages d'Edward Steichen, bien sûr, et aussi du sculpteur Jacob Epstein, de deux rédacteurs en chef de revues d'art, et du directeur du Brooklyn Museum of Art. Les avocats de la douane s'entêtaient, avant tout, *à faire admettre* par les témoins que *« cet objet »* n'était pas un oiseau, et que la célébrité de Brancusi n'était pas patente. Les dialogues frôlaient l'irréel : *« Qu'est-ce qui vous fait appeler ceci* Oiseau *? »*, demandait le juge à Steichen qui répondait : *« Il est défini par l'artiste comme un oiseau. » « Le seul fait que l'artiste appelle ceci* Oiseau *en fait un oiseau pour vous ? – Oui, votre Honneur ! – Et si vous l'aviez aperçu dans une forêt, et que vous n'ayez entendu personne l'appeler* Oiseau, *vous auriez vu là un oiseau ? – Non, monsieur le Président ! »*.

Brancusi fut convoqué au consulat des Etats-Unis, à Paris, et dut répondre précisément à un questionnaire. A propos de l'aspect de « perfection industrielle » de sa *sculpture, il expliqua qu'il* l'avait très longuement polie avec une lime et *« papier émeri très fin »*. Après le contre-témoignage de deux sculpteurs américains « classiques », Robert Aitken et Thomas Jones, qui déclarèrent ne voir là *« ni une sculpture ni un objet d'art »*, le jugement, considérant que l'objet, *« en dépit d'une certaine difficulté à pouvoir l'assimiler à un oiseau, n'en demeurait pas moins agréable à regarder »*, déclara qu'il *« avait titre à l'entrée en franchise »*.

Sans vouloir tenir ce procès pour l'un des moments essentiels de l'histoire de l'art, il n'en reste pas moins que la lecture du compte-rendu sténographique des séances, publié par l'éditeur Adam Biro dans une bonne traduction de Jocelyne de Pass, est surprenante et drôle. *Le metteur en scène* Eric Vigner a eu l'idée de porter cette « minute » au théâtre. Sa mise en scène est singulière. Avocats et juges sont vêtus d'une même redingote gris fer, un peu d'époque romantique. Ils sont pieds nus, portent de petites lunettes rouges, et leurs cheveux sont sculptés en relief avec du fixatif.

Ils s'expriment en prenant des voix *fantomatiques, qui se veulent* « intéressantes ». Ce sont d'excellents acteurs – Myrto Procopiou, Alice Varenne, Laurent Poitrenaux ; leurs camarades font de leur mieux. Par moments explosent des éclairs. Tout ce pittoresque pourrait colorer l'écoute de ce procès, le mettre en relief d'une manière ou d'une autre, mais non, les composantes du spectacle sont étrangères les unes *aux autres*, les *propos* ne demeurent que les « effets de prétoire » les plus ordinaires, style *« Objection, votre Honneur ! – Objection maintenue ! »*, etc.

Mais voilà : c'est un serpent qui se mord la queue ! Pourquoi une sculpture est-elle une sculpture, et pas un bout de tube de cuivre ? Pourquoi du théâtre est-il du théâtre, et pas une heure de chichis ? *Comment ce spectacle a-t-il été reçu en franchise* dans les murs du Palais des papes ?

Michel Cournot

L'homme de Lorient

Eric Vigner, trente-six ans, est directeur, depuis le 1er août 1995, du Centre dramatique de Lorient. Ancien élève du Conservatoire national d'art dramatique de Paris, il est d'abord acteur, dirigé par Jean-Pierre Miquel, Christian Collin et Brigitte Jaques. Il devient metteur en scène en 1991 et connaît un important succès en 1992 avec *La Pluie d'été*, de Marguerite Duras.

Depuis, il a créé sept spectacles dont *L'Illusion comique*, de Corneille, qui a marqué son installation à Lorient.

EN VILLE, EN SCÈNE

Myrto Procopiou

Née à Athènes en 1971, Myrto Procopiou est gréco-suisse. Venue en France à l'âge de vingt ans pour suivre les cours de Véronique Nordey – la mère du metteur en scène –, elle a fait ensuite le Conservatoire supérieur d'art dramatique, et aussitôt commencé à jouer. La première année, alors qu'elle était dans la classe de Pierre Vial, elle a été dirigée dans Calderon par Stanislas Nordey, qui l'a engagée dans la troupe permanente de Nanterre en 1995. Depuis, elle a joué dans *Ciment*, de Heiner Müller, et dans *Le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, mis en scène par Stanislas Nordey, ainsi que dans *Tout est bien qui finit bien*, mis en scène par Jean-Pierre Vincent. Avec *Brancusi contre les Etats-Unis*, elle aborde pour la première fois Avignon, avec son talent évident et ses délicieux rappels au parler suisse : sur scène, elle dit « septante » et « nonante ».





XAVIER GARY/KODAK POUR « LE MONDE »

Portrait ironique de Faust en colonialiste

FAUSTUS IN AFRICA ! d'après Goethe. Mise en scène : William Kentridge. Avec Dawid Minnaar, Leslie Fong, Busi Zokufa, Louis Seboko, Antoinette Kellermann... Théâtre municipal, jusqu'au 17 juillet à 21 h 30 (spectacle en anglais non surtitré).

Après Büchner, Goethe. La troupe *de marionnettes* sud-africaine Handspring Puppet Company, après *Woyzeck on the Highveld*, réinvestit le Théâtre municipal avec *Faustus in Africa !* – un spectacle aussi beau, sinon plus, que le premier. Le metteur en scène William Kentridge fait de Faust – auquel il donne l'apparence d'une figurine blanche au visage nerveux – une sorte d'explorateur qui, du ciel, rêve de traverser les terres africaines. Méphisto est noir ; il porte une *queue* de cheval et des *bretelles rouges sur sa* chemise blanche. Il propose à Faust de faciliter son voyage, en échange de son sang. Alors commence un périple en forme de policier fantastique.

Le docteur Faustus de William Kentridge lance des avions dans le ciel et s'offre *des safaris au cours* desquels il tire *sur* tout ce qui bouge. Il voudrait façonner les terres africaines comme le Faust de Goethe rêve de conquérir l'amour de Marguerite. Mais il oppose son savoir à un matérialisme qui le défie. William Kentridge dit qu'une *de ses raisons de s*'attaquer au mythe de Faust fut sa révolte contre la phrase de Hegel, affirmant qu'*« après les pyramides, l'esprit du monde devait quitter l'Afrique pour ne plus jamais y retourner »*. Aujourd'hui, William Kentridge renvoie à l'Europe ses images coloniales sur un mode d'autant plus efficace qu'il est dérisoire, jamais simpliste et souvent insolite.

Faustus in Africa se joue dans un décor reconstituant une bibliothèque, avec des murs de livres, et un écran *sur lequel s'inscrivent* ces extraordinaires films en noir et blanc imaginés par le metteur en scène. *Le* plus *souvent*, les marionnettistes évoluent à vue, portant à bout de bras des figurines. Ils jouent avec elles, comme s'ils ré*pondaient aux* paroles qu'ils leur font dire. Seul Méphisto n'a pas de marionnette. Il est interprété par Leslie Fong, un comédien à la précision athlétique. Il insuffle une énergie magnifique à cette représentation où éclate le talent d'une troupe : *Dawid Minnaar* (Faust), Busi Zokufa (Marguerite ; Dieu), Antoinette Kellermann (Hélène de Troie ; Sorcière), Louis Seboko (Johnston), et les deux fondateurs de la Handspring Puppet Company, Basil Jones et Adrian Kohler (La Hyène).

Brigitte Salino

Le grand feu de camp des illusions perdues

En reprenant sous chapiteau sa « Fin des monstres », qu'il a écrit et mis en scène, Jean-Paul Wenzel pèche par trop de gentillesse

LA FIN DES MONSTRES, de (et mis en scène par) Jean-Paul Wenzel. Décors et costumes de Jean-Vincent Lombard. Avec Olga Abrego, Véronique Alain, Bertrand Binet, Eric Jacquet, Gérard Morel, Yann Nedelec, Julie Turin et Jean-Paul Wenzel. Montfavet-la Verdière, jusqu'au 30 juillet à 22 heures.

L'endroit est éloigné et ne manque pas de charme : un pré, à quelque 10 kilomètres des remparts de la Cité des papes, au calme, au frais, à l'écart. Au milieu de ce pré, un chapiteau ; sous un arbre, une petite table où une jeune fille, excessivement timide, vend quelques pièces de théâtre. Les spectateurs, peu nombreux, déambulent. Loin de l'agitation du festival. Ce décalage est un peu la marque de fabrique des producteurs de *La Fin des monstres*, qui ont choisi l'exil tout relatif du chemin de la Verdière à Montfavet : les Fédérés sont d'ordinaire installés à Montluçon, sous la houlette de deux francs-tireurs du théâtre, Olivier Perrier et Jean-Paul Wenzel, ce dernier ayant écrit et mis en scène ce spectacle, créé en 1994 au Théâtre des Ilets, à Montluçon.

Sous la toile, vaste espace aux *formes d'un rectangle dont on aurait* poli les angles, on découvrira bientôt une drôle de famille rassemblée autour de Miranda, « la femme la plus grosse du monde », encore que la gironde ait perdu 1 quintal depuis ses années de gloire. Elle a pour époux un clown *qui a peur de se faire mal en tombant* et qui ne fait plus rire les enfants, Pepino, aussi petit que brave et corvéable, dont le seul confident est Catzouro, *chien et bâtard de* haute malice. Miranda est la cousine du directeur du Cirque Passeïev, Angelo, si peu autoritaire et inventif que son entreprise minuscule est au bord de la disparition.

Rien n'y peut, pas plus les charmes fanés de sa femme, Tatiana, qui n'a plus la main assez ferme pour maîtriser son numéro de corde, que l'habileté rongée par l'alcool de leur fils, Tony, dont les lancers de couteaux sont devenus incertains. Jesek, le guitariste, peut bien lancer ses mélopées orientales ou Yvan nous faire croire qu'il est toujours l'homme le plus fort du monde, le ressort du Cirque Passeïev est brisé, un peu comme cette Hongrie des campagnes où ils sont enlisés.

Mais les bons génies du cirque veillent sur les Passeïev et leur apparaissent dans le corps ingénu *d'une trapéziste* autodidacte, Eva Gorki. Par sa beauté, sa jeunesse, son entrain, elle va réinsuffler à la famille l'énergie qui lui manquait. Malgré la disparition d'Angelo, puis celle de Catzouro, malgré la chute qui a valu à Tatiana de ne se mouvoir qu'en fauteuil, le Cirque Passeïev va renaître, et tant pis si le prix à payer est un certain trouble dans les rangs, dû aux charmes d'Eva... Mais, les histoires les plus belles sont souvent les plus tristes et l'irruption d'un producteur allemand « plein aux as » rompra l'équilibre retrouvé du Cirque Passeïev, de ses tentations payées en marks.

Où l'on retrouve la marque de Jean-Paul Wenzel, inlassable serviteur de ce qu'on a appelé le « théâtre du quotidien », soit l'observation du monde dans le regard et le corps des petites gens, ces *damnés de la terre privés de parole*, hier et aujourd'hui encore. On ne peut nier ici son habileté de metteur en scène, créant avec trois bouts de chiffon un univers d'une évidente poésie. En revanche, outre qu'il est un acteur à l'évidence trop aimable, il a, par le passé, écrit des textes plus convaincants. Celui-ci pêche par sa construction un peu lourde, particulièrement en raison *d'une avalanche de monologues* dans la dernière partie, sur le thème « que sont mes amis devenus »...

Le fond de cette affaire manque de consistance : la fable de *La Fin des monstres*, variation très post-baba cool sur la grandeur des petits mangés par la dureté d'un monde mercantile, est trop évangélique. Il faut au théâtre plus de dureté, plus de méchanceté même. Il lui faut une caractérisation autrement subtile, qui donne à chacun sa part d'ombre et de lumière. Sinon, comme ici, on assiste, sans déplaisir évidemment, à une matinée enfantine, sympathique, un grand feu de camp des illusions perdues.

Olivier Schmitt

Wenzel, vingt ans après « Hagondange »

La première pièce de Jean-Paul Wenzel, *Loin d'Hagondange*, créée à Avignon en 1975 dans le cadre du Théâtre Ouvert, fut un immense succès qui marqua les esprits, d'autant qu'elle fut plus tard mise en scène par Patrice Chéreau. Elle plaçait sur le devant ce Stéphanois formé à l'école du TNS par Hubert Gignoux et André Steiger. Dès 1976, il crée, avec Jean-Louis Hourdin et Olivier Perrier, les Fédérés à Montluçon, laboratoire de recherche devenu Centre dramatique national en 1985. Là seront joués de nombreux auteurs contemporains comme Arlette Namiand, Enzo Cormann, et les pièces écrites et mises en scène par Olivier Perrier et Jean-Paul Wenzel.

Une pétillante « Sémélé » ouvre un Festival d'Aix empreint de nostalgie

L'opéra de Haendel est la seule production lyrique de la manifestation

Présenté en ouverture, *Sémélé*, de George Frideric Haendel, sera la seule production lyrique présentée cette année au Festival d'Aix-en-Provence confronté à des difficultés budgétaires. L'ambiance n'est pas aussi festive qu'à l'habitude et pendant que Louis Erlo se prépare à partir, la mairie lui rend hommage en projetant quelques archives en plein air dans différents quartiers de la ville.

***SÉMÉLÉ*, opéra en trois actes de George Frideric Haendel, sur un livret de William Congreve, d'après *Les Métamorphoses*, d'Ovide. Reinhard Hagen (Cadmus, roi de Thèbes), Rosemary Joshua (Sémélé, sa fille), Charlotte Hellekant (Ino, sa sœur), Michael Chance (Athamas, prince de Béotie), Rockwell Blake (Jupiter), Kathleen Kuhlman (Junon), Janis Kelly (Iris, sa suivante), Willard White (Somnus), orchestre et chœur Les Arts florissants, William Christie (direction). Robert Carsen (mise en scène), Patrick Kinmonth (décors et costumes). Philippe Giraudeau (mouvement), Jean Kalman (lumières).**
THÉÂTRE DE L'ARCHEVECHE, le 16 juillet. Autres représentations les 19, 21, 23, 26 et 28 juillet, 21 h 15. De 290 F à 890 F. 3615 THEATEL, puis FESTIVAL D'AIX; ou 42-17-34-34.

AIX-EN-PROVENCE
de notre envoyé spécial

Bien que *Sémélé* soit une création scénique en France, bien que ce spectacle soit le seul opéra présenté cette année au Festival d'Aix, bien que cette quarante-neuvième édition soit la dernière de Louis Erlo – patron du Festival depuis 1982, il a été remercié avant l'heure pour faire place nette à Stéphane Lissner, son successeur –, le Théâtre de l'Archevêché n'est ni plein à ras bord ni en liesse pour une première aixoise. Lundi 15 juillet, la cour de l'hôtel Maynier d'Opède n'affichait pas non plus complet pour le récital Robert Schumann et Hugo Wolff donné par la soprano Mitsuko Shiraï et le pianiste Hartmut Höll.

Le même soir, la mairie organisait une rétrospective des opéras présentés au Festival depuis l'arrivée de Louis Erlo. Projetées sur grand écran, en plein air, ces archives puisées dans celles de l'INA seront présentées gratuitement les 23, 24, 25 et 26 juillet dans quatre quartiers d'Aix. Une excellente occasion de revoir des extraits de *La Flûte enchantée* et de *La Finta Giardiniera* de Mozart, d'*Hippolyte et Aricie* de Rameau et du *Chevalier à la rose* de Richard Strauss qui furent applaudis à l'Archevêché. Excellente occasion aussi de se remémorer les quarante productions d'opéras présentées depuis 1982 et de s'interroger sur l'attitude des tutelles qui, d'une certaine façon, ont décidé au mépris du public de sacrifier le Festival 96 et plus encore celui de 1997 qui devait fêter le cinquantenaire de la manifestation.

Le public de *Sémélé* n'est pas aussi fébrile que d'habitude donc, mais il se laisse gagner par l'ingéniosité de Robert Carsen qui a décidé d'actualiser cette histoire de « fesses » entre dieux et mortels en la déplaçant vers la Grande-Bretagne d'Elisabeth II. Comme toujours avec Carsen, le spectacle est fluide, les couleurs sont vives (bleu, rouge et or), les costumes sont soignés et le décor ingénieux – cette fois-ci, il est unique : deux murs et une porte monumentale de biais sur le plateau.

CLINS D'ŒIL AU PUBLIC

Comme souvent avec le jeune metteur en scène canadien, cette aisance à faire bouger les chanteurs, à les faire jouer, à dérider le public par des traits d'humour assez bande dessinée n'est pas soustendue par une vision théâtrale nette. Le livret et le découpage de cette anti-action ne l'aident certes pas, mais un peu moins de clins d'oeil au public, un peu moins de belles images coloriées et beaucoup moins de redondances auraient sans doute donné un peu plus de tenue à un spectacle dont les deux premiers actes traînent tout de même un peu en longueur.

Le troisième, assurément le plus beau, se tenait mieux, y compris dans la fosse. Toujours aussi soigneux, aussi attentif au chant, au spectacle, William Christie y fut plus cambré, plus présent que dans les deux précédents. Avec les années, le chef tend à infléchir ses tempos et plus encore la carrure des phrases vers une solennité et une sorte de torpeur idéales pour le songe, pour le rêve, mais guère dans les thèmes fugués et dans les scènes plus vivantes. Puriste (et il a bien souvent raison de l'être), Christie ne nous fait grâce, semble-t-il (nous n'avons pas pu consulter la partition), d'aucune reprise. Certains airs en paraissent interminables. D'autant que la musique venant facilement à Haendel, tous les airs ne sont pas aussi admirables d'inspiration et de virtuosité vocale que le dernier air de l'héroïne ou aussi sublime que la déploration funèbre du dernier choeur.

Les chanteurs sont excellents, même si l'on peut ne pas aimer le timbre de Rockwell Blake et si l'on doit constater la supériorité manifeste de Rosemary Joshua, étourdissante Sémélé qui se rit des vocalises les plus terrifiantes et convainc dans tous les registres de l'expression. Tous jouent avec un aplomb renversant et se coulent sans hiatus dans la vision du chef et du metteur en scène. Une mention particulière pour le choeur qui chante aussi bien qu'il joue et prend un plaisir manifeste à une représentation qui termine de façon pétillante.

Alain Lompech

Les choix trop inégaux de Danse à Aix

En programmant Josette Baïz, puis Merce Cunningham, le festival montre les limites de l'éclectisme

DANSE À AIX, jusqu'au 22 juillet. Merce Cunningham, les 17 et 18 juillet ; Les carnets Bagouet, le 19 ; La Camonietta, le 21 ; Pascal Rioult, le 22. Tél. : 42-23-26-26. Places de 100 F à 150 F.

AIX-EN-PROVENCE
de notre envoyée spéciale

Sur le papier, tout paraît possible : faire se côtoyer une chorégraphe native d'Aix-en-Provence, Josette Baïz, et la danse de l'Américain Merce Cunningham. D'un côté, une femme d'environ quarante ans qui travaille depuis plus de dix ans avec des enfants et des adolescents des quartiers en difficulté d'Aix et de Marseille. De l'autre, un homme de soixante-dix-sept ans, qui a dédié chaque seconde de sa vie à sa danse. Le 13 juillet, Josette Baïz présentait *Miroirs* dans la cour du Conservatoire des arts et métiers. Deux jeunes Aixoises et une Marseillaise avaient rejoint trois danseurs professionnels de la compagnie. Le 15 juillet, au Gymnase du Val d'Arc, Merce Cunningham déployait trois pièces récentes de son répertoire : *Beach Birds*, *Ground Level Overlay* et *CRWDSPCR*.

La juxtaposition s'avère cruelle. Mais comment montrer au cours d'un festival des oeuvres de natures aussi différentes ? *Miroirs* de Josette Baïz est ce qu'on appelle un ratage, malgré la qualité des danseurs. On avait vu en janvier au Théâtre de Suresnes, puis en avril, aux Rencontres de danses urbaines de La Villette, l'étonnant résultat du travail, teinté de rap, qu'elle a mené dans les quartiers. Cette fois, Josette Baïz entendait donner, sur des musiques de Ravel, une oeuvre qui ne devrait rien à l'énergie de la rue. On assiste à une danse proche de l'expression corporelle, prévisible à chaque pas. Les trois filles intégrées à la compagnie, Aude Cartoux, Sinath Ouk et Stéphanie Vial, âgées de douze à quatorze ans, sont, il est vrai, nées pour danser. Mais la soirée n'a pas été construite pour mettre en valeur les évidentes qualités de pédagogue de Josette Baïz.

EN TÊTE POUR L'ÉTERNITÉ

Merce Cunningham, l'affaire est entendue, avance en tête pour l'éternité. Il est celui qui, aujourd'hui, parle aux ordinateurs, composant ses chorégraphies à l'aide du logiciel LifeForms, conçu pour lui par des chercheurs de l'université de Vancouver. Le programme de Danse à Aix reprenait celui montré à Montpellier-Danse en 1995. On ne reviendra pas sur la beauté de ses oiseaux de plage, ces *Beach Birds* qui frémissent au gré du vent et des courants marins, des notes de piano de John Cage, du crissement des graviers.

Ground Level Overplay et *CRWDSPCR* (Crowd Spacer/Crowds Pacer) sont des titres qui font référence aux touches informatiques. En même temps que l'ordinateur, la couleur pénétrait dans l'oeuvre de Cunningham. Le décor de *Ground Level Overplay* – sorte de circuits électroniques éventrés – se teinte d'un rouge profond, tandis que les danseurs, en noir, surgissent comme des âmes endeuillées. *CRWDSPCR* est une pièce aux costumes de la couleur des sucres d'orge. La danse et la musique de John King se superposent en nappes variables. Une sorte de confiserie pour enfants terribles. Que dire de l'équipement technique du Val d'Arc : il bousille les lumières subtiles, assourdit les effets de réverbération tournoyante.

C'est bien Merce Cunningham qui a effectué la rupture avec le passé. Cette tranquille évidence illumine toutes ses oeuvres. Il n'a jamais eu besoin des surenchères des chorégraphes de la *post modern dance*, ceux qui, dans les années 60-70, lui ont succédé, s'opposant à lui, persuadés que la révolution chorégraphique n'était pas achevée. D'avoir été l'artisan de cette rupture lui a donné une telle avance qu'il n'a jamais éprouvé une seule fois, pour faire partie de la modernité, le besoin de faire dialoguer sa création avec le passé.

Dominique Frétard

Réorganisation des Victoires de la musique

SUITE AUX CONTROVERSES qui ont émaillé les dernières Victoires de la musique, son conseil d'administration a effectué plusieurs aménagements au sein de cette structure, a-t-on appris lundi 15 juillet auprès du Syndicat national de l'édition phonographique (SNEP).

La catégorie « révélation féminine de l'année » avait en effet vu la victoire de Stephend, chanteuse produite par Denys Limon, un des responsables de la société Télescope audiovisuel chargée de la production de l'émission de télévision consacrée aux Victoires. De plus, le directeur de Télescope audiovisuel, Claude Fléouter, se trouvait être le délégué général des Victoires de la musique.

POUR UN SCRUTIN FIABLE

Le conseil d'administration de cette manifestation a décidé de dissocier les fonctions de délégué général de celles de producteur exécutif de l'émission de télévision. Enrico Della Rosa, ancien responsable du suivi des réseaux au Conseil supérieur de l'audiovisuel, a été nommé délégué général de l'Association des Victoires de la musique, tandis que Claude Fléouter s'est vu proposer un contrat d'un an de production exécutive de l'émission télévisée consacrée aux Victoires.

Par ailleurs, dans un souci d'améliorer la fiabilité du scrutin, le conseil d'administration a décidé la création d'une Académie des votants qui devrait aboutir à la réduction du nombre actuel des participants au vote (environ 3 000 membres). Enfin, deux comités artistiques, l'un pour la musique classique, l'autre pour les variétés, ont été créés, alors que jusqu'ici un seul comité choisissait pour l'ensemble des genres musicaux.

Quand les spectateurs alésiens font leur propre théâtre...

ALÈS
de notre envoyée spéciale

Encore ensommeillés, les lycéens et étudiants commencent leur réunion de rédaction : les articles de *La Feuille de la jeune critique* devront être bouclés avant 18 heures, pour être distribués aux spectateurs le soir même. Guidés par Régine Bonnal, une enseignante d'Alès, ils suivent les répétitions, voient les pièces, interviewent les compagnies et rédigent de pertinentes critiques.

Dans tous les lieux du festival, aux entrepôts désaffectés de cette ancienne ville minière, sous les cèdres de la Cour Vauban, au Théâtre du Cratère, ils viennent rajeunir le public. C'est l'une des originalités de ce festival qui fait vivre le théâtre, toute l'année, dans la petite ville des Cévennes, et pas seulement l'été pour les touristes.

Spectacles en appartements ou dans les villages, cours de théâtre pour amateurs... Depuis vingt ans, comme des jardiniers, les responsables ont créé l'humus. Aucun n'est du métier. Chacun en est amateur, amoureux même. Professeur d'informatique à l'Ecole des mines d'Alès, Jean-Pierre Grégoire préside les Amis du théâtre populaire (ATP), l'association de spectateurs qui organise chaque année le festival. Ces Amis ont des amis à Nîmes et Uzès et, plus loin, à Biarritz.

A l'intérieur de ce réseau ATP, on s'échange les informations, on se signale les bons spectacles. Ni Jean-Pierre Grégoire ni les cinq membres du bureau n'ont le temps ou les moyens de parcourir la France pour aller au théâtre. Ils choisissent leur programmation en écoutant les suggestions de ces spectateurs et en lisant les centaines de dossiers qu'ils reçoivent. Leur créneau : la recherche de nouveaux talents. Ils aiment *« les spectacles récents dont la conception, la tonalité, les choix artistiques sont variés, mais qui ont en commun d'être novateurs et imaginatifs »*.

Ils sont fiers d'avoir invité la compagnie Royal de Luxe, Jérôme Deschamps et Olivier Py à leurs débuts. La médaille a son revers : au grand jeu de la découverte, il y a de bonnes et de mauvaises pioches. Parlons des bonnes : *La Putain respectueuse*, de Jean-Paul Sartre, mis en scène par Paul Minthe ; *Nom d'un chien*, d'après Gertrude Stein, par Benoît Bradel ; *Maïakovski nuage tour*, une adaptation du *Nuage en pantalon*, par Renaud Cojo.

La pièce de Sartre, et sa dénonciation brutale du racisme dans le Sud des Etats-Unis, n'a guère vieilli, en cette année 1996 où les églises noires ne cessent d'y être incendiées, où, en France, la télévision montre les Noirs expulsés des foyers et des églises. Lizzie, la prostituée, ne voit pas pourquoi elle ferait un faux témoignage contre un Noir, mais elle y sera forcée par les notables blancs qui épousent les idées du Ku Klux Klan. Le lit de Lizzie au milieu de la scène pour tout décor, une mise en scène sobre servent bien le texte de Sartre.

« Je suis moi parce que mon petit chien me connaît » : à partir de ce poème comique de Gertrude Stein, Benoît Bradel a créé *Nom d'un chien*, spectacle burlesque et imaginatif. Dans un joli décor de carton, deux hommes en costume noir et tee-shirt de clown à rayures et une femme au visage espiègle taquinent la question de l'identité : *« Suis-je moi ? Je suis moi. Mon petit chien n'est pas moi »*, lancent-ils en faisant tournoyer des cerceaux autour de leur taille, comme des petites filles, en grognant comme des chiens en meute. Masques, apparitions, danse de funambule : les clowneries répondent au jeu littéraire de Gertrude Stein.

MAÏAKOVSKI EN « RAVE »

La longue passion de Vladimir Maïakovski pour Lili Brik lui a inspiré *Le Nuage en pantalon* (1914), incantation à l'amour, cri contre la médiocrité, appel à la révolte. *« Avez-vous vu plus horrible que mon visage quand je suis absolument calme ? »* rétorque-t-il à ceux qui lui conseillent d'être raisonnable. Pour servir cette rage, Renaud Cojo, metteur en scène de la compagnie bordelaise Ouvre le chien, a imaginé une sorte de *rave* théâtrale avec ce *Maïakovski nuage tour*.

Sur scène : une batterie, une guitare et une basse électriques muettes, tandis que les haut-parleurs crachent les notes de *Tribal Scandal*, composé par Garlo. Puis, tel un chanteur de rock, le comédien Christian Rousseau va hurler au micro, sauter, se rouler par terre, danser en criant le texte du poète russe. Il réclame à son amour mieux que *« le pain rassis des caresses d'hier »* et proclame, du haut des échafaudages de la scène, *« je suis partout où ça fait mal »*. Les rédacteurs de *La Feuille de la jeune critique* ont été subjugués.

Catherine Bédarida

★ 19e Festival du jeune théâtre d'Alès. Jusqu'au 18 juillet. Tél. : 66-52-26-59.

■ **PHOTOGRAPHIE : Christian Caujolle, responsable des Rencontres d'Arles de juillet 1997, a dévoilé les grandes lignes de son programme, centré sur le politique. A signaler une rétrospective du photojournaliste Eugene Richards, une exposition sur le photomontage politique, une confrontation entre les images officielles de personnalités politiques et des images anonymes, une exposition sur « le témoignage des traumatismes historiques ». La ville sera animée par la troupe Royal de Luxe. Pour les soirées, Raymond Depardon et Nan Godin sont annoncés. Les images dialogueront aussi avec les chansons de Juliette Gréco, Luis Llach et le groupe Casse-Pipe, tous présents dans cette édition qui devrait se conclure *« par un grand événement musical »*.**

■ **ART : la rétrospective du peintre Jean-Baptiste Corot, qui a eu lieu au Grand Palais, à Paris, du 2 mars au 27 mai, a attiré 357 800 visiteurs. Il s'agit d'*« une très belle performance pour un artiste non impressionniste »*, dit-on à la Réunion des musées nationaux (RMN).**

Eros et Thanatos ont un accident de voiture

Crash. Le film le plus controversé du Festival de Cannes

Signée David Cronenberg, arrive sur les écrans une étrange dérive sous le double signe du désir sexuel exacerbé et de la collision automobile. Si *Crash* est une passionnante hypothèse théorique sur la mutation des corps sous l'effet de la technique – là se trouvent « *l'audace et l'innovation* » que le jury cannois a saluées en attribuant au film son prix spécial –, le film se heurte à la difficulté de montrer ce à quoi il s'attache.

Film canadien de David Cronenberg. Avec James Spader, Holly Hunter, Elias Koteas, Deborah Unger, Rosanna Arquette (1 h 40).

Dans le hangar à avions, la caméra s'approche, tourne doucement autour d'un couple en train de faire l'amour contre un fuselage. C'est très beau, sensuel, mystérieux. Sur le tournage d'un spot publicitaire, le producteur *s'enferme dans un cagibi* pour une galipette expéditive avec la chef opératrice. Ce n'est pas passionnant, *mais* ça a le mérite d'instaurer une symétrie, de souligner des différences entre deux manières d'accomplir le même exercice. Sur le balcon d'un luxueux appartement, la dame de la première séquence (Deborah Unger) et le monsieur de la deuxième (James Spader) rééditent l'opération. Cela risque de devenir lassant.

C'est d'ailleurs *aussi* l'avis du couple, mari et femme. Le scénario tiré du livre homonyme de James Ballard (*réédité chez 10/18*) *lui offre* de plus troubles expériences. Crac ! Accident d'auto. Boum ! Le véhicule *percuté par James Spader avait Holly* Hunter pour passagère, blessée. Hop ! Passion fulgurante et hautement médicalisée. Et début d'une étrange dérive sous le double signe du désir sexuel exacerbé et de la collision automobile. Ceux qui n'ont pas reconnu le pilotage de nos piètres existences par Eros et Thanatos ont perdu.

David Cronenberg vaut mieux que ça. L'auteur de *Scanners*, de *Vidéodrome* et de *Faux-semblants* poursuit, depuis *Chromosome 3* (1979), une réflexion inquiète et inquiétante sur la mutation des corps *sous l'effet de la technique, et sur les* processus de contamination – en particulier par l'image – sur une *planète mise en réseau. Passionnant* terrain d'investigation ; Cronenberg, ici, travaille le point limite de différenciation de l'homme et de la machine. Monstrueuse et pitoyable prothèse, Rosanna Arquette incarne ce rapprochement nullement imaginaire à l'heure de tous les cyber machins-choses.

« AUDACE ET INNOVATION »

Et le terrifiant *deus ex machina* (expression très appropriée) campé par Elias Koteas, sorte de savant fou poussant les personnages à toujours plus remettre en cause l'état de nature, *n'a rien d'extravagant – il suffit* de demander à la première vache folle *qui* passe. Bref, *Crash* est une *passionnante hypothèse théorique* – là se trouve « *l'audace et l'innovation* » que le jury cannois a saluées *en attribuant* au film son prix spécial. Mais plus violemment qu'aucune des collisions et étreintes qui s'y perpètrent, le film se heurte à la difficulté de montrer ce à quoi il s'attache. Se défiant, non sans raison, des étalages de la pornographie courante et des facilités du « film d'action » à accidents répétés, le cinéaste cherche un échappatoire dans la sophistication de la réalisation. Et ne le trouve pas.

La surenchère de coquetterie, les virtuosités de caméra opèrent comme un glaçage de l'écran. Comme dans un film publicitaire, *Crash* met toute sa substance en avant, se privant de la profondeur d'où naissent trouble et interrogation – « *le mystérieux érotisme des blessures* » dont parle Ballard.

Toutes ces images trop léchées instaurent une distance, accrue par *une pesante rasade de psychologie* autour du thème de l'impuissance, supposée justifier les exercices de *plus en plus complexes et dangereux* auxquels se livrent les personnages. Mais le film n'échappe pas au danger bien connu : que l'impuissance prêtée aux protagonistes ne contamine la mise en scène. Ou, pour le dire plus crûment, qu'on n'en ait rien à fiche de ces tribulations érotico-maso-mécanico-scarifiées.

Jean-Michel Frodon

COMMENTAIRE

« *INÉVITABLE* »

« *Scandaleux, grossier, choquant...* » *sont les mots pour le dire.* Pour dire quoi ? Que *Crash* est un film « incontournable » ou, mieux, « *inévitable* ». *Qui l'affirme ? La publicité.* Les adjectifs déclinés sur les affiches seraient donc propres à inspirer aux spectateurs l'irrépressible désir de voir le film.

La question de savoir si la nouvelle réalisation de David Cronenberg est ou non une réussite n'est pas posée et n'a pas à l'être. Le cinéaste compte déjà des inconditionnels, recrutés au temps où, inconnu du grand public, il œuvrait dans le cadre de petites productions et dans le registre, volontiers méprisé, du « cinéma bis ». Mais, *depuis que Cronenberg a accédé à* la notoriété, ses producteurs et distributeurs veulent, en toute logique, *davantage. Notoriété égale* respectabilité ? Justement pas. Et puisque *Crash*, au Festival de Cannes, n'a pas fait l'unanimité de la critique, la meilleure carte promotionnelle à jouer est apparue comme celle du scandale. Pour la validité du dispositif, il faut toutefois qu'un ou deux critiques prennent le contre-pied de l'ensemble de leurs confrères. Ce qui se produit toujours. Et même aujourd'hui, alors que depuis bien longtemps le cinéma a cessé de constituer un objet de débat, alors *que les spectateurs paraissent être* revenus de tout, la question se trouve irrémédiablement transpo*sée sur le plan moral.*

Crash est-il ou non un film « moralement condamnable » ? Pour répondre à la question, pour prendre position, pour ou contre, il faut bien aller voir le film. Sinon, de quoi aurait-on l'air dans les dîners entre amis ?

Pascal Mérigeau

LES AUTRES NOUVEAUX FILMS

AGENT ZÉRO ZÉRO

***Film américain de Rick Friedberg. Avec Leslie Nielsen, Nicolette* Sheridan, Charles Durning, Marcia Gay Harden. (1 h 20.)**

Comme pour tout genre, il existe dans la parodie une hiérarchie des *valeurs. Peter Bogdanovich, Roman Polanski, Mel Brooks ne jouent* pas au même degré, encore qu'on ne puisse leur nier cette référence commune : la cinéphilie. Premier essai de Rick Friedberg en la matière, *Agent zéro zéro est à classer au niveau pointé par son titre*, et, autant que faire se peut, plus bas encore. L'évident mercantilisme du projet mis à part, on verrait à cela deux raisons principales. La pre*mière tient au caractère hybride* du film, *qui se veut* une parodie de genre à la Mel Brooks (en l'occurrence l'espionnage et plus particulièrement la série des James Bond) mais dérape en fait vers le dé*marquage tous azimuts (de Mission impossible à Jurassic Park)* et l'accumulation de « gags », dans la lignée des Zucker-Abrahams-Zucker. La seconde est liée à l'indigence comique du film, qui, pour tout potage, aligne comme à l'exercice une éprouvante litanie de chutes et de grimaces. De sorte qu'avec la baisse de régime confirmée de Mel Brooks et l'évanescence de l'esprit Z. A. Z., ce film confirme l'émergence d'un nouvel âge du genre : la parodie de parodie.***Jacques Mandelbaum***

ANGUS

Film américain de P. Read Johnson. Avec Kathy Bates, George C. Scott, Rita Moreno, Chris Owen, Charlie Talbert. (1 h 30.)

■ Comme si cela ne suffisait pas de porter « *un nom de vache* » (c'est lui qui le dit) Angus est gros. Comme sa maman (Kathy Bates), conductrice de poids lourd et surnommée « *la cogneuse* », comme son papa (mais on ne le voit pas, car il est mort d'une crise cardiaque), comme son grand-père (George C. Scott), qui s'endort au salon. Il est donc « *différent* ». « *Différent* » comme tout le monde, puisque, par définition, une personne ne ressemble à personne. L'équation sur laquelle repose cette petite comédie est donc résolue avant que d'être posée : Angus finira par s'intégrer à la société américaine, qui découvre sur le tard qu'elle n'aime rien tant que les gens « différents ». Au contraire de ce que ressassent la publicité, la télévision et le cinéma qui, venus d'Amérique, submergent le monde et les consciences. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes (américains) ? Oui.

P. M.

LAME DE FOND

Film américain de Ridley Scott. Avec Jeff Bridges, Caroline Goo*dall, John Savage, Scott Wolf, Baltazar Getty. (2 h 05.)*

■ Sous les ordres d'un capitaine dur, voire impitoyable, mais qui, à n'en pas douter, connaît les hommes, un groupe de garçons de bonne *ou très bonne famille découvre la loi de la mer* et, du même coup, le sens de la vie. Sujet prétexte pour film d'aventures réalisé sans états d'âme ni inspiration par Ridley Scott, qui enregistre scrupuleusement les prévisibles péripéties d'un scénario tendant à démontrer à quel point tous ces petits jeunes gens ont, avant tout, besoin d'un chef. Gentiment fouetté par les embruns, *Lame de fond* suit paisiblement son cours, jusqu'à ce que s'abatte le « grain blanc » qui lui donne son titre original (*White Squall*), mais ne suffit pas à réveiller les ardeurs du cinéaste.

P. M.

MAN TROUBLE

Film américain de Bob Rafelson avec Jack Nicholson, Ellen Barkin, Harry Dean Stanton, Beverly D'Angelo. (1 h 35.)

■ Réalisé il y a presque cinq ans, *Man Trouble* n'arrive que maintenant sur les écrans français, sans doute en raison d'une incertitude sur le potentiel commercial du film, malgré la présence de Jack Nicholson. Il est vrai que le dernier titre de Bob Rafelson, cinéaste parvenu à la cé*lébrité avec deux œuvres inclassables dans le cinéma américain* des années 70 (*Cinq pièces faciles* et *Le Roi de Marvin Gardens*) puis responsable ensuite de quelques brillants mais mineurs exercices de style *sur les genres hollywoodiens* (*Le Facteur sonne toujours deux fois, La Veuve noire*) semble ne relever d'aucune catégorie existante. C'est sans doute parce qu'il emprunte, en fait, aux deux veines du réalisateur, rappelant les films de ses débuts par une certaine errance du récit et les autres par la volonté de refaire une comédie satirique inspirée, dirait-on, de Billy Wilder ou de Blake Edwards. Cette histoire d'amour entre une chanteuse lyrique et un dresseur de chiens (Nicholson toujours épatant) qui croise la recherche d'un manuscrit par un milliardaire aux méthodes de truand, ex-mari de la sœur de l'héroïne, ne trouve guère ses marques. Si certains moments font mouche dans la drôlerie vacharde, l'ensemble, très mollement mené, apparaît plutôt vain.

Jean-François Rauger

■ **DISTRIBUTION : la commission européenne a enquêté** dans les bureaux d'UIP (United International Pictures) à Londres, Bruxelles et Pa*ris au début du mois de juillet.* Ses émissaires cherchent des éléments corroborant les plaintes d'exploi*tants européens, selon lesquels* UIP les force à acheter des films américains qu'ils n'avaient pas l'intention de distribuer, selon la pratique dite du *block booking*. UIP, qui distribue hors Etats-Unis les productions des Majors Paramount, Universal et MGM, dispose depuis 1988 d'une exemption aux règles de la concurrence pour l'ensemble de l'Union européenne. Cette dérogation devait expirer en 1993 mais la Commission européenne n'a toujours pas statué sur son éventuelle reconduction.

■ **INÉDITS : deux films inconnus de Georges Méliès** ont été découverts dans l'Etat de New York : *La Salle à manger fantastique*, tourné en 1898, et *Une indigestion*, tourné en 1902, chacun d'une durée de deux minutes. Ils ont été déposé à la Cinémathèque Méliès à Paris, qui *compte maintenant* cent soixante-douze titres. Cette intitution célèbre cette année le centenaire du premier film *réalisé* par le *célèbre* magicien (1861-1938). Ces films seront montrés lors d'un colloque international organisé par l'*Association* des Amis de Georges Méliès du 13 au 22 août à Cerisy-la-Salle.

■ **« UN ÉTÉ AU CINÉ » : *dans* vingt régions de France**, cette manifestation cherche à attirer les jeunes des quartiers *défavorisés*. La sixième édition de cette opération a lieu jusqu'au 3 septembre. Elle est organisée par le Centre national du cinéma et propose une tarification spéciale (20 à 25 francs la séance) pour les moins de 25 ans dans 342 salles. Au programme : des avant-premières, des rencontres avec des réalisateurs, des ateliers de montage, de réalisation, des expositions *sur les effets spéciaux*, dans plus de 250 quartiers de France.

■ **« UN ÉTÉ AU CINÉMA » : en Haute Normandie**, dans l'une des neuf villes sélectionnées, cette opération permettra aux jeunes de moins de 25 ans qui ne partent pas en vacances de bénéficier des projections gratuites en plein air, des séances spéciales et des ateliers d'initiation aux techniques du 7e art. En août, certains groupes de jeunes pourront également assister au tournage du *Misanthrope* par Christian Zarifian. Cette opération est organisée par la DRAC Haute-Normandie et le ministère de la Culture.

L'arrivée de Daniel Toscan du Plantier annonce un tournant à la cinémathèque de Toulouse

AMBIANCE DE DÉMÉNAGEMENT à la *cinémathèque de Toulouse*. Au milieu des boîtes et des bobines, un vampire en carton emporte dans ses bras une jeune fille innocente. Une image que d'aucuns rapprochent de l'élection, le 11 mars, de Daniel Toscan du Plantier à la présidence d'une cinémathèque fondée par Raymond Borde, soixante-seize ans, ancien fonctionnaire des finances et membre du Parti communiste jusqu'à son exclusion en 1958. Conscient du caractère incongru de son arrivée, Toscan ne cherche pas à brouiller son image : « *A Paris, je n'ai jamais mis les pieds à la Cinémathèque, même si j'ai bien connu Henri Langlois. C'est un lieu complexe, d'une complexité dont je n'ai pas envie de me mêler.* » Mais *à Toulouse, non seulement* la fonction – « *bénévole* », précise-t-il – de président l'intéresse, mais il a la ferme intention de ne pas jouer les potiches.

Pour l'heure, entre le chroniqueur parisien du *Figaro Magazine*, producteur et très médiatique président d'Unifrance, et l'équipe de la cinémathèque, ce « *phalanstère d'intellectuels artisans* », selon Raymond Borde, tout semble aller pour le mieux. Artisan de cet étrange mariage, le maire UDF Dominique Baudis avait soigneusement préparé le terrain. Et Toscan avait posé en préalable le soutien des deux hommes à sa candidature.

Au-delà du choc des personnalités et des opinions politiques, cette alliance inattendue et – pour le moment – réussie entre un producteur et un fondateur de cinémathèque est annonciatrice d'un tournant pour l'institution. « *Les cinémathèques se sont faites contre les producteurs ; elles étaient des maquis, vivant dans la haine du marché* », constate Toscan du Plantier. « *Pendant longtemps,* confirme Raymond Borde, *les films, en fin d'exploitation étaient comme des boîtes de conserve périmées. Les producteurs se débarrassaient des copies et les ayants droit s'en fichaient complètement. Nous les récupérions à droite à gauche, en toute illégalité.* »

Tout change dans les années 60, avec le développement de la télévision. Les films suscitent soudain l'intérêt et bientôt la convoitise des héritiers. La télévision, une *chance pour les cinémathèques ?* Paradoxe de fin de siècle. « *La télévision se nourrit de films, parce que le cinéma est le seul produit qu'on puisse repasser. Le meilleur match de foot s'use.* La Grande Vadrouille *est inusable* », explique Toscan du Plantier. « *Or, chaque année, il se fait environ mille nouveaux films dans le monde, pour une demande cent fois supérieure.* »

PASSAGE DE TÉMOIN

Parce que les catalogues de films sont désormais une véritable mine d'or, les cinémathèques, lieux de dépôt et de conservation deviennent des interlocuteurs de choix. D'où la satisfaction affichée par Raymond Borde et Jean-Paul Gorce, le directeur de la cinémathèque, qui ont aujourd'hui de grands projets. Dès septembre, elle prendra possession de ses nouveaux locaux, dans l'ancienne chapelle Esquile, un lieu chargé d'histoire qui a longtemps abrité le parti socialiste espagnol. Située au cœur de Toulouse, elle accueillera dès le mois de janvier 1997 un public plus large que les cinquante cinéphiles habituels.

« *Un nouveau lieu, implique une redéfinition des objectifs* », confirme Jean-Paul Gorce, dont la « *passion de montrer* » pourra enfin s'assouvir. « *La cinémathèque doit être un lieu de passage de témoin, pour une certaine idée du cinéma. Nous pouvons projeter un film hongrois d'avant guerre dans la petite salle et faire, dans la grande salle, une rétrospective de réalisateurs ou de comédiens vivants. La palette des films doit être large.* » Ce n'est pas Raymond Borde qui le contredira, lui qui avoue, en riant, avoir un faible pour le cinéma américain en général... et pour *Basic Instinct* en particulier. A quand une rétro*spective Sharon Stone ?*

Pour l'anecdote, au cours des travaux d'aménagement des nouveaux locaux, une fresque datant des années 30 a été mise au jour, promettant que « *l'Internationale sera demain le genre humain.* » Elle a été restaurée et aussitôt inscrite aux Monuments historiques.

Annette Vezin

Inauguration le 24 janvier 1997

● **Le fonds** : 20 000 copies de longs et courts métrages, 15 000 livres, 48 000 dossiers de presse, 3 000 revues françaises et étrangères.

● ***Le calendrier*** : fin des travaux début septembre 1996, rodage des installations pendant l'automne, inauguration le 24 janvier, avec une rétrospective du cinéma soviétique.

● ***Les installations*** : deux salles de projection dont une de 230 places, avec un écran de 10,5 m × 7 m. *Prix des places* envisagé : moins de 25 F. Seize places pour l'accueil des chercheurs et une liaison prévue avec la BIFI (Bibliothèque de l'image-filmothèque) à Paris.

● **Les moyens** : le budget de fonctionnement s'élève en 1996 à 4,9 millions de francs, dont deux tiers de subventions, assumées à 46 % par le Centre national du cinéma, à 19 % par la ville, à 19 % par le conseil général de Haute-Garonne et à 16 % par le conseil régional de Midi-Pyrénées.

LES ENTRÉES À PARIS

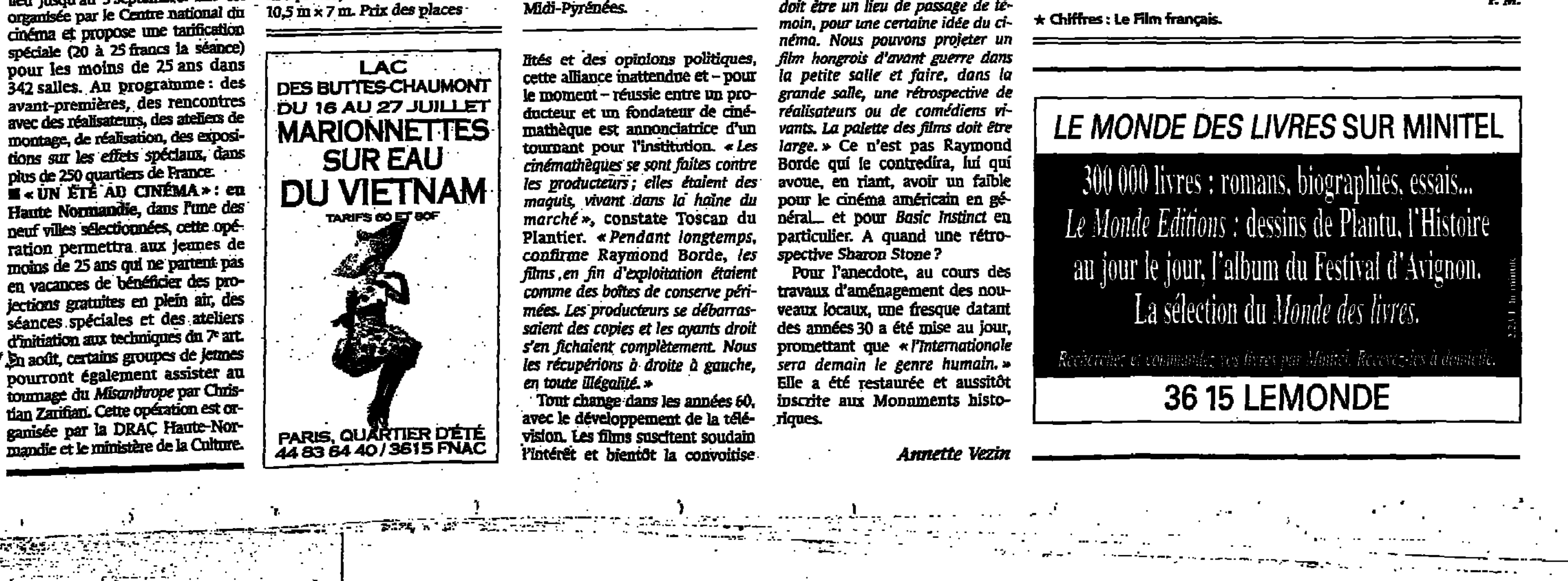
■ **Tassement de la fréquentation**, après une première semaine de juillet exceptionnelle. Les résultats n'en demeurent pas moins très supérieurs à ceux enregistrés au cours de la semaine correspondante de 1995. Le début d'été maussade pourrait être la cause première de cette embellie, dont les professionnels craignent qu'elle ne soit contrariée par les premiers rayons de soleil.

■ **La guerre entre les productions américaines**, qui se sont installées sur un marché déserté par les films nationaux, a livré ses premiers enseignements. Avec 31 000 entrées dans vingt-trois salles, *Planète hurlante* l'emporte, confirmant l'intérêt du public pour les films d'anticipation, tandis que *The Substitute* a réuni devant vingt écrans 27 000 spectateurs attirés par l'évocation de la violence dans les lycées américains. Les nouvelles aventures d'Ace Ventura, alias Jim Carey, ont attiré 51 000 spectateurs dans quarante-deux salles. Les autres nouveautés de la semaine se partagent les miettes.

■ **Excellente tenue de la reprise du film de Blake Edwards** *La Grande Course autour du monde*, que l'on n'avait pas vu sur grand écran depuis longtemps. Dans la seule salle du Reflet Médicis elle totalise 2 200 spectateurs.

P. M.

★ Chiffres : Le Film français.



LA SÉLECTION DU « MONDE »

COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ (français, 2 h 58), d'Arnaud Desplechin, avec Mathieu Amalric, Emmanuelle Devos, Thibault de Montalembert, Emmanuel Salinger, Marianne Denicourt, Chiara Mastroianni.

CONTE D'ÉTÉ (français, 1 h 53), d'Eric Rohmer, avec Melvil Poupaud, Amanda Langlet, Aurélia Nolin, Gwenaëlle Simon.

FAUTE DE SOLEIL (français, 57 min), de Christophe Blanc, avec Jean-Jacques Benhamou, Sarah Haxaire, Christian Balthauss, Françoise Descarrega, Evelyne Ker, Patricia Orlando.

GABBEH (iranien, 1 h 15), de Mohsen Makhmalbaf, avec Shaghayegh Djodat, Hossein Moharamai, Roghieh Moharami, Abbas Sayahi.

MACHAHO (franco-algérien, 1 h 30), de Belkacem Hadjadj, avec Hadjira Oul Bachir, Belkacem Hadjadj, Meriem Babes.

MIKHAIL KOBAKHIDZE, CINQ COURTS-MÉTRAGES INÉDITS de Mikhaïl Kobakhidze, Géorgien, noir et blanc (1 h 13). Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09) ;

LES NOUVELLES AVENTURES DE WALLACE ET GROMIT (dessin animé britannique, 1 h 13) de Peter Lord, David Sproxton, Sam Fell et Nick Park.

LA SECONDE FOIS (italien, 1 h 20), de Mimmo Calopresti, avec Nanni Moretti, Valeria Bruni Tedeschi.

LE TOMBEAU DES LUCIOLES dessin animé japonais (1 h 25), d'Isao Takahata.

FESTIVALS

PARIS : GRANDS CRÉATEURS RUSSES

En 1922, Grigori Kozintsev (1905-1973) et Leonid Trauberg (1902-1990) fondèrent la Feks (Fabrique de l'acteur excentrique), affirmant ainsi leur volonté de partir en guerre contre le naturalisme et la prétendue objectivité de la caméra. Ensemble, ils réalisèrent une dizaine de films, parmi lesquels *Le Manteau* (1926), adaptation de deux nouvelles de Gogol, et *La Nouvelle Babylone* (1929), bouleversante évocation de la Commune de Paris, avant de travailler chacun de son côté. « *La vie*, affirmait Kozintsev, *exige un art hyperboliquement grossier, étourdissant, qui fouette les nerfs, ouvertement utilitaire, mécaniquement précis, instantané, rapide. Sans quoi personne n'entendra, ne verra, ne s'arrêtera. L'art du XXe siècle, l'art de 1922, est l'art de l'instant ultime, autrement dit de l'excentrisme.* » En présentant une sélection de leurs films, devenus pour la plupart très rares, le cinéma L'Entrepôt offre de redécouvrir *un cinéma dont l'invention,* l'humour et le modernisme demeurent saisissants.

A partir du 17 juillet. Cinéma L'Entrepôt, 7-9, rue Francis-de-Pressensé, Paris 14e. Tél. : 36-68-05-87.

CINÉMA EN PLEIN AIR À LA VILLETTE

Autour du thème des « Liaisons dangereuses », le 7e Festival de cinéma en plein air présente, chaque soir à 22 heures, sur la prairie du triangle du Parc de La Villette, une sélection de films en version originale. Le programme prévoit notamment plusieurs soirées spéciales : *Dr. Jekyll et Mr. Hyde, Couples meurtriers, La Belle et la Bête...*

Jusqu'au 11 août. Chaque soir à 22 heures, sauf le lundi et le mercredi 24 juillet, Parc de La Villette (métro Porte-de-Pantin). Location d'un transat et d'une couverture : 40 F. Tarif spécial : 150 F, pour cinq soirées. Tél. : 40-03—75-23.

NOUVEAUX FILMS

AGENT ZÉRO ZÉRO
Film américain de Rick Friedberg, avec Nicollette Sheridan, Charles Durnig, Marcia Gay Harden, Barry Bostwick, Andy Griffith (1 h 20).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83) ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10) ; UGC Normandie, dolby, 8e ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79) ; Gaumont Kinopanorama, dolby, 15e (réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10). VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00) ; UGC Montparnasse, dolby, 6e ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, dolby, 12e ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (48-28-42-27 ; réservation : 40-30-20-10) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

ANGUS
Film américain de Patrick Read Johnson, avec George C. Scott, Rita Moreno, Chris Owen, Lawrence Pressman, Ariana Richards, Anna Thompson (1 h 30).
VF : Les Montparnos, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10).

BARB WIRE (*)
Film américain de David Hogan, avec Pamela Anderson Lee, Temuera Morrison, Victoria Rowell, Jack Noseworthy, Xander Berkeley, Steve Raillback (1 h 35).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10). VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00) ; Bretagne, 6e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; réservation : 40-30-20-10) ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (48-28-42-27 ; réservation : 40-30-20-10).

CRASH (**)
Film canadien de David Cronenberg, avec James Spader, Holly Hunter, Elias Koteas, Deborah Unger, Rosanna Arquette (1 h 40).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; UGC Odéon, dolby, 6e ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Normandie, dolby, 8e ; Max Linder Panorama, THX, dolby, 9e (48-24-88-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; La Bastille, dolby, 11e (43-07-48-60) ; Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Majestic Passy, dolby, 16e (44-24-46-24 ; réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10). VF : UGC Montparnasse, 6e ; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, dolby, 12e ; UGC Gobelins, dolby, 13e ; UGC Convention, dolby, 15e ; Le Gambetta, THX, dolby, 20e (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

EMPIRE RECORDS
Film américain d'Allan Moyle, avec Liv Tyler, Anthony LaPaglia, Maxwell Caulfield, Debi Mazar, Renee Zellweger, Liv Tyler (1 h 30).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; George-V, dolby, 8e. VF : Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31 ; réservation : 40-30-20-10) ; Mistral, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Miramar, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Convention, 15e ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

INÉDITS DE PETER GREENAWAY, 2e PROGRAMME
Film britannique de Peter Greenaway, (1 h 04).
VO : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

LAME DE FOND
Film américain de Ridley Scott, avec Jeff Bridges, Caroline Goodall, John Savage, Scott Wolf, Balthazar Getty (2 h 05).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; UGC Odéon, dolby, 6e ; UGC Champs-Elysées, dolby, 8e ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10). VF : Rex (le Grand Rex), dolby, 2e (39-17-10-00) ; UGC Montparnasse, dolby, 6e ; UGC Opéra, dolby, 9e ; Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e ; UGC Gobelins, dolby, 13e ; Mistral, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Convention, dolby, 15e.

MAN TROUBLE
Film américain de Bob Rafelson, avec Jack Nicholson, Ellen Barkin, Harry Dean Stanton, Beverly D'Angelo, Michael McKean (1 h 35).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10). VF : Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10).

THE SHOOTER
Film américain de Ted Kotcheff, avec Dolph Lundgren, Maruschka Detmers, Assumpta Serna, Gavan O'Herlihy, John Ashton (1 h 25).
VO : UGC Forum Orient Express, dolby, 1er ; George-V, 8e. VF : UGC Opéra, 9e ; UGC Gobelins, 13e ; Mistral, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).

EXCLUSIVITÉS

ACE VENTURA EN AFRIQUE
de Steve Oedekerk,
avec Jim Carrey, Ian McNeice, Simon Callow, Maynard Eziashi, Bob Gunton, Sophie Okonedo.
Américain (1 h 38).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10).

L'AGE DES POSSIBLES
de Pascale Ferran,
avec Théâtre national de Strasbourg.
Français (1 h 45).
Europa Panthéon (ex-Reflet Panthéon), 5e (43-54-15-04).

AME CORSAIRE
de Carlos Reichenbach,
avec Bertrand Duarte, Jandir Ferrari, Andréa Richa, Flor, Mariana de Moraes, Jorge Fernando.
Brésilien (1 h 56).
VO : Latina, 4e (42-78-47-86).

CAFÉ SOCIETY
de Raymond De Felitta,
avec Peter Gallagher, Lara Flynn Boyle, Frank Whaley, John Spencer, Anna Thomson.
Américain (1 h 53).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40) ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83) ; La Pagode, 7e (réservation : 40-30-20-10) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (47-20-76-23) ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10).

CHACUN CHERCHE SON CHAT
de Cédric Klapisch,
avec Garance Clavel, Zinedine Soualem, Renée Le Calm, Olivier Py, Arapimou, Rambo.
Français (1 h 35).
UGC Forum Orient Express, dolby, 1er ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38) ; UGC Rotonde, 6e ; Le Balzac, 8e (45-61-10-60) ; 14-Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81).

CITY HALL
de Harold Becker,
avec Al Pacino, John Cusack, Bridget Fonda, Danny Aiello, Martin Landau, David Paymer.
Américain (1 h 43).
VO : UGC Odéon, 6e ; George-V, 8e ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

LE CŒUR FANTOME
de Philippe Garrel,
avec Luis Rego, Aurélia Alcaïs, Maurice Garrel, Evelyne Didi, Roschdy Zem, Camille Chain.
Français (1 h 27).
Denfert, 14e (43-21-41-01).

COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ
de Arnaud Desplechin,
avec Mathieu Amalric, Emmanuelle Devos, Thibault de Montalembert, Emmanuel Salinger, Marianne Denicourt, Chiara Mastroianni.
Français (2 h 58).
Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40 ; réservation : 40-30-20-10) ; Racine Odéon, 6e (43-26-19-68 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Champs-Elysées, dolby, 8e (43-59-04-67 ; réservation : 40-30-20-10) ; Majestic Bastille, dolby, 11e (47-00-02-48 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50 ; réservation : 40-30-20-10) ; Miramar, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10).

CONTE D'ÉTÉ
de Eric Rohmer,
avec Melvil Poupaud, Amanda Langlet, Aurélia Nolin, Gwenaëlle Simon.
Français (1 h 53).
UGC Ciné-cité les Halles, 1er ; UGC Danton, 6e ; Le Balzac, 8e (45-61-10-60) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Le République, 11e (48-05-51-33) ; Escurial, dolby, 13e (47-07-28-04 ; réservation : 40-30-20-10) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

CORPS ET AMES
de Aude Vermeil,
avec Catia Riccabonni, Philippe Reymondin, Antoine Guinand, Bernadette Patois, Monica Goux, Jean-Daniel Vermeil.
Suisse (1 h 25).
Le République, 11e (48-05-51-33).

COURS-Y VITE
de Laurent Bénégui,
Jean-Luc Gaget,
Gaël Morel,
Agnès Obadia,
Jacques Maillot,
Luc Pagès,
Français (1 h 30).
L'Entrepôt, 14e (45-43-41-63).

DEAD MAN
de Jim Jarmusch,
avec Johnny Depp, Gary Farmer, Lance Henriksen, Robert Mitchum, Gabriel Byrne, John Hurt.
Américain, noir et blanc (2 h 14).
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e (42-77-14-55) ; Images d'ailleurs, 5e (45-87-18-09) ; Le Quartier Latin, 5e (43-26-84-65).

LES DERNIERS JOURS D'EMMANUEL KANT
de Philippe Collin,
avec David Warrilow, André Wilms, Roland Amstutz, Christian Rist, Julien Rochefort, Claude Aufaure.
Français, noir et blanc (1 h 10).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09).

DES NOUVELLES DU BON DIEU
de Didier Le Pêcheur,
avec Marie Trintignant, Maria de Medeiros, Christian Charmetant, Jean Yanne.
Français (1 h 40).
14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10) ; Saint-Lambert, dolby, 15e (45-32-91-68).

DINGO ET MAX
de Kevin Lima,
dessin animé Américain (1 h 20).
VF : Rex, 2e (39-17-10-00) ; George-V, dolby, 8e ; UGC Lyon Bastille, 12e ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Mistral, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10) ; Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96 ; réservation : 40-30-20-10).

DOUBLE DRAGON
de James Yukich,
avec Mark Dacascos, Scott Wolf, Alyssa Milano, Robert Patrick, Kristina Malandro Wagner, Julia Nickson.
Américain (1 h 30).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10).

DUNSTON, PANIQUE AU PALACE
de Ken Kwapis,
avec Jason Alexander, Faye Dunaway, Eric Lloyd, Rupert Everett, Glenn Shadix, Paul Reubens.
Américain (1 h 28).
VF : Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67 ; réservation : 40-30-20-10) ; Saint-Lambert, dolby, 15e (45-32-91-68).

LE FACTEUR
de Michael Radford,
avec Massimo Troisi, Philippe Noiret.
Italien (1 h 40).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Opéra Impérial, 2e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83) ; La Pagode, dolby, 7e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; La Bastille, dolby, 11e (43-07-48-60) ; Gaumont Grand Ecran Italie, dolby, 13e (45-80-77-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79) ; UGC Maillot, dolby, 17e. VF : Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10).

FAUTE DE SOLEIL
de Christophe Blanc,
avec Jean-Jacques Benhamou, Sarah Haxaire, Christian Balthauss, Françoise Descarrega, Evelyne Ker, Patricia Orlando.
Français (57).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09).

GABBEH
de Mohsen Makhmalbaf,
avec Shaghayegh Djodat, Hossein Moharamai, Roghieh Moharami, Abbas Sayahi.
Iranien (1 h 15).
VO : 14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55) ; 14-Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; 14-Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81).

LE GÉOGRAPHE MANUEL
de Michel Sumpf,
Français, couleur et noir et blanc (1 h 10).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09).

GOOD MEN, GOOD WOMEN
de Hou Hsiao-hsien,
avec Annie Shizuka Inoh, Lim Giong, Jack Kao, Vicky Wei, King Jieh-wen, Tsai Chen-nan.
Taïwanais (1 h 48).
VO : Images d'ailleurs, 5e (45-87-18-09) ; Le Champo-Espace Jacques-Tati, 5e (43-54-51-60).

HEAVENLY CREATURES
de Peter Jackson,
avec Melanie Lynskey, Kate Winslet, Sarah Peirse, Diana Kent, Clive Merrison, Simon O'Connor.
Néo-zélandais (1 h 40).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Le Saint-Germain-des-Prés, Salle G. de Beauregard, 6e (42-22-87-23 ; réservation : 40-30-20-10) ; Le Balzac, 8e (45-61-10-60) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Gaumont Grand Ecran Italie, dolby, 13e (45-80-77-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10).

LA HUITIEME NUIT
de Pascale Breton,
avec Arnold Barkus, Sarah Haxaire, Mohamed Nadif, Luc-Antoine Diquéro.
Français (40).
Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18).

INÉDITS DE PETER GREENAWAY, PREMIER PROGRAMME
de Peter Greenaway,
Britannique, couleur et noir et blanc.
VO : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

LE JOURNAL DU SÉDUCTEUR
de Danièle Dubroux,
avec Chiara Mastroianni, Melvil Poupaud, Hubert Saint Macary, Serge Merlin, Mathieu Amalric, Danièle Dubroux.
Français (1 h 35).
Epée de Bois, 5e (43-37-57-47) ; Denfert, 14e (43-21-41-01).

LA JURÉE
de Brian Gibson,
avec Demi Moore, Alec Baldwin, Joseph Gordon-Levitt, Anne Heche, James Gondolfini, Lindsay Crouse.
Américain (2 h).
VO : UGC Forum Orient Express, dolby, 1er ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38) ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79) ; UGC Maillot, 17e.

LÉON (*)
de Luc Besson,
avec Jean Reno, Gary Oldman, Natalie Portman, Dany Aiello.
Français (2 h 05).
VO : Gaumont Grand Ecran Italie, dolby, 13e (45-80-77-00 ; réservation : 40-30-20-10).

LOCH NESS
de John Henderson,
avec Ted Danson, Joely Richardson, Ian Holm, Kirsty Graham, James Frain.
Américain (1 h 40).
VF : Miramar, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-46-85 ; réservation : 40-30-20-10) ; Saint-Lambert, dolby, 15e (45-32-91-68).

MACHAHO
de Belkacem Hadjadj,
avec Hadjira Oul Bachir, Belkacem Hadjadj, Meriem Babes.
Franco-algérien (1 h 30).
VO : 14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

MEURTRE EN SUSPENS
de John Badham,
avec Johnny Depp, Christopher Walken, Charles S. Dutton, Peter Strauss, Roma Maffia, Gloria Reuben.
Américain (1 h 39).
VO : UGC Danton, 6e ; UGC Triomphe, dolby, 8e.

MIKHAIL KOBAKHIDZE, CINQ COURTS MÉTRAGES INÉDITS
de Mikhaïl Kobakhidze,
Géorgien, noir et blanc (1 h 13).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09) ;

LES NOUVELLES AVENTURES DE WALLACE ET GROMIT
de Peter Lord,
David Sproxton,
Sam Fell,
Nick Park,
dessin animé Britannique (1 h 13).
VO : 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00). VF : 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00).

PAPA, J'AI UNE MAMAN POUR TOI
de Andy Tennant,
avec Kirstie Alley, Steve Guttenberg, Marie-Kate Olsen, Ashley Olsen.
Américain (1 h 35).
VF : Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14 ; réservation : 40-30-20-10) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

PEREIRA
de Roberto Faenza,
avec Marcello Mastroianni, Daniel Auteuil, Stefano Dionisi, Joaquim De Almeida, Nicoletta Brashi.
Italien (1 h 35).
Espace Saint-Michel, dolby, 5e (44-07-20-49).

PEUR PRIMALE
de Gregory Hoblit,
avec Richard Gere, Laura Linney, John Mahoney, Alfre Woodard, Frances McDormand, Edward Norton.
Américain (2 h 11).
VO : George-V, 8e.

PLANÈTE HURLANTE
de Christian Duguay,
avec Peter Weller, Roy Dupuis, Jennifer Rubin, Andy Lauer, Charles Powell, Ron White.
Américain (1 h 48).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Elysées Lincoln, dolby, 8e (43-59-36-14 ; réservation : 40-30-20-10).

RICHARD III
de Richard Loncraine,
avec Ian McKellen, Annette Bening, Kristin Scott-Thomas, Jim Broadbent, Robert Downey Jr..
Américain (1 h 43).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; Gaumont Opéra Impérial, dolby, 2e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (47-20-76-23 ; réservation : 40-30-20-10) ; Majestic Bastille, dolby, 11e (47-00-02-48 ; réservation : 40-30-20-10) ; Escurial, dolby, 13e (47-07-28-04 ; réservation : 40-30-20-10) ; Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; Majestic Passy, dolby, 16e (44-24-46-24 ; réservation : 40-30-20-10).

RIDICULE
de Patrice Leconte,
avec Fanny Ardant, Charles Berling, Bernard Giraudeau, Judith Godrèche, Jean Rochefort.
Français (1 h 42).
UGC Forum Orient Express, 1er ; UGC Danton, 6e ; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (47-07-55-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10) ; Gaumont Convention, dolby, 15e (48-28-42-27 ; réservation : 40-30-20-10) ; UGC Maillot, 17e.

LA SECONDE FOIS
de Mimmo Calopresti,
avec Nanni Moretti, Valeria Bruni Tedeschi, Valeria Milillo, Roberto De Francesco, Marina Confalone, Simona Caramelli.
Italien (1 h 20).
VO : Reflet Médicis II, 5e (43-54-42-34).

SMOKE
de Wayne Wang,
avec William Hurt, Harvey Keitel, Stockard Channing, Harold Perrineau Jr., Ashley Judd, Forest Whitaker.
Américain (1 h 50).
VO : Images d'ailleurs, 5e (45-87-18-09) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18) ; Denfert, dolby, 14e (43-21-41-01) ; Saint-Lambert, dolby, 15e (45-32-91-68).

SUNCHASER
de Michael Cimino,
avec Woody Harrelson, Jon Seda, Anne Bancroft, Alexandra Tydings, Matt Mulhern, Talisa Soto.
Américain (2 h).
VO : Images d'ailleurs, 5e (45-87-18-09).

SUR LA ROUTE DE MADISON
de Clint Eastwood,
avec Clint Eastwood, Meryl Streep, Annie Corley, Victor Slezak, Jim Haynie, Sara Kathryn Schmitt.
Américain (2 h 15).
VO : Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-46-85 ; réservation : 40-30-20-10) ; Saint-Lambert, dolby, 15e (45-32-91-68).

LE TEMPS DE L'AMOUR
de Mohsen Makhmalbaf,
avec Shiva Gerede, Abdolraman Palay, Aken Turrt, Menderes Samanjilar.
Iranien (1 h 15).
14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55).

THE ADDICTION
d'Abel Ferrara,
avec Lili Taylor, Christopher Walken, Annabella Sciorra, Edie Falco, Michel Fella, Paul Calderon.
Américain, noir et blanc (1 h 24).
VO : Action Ecoles, 5e (43-25-72-07).

THE SUBSTITUTE (*)
de Robert Mandel,
avec Tom Berenger, Diane Venora, Ernie Hudson, Glenn Plummer, Raymond Cruiz, Marc Anthony.
Américain (1 h 40).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; UGC Normandie, dolby, 8e.

LE TOMBEAU DES LUCIOLES
d'Isao Takahata,
dessin animé Japonais (1 h 25).
VO : 14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55) ; 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00).

TRAINSPOTTING (**)
de Danny Boyle,
avec Ewan McGregor, Ewen Bremner, Jonny Lee Miller, Kevin McKidd, Robert Carlyle, Kelly McDonald.
Britannique (1 h 33).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; UGC Danton, dolby, 6e ; UGC Rotonde, dolby, 6e ; UGC Triomphe, dolby, 8e ; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (47-70-33-88 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Bastille, dolby, 11e (43-57-90-81) ; Mistral, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79) ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).

TROIS VIES ET UNE SEULE MORT
de Raoul Ruiz,
avec Marcello Mastroianni, Marisa Paredes, Arielle Dombasle.
Franco-espagnol (2 h 03).
Latina, 4e (42-78-47-86) ; Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

UN ANIMAL, DES ANIMAUX
de Nicolas Philibert,
Français (59).
14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55) ; 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00).

UN HÉROS TRES DISCRET
de Jacques Audiard,
avec Mathieu Kassovitz, Anouk Grinberg, Sandrine Kiberlain, Albert Dupontel, Nadia Barentin, Bernard Bloch.
Français (1 h 45).
UGC Forum Orient Express, dolby, 1er ; Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77 ; réservation : 40-30-20-10) ; George-V, 8e ; Les Montparnos, dolby, 14e (39-17-10-00 ; réservation : 40-30-20-10) ; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79).

UNE HISTOIRE D'AMOUR À LA CON
de Henri-Paul Korchia,
avec Jacques Gamblin, Emmanuel Depoix, Françoise Muranyi-Kovacs, Sophie Tellier, Féodor Atkine, Frédéric Diefenthal.
Français (1 h 25).
Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

UNE NUIT EN ENFER (**)
de Robert Rodriguez,
avec Harvey Keitel, George Clooney, Quentin Tarantino, Juliette Lewis.
Américain (1 h 40).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er ; UGC Odéon, dolby, 6e ; UGC Rotonde, 6e ; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10) ; George-V, THX, dolby, 8e ; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).

VACANCES EN FAMILLE
de Laurent Cantet,
Bruno Bontzolakis,
Philippe Harel,
Français (1 h 30).
14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55).

WALLACE ET GROMIT
de Nick Park,
Richard Goleszowski,
Jeff Newitt,
Peter Lord,
dessin animé Britannique (1 h 15).
VO : Denfert, 14e (43-21-41-01) ; Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-46-85 ; réservation : 40-30-20-10).

WHEN PIGS FLY
de Sara Driver,
avec Alfred Molina, Marianne Faithfull, Seymour Cassel, Maggie O'Neill, Rachel Bella.
Américano-japonais-allemand-hollandais (1 h 37).
VO : Reflet Médicis II, 5e (43-54-42-34).

WITTGENSTEIN
de Derek Jarman,
avec Karl Johnson, Michael Gough, Tilda Swinton, John Quentin, Kevin Collins, Clancy Chassay.
Britannique (1 h 15).
VO : Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

REPRISES

FAUX-SEMBLANTS (*)
de David Cronenberg,
avec Jeremy Irons, Geneviève Bujold, Heidi von Palleske, Barbara Gordon, Shirley Douglas, Stephen Lack.
Canadien, 1988 (1 h 53).
VO : 14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55).

ORANGE MÉCANIQUE (**)
de Stanley Kubrick,
avec Malcolm McDowell, Patrick Magee, Michael Bates.
Britannique, 1971 (2 h 30).
VO : Studio Galande, 5e (43-26-94-08 ; réservation : 40-30-20-10) ; Cinoches, 6e (46-33-10-82) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10) ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

LA PANTHÈRE ROSE
de Blake Edwards,
avec Peter Sellers, David Niven, Robert Wagner, Capucine, Claudia Cardinale, Brenda De Banzie.
Américain, 1964 (1 h 54).
VO : Grand Action, 5e (43-29-44-40) ; Mac-Mahon, 17e (43-29-79-89).

QUAND L'INSPECTEUR S'EMMÊLE
de Blake Edwards,
avec Peter Sellers, Elke Sommer, George Sanders, Herbert Lom, Tracy Reed, Graham Stark.
Britannique, 1964 (1 h 41).
VO : Action Christine, 6e (43-29-11-30) ; Mac-Mahon, 17e (43-29-79-89).

LA VICTOIRE EN CHANTANT
de Jean-Jacques Annaud,
avec Jean Carmet, Jacques Dufilho, Jacques Spiesser, Catherine Rouvel, Dora Doll.
Français, 1976 (1 h 30).
14-Juillet Beaubourg, 3e (42-77-14-55) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20 ; réservation : 40-30-20-10).

MERCREDI 17 JUILLET

TF 1

20.50

INTERVILLES
Divertissement présenté par Jean-Pierre Foucault, Fabrice, Nathalie Simon, Olivier Chiabodo. Port Barcarès contre Port-Leucate. (130 min). 87928388

23.00

COMMISSAIRE MOULIN, POLICE JUDICIAIRE
Série. L'amie d'enfance, de Jean Kerchbron, avec Yves Rénier (95 min). 6480388
Moulin emménage dans son nouvel appartement alors qu'un fou sévit dans le quartier, multipliant les agressions.
0.35 Mondial la Marseillaise à Pétanque (50 min). 5009499
1.25 Journal, Météo.
1.35 et 2.50, 3.10 Histoires naturelles. 2.05 et 2.40, 3.45, 4.20 TF1 nuit. 4.30 Mésaventures. 5.00 Musique.

France 2

20.55

ADIEU LES ROSES
Téléfilm de Philippe Venault, avec Maria Pacôme, Grâce de Capitani (100 min). 1791659
Une famille est à la recherche de l'acheteur idéal pour la maison ancestrale.

22.35

LES FÉDÉRAUX
Série.
Complot, de Donald Crombie, avec Robert Taylor, Angie Milliken (100 min). 3147949
Un terroriste projette de tuer un chef d'Etat lors des funérailles d'un ancien premier ministre australien.
0.15 Journal, Météo.
0.30 Tatort. Série. Le poids du passé.
2.00 Emissions religieuses (rediff.). 3.00 et 4.30 Urtl. L'art dans les capitales : Vienne ; Dites-le en vidéo. 3.50 24 heures d'infos. 4.55 Tour de France (rediff.).

France 3

20.55

LA MARCHE DU SIÈCLE
Magazine. Vies d'exilés, racines à vif. Invités : Mario Soares ; Hector Bianciotti ; Jules Roy, écrivain ; Carlos Moore ; Nadjia Bouzeghrane ; Manouchehr Gandi (120 min). 832185
22.55 Journal, Météo.

23.25

▶ UN SIÈCLE D'ÉCRIVAINS
Joseph Delteil, de Bernard Mounier (45 min). 210123
Né en 1894 d'un père bûcheron et charbonnier, Joseph Delteil étudie au petit séminaire de Carcassonne avant de devenir fonctionnaire et de commencer à écrire. En 1920, il monte à Paris, y rencontre André Breton et les surréalistes, et fait éditer par Pierre Mac Orlan son roman Sur le fleuve Amour. *En 1925, c'est la consécration avec* Jeanne d'Arc. *Joseph Delteil s'est éteint à quatre-vingt-quatre ans, en 1978.*
0.10 Dancing. Noblesse oblige. 1.10 Les Monroes. A la dérive. Série (55 min). *Amy et son grand frère sont perdus sur la rivière...*

Arte

20.45

▶ LES MERCREDIS DE L'HISTOIRE : 60ᴱ ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE D'ESPAGNE
Prélude à la tragédie, documentaire de Neal Ascherson et James Cameron (52 min). 3047582

21.40

MUSICA : LE SACRE DU PRINTEMPS
Ballet en deux parties de Stravinsky, chorégraphie et réalisation de Maurice Béjart, avec le Ballet du XXᵉ siècle, l'Orchestre national de Belgique, dir. André Vandernoot (30 min). 365098
22.10 La Jeune Fille au livre. Téléfilm opéra de Jean-Louis Comolli, avec Sophie Marin-Degor, Jean-Marc Salzmann (64 min). 9251543
23.25 Filmforum : le cinéma gallois. Documentaire. Hollywood dans la verte vallée, de Harald Herzog (60 min). 4104524
0.25 Avoir la baine. Téléfilm d'Uwe Friesner, avec Markus Johannsen, Gerhard Olschewski (95 min, rediff.). 2.00 Maestro. Magazine. *6ᵉ Symphonie* de Beethoven, par l'Orchestre symphonique du Norddeutscher Rundfunk, dir. Günther Wand (50 min).

M 6

20.45

LE MARI DE L'AMBASSADEUR
Feuilleton de François Velle.
[5/6] (92 min). 734253
[6/6] (99 min). 8015814
Pierre-Baptiste a démissionné de son poste de chercheur à l'Institut Pasteur et disparaît pour une destination inconnue. Sixtine, ne suivant que son intuition, le retrouve dans le village où, enfant, il fut abandonné sur les marches d'une chapelle. Cette chapelle sera le lieu où seront célébrées leurs noces...
0.20 Sexy Zap.
0.50 Rock express. Magazine présenté par Laurence Romance. PJ Harvey ; Skunk Anansie ; Ruby ; Bjork (35 min). 1647789
1.25 Best of pop-rock.
3.00 Mode 6, spécial haute couture. Magazine. 3.25 E = M 6. Magazine. 3.55 Turbo. Magazine. 4.20 Aventure en océan Indien. Documentaire. 5.15 Fréquenstar. Magazine.

Canal +

21.00

LES LEÇONS DE LA VIE ■ ■
Film de Mike Figgis (1994, 93 min). 79036
Un beau drame psychologique sur le ratage d'une vie.
22.30 Flash d'information.

22.40

LE FLIC DE BEVERLY HILLS 3
Film de John Landis avec Eddie Murphy, Timothy Carhart (1994, v.o., 100 min). 9919104
0.20 Jack the Bear. Film de Marshall Herskovitz avec Danny De Vito, Robert J. Steinmiller (1993, v.o., 95 min). 4606854
1.55 Etat des lieux ■ Film de Jean-François Richet avec Patrick Dell'Isola, François Dyrek (1994, N., 74 min). 58294741

Radio

France-Culture
19.33 Perspectives scientifiques. Le mécénat scientifique.
20.00 Le Rythme et la Raison. De l'écriture musicale : Frontières et singularités (3).
20.30 Tire ta langue. La langue romane des Alpes.
21.32 Communauté des radios publiques de langue française. L'univers de Maurice Labbé. Une émission de Radio Canada.
22.40 Nuits magnétiques. Dessine-moi ton siècle. C'était comment avant ? (2).
0.05 Du jour au lendemain. Avignon 96. Avec Christian Rist, Eric Vigner, *Jean-Louis Hourdin, Silviu Purcarete.* 0.50 Coda. *Passeport musique* (3). 1.00 Les Nuits de France-Culture (Rediff.). Dans les hautes terres de Papouasie ; 2.23, Doris Lessing (L'Echo lointain de l'orage).

France-Musique
19.30 France-Musique l'été.
20.30 Festival de Cheltenham. Festival d'été Euroradio. Concert donné en direct de l'hôtel de ville de Cheltenham, par l'Orchestre symphonique de la BBC, dir. Richard Hickox : L'Ile des morts op. 29, de Rachmaninov ; Concerto pour alto et orchestre, de Berkeley, Paul Silverthorne, alto ; Symphonie nº 2, de Rachmaninov.
22.30 Semaine Mozart. Concert donné le 31 janvier, salle Mozart, à Salzbourg, par Ruth Ziesak, soprano, Christoph Prégardien, ténor, Andras Schiff, hammerklavier : Œuvres de Mozart.
0.05 Musique pluriel. Œuvres de Heininen. 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique
20.40 Les Soirées de Radio-Classique. Linda di Chamounix, de Donizetti, par le Chœur de Chambre Mikaeli et l'Orchestre symphonique de la Radio suédoise, dir. Halder, Gruberova (Linda), Bernardini *(le Vicomte de Serval), Groop* (Pierotto), Kim (Antonio), Palatchi (le Préfet), Precht (Maddalena), Melander (le Marquis de Boisfleury).
23.30 Les Soirées... (Suite). Œuvres de R. Strauss, Haydn, Mendelssohn. 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5
20.00 Pégase
21.00 Strip Tease.
21.55 Météo des cinq continents.
22.00 Journal (France 2).
22.35 Des trains pas comme les autres. De François Gall et Bernard d'Abrigeon. [1/2] Le Maroc.
23.30 Emmène-moi au bout du monde.
0.30 Soir 3 (France 3).

Planète
20.35 Les Seigneurs de Shark Bay.
21.15 Le Père Besse, caviste de légende.
21.45 Hamsa, la rage au ventre.
22.40 A l'Est, du sang sur la neige. [9/10] La mort du Reich.
23.35 Dix ans de destruction. [5/5] Vie et mort de Chico Mendes.

Paris Première
20.00 20 h Paris Première.
21.00 Paris modes.
21.55 Aux arts et caetera.
22.25 Concert : Annie Cordy à l'Olympia. Enregistré en 1976 (60 min) 2922678
23.25 Concert : André Ceccarelli Trio (70 min). 59878727

France Supervision
20.30 Paris, roman d'une ville. De Stan Neumann.
21.20 Concert : Les Francofolies de la Rochelle (90 min) 16779901
22.50 La Montagne des brumes.

Ciné Cinéfil
20.30 Le Régiment des bagarreurs ■ Film de William Keighley (1940, N., v.o., 80 min) 93471291
21.50 Jim la Houlette ■ Film d'André Berthomieu (1935, N., 90 min) 3419036
23.20 Le Premier Rebelle ■ Film de William Seiter (1939, N., v.o., 85 min) 58422185
0.45 Le Dos au mur ■ ■ Film d'Edouard Molinaro (1957, N., 90 min) 43059708

Ciné Cinémas
20.30 Franc parler *Film de Barnet Kellman* (1992, 90 min) 5970611
22.00 La Baston ■ Film de Jean-Claude Missiaen (1985, 95 min) 4321678

Série Club
20.20 L'Etalon noir. Un cheval à abattre.
20.45 Flash. La cour des miracles.
21.30 Mariages. Le bonheur.
22.30 La Famille Addams. Fais pas le singe !
23.00 et 1.00 Wolff, police criminelle. Tir sans sommation.
23.45 Flash. La cour des miracles.
0.30 Vive la vie. (35 min).

Canal Jimmy
20.30 Angela, quinze ans. L'amour à toutes les sauces.
21.15 Max Headroom. Les voleurs de rêves.
22.05 Chronique de mon canapé.
22.10 Seinfeld. La place de stationnement.
22.35 Friends. Celui qui avait un cœur d'artichaut.
23.00 Le Guide du parfait petit emmerdeur. Bout à bout.
23.10 Father Ted. Le grand concours.
23.40 Jimmy Summertour. (25 min).

Eurosport
17.30 Tennis.
18.30 Motors.
19.30 Grand Prix Magazine.
20.00 Course de camions.
21.00 Boxe.
22.00 Cyclisme.
23.00 Body-building. (60 min).

Les films sur les chaînes européennes

RTL 9
22.20 Stella. Film de Laurent Heynemann (1983, 100 min). Avec Nicole Garcia. *Drame.*
0.15 Les Derniers Jours de Pompéi. Film de Mario Bonnard (1959, 95 min). Avec Steve Reeves. *Aventures.*

TMC
22.35 La Belle de Cadix. Film de Raymond Bernard (1953, N., 100 min). Avec Luis Mariano. *Musique.*

TSR
21.30 Blessures secrètes. Film de Michael Caton-Jones (1993, 115 min). Avec Robert De Niro. *Comédie dramatique.*

JEUDI 18 JUILLET

TF 1
13.00 Journal, Météo, Météo des plages.
13.35 Femmes. Magazine.
13.40 Les Feux de l'amour. Feuilleton.
14.30 Dallas. Feuilleton. Carrousel.
15.25 Hawaï police d'Etat. Série. Voyages organisés.
16.25 Club Dorothée vacances.
17.15 Les Nouvelles Filles d'à côté. Série. Les annonces.
17.45 Jamais 2 sans toi...t. Série.
18.10 Case K.O. Jeu.
18.40 Des copains en or. Jeu.
19.20 La Chanson trésor. Jeu.
19.50 et 20.45 Météo.
20.00 Journal, Tiercé.

20.50

JULIE LESCAUT
Série. Ville haute, ville basse, de Josée Dayan, avec Véronique Genest (100 min). 306654
Le commissaire Lescaut et ses équipiers interceptent une Porsche rouge qui vient de brûler un feu rouge.

22.30

STARS EN FOLIE
Divertissement présenté par Philippe Lavil, Sophie Favier, les Coco Girls. Avec Nino Ferrer, Patrick Sébastien, Sabine Paturel, Los del Mar, Francis Cadot (85 min). 9525383
Nino Ferrer dit s'être bien amusé pendant le tournage de cette émission, entouré des nouvelles cocogirls dont la plastique n'a rien à envier à celle de leurs devancières.
23.55 et 3.20, 5.05 Histoires naturelles. Coupil-mains blanches.
0.50 Journal, Météo.
1.00 Permeke. 2.35 et 3.10, 4.10 TF1 nuit. 2.45 Intrigues. 4.45 Musique.

France 2
12.15 Pyramide. Jeu.
12.55 et 13.40 Météo.
12.59 Journal, Loto.
13.45 Les Routiers. Série. Retour à la case départ.
14.40 En attendant le Tour.
15.05 Cyclisme. En direct. Le Tour de France. 18ᵉ étape : *Pampelune-Hendaye* (150 km) (150 min). 8129234
17.35 Vélo Club. Magazine.
18.45 Qui est qui ? Jeu.
19.25 Les Enfants de la télé en vacances. Divertissement. Avec Smaïn, Arielle Dombasle, Annie Girardot, Pascal Obispo.
19.59 Journal, A cheval, Météo, *Point route.*

20.55

URGENCES
Série, avec George Clooney.
Dans la chaleur de Chicago, d'Elodie Keene.
Un jour comme les autres, de Vern Gillum (105 min). 1752760
La fille du docteur Green est admise au service des urgences...

22.40

AU NOM DE TOUS LES MIENS ■
Film de Robert Enrico (1983, 100 min). 4823925
En 1970, après la mort de sa femme et de ses trois enfants dans un incendie, un homme revit son passé tragique. Cette version cinéma du roman de Martin Gray est la réduction d'une série de télévision de huit heures (diffusée en 1985).
1.05 Journal, Météo.
1.20 Tatort. Série. La voleuse de bijoux.
2.55 Nice, la petite Russie. 3.35 Voltigeurs du Mont Blanc. 3.50 24 heures d'infos. 4.05 Descentes. 4.55 Tour de France (rediff.).

France 3
12.30 Journal. Météo des plages.
13.05 Keno.
13.10 La Boîte à mémoire. A Chambéry.
13.40 Télétaz.
14.40 Fame. Série.
15.30 Ranch L. Série.
16.20 Tiercé.
16.35 40º à l'ombre. En direct d'Arcachon. Invités : Herbert Léonard, Sarah.
18.20 Questions pour un champion. Jeu.
18.55 Le 19-20 de l'information, 19.08, Journal régional.
20.05 Fa si la chanter. Jeu.
20.35 Tout le sport.
20.38 Cyclisme. Le journal du Tour.

20.55

LE TÉLÉPHONE ROSE
Film d'Edouard Molinaro (1975, 90 min). 1755857
Une comédie de boulevard qui a tenté de repeindre à neuf les vieux thèmes du vaudeville, et n'évite pas la vulgarité.
22.35 Journal, Météo.

23.05

L'HEURE AMÉRICAINE : LES DIPLÔMÉS DE MOREHOUSE
Documentaire de Sabita Kumari-Dass (50 min). 4371383
Construit en 1867, près d'Atlanta, Morehouse est le seul établissement d'enseignement supérieur à n'admettre que des étudiants noirs de sexe masculin. Il a compté parmi ses élèves, Martin Luther King, Spike Lee et Edwin Moses. Passionnant.
23.55 Espace francophone. Amin Maalouf, retour au Liban. 0.25 Les Monroes. Le voyage de l'espoir. Série (55 min).

La Cinquième
12.55 Attention santé. 13.00 Défi. 13.30 L'Autriche. 14.30 ▶ Notre siècle. 1918-1928, les années jazz [3/9]. 15.30 ▶ Déclics : Femmes toquées. Luce Bodinaud. 15.40 Plans de vol. [4/5]. 16.30 Alf. 17.00 Sam et Sally. Série. 18.00 Le Festival d'Avignon. 18.30 Le Monde des animaux. Chroniques de l'Afrique sauvage : Douma a faim.

Arte
19.00 Collection Hollywood 1950. Court métrage [26/51]. L'actrice. Avec Charles Boyer (30 min). 6147
19.30 7 1/2. Magazine présenté par Hervé Claude. La Guerre d'Espagne, soixante ans après. Invités : Antonio Elorza, Stéphane Courtois (30 min). 5418
20.00 Paysages. Documentaire [1/7]. Hebden Bridge, de Jean-Loïc Portron (26 min). 5031
20.30 8 1/2 Journal.

20.45

SOIRÉE THÉMATIQUE : LE MYTHE OLYMPIQUE
Proposée par Susanne Drexl et Monika Lobkowicz
20.46 Le Culte du corps. Documentaire de Nick Wagner (50 min). 107448789
21.35 Entretien avec Hilmar Hoffmann. A propos des *Dieux du stade* de Leni Riefenstahl.
21.50 ▶ Les Dieux du stade (Olympia) La Fête des peuples ■ ■ Film (1/2) de Leni Riefenstahl (1936-38, 124 min). 8186055
Disposant de moyens considérables et de la confiance d'Hitler, Leni Riefenstahl fut la première à réaliser un film de cette ampleur sur les J. O. Le montage a retenu les moments forts et symboliques. La version de ce soir est celle, non retouchée, qui fut présentée à l'époque.
23.45 Visions of Eight. Munich 1972. Documentaires de Mai Zetterling, Milos Forman, Kon Ichikawa, Claude Lelouch, Juri Oserow, Arthur Penn, Michael Pfleghar, John Schlesinger (1972, 103 min). 1506012
1.35 Les Dieux et les champions. Documentaire. Le sport dans la Grèce antique, de Nick Wagner (25 min). 2698302
2.00 L'Aventure brésilienne. Documentaire de Michel Dami.

M 6
12.25 Docteur Quinn, femme médecin. Série.
13.25 Un détective pas comme les autres. Téléfilm de John Llewellyn Moxey (93 min). 3056147
15.00 Drôles de dames. Série. Les hôtesses de l'air.
16.30 Hit Machine. Variétés.
17.00 Croc-Blanc. Série.
17.30 Studio Sud. Série.
18.00 Le Joker. Série.
19.00 Highlander. Le colonel. Série.
19.50 Tour de France à la voile. Pornichet.
19.54 Six minutes d'information.
20.00 Seuls au monde ! Série.
20.35 La Saga de Culture pub. La saga Eminence.

20.45

LE BOUCANIER DES ÎLES
Film de Domenico Paolella avec Michèle Mercier (1961, 84 min). 615128
En 1790, les autorités britanniques envoient des condamnés en Australie pour pêcher des perles.

22.30

LES CONTES DE LA CRYPTE
Série.
Illusions perdues, d'Eliot Silverstein, avec Martin Sheen (30 min). 2708
Objectif meurtre, de Gary Fleder, avec Roger Daltrey, Paul Dooley (30 min). 5555
Dédoublement de personnalité, de Joel Silver, avec Joe Pesci, Jacqueline Alexandre (30 min). 9876
0.00 Fréquenstar. Magazine présenté par Laurent Boyer (rediff.).
1.05 Best of Trash. Musique.
2.30 Rock express. Magazine. 3.00 Culture pub. Magazine. 3.55 Frank Sinatra. Documentaire. 4.50 E = M 6. Magazine (25 min).

Canal +
▶ En clair jusqu'à 13.40
12.30 Flash d'information.
12.35 ▶ Les Messagers de Moscou et la fin du système soviétique.
13.40 Pour l'amour d'une femme ■ Film de Luis Mandoki (1994, 121 min). 2990234
15.55 Les Veuves joyeuses ■ Film de Bill Duke (1992, 103 min). 9880988
17.45 Reboot.
18.10 Montana.
▶ En clair jusqu'à 20.35
18.35 Sylvestre et Titi mènent l'enquête.
19.00 Nulle part ailleurs.
19.45 Flash d'information.
19.50 J.O. d'Atlanta 1996.
20.00 C'est pas le 20 heures.

20.35

LE FABULEUX DESTIN DE MADAME PETLET ■
Film de Camille de Casabianca avec Maïté, Camille de Casabianca (1995, 89 min). 378925
22.00 Flash d'information.

22.10

ABSOLOM 2022
Film de Martin Campbell avec Ray Liotta, Lance Henriksen (1994, v.o., 118 min). 5599031
En 2022, un ancien soldat, qui a assassiné son supérieur parce qu'il ne supportait pas ses méthodes barbares, est envoyé sur une base secrète où il subit les brutalités d'un gardien sadique.
0.10 Golf. Première journée du British Open.
1.30 La Grande Chevauchée de Robin des Bois. Film de Giorgio Ferroni avec Giuliano Gemma (1970, 99 min). 8733797

Radio

France-Culture
19.33 Perspectives scientifiques. Le mécénat scientifique (4).
20.00 Le Rythme et la Raison. De l'écriture musicale : Frontières et singularités (4).
20.30 Lieux de mémoire. Le Tour de France (2).
21.32 Fiction. Le Roi Hatif, de Gerboise Francolet.
22.40 Nuits magnétiques. Dessine-moi ton siècle. C'était comment avant ? (3).
0.05 Du jour au lendemain. Avignon 96. Avec Jacques Nichet, Louis Castel, Jean-Paul Wenzel, Claude Santelli. 0.50 Coda. Passeport musique (4). 1.00 Les Nuits de France-Culture (Rediff.). Danilo Kis ; 2.22, David di Nota (Festivité locale) ; 2.51, Vladimir Velikovic ; 3.40, Le violoncelle au féminin ; 4.50, Le témoin du temps qui change : Danièle Sallenave ; 6.30, Mario Soldati (L'Epouse américaine).

France-Musique
19.30 France-Musique l'été.
20.00 Festival de Radio-France et de Montpellier Languedoc-Roussillon. Concert donné en direct de la cour des Ursulines, par le Trio d'Antoine Hervé.
21.30 Portrait de Goffredo Petrassi. Portraits de notre temps. Concert donné le 13 juin, salle Olivier-Messiaen, à Radio-France, par les Solistes de l'Orchestre philharmonique de Radio-France, dir. Renato Rivolta : Œuvres de Petrassi : Grand Septuor pour clarinette concertante ; Sestina d'autunno pour six instruments ; Alias pour guitare et clavecin ; Serenata pour cinq instruments ; Contrastes pour violon, clarinette et piano, de Bartók ; Œuvres de Petrassi.
0.05 Tapage nocturne. Œuvres de Ribot. 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique
20.40 Les Soirées de Radio-Classique. Concert enregistré le 19 septembre 1995, à Toulouse, Gerhard Oppitz, piano. Sonate nº 3 et nº 32, de Beethoven ; Œuvres de Brahms : Rhapsodies, op. 79 ; Fantaisies op. 116.
22.25 Les Soirées... (Suite). Symphonie nº 9, de Malher, par l'Orchestre philarmonique de Berlin, dir. Herbert von Karajan. Œuvres de Malher. 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5
20.00 Liste noire ■ Film d'Alain Bonnot (1984, 90 min) 79368925
21.30 30 millions d'amis.
21.55 Météo des cinq continents.
22.00 Journal (France 2).
22.25 Correspondances.
22.40 Ça se discute.
0.05 Embarquement porte nº 1.
0.30 Soir 3 (France 3).

Planète
20.35 Le Théorème de Fermat.
21.25 Belgique, terre d'islam.
22.35 Les Seigneurs de Shark Bay.
23.15 Le Père Besse, caviste de légende.
23.45 Hamsa, la rage au ventre.
0.40 A l'Est, du sang sur la neige. [9/10] La mort du Reich. (55 min).

Paris Première
19.35 Stars en stock.
20.00 20 h Paris Première.
21.00 Les cadavres ne portent pas de costard ■ *Film de Carl Reiner* (1982, N., v.o., 90 min) 9247892
22.30 Concert : Gustav Mahler. *Symphonie nº 1 en ré majeur,* enregistrée à la Philharmonie de Berlin en 1994 (65 min). 53674437

France Supervision
19.00 Concert : Anton Dvorak. *Le Stabat Mater* (90 min) 89731876
20.30 Carthage *en flammes* ■ Film de Carmine Gallone (1960, 125 min) 27431166
22.35 La Grande Bagarre ■ Film de Pasquale Festa Campanile (1975, 105 min) 44745012

Ciné Cinéfil
20.30 Un soir sur la plage ■ Film de Michel Boisrond (1961, N., 85 min) 27866988
21.55 Le Dos au mur ■ ■ Film d'Edouard Molinaro (1957, N., 95 min) 87074609
23.30 Le Club. Invitée : Geneviève Page.
0.45 Le Traître ■ ■ Film d'Anatole Litvak (1950, N., v.o., 115 min) 37148428

Ciné Cinémas
20.30 Quand meurent les légendes ■ Film de Stuart Millar *(1972, v.o., 105 min)* 4373031
22.15 La Gueule ouverte ■ ■ Film de Maurice Pialat (1973, 85 min). 3564789
23.40 Croque la vie ■ Film de Jean-Charles Tacchella (1981, 100 min) 14394470

Série Club
20.20 L'Etalon noir. Course à obstacle.
20.45 et 0.00 Nick, chasseur de têtes. Le bal des oiseaux.
21.45 Mariages. La solution.
22.40 La Famille Adams. La vente de charité.
23.10 et 1.25 Wolff, police criminelle. L'interview.

Canal Jimmy
20.00 Rocco et ses frères ■ ■ ■ Film de Luchino Visconti (1960, N., 170 min) 17778298
22.50 Quatre en un.
23.15 Rocketeer ■ Film de Joe Johnston (1991, v.o., 115 min) 20433876

Eurosport
15.00 Cyclisme. En direct. Le Tour de France. 18ᵉ étape : Pampelune - Hendaye (150 km, 150 min) 2889166
17.30 Tennis. En direct. Tournoi messieurs de Stuttgart : huitièmes de finale (150 min) 2870031
20.00 En route pour Atlanta.
22.00 Cyclisme.
23.00 Sumo (60 min).

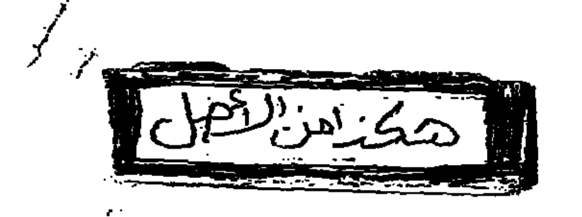
Les films sur les chaînes européennes

RTBF 1
20.10 Stella. Film de John Erman (1990, 105 min). Avec Bette Midler. *Drame.* 22.00 L'Amour en deux. Film de Jean-Claude Gallotta (1991, 110 min). Avec Pascal Gravat. *Drame.*

RTL 9
20.30 Ruby. Film de John MacKenzie (1992, 115 min). Avec Danny Aiello. *Drame.*
22.25 Le Soldat oublié. Film de Martin Wragge (1989, 95 min). Avec Gary Graham. *Aventures.*
0.15 Stella. Film de Laurent Heynemann (1983, 95 min). Avec Nicole Garcia. *Drame.*

TMC
20.35 Le Baiser empoisonné. Film de Norman René (1992, 105 min). Avec Alec Baldwin. *Comédie dramatique.*

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble *sont publiés chaque* semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi.
Signification des symboles :
▶ Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■ ■ Ne pas manquer.
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classique.
◆ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.



Le Monde
JEUDI 18 JUILLET 1996

Les déchets radioactifs de la Hague devront être protégés plus efficacement et beaucoup plus longtemps

Le gouvernement désavoue le Commissariat à l'énergie atomique

« PAS BANALISABLE dans trois cents ans. » La commission Turpin, chargée par le gouvernement d'*« évaluer la situation du Centre de stockage de la Manche »* (CSM), a rendu son verdict mardi 16 juillet. Le premier centre français de stockage en surface des déchets moyennement et faiblement radioactifs, où ont été entassés, entre 1969 et 1994, 526 650 mètres cubes de résidus issus de l'industrie nucléaire civile et militaire, ne pourra être rendu à la nature avant des millénaires. A la fois parce que le site situé en bordure de l'usine Cogema de la Hague (Manche) contient des radionucléides à vie longue, comme le plutonium, mais aussi parce qu'il renferme des métaux lourds, principalement du plomb, dont la toxicité ne décroît pas avec le temps.

Cette conclusion, rendue publique mardi 16 juillet et immédiatement *« reprise à son compte »* par le gouvernement, constitue un camouflet pour l'Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs (Andra), mais aussi pour le Commissariat à l'énergie atomique, responsable du CSM jusqu'en 1995, ainsi que pour l'autorité de sûreté nucléaire.

S'appuyant sur une trop stricte interprétation de la réglementation, ces organismes avaient défini un tout autre scénario, qui s'achevait en 2294. Partant du principe que la majorité de la radioactivité des déchets aurait disparu en trois cents ans, l'Andra entreprend en 1991 de recouvrir les « colis » radioactifs sous un tumulus étanche, censé les



protéger des infiltrations pendant une période de surveillance de trois siècles. Le site doit être ensuite banalisé.

Mais, à la demande des écologistes, l'interruption du recouvrement du CSM est ordonnée en novembre 1995 par la cour d'appel de Caen (*Le Monde* du 2 décembre 1995). Les incertitudes sur la sûreté du CSM et son impact sur l'environnement suscitent en février, à la demande du gouvernement, la création de la commission d'évaluation, présidée par Michel Turpin, directeur général de l'Orkem (groupe Charbonnages de France).

Pour l'heure, la commission considère que, malgré dix-huit incidents recensés, le CSM ne représente pas de risque significatif de pollution du milieu par les radionucléides. Les pollutions chroniques au tritium et au radon sont inférieures d'un facteur 10 aux normes sanitaires les plus sévères. A court terme, la couverture actuelle semble acceptable.

« POINTS CHAUDS »

Mais M. Turpin note qu'en cas d'intrusion sur le site, la concentration de déchets radioactifs de quelques *« points chauds »* constitue un *« risque certain »*. Des tranchées concentrent 10 % de l'activité alpha du Centre, pour un volume représentant 1 % du total. Cette hétérogénéité, longtemps niée par l'Andra, tient à l'arrivée massive de déchets (notamment de plutonium 239, d'une période de vingt-quatre mille ans), à l'approche de l'adoption de normes plus contraignantes, en 1978 et 1984. Cette pratique est jugée *« d'autant plus regrettable qu'elle est le fait du CEA, organisme qui par ailleurs effectuait et effectue encore les études fondamentales servant de base à ces réglementations »*. La présence d'autres éléments toxiques a été totalement négligée par l'autorité de sûreté (DSIN), affirment les rapporteurs.

Le CSM contient 27 000 tonnes de plomb, réparties sur l'ensemble du stockage, soit une concentration 250 fois plus abondante que celle admise dans une décharge normale. Cette concentration suffit à classer le CSM dans les décharges de déchets toxiques ultimes, définies par la loi de 1992.

Quelle solution envisager ? Démolir le CSM pour stocker les déchets sur un site plus approprié, similaire à celui de Soulaines-Dhuys (Aube) ? L'opération, délicate, durerait de trente-cinq à soixante-dix ans, et coûterait entre 13 et 25 milliards de francs. Pour « reprendre » quatre tranchées parmi les plus radioactives, il en coûterait 1,7 milliard de francs et dix-huit ans de travaux. La commission repousse cette option, qui laisserait intact le problème de déchets toxiques, répartis dans l'ensemble du stockage.

Elle propose une redéfinition de l'échéancier. Une première période de cinq ans permettra d'apprécier la tenue de la couverture et l'impact sur l'environnement des pollutions anciennes. Une seconde période allant de cinq à cinquante ans sera mise à profit pour préparer une couverture définitive, à base de schistes et d'argiles, et dont le coût dépasserait 300 millions de francs. Au-delà, la surveillance sera réduite.

Dans l'immédiat, le gouvernement demande au Haut Commissariat à l'énergie atomique de s'assurer que *« certaines pratiques »* du CEA n'ont plus cours aujourd'hui. Il demande à l'Andra un nouveau dossier, assorti d'une enquête publique, et réclame la réalisation d'études épidémiologiques. Le préfet de la Manche devra mettre en place une commission de surveillance spécifique du CSM, incluant des représentants des populations concernées.

Ce revirement ne satisfait pas totalement les écologistes. Didier Anger, conseiller régional (Verts) de Basse-Normandie, regrette que la commission n'aille pas *« au bout de sa logique »*, de retirer les colis suspects. L'adjonction d'une couche supplémentaire lui paraît être un pari sur l'avenir, *« comme dans l'affaire de l'amiante ou de la "vache folle" »*.

Hervé Morin

La « mémoire » des sites

Comment avertir les générations futures des risques attachés à un site tel que le CSM, plusieurs siècles après sa construction ? La commission Turpin n'a pas apporté de réponse satisfaisante à cette question, récurrente dans toute l'industrie nucléaire. Elle note que le cadastre devra porter trace de servitudes aménagées autour du site, mais reconnaît qu'il est illusoire de vouloir prévoir leur évolution.

L'informatique ne semble pas le meilleur support de la *« mémoire fondamentale »* du CSM. La commission table plutôt sur la pérénité des administrations, collectivités locales et chambres notariales. Pourquoi ne pas faire de ce territoire *« une réserve naturelle ou... un monument historique »* ?, hasarde-t-elle en dernier recours. La constitution d'un fonds de 750 millions de francs, dédié à la surveillance pendant deux siècles, constitué selon le principe du « pollueur-payeur », lui paraît tout aussi problématique.

Des défauts ont été détectés sur les réacteurs nucléaires français

LA DIRECTION de la sûreté des installations nucléaires (DSIN) a annoncé, mercredi 17 juillet, le reclassement au niveau 2 (sur 7) de l'échelle internationale des événements nucléaires de deux incidents repérés sur le parc électronucléaire français. Le premier est relatif à la tenue antisismique des réacteurs de 900 MW. Le second, qui concerne *« un blocage inexpliqué en position haute »* de grappes de commande permettant un arrêt d'urgence, pourrait toucher plusieurs tranches de 1 300 MW.

Le défaut de serrage des systèmes de butées antisismiques a été détecté en mai sur Chinon B-1 (Indre-et-Loire). Seize pour cent des butées contrôlées à ce jour sont concernées. Selon Laurent Stricker, directeur adjoint de l'exploitation du parc d'EDF, le contrôle de l'ensemble des réacteurs sera achevé d'ici le début de l'année 1997.

Le blocage inopiné des barres de contrôle, repéré à Paluel-3 (Seine-Maritime) en octobre 1995 et à Belleville-1 (Cher) en avril, est *« plus ennuyeux »*, reconnaît M. Stricker. La chute des barres de commande permet d'arrêter immédiatement la réaction nucléaire. Il semble que l'usure prématurée de vis grippe le mécanisme. Pour l'heure, cinq grappes sur les dix-huit expertisées ont montré un défaut. Le parc nucléaire compte 1 300 grappes, qui seront contrôlées, *« dans les années à venir »*, en fonction de leur ancienneté. Le remplacement d'un mécanisme défectueux est évalué à un million de francs par EDF qui mettra en œuvre d'ici deux mois un robot facilitant l'observation des grappes, situées en milieu hautement radioactif.

Bruxelles prépare un plan d'urgence pour sauver les éleveurs européens de la faillite

BRUXELLES
(Union européenne)
de notre correspondant

La Commission européenne s'apprête à soumettre aux Quinze un plan d'action d'urgence visant à réduire la production de viande bovine et à enrayer ainsi la chute des cours. Celle-ci prend des proportions impressionnantes, menaçant de faillite, si rien n'était fait, l'ensemble de la filière. La crise provoquée par la maladie de la vache folle sur le marché de la viande bovine, loin de s'atténuer, s'amplifie.

Selon Bruxelles, rien ne permet d'espérer une amélioration dans un proche avenir : de nouvelles informations scientifiques viennent régulièrement entretenir l'inquiétude des consommateurs et, phénomène saisonnier bien connu, l'automne, avec ce qu'on appelle la « décharge des herbages », va voir arriver sur le marché une production accrue qui ne trouvera pas de débouchés. Il devient prioritaire, pour éviter l'asphyxie, de le dégager par des mesures radicales. Franz Fischler, le commissaire chargé des affaires agricoles, a l'intention de soumettre aux ministres des Quinze, lundi 22 juillet, trois propositions allant dans ce sens.

Il faudrait, suggère-t-il, rendre obligatoire l'abattage des tout jeunes veaux mâles (à huit jours) provenant d'élevage laitier. Une telle mesure est prévue par la réforme de la politique agricole commmune (PAC) de 1992, mais à titre facultatif. Elle est logique, expliquent les experts bruxellois, dans la mesure où ces animaux, lorsqu'ils sont engraissés, donnent souvent une viande de qualité moyenne. Seconde mesure, l'abattage et le stockage des « broutards », ces jeunes animaux de huit à neuf mois. Ceci devrait permettre d'éviter une aggravation trop sensible du déséquilibre du marché à l'automne prochain. Enfin, pour freiner l'incitation à produire, M. Fischler est partisan de limiter les droits aux primes (attribués trop généreusement lors de la réforme de 1992) des producteurs de bovins mâles. Ces droits excédentaires seraient donc rachetés pour être stérilisés. Compte tenu de la forte baisse de la consommation (entre 20 et 30 % en France, en Allemagne et en Italie), de l'absence de débouchés extérieurs, on estime en outre à Bruxelles que les plafonds fixés par le conseil pour les achats d'intervention (à destination des entrepôts frigorifiques), à savoir 400 000 tonnes pour 1996 et 350 000 tonnes pour 1997, doivent être relevés. Ces diverses mesures seront coûteuses. Or, après la ponction décidée à Florence pour venir en aide aux éleveurs (850 millions d'écus, soit 5,4 milliards de francs pour 1996), le budget communautaire se trouve pratiquement à sec. M. Fischler pense qu'il faudra faire jouer la solidarité professionnelle, autrement dit faire financer ces dépenses extraordinaires en économisant sur le soutien accordé aux céréaliers et aux producteurs d'oléagineux, dont la situation de revenu, du fait des prix de marché élevés, est actuellement satisfaisante.

Bref, les conséquences, déjà dramatiques pour les éleveurs, de l'épidémie d'ESB (encéphalopathie spongiforme bovine), ne cessent de prendre de l'ampleur. On ne peut pas exclure, en outre, que les tensions politiques entre la Grande-Bretagne et ses partenaires continentaux rebondissent. En juin, les Anglais avaient salué comme un premier pas positif la décision de la Commission de lever l'embargo imposé à leurs exportations de gélatines et de suifs. Mais l'allègement envisagé était conditionnel, subordonné à la mise en place par les industriels d'équipements donnant toute garantie quant à l'inactivation d'éventuels produits contaminés. Apparemment les conditions requises ne sont pas encore remplies. Du côté de la Commission, on ne semble pas envisager que les gélatines et suifs britanniques puissent circuler avant des semaines. Qui plus est, de nouvelles données, importantes aux yeux de certains experts, poussent à un réexamen du dossier. Ce qui incombera au comité scientifique pluridisciplinaire créé au niveau de l'Union à la demande du président Chirac, et qui devait se réunir à cet effet mercredi 17 juillet.

Philippe Lemaître

Le Parlement demande des explications

Le Parlement européen, dont les responsables avaient frileusement ignoré ces derniers mois la crise de la « vache folle », s'est brutalement réveillé cette semaine à Strasbourg, où il se trouve en session, pour s'émouvoir des responsabilités de la Commission. Le président du Parlement, le social-démocrate allemand Klaus Hänsch, a organisé un débat, mardi 16 juillet, pour exiger du président de la Commission, Jacques Santer, des explications sur une note interne de 1990 qui tendrait à prouver que l'exécutif bruxellois, alors présidé par Jacques Delors, aurait tenté d'étouffer l'affaire. Plusieurs formations, dont les Verts, les communistes, et les radicaux, ont réclamé une commission d'enquête, sur laquelle les députés devaient se prononcer jeudi. – *(Corresp.)*

Trois nouveaux cas de maladie de Creutzfeldt-Jakob identifiés en France

HERVÉ GAYMARD, secrétaire d'Etat à la santé et à la Sécurité sociale, a annoncé, mardi 16 juillet, devant la mission parlementaire d'information sur la crise de la « vache folle » que trois nouveaux cas, *a priori* suspects, de maladie de Creutzfeldt-Jakob (MCJ) avaient, ces dernières semaines, été recensés en France. Ces cas s'ajoutent à celui diagnostiqué en mars dans la région lyonnaise (*Le Monde* du 28 mars), dont l'existence avait, un temps, été contestée par certains spécialistes avant d'être officialisée par les pouvoirs publics. Au total, sur ces quatre cas, un pourrait, selon M. Gaymard, avoir *« de fortes chances d'être d'origine génétique »*. *« Je ne sais pas si nous sommes au début d'une épidémie »*, a reconnu le secrétaire d'Etat.

On indique de bonne source que les cas de MCJ récemment identifiés présentent plusieurs points communs avec les premiers cas suspects britanniques, ceux-là mêmes qui sont à l'origine de la crise actuelle, fondée sur l'hypothèse d'une possible transmission à l'homme de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB), ou maladie de la « vache folle ». Il s'agit, en substance, de cas caractérisés par des symptômes initiaux de type psychiatrique, par une évolution et une physiopathologie particulières. Le premier cas lyonnais concernait un jeune homme de vingt-sept ans, aujourd'hui décédé.

En dépit de la volonté affichée du gouvernement de faire, dans ce domaine, *« la plus grande transparence »*, on ne dispose encore que de bien peu d'éléments précis concernant les trois nouveaux cas identifiés dans notre pays. Les difficultés techniques concernant la confirmation de ces cas (prélèvement de tissus cérébraux, examens histochimiques et identification du profil génétique particulier) compliquent sans aucun doute la communication des pouvoirs publics dans un domaine sensible du point de vue médico-scientifique, économique et diplomatique.

Le fait que M. Gaymard ait précisé que l'un de ces trois cas pouvait être *« d'origine génétique »* ne permet nullement d'en faire abstraction. Certains experts estiment en effet que, dans ce domaine, les données scientifiques actuelles pèchent par trop de schématisme et que le *« profil génétique »* n'autorise en aucun cas à conclure qu'il n'y a là aucun lien avec une exposition à un facteur de risque environnemental, alimentation comprise. On sait d'autre part aujourd'hui que l'analyse rétrospective des prélèvements cérébraux effectués ces dernières années chez lez victimes de MCJ confirment que les nouveaux cas britanniques et français correspondent effectivement, comme on pouvait le craindre, à une nouvelle entité pathologique.

LES RISQUES DES COSMÉTIQUES

Le secrétaire d'Etat à la santé a par ailleurs abordé un des aspects de ce dossier, celui des risques potentiels liés à l'usage de produits cosmétiques contenant des dérivés d'origine bovine. *« On ne peut affirmer aujourd'hui la totale innocuité des cosmétiques du fait qu'ils peuvent être appliqués sur une peau présentant des lésions ou en association avec des produits favorisant le transport transcutané »*, a déclaré M. Gaymard. Le gouvernement français a saisi les autorités compétentes de Bruxelles afin d'obtenir sur ce point une position commune des pays de l'Union européenne. Si la demande française n'était pas entendue, on indique dans l'entourage de M. Gaymard que la France prendrait d'ici la fin du mois des mesures unilatérales. En toute hypothèse, les firmes commercialisant des produits cosmétiques seront bientôt contraintes à n'utiliser que des produits bovins provenant d'animaux de pays dont les cheptels sont indemnes d'ESB.

Jean-Yves Nau

Accord sur les fonds de pension dans l'assurance

DIX-SEPT MOIS après la signature d'un accord sur l'instauration d'un fonds de pension dans l'assurance, les représentants patronaux de la branche (FFSA et GEMA) ont conclu dans la matinée du 17 juillet avec la CFDT, premier syndicat de la branche, un accord prévoyant les modalités concrètes d'application. La sortie de ce fonds de pension se fera en rente viagère. Alimenté par une cotisation de 1 % à la seule charge – pour le moment – des employeurs, il sera géré par une société d'assurance-vie dédiée, qui devra respecter un cahier des charges paritaire inclus dans l'accord.

Cette société sera également dotée d'un comité de surveillance paritaire composé des signataires de l'accord et présidé alternativement par un représentant des employeurs et des salariés. Une commission d'habilitation sera chargée de valider les éventuels accords d'entreprise pour celles qui souhaitent mettre en place leur propre fonds de pension. Egalement signataires de l'accord de février 1995, la CFTC, la CGC et la CGT réservent, pour le moment, leur *signature*.

BOURSE

TOUTE LA BOURSE EN DIRECT 3615 LEMONDE

Cours relevés le mardi 16 juillet, à 18 h 30 (Paris)

FERMETURE DES PLACES ASIATIQUES

Tokyo Nikkei	—	—	+7,74
Honk Kong index	10628	−1,59	+6,29

Tokyo. Nikkei sur 3 mois

OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES

	Cours au 16/07	Var. en % 15/07	Var. en % fin 95
Paris CAC 40	1989,51	−1,97	+6,28
Londres FT 100	3626	−1,95	−1,71
Zurich	—	—	+16,82
Milan MIB 30	—	—	+14,71
Francfort Dax 30	2468,85	−3,20	+9,53
Bruxelles	—	—	+12,42
Suisse SBS	—	—	−3,20
Madrid Ibex 35	—	—	+11,94
Amsterdam CBS	—	—	+15,05

Tirage du *Monde* daté mercredi 17 juillet 1996 : 461 881 exemplaires 3

Le Monde des LIVRES
VENDREDI 19 JUILLET 1996

VON PLATEN
Introspection tourmentée et considérations esthétiques du poète et ami de Schelling
page II



ÉRIC HOLDER
page III

LA BEAT GENERATION
le retour
pages IV et V



LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
« La Voix du Bouddha »
d'André Bareau
page VI

Siècles d'or

Le sport de l'ère pharaonique à celle du multimédia sous le regard de Jean Durry. Un langage universel enfin considéré comme une autre façon d'appréhender l'Histoire

Pour saisir le monde comme il va, prendre le pouls de l'humanité, évaluer l'air du temps à l'aune des siècles passés, il y a des rayons de bibliothèque plus indiqués que d'autres. Ceux du sport sont réputés n'abriter que des livres d'images, reflets sur papier glacé d'émotions fugaces. Même mémorables, records et exploits ne demeurent que poussières d'histoire, litanie de faits chiffrés compilés par et pour des érudits, à l'exception de quelques hauts faits célébrés par une littérature en mal de reconnaissance. Ecartelé entre le dérisoire et l'hyperbole, le fait sportif est longtemps resté assigné à résidence aux confins de la société. Ni tout à fait extérieur aux préoccupations de l'instant, ni vraiment au coeur des évolutions sociales. En marge.

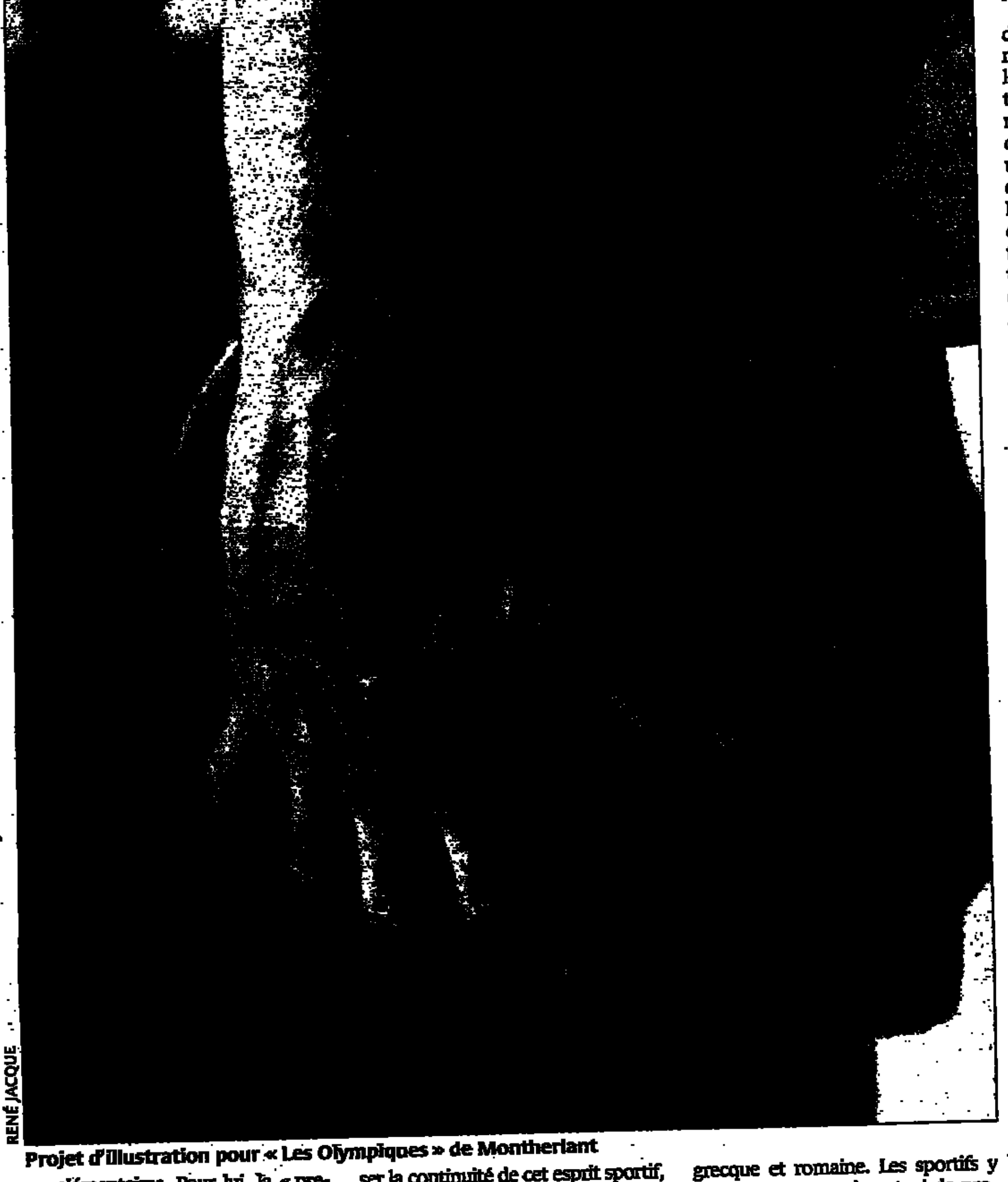
Le sport vivait heureux à l'écart du politique et de l'économique, maintenu à distance par le cordon sanitaire de sa prétendue neutralité. Comment en effet le résultat d'une simple partie de football, trop souvent soumis à l'aléatoire, pourrait-il faire sens ? En quoi la victoire arrachée d'un souffle par le sprinter aurait-elle la force du témoignage, voire celle de l'explication ? L'actualité récente s'est chargée de montrer l'imbrication du sport et de la société. Parfois avec la violence de l'esclandre, comme aux Jeux de Mexico, en 1968, où les poings gantés de noir de Tommie Smith et John Carlos exprimaient sur le podium la révolte des Noirs américains. Plus exceptionnellement dans la tragédie, par exemple lorsque l'action d'un commando palestinien contre la délégation israélienne aux Jeux de Munich, en 1972, s'acheva par une tuerie sanglante.

Le plus souvent, les relations se nouent à l'hypocrite. Sous couvert d'idéal sportif, voire olympique, la compétition favorise les manoeuvres à visées politiques et surtout financières. Depuis quelque temps déjà, sociologues et historiens proposent des grilles de lecture. L'almanach, avec sa manière entêtée de parcourir l'histoire à pas menus, n'est pas la moins efficace. Encyclopaedia Universalis l'a déjà éprouvée, notamment avec son *Almanach du cinéma* (1992). L'ouvrage s'inscrivait dans une collection inaugurée en 1988 par l'*Almanach de la Révolution et du Premier Empire* et poursuivie par l'*Almanach de Paris* (1990) et l'*Almanach des Français* (1994).

Pour cette promenade sur quarante siècles de sport, Jean Durry s'est risqué seul, armé d'une ambition à la fois encyclopédique et littéraire. Le respect de la chronologie, le goût de la vérité historique et la concision imposée du style n'empêchent pas l'envie d'écriture. Encore moins le souci de cohérence. Le lecteur, qu'il fasse le parcours à grandes enjambées, franchissant les années par le gué des illustrations et de leurs légendes, ou qu'il s'arrête à chacun des 5 500 personnages répertoriés par l'index, ne pourra ignorer le propos de l'auteur : à savoir que le sport est l'un des rares langages universels, et que le décrypter c'est déjà commencer à comprendre la marche des civilisations.

Impossible, bien sûr, de prétendre qu'au commencement était le sport. Mais le casse-tête du point de départ n'est pas le moindre qu'ait eu à résoudre l'auteur. D'emblée, 1896 semblait la meilleure date. Cent ans de sport, à l'occasion du centenaire de la rénovation des Jeux olympiques : le prétexte n'était pas seulement marchand; il permettait de rejoindre les théoriciens qui font coïncider l'émergence de la compétition sportive avec la révolution industrielle et les progrès de l'horlogerie. Pour eux, le sport est un phénomène de classe, apparu à la fin du dix-neuvième siècle. Il est né avec le capitalisme, dans cette religion du record rendue possible par le chronographe et d'autres instruments de mesure modernes.

Mais Jean Durry inclinait à englober dans sa démarche cent années supplémentaires. Pour lui, la « première olympiade de la République », le 22 septembre 1796, sur le Champ-de-Mars, procurait un argument tout aussi recevable. Ce jour-là, courses à pied et à cheval avaient attiré la grande foule des Parisiens. Et à cette époque l'astronome Alexis Bouvard tentait déjà de figer les performances au dixième de seconde près, à l'aide de montres marines. Mais, par goût du symbole, fallait-il exclure les combats de boxe, en vogue dès le XVIII[e] siècle, ou encore le jeu de paume, les tournois et les joutes, toutes compétitions qui passionnèrent le peuple comme la noblesse, du Moyen Age au siècle des Lumières ?



RENÉ JACQUE

Projet d'illustration pour « Les Olympiques » de Montherlant

Jusqu'où remonter pour embrasser la continuité de cet esprit sportif, qui, selon l'historien, unirait Koroïbos, premier vainqueur du « stade » (environ 192 mètres) en 776 avant J.-C., et Michael Johnson, favori du 200 mètres d'Atlanta ? L'invariable, c'est le désir de l'homme de se mesurer aux autres et à lui-même. De tout temps, la compétition a engendré cette forme un peu étrange de bonheur qui consiste à se retrouver seul et nu sur la ligne de départ, oublieux de tout, hormis de la victoire. Toutes les autres considérations – la gloire, l'argent, le drapeau – étant dissoutes dans l'effort total.

Les Jeux, régulièrement tenus tous les quatre ans depuis 776 avant J.-C., illustrent sur plus de douze siècles l'évolution des civilisations grecque et romaine. Les sportifs y avaient le statut très actuel de professionnels grassement rémunérés, bénéficiant d'avantages fiscaux, et les cités se les arrachaient en vertu d'un véritable marché des transferts, avec l'inéluctable glissade vers la tricherie et la corruption. Mais les Jeux, sans cesse menacés, interdits, puis rénovés, avaient commencé bien avant. On parle de 2500 à 2000 avant J.-C. Finalement, Jean Durry a choisi comme point de départ de son almanach 1850 avant J.-C., preuve à l'appui.

L'ouvrage s'ouvre sur la reproduction d'un fragment de l'étonnante fresque de Beni Hassan. Sur les parois de cette nécropole égyptienne édifiée sous le règne des pharaons de la douzième dynastie, les dessins de lutteurs évoquent avec une précision didactique près de quatre cents prises différentes. Sans le moindre doute, voici le manuel d'une discipline sportive déjà aboutie. S'égrène ensuite la longue histoire du sport, avec les zones d'ombre et les doutes propres aux sciences encore jeunes. N'y a-t-il pas eu de compétitions cyclistes entre l'invention de la draisienne en 1817 et la première course répertoriée en 1868 ? Peut-on se fier à l'histoire de la boxe, puisée sans cesse aux mêmes sources britanniques invérifiables ?

Au rythme de quatre pages par année depuis 1890, l'*Almanach du sport* rend leur dimension à des événements qui se sont évanouis de la mémoire collective. Ainsi en est-il des Military Olympics, ces jeux interalliés organisés par les Américains en 1919 à Paris. Dans le stade Pershing, fraîchement construit par leurs soins dans le bois de Vincennes, les vainqueurs de la guerre ont démontré leur supériorité athlétique, mais aussi ouvert les yeux des dirigeants français sur l'avènement du sport moderne. Au fil du temps, des exploits incroyables comme ceux des pionniers de l'aviation se sont banalisés, quittant le champ sportif pour celui de la vie quotidienne.

Ces dernières années, le foisonnement d'un calendrier exponentiel n'a pas facilité la tâche de l'auteur, obligé d'intégrer les pratiques nouvelles qui grandissent et prospèrent hors de l'institution sportive, sans savoir vraiment ce qu'il en adviendra. Au terme du patient assemblage, tout n'est pas dit. Dans une mise à jour déjà programmée, il reste à installer, tout en haut de la pyramide, le chapitre encore à écrire des Jeux d'Atlanta.

ALMANACH DU SPORT
des origines à nos jours
de Jean Durry.
Encyclopaedia Universalis,
640 p, 544 F.

★ Lire également page VII

Mohammed Dib, premières armes

Avec « La Grande Maison », s'ouvre sa trilogie compassionnelle sur l'Algérie coloniale. Primordial

LA GRANDE MAISON
de Mohammed Dib.
Seuil, « Points », 178 p., 36 F

Mohammed Dib a toujours aimé, défendu les opprimés, les offensés. Sans jamais verser dans l'exaltation apitoyée de ceux qui se targuent d'en être les porte-parole, il s'est contenté d'être du côté des pauvres, en leur compagnie, avec un don d'empathie absolue. Cette fraternité immédiate avec ceux qui souffrent de la misère lui permet d'entrer spontanément dans la peau d'Omar, le garçon qui traverse *La Grande Maison*. La seule préoccupation de cet enfant de Tlemcen est d'avoir du pain, *« autant qu'il est possible d'en avoir »*, ses rêves ne visant jamais plus haut. Mais le pain n'est jamais la miche dorée qu'il voit dans les mains des riches ; il se réduit le plus souvent à quelques quignons que Lalla, une voisine, apporte à sa famille et qui, bien que mouillés à la vapeur par Aïni, sa mère, gardent les relents des mets qu'ils ont touchés sur une autre table. On ne peut pas vraiment lutter contre la faim ; on ne parvient qu'à l'apprivoiser. Il y a dans *La Grande Maison* des pages magnifiques, presque sereines, où Omar finit par considérer la faim avec l'amitié due à un être cher, il la traite comme une mère bien-aimée, auprès de laquelle il s'agenouille, certains soirs, pour qu'elle le protège de ses mains légères et l'enveloppe de son indulgence. Il y a une autre scène magistrale, où Mustapha, le fils d'une lointaine cousine, apporte un panier empli de tomates, de poivrons et même de viande. C'est une heure de fête, et Mohammed Dib nous fait ressentir physiquement le bonheur éprouvé par la petite famille réunie autour du panier miraculeux, la fierté qu'elle en tire face aux habitants de la grande maison. Car le roman est aussi la chronique de Dar-Sbitar, cette citadelle de la misère où les pierres vivent plus que les coeurs, où on loge les uns sur les autres, où, dans la cour ou sur les galeries, les vieilles femmes trottinent d'une peine à l'autre. A cause de la promiscuité, il règne une atmosphère d'excitation et de scandale, *« chaque parole est une insulte, un appel ou un aveu »*, et la vie y paraît sans cesse fouettée par la rage ou la peur.

Livres de poche

La révolte devant l'injustice est encore sourde, indistincte, à peine consciente. Mohammed Dib décrit admirablement l'atmosphère d'excitation encore craintive – nous sommes en 1939 – des réunions clandestines où, dans les fonds de boutiques, de cafés, de maisons de quartiers éloignés, les fellahs, apportant sur leurs djellabas l'odeur âcre de la terre retournée, sont tellement habitués à l'abnégation muette, à la résignation ancestrale et silencieuse qu'ils ne savent pas *« dire où est le mal »*, n'osent pas vraiment nommer la cause de leurs souffrances.

Un élan d'espoir traverse pourtant la fin de *La Grande maison*. Quand retentit la sirène annonçant la guerre, la foule accourt dans les rues et sur les places de Tlemcen illuminée (l'épique, chez Dib, loin d'être orchestré, est familier, paraît couler de source). Elle relève lentement la tête, *« gauche encore, mais puissante et farouche »*. Omar n'est plus un enfant et devient *« une parcelle de cette grande force muette qui affirme la volonté des hommes contre leur propre destruction »*.

La Grande Maison – publié en 1952 – est déjà une arme discrète de résistance. Elle demeure inaltérable comme tous les livres (de *Incendie* – 1954 – à *La Nuit sauvage* – 1995) de Mohammed Dib qui, quels que soient les états de l'Algérie, reste un grand écrivain réfractaire.

Jean-Noël Pancrazi

★ De Mohammed Dib paraît dans la collection « Babel-Sindbad » un ensemble de nouvelles : *Au café* (140p., 39F)

Les souffrances du jeune Platen

A dix-sept ans celui qui devait inspirer Thomas Mann pour « Mort à Venise » commence son journal. Mêlant les tourments d'une âme attirée par ses semblables et ses engouements littéraires, les écrits intimes de cet esthète constituent un précieux document sur l'époque romantique

JOURNAUX
Mémorandum de ma vie
1813-1835
d'August von Platen.
Traduit de l'allemand, présenté et annoté par Dominique Le Buhan et Eryck de Rubercy,
éd. de La Différence,
916 p., 250 F.

Il mourut à Syracuse, à l'âge de *trente-neuf ans*, gorgé d'Italie, d'art, de romantisme, d'amour frustré. Modèle de Thomas Mann pour sa *Mort à Venise*, il reproduisait le type de nombreux voyageurs esthètes, prêts à succomber aux séductions des cieux italiens, hésitant toujours entre un autel, une fresque et le visage d'un pêcheur. August von Platen, né le 24 octobre 1796, eut le temps avant sa mort prématurée de croiser Goethe, Leopardi et la Malibran. Il fut l'ami de Jean Paul et de Schelling, mais, malgré plusieurs recueils de poèmes (1) et quelques tentatives dramaturgiques qui l'emplirent d'amertume, il ne s'imposa guère comme écrivain. Complexé, tourmenté, harcelé de remords et de mauvaise conscience, surchargé de connaissances de toutes sortes, il se confia durant la totalité de sa vie adulte, de l'âge de dix-sept ans à sa mort, à un journal devenu gigantesque, qui apparaît désormais comme son œuvre fondamentale.

Ce monument, dont n'est ici traduite et excellemment éditée qu'une partie, malgré des dimensions déjà imposantes, ne fut connu qu'à la fin du XIX[e] siècle et impressionna André Gide : c'était inévitable. Sans parler des renseignements fournis sur des événements historiques vécus au jour le jour – l'exil de Napoléon à l'île d'Elbe, par exemple –, ces aveux d'un homme jeune et angoissé apparaissent comme un document psychologique exceptionnel. Non pas que Platen eût entrepris une œuvre d'introspection systématique ni qu'il voulût témoigner de son temps. Mais les écrits intimes sont ainsi faits qu'ils disent toujours plus et ailleurs que leur auteur ne l'entend. Des événements apparemment insignifiants et ternes prennent plus tard une coloration essentielle et jettent un éclairage passionnant, aussi bien sur la nature profonde de celui qui les décrit que sur son entourage.

ANTHOLOGIE

Contemporain des plus grands romantiques, lecteur fervent en diverses langues (espagnol, anglais, français, grec, latin, danois et arabe !), August von Platen mêlait à sa vie personnelle, vite marquée par ce qu'il jugeait comme un fléau, à savoir son attirance sexuelle pour ses amis, jeunes officiers ou étudiants, des engouements littéraires qui font de son journal une précieuse anthologie non seulement du romantisme, mais de la littérature antique, du théâtre des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles (espagnol, français, italien et allemand), des chansons populaires italiennes. Bref, c'est une mine.

Mine aussi pour quiconque veut retrouver l'Italie vivante du début du siècle dernier. Car August von Platen y fit un interminable « grand tour », de 1826 à sa mort. Beaucoup plus qu'un touriste, il pénètre en profondeur dans toutes les couches de la société et de la culture italiennes, qu'il accueille d'abord avec méfiance, avant de comprendre qu'elles lui étaient destinées. Quand il arrive à Venise, il note, abasourdi : « *On ne voit que si fugitivement mainte splendeur qu'on ose à peine en parler et j'ai longtemps flâné ici comme en un songe dont je reviens peu à peu.* » Le labyrinthe de la Sérénissime devient alors pour le voyageur une métaphore de son âme. Les repères culturels qui s'imposent à lui, dans les églises, les musées, les palais, au coin des canaux, sont autant de balises qui lui permettent de se découvrir, de se trouver. Son voyage en Italie, il le commence quand il atteint la trentaine, la maturité de ce tempérament précoce et – le sent-il ? – la dernière étape sur le chemin de sa vie.

A qui pense-t-on en lisant les journaux de Platen ? A un Henry James soixante ans plus tôt. Bien des traits communs de sensibilité les unissent. Et, comme on le sait, la découverte de Venise, puis de l'Italie, aura sur James le même effet décapant et révélateur. « *L'unique querelle du touriste sentimental avec sa Venise* », écrivait l'auteur des *Heures italiennes*, « *est d'y avoir trop de concurrents. Il aime être seul ; être original...* ». On sait combien cette Italie tant aimée a inspiré de nouvelles et de romans au plus européen des écrivains américains. Malheureusement, dans le cas de Platen, la fiction ne suivit guère. Il faut dire que, considérablement blessé par une accumulation de déboires amoureux, Platen arrivait en Italie résigné à ne plus vivre : « *... Je ressens à quel point l'Italie peut être si peu le pays d'un Allemand, à quel point pour ainsi dire toute sa nature s'y modifie, et à quel point je me trouve moi-même être irréfléchi dans cette période de ma vie.* »

Une extraordinaire disponibilité esthétique lui permit toutefois de s'intéresser très vivement à la peinture et à l'architecture. Son aigreur de n'être reconnu ni comme grand poète ni comme dramaturge le rendait exagérément critique à l'égard de ses confrères plus heureux. C'est surtout Goldoni (mort en 1793) qui attise sa fureur. Goldoni était partout joué, triomphalement. « *Il est si traînant et ennuyeux et, de plus, si plat et souvent si maladroit dans la composition qu'on n'en est pas très édifié (...). Ces comédies ne sont vraiment pas des œuvres d'art ; elles nous laissent vides et ne donnent à l'esprit aucune nourriture.* »

LEOPARDI

En revanche, la rencontre de Leopardi sera pour lui aussi bouleversante que celle de Goethe. De ce dernier, il écrivait, en 1821 : « *Les cheveux gris et fins, tout le front extraordinairement haut et beau, le nez grand, la forme du visage allongée, les yeux noirs, un peu rapprochés et, s'il veut être sympathique, brillants d'amour et de bienveillance. La bonté domine en général sa physionomie.* » En réalité, malgré ce portrait flatteur, Goethe, qui avait alors soixante-treize ans, accueillit moins favorablement qu'il ne le pensait ce jeune poète de vingt-cinq ans, l'âge où lui-même, Goethe, avait publié son premier *Faust* et son *Werther*. La lecture de ces pages relatant une telle rencontre n'en demeure pas moins saisissante.

En ce qui concerne Leopardi, August von Platen, qui commente peu l'œuvre du romantique italien, est surtout fasciné par la vénération que lui voue un jeune homme, le fameux Antonio Ranieri. Après un rapide portrait de Leopardi, – « *il est petit et bossu, son visage est pâle et souffreteux, et il aggrave ses mauvaises conditions par sa façon de vivre, car il fait du jour la nuit et vice versa* » –, Platen se passionne pour Ranieri, qui devient « *sa fréquentation exclusive* ». Il semble alors poursuivre son rêve d'une amitié passionnée, qui n'a cessé de hanter ses années d'étudiant.

Ce sont ces années-là qui donnent lieu aux pages les plus originales du *Mémorandum de ma vie*, jalonné d'exergues mélancoliques, parmi lesquels une citation de Jean Paul revient souvent : « *Le souvenir est l'unique paradis dont nous ne saurions être chassés.* » Car, malgré le jugement sévère de Thomas Mann qui comparait Platen à un Don Quichotte prenant pour Dulcinée « *un quelconque étudiant du nom de Schmidtlein ou de German* », on peut lire ces fragments comme une éducation sentimentale d'une stupéfiante sincérité, et c'est probablement cette authenticité amoureuse qui rend si singulier ce journal.

Schmidtlein précisément, surnommé Adrast par Platen quand il ignorait son vrai nom, suscite en lui une passion irrépressible, d'abord admise sous le voile pudique d'une amitié sublimée, puis avouée dans sa sensualité. « *Je suis perdu* », ne cesse de se répéter Platen. Et, pour se rassurer, il conspue les femmes : « *Je ne puis me reprocher d'avoir toujours cherché mon idéal d'humanité dans mon propre sexe ; et je tiens ce penchant comme d'autant plus pur que je comprends mieux combien le penchant des hommes pour les femmes est peu pur et combien il n'aboutit à la fin qu'à la satisfaction des sens.* »

Comme Julien Green un siècle plus tard, Platen lutte contre le trouble du désir : il veut se convaincre qu'il n'aspire qu'à une fusion des âmes, mais cette âme lui apparaît immanquablement sous les traits d'un beau jeune homme. L'alibi de la culture antique lui sert de temps à autre, jusqu'à ce qu'il sombre dans un désespoir culpabilisé. Sans le savoir, Platen écrivait, à l'intérieur de son journal, un roman : son « Werther » en quelque sorte, mettant à nu les incertitudes du corps, du sentiment, de l'art. A moins que ce ne soit leurs certitudes impérieuses.

René de Ceccatty

(1) *Sonnets d'amour et sonnets vénitiens*, traduits et présentés par les mêmes traducteurs, éd. de La Différence, collection « Orphée », 1993, 190 p., 49 F. A paraître : *Odes italiennes*, *ibid.*, collection « Le fleuve et l'écho ».

Chronique d'une ville à vendre

NAPLES 44
(Naples 44)
de Norman Lewis.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Pierre Giuliani et Iawa Tate,
Phébus, 240 p. 129 F.

Le chaos régnait sur l'Europe. Mais, au printemps 1944, à Naples, son emprise devint absolue. Dans la ville récemment libérée, l'état-major allié et la Camorra prétendent organiser, non sans connivences, les apparences de l'ordre. En fait, on se préoccupe surtout de veiller à l'enrichissement de ses protégés. Les occasions ne manquent pas. Tout est à vendre : les pneus, la pénicilline, les femmes, les acquittements. Saison cruelle, car l'injustice, fille du désordre, harcèle les faibles. Qui réussit à survivre à la famine et aux épidémies – et tous n'y parviennent pas – échafaude des combinaisons mirobolantes pour obtenir un blouson militaire, un tank à ferrailler ou l'usufruit d'une marquise. La chance a permis que ces dérèglements rencontrent leur chroniqueur en affectant l'écrivain Norman Lewis à la sécurité militaire. Il note assidûment ce qu'il voit au fil des enquêtes qu'on lui confie. Il croque les enfants des rues, les aristocrates désargentés, les trafiquants. Il dévide ses anecdotes, simples et nues ; chacune ajoute un trait, une odeur, un son et l'on finit par palper l'ambiance de ces mois surréels. Le sergent Lewis n'a pas restauré l'ordre dans Naples. Comment aurait-il eu raison de Vito Genovese, maffieux appointé par les Américains ; du Vésuve, qui choisit ces heures tragiques pour entrer en éruption... ou de saint Janvier, dont le sang refusait de se liquéfier à l'heure prédite ? Impuissant, navré, il s'est borné à raconter, et son journal est un miracle de sensibilité, de compassion, disons le mot : d'amour.

Jean Soublin

d ' a u t r e s   m o n d e s

Une anthologie irlandaise livre de chevet

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE IRLANDAISE DU XX[e] siècle
Edition franco-anglo-gaélique,
sous la direction de Jean-Yves Masson. Poèmes choisis en collaboration avec Patrick Hersant, Paul Le Jéloux, Phillipe Mikriammos, Eamon O Ciosàin et Anne Wade-Minkovski,
Verdier, 784 p., 250 F.

Yeats, Shaw, Wilde, Joyce, Beckett, Seamus Heaney... C'est comme une litanie qu'on égrène, convaincu de bon gré, même sans les avoir lus, que l'Irlande est la terre de prédilection des poètes. Et, alors que s'achèvent les manifestations imposantes, omniprésentes ce printemps, de L'imaginaire irlandais, un important volume vient laisser sa trace : une anthologie de la poésie irlandaise du XX[e] siècle, un choix d'une centaine de poètes, traduits par une trentaine de traducteurs, qui constitue un ensemble impressionnant que les éditeurs ont tenu à dédier à la mémoire de François-Xavier Jaujard, l'irremplaçable connaisseur des poètes, mort au printemps. Une anthologie trilingue – anglais, gaélique, français – qui aborde cette spécificité d'une poésie qui a connu au XX[e] siècle, avec l'essor des mouvements nationalistes, face à l'anglais imposé par des siècles de colonisation, une véritable résurrection permettant aux anglophones, même si comme Yeats ou Synge ils ne savaient pas le gaélique, de découvrir les grands textes celtiques. Et de s'affirmer différents.

Comment montrer l'identité poétique de l'Irlande ? Comment expliquer la spécificité de l'écriture anglo-irlandaise ? Jean-Yves Masson, le jeune maître d'œuvre de cette méga-entreprise –, trente-quatre ans, responsable de la collection de littérature allemande aux éditions Verdier, traducteur d'anglais et d'italien, de Yeats et de Hofmannsthal – a certainement lu tout ce qui a été publié, quelque trente mille poèmes *dit-il, pour déceler les constantes* d'un destin collectif ancré dans ces lieux chargés d'exactions et de culture, et faire le point à l'intention de lecteurs d'aujourd'hui. Etrangers de surcroît. D'abord, l'anthologie est comme encadrée par les voix féminines, dans ce pays où elles ont finalement plus de droit à la poésie qu'à toute autre chose : d'Emily Lawless (1845-1913), personnage excentrique considéré comme l'un des précurseurs de la Renaissance irlandaise, à Lady Gregory (1852-1932), la fondatrice avec Yeats de l'Abbey Theatre et avec Douglas Hyde de la Ligue gaélique, en passant par Nuala Ni Dhomhnaill (née en 1952), l'un des poètes gaéliques les plus importants d'aujourd'hui, et jusqu'à Mary O'Malley, remarquée en 1990 avec son premier recueil de poèmes, *A*

Nicole Zand

Consideration of the Silk. Quant au plus jeune poète du volume, Sean Dunne, mort en 1995 à moins de quarante ans, il est représenté par des poèmes brefs dont les lignes déjà se brisent (« *Œil bleu de mer fixé/ sur l'Irlande qui s'éloigne./ Il ne regardera plus jamais/ Les femmes d'Irlande, ni ses hommes* »).

A la première place, parce que créateur d'une forme et d'un langage modernes, tout en restant proche de la tradition et des spéculations ésotériques, William Butler Yeats (1865-1939), dont l'exceptionnelle musicalité peut s'entendre dans l'une ou l'autre langue, invoquant Cuchulain le guerrier, la révélation de l'avènement second, le rêve du pays des fées ou bien l'extrême simplicité de l'amour (« *Elle marchait le long des saules, ses petits pieds blancs comme la neige./ Elle m'a prié de prendre l'amour comme il vient, ainsi que les feuilles poussent sur l'arbre. Mais j'étais jeune et insensé, je n'y aurais pas consenti.* ») A la dernière place, dans la chronologie des grandes consécrations, le récent Nobel, Seamus Heaney, qui jouissait déjà avant Stockholm, en Irlande et dans le monde anglo-saxon, d'une popularité immense comparable à celle des poètes de l'époque romantique ou des Russes de l'époque Khrouchtchev. Heaney, poète du Nord, de la tourbe, des hirondelles de mer, parti à Delphes lire l'oracle (« *Retourner à l'autel dans quelque aube à venir/ où la mer répandra vers le sud sa lointaine moisson de soleil,/ à nouveau apporter l'offrande du matin : délivrez-moi des miasmes de ce sang répandu,/ laissez-moi gouverner la langue, craindre l'hybris et le dieu/ avant qu'il parle par ma bouche, sans entrave* »). Entre eux, dans un dialogue franco-anglais ininterrompu, Samuel Beckett, qui se traduit lui-même : « *Je voudrais que mon amour meure/ qu'il pleuve sur le cimetière/ et les ruelles où je vais/ pleurant celle qui crut m'aimer* » ; « *I would like my love to die/ and the rain to be raining in the graveyard/ and on me walking the streets/ mourning her who thought she loved me* ».

Une telle anthologie, c'est un cheminement parmi les découvertes : ainsi, *La Grande Famine*, le très impressionnant poème de Patrick Kavanagh (1904-1967), fermier autodidacte devenu dans les années 50 un critique littéraire redouté, traduit intégralement en français pour la première fois (« *Glaise est le verbe et glaise est la chair* »), monologue intérieur de Patrick Maguire, le pauvre paysan qui parle tout seul à la porte d'une étable, « *un paysan ignare, les pieds dans le fumier* ». Ou bien Thomas Kinsella (né en 1928), l'auteur de *Finistère* (1972), marqué par Pound, Auden, Eliot, en lutte contre le matérialisme, soucieux avant tout de combattre une tendance au régionalisme qui risquerait de replier la littérature irlandaise sur elle-même (« *Qui/ est le mot capable une fois prononcé/ de faire jaillir la lance/ et de répandre à flots la terreur/ de faire jaillir l'étincelle/ et d'enflammer les cerveaux ?* »). Ou John Montague (né en 1929), qui a longtemps vécu aux Etats-Unis, poète de la mémoire et du rêve, l'auteur du remarquable recueil *La Langue greffée* (en français chez Belin). Ou encore les amis que Beckett contribua à faire connaître : Denis Devlin (1908-1959) et Brian Coffey (1905-1995), l'incantatoire, qui fut proche de Jacques Maritain et de Paul Claudel, puis militant antinucléaire dans les années 80. Sans oublier l'étonnant AE (1867-1935), pseudonyme de George William Russell, l'une des grandes figures de la Renaissance, qui avait d'abord choisi de signer Aeon, référence grecque à l'âge d'or...

Enfin, on ne saurait oublier Oscar Wilde, dont un extrait d'un des poèmes les plus connus de la langue anglaise (« *Je ne sais pas si les lois sont justes,/ Ou si les lois se trompent ; / Tout ce que nous savons, qui gisons dans la geôle,/ C'est que le mur est solide ; et que chaque jour est comme un an* »). Ou encore *Le Saint Office*, le poème satirique contre les artistes du « crépuscule celtique » que James Joyce écrivit avant de quitter Dublin, en 1904 : « *Je me donnerai à moi-même/ Ce nom : Catharsis-Purgatif. / Moi qui délaissai ma bohème/ pour la grammaire des poètes,/ portant de taverne en bordel/ l'esprit du subtil Aristote.* » (1)

Une anthologie, c'est un plaisir qui ne s'épuise pas. Des choix infinis qui s'offrent au lecteur. Qu'il peut critiquer. Comparer les traductions possibles. Un livre de chevet. Et, pourquoi pas, le *blockbuster* de l'été ?...

(1) Pour les passionnés d'*Ulysse*, signalons les *Promenades dans la Dublin de Joyce*, un voyage dans les différents quartiers de la ville en huit itinéraires, avec plans et photos, par Robert Nicholson, conservateur du Musée James Joyce à la tour Martello de Sandycove (Anatolia, 240 p ; 129 F).

Etranges visions

Entre une fragile réalité et un imaginaire tourmenté : « voyage » dans l'univers de Millhauser

LE MUSÉE BARNUM
(The Barnum Museum)
de Steven Millhauser.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Françoise Cartano,
Rivages, 242 p., 129 F.

Il y a de temps en temps des livres *jubilatoires*, et il serait bon d'ailleurs de prévoir dans les bibliothèques publiques et privées un espace qui leur serait réservé. On y rangerait immédiatement ce *Musée Barnum* : on sent, dès les premiers mots, que l'auteur jubilait à les écrire, que la traductrice jubilait à les traduire et qu'il ne nous reste plus qu'à jubiler à les lire. Ceux qui connaissent déjà Steven Millhauser (1) ne s'y tromperont pas. Les autres, acheteurs passionnés, vigilants et sagaces qui hésitent à juste titre lorsqu'ils choisissent un livre chez leur libraire, ceux - là méritent les traditionnels avertissements au lecteur et quelques autres : attention, dangers, sourires dissimulant rictus, rêves sabordant la réalité qui s'effondre à son tour sur l'imaginaire, mélanges subtils et inattendus du savoir, du bizarre et de la magie. Jusques aux personnages qui ne savent que rarement eux-mêmes qui ils sont. Si ils sont. Car ils ne se doutent pas toujours qu'ils ne sont que des personnages. Tout comme leur auteur n'est qu'un auteur. En apparence, du moins.

Dans une des nouvelles les plus fortes de ce recueil, « Une partie de Cluedo », les pions du jeu M[lle] Rose, M[me] Pervenche, le Docteur Olive, le Colonel Moutarde... vivent leur vie de pion, très chargée d'une sexualité lourde, en parallèle de la vie des joueurs, Jacob, Marian, Susan et surtout David, l'adolescent, le seul à vraiment sentir et ressentir, le seul aussi à « *savoir* » et qui cherche à se persuader que « *tout* » va bien se passer. Dans « La carte sépia », l'homme et la femme photographiés sur une carte postale achetée dans un magasin étrange, à une boutiquière étrange, dans un village étrange, vivent une scène brutale sous les yeux effarés d'un homme en fin d'histoire d'amour. Dans « L'invention de Robert Herendeen » et dans « Eisenheim l'illusionniste », des êtres apparaissent et s'effacent, créés « *mentalement* » ou par magie. La disparition est un thème fort chez Millhauser, et il y a quelque chose qui fait irrésistiblement penser à Perec dans ses descriptions minutieuses et maniaques, du tableau du jeu de Cluedo, par exemple : « *Le papier s'est usé sous la pliure, mettant à nu le carton gris qui se trouve en dessous, de sorte qu'une fine ligne grise passe désormais au milieu du HALL, traverse une rangée de carrés jaunes, puis le rectangle central, puis deux rangées de carrés jaunes et le centre du GRAND SALON.* » On pense à Perec toujours en lisant ces énumérations qui s'emboîtent comme des poupées gigognes, que ce soit pour décrire la disposition des salles du musée et des objets qui y sont rassemblés dans la nouvelle éponyme du livre ou en percevant ce que voit « Alice, en tombant », et à Perec encore en absorbant cette érudition vraie ou figurée qui ponctue « Le huitième voyage de Sindbad » avec références et historique. La force de Millhauser, sa séduction, c'est qu'il a construit de livre en livre son univers d'écrivain, et que ses visions, ses fantasmes, ses obsessions font qu'il est à l'image de son écriture : au bord perpétuellement de sa propre destruction.

Martine Silber

(1) Millhauser a obtenu en 1975 le prix Médicis pour *La Vie trop brève d'Edwin Mullhouse, écrivain américain* (Albin Michel). Il est également l'auteur de *La Galerie des jeux* (Rivages/Poche) et du *Royaume de Morphée* (Rivages).

Au bonheur des dames

Une voix, un regard, qui se souviennent de passions fugaces. En huit sortilèges Eric Holder raconte le désir voilé par les blessures du temps

LA COMPAGNIE DES FEMMES
d'Eric Holder.
Ed. Le Dilettante, 98 p., 79 F.

Un des huit récits du recueil d'Eric Holder a pour titre « La Fugitive ». Du désir et de l'amour, il décrit l'impossible accomplissement, l'écart voluptueux et désespérant entre l'imaginaire et le réel. Mais cette première approche est insuffisante à rendre compte des sortilèges de *La Compagnie des femmes*, nouvelles courtes mais lentes comme les blessures quelques secondes exposées qui ne se cicatrisent jamais. Il y a un secret de fabrication qui ne saute pas aux yeux car l'on croit que le personnage principal est une femme. Il faut chercher le narrateur ou le témoin. L'histoire simple n'est presque rien sans ce regard *et cette voix qui se souviennent*.

L'écrivain invente ce qu'il devine des ravages du temps. C'est un homme jeune mais déjà rodé aux désillusions de l'espoir. Il rassemble des textes qui se ressemblent par leur nostalgie. La distance entre le récitant et l'événement – banal, récurrent mais immense : une femme passe et on veut étreindre la totalité de sa vie – projette dans l'écriture d'Eric Holder une lumière impressionniste qui en souligne le charme crépusculaire. Dans « On dirait une actrice », le « on » ou le « il » qui désigne le jeune voyeur sentimental l'écarte de la place ensoleillée que traverse la belle boulangère discrètement enfouie dans le sacerdoce sans aspérités du mariage. Le regard du conteur se fond dans la multitude. Dans « Anne Preux », le romancier est si proche de la souffrance aiguë de son personnage qu'il le tutoie.

Parfois c'est un « *je* » qui exhibe directement sa solitude, avant de se mêler – pour moins souffrir – à la cohorte du « nous » des hommes éblouis. Et quand l'évocation du souvenir est taillée dans le passé comme un bloc préhistorique, Eric Holder ose le « vous » (celui de *La Modification* de Michel Butor), délégation pudique d'un homme blessé. La dernière nouvelle : « La Compagnie des femmes », donne son titre au recueil. C'est une réunion « fellinienne » dans la brume blanche d'un *Huit et demi* assagi, patiné par la mélancolie. « Elles » sont réunies, toutes les femmes emblématiques qui ont forgé le désir du narrateur jusqu'à le laisser pantelant sur les berges d'une vénération trop grande pour qu'il attente à leur paisible rituel : *« Elles se savent les rouages d'une machinerie compliquée, les descendantes d'anciens lignages. »* Texte hommage quelque peu traditionnel, relents d'un paradis immuable et chaud, repos du guerrier : *« Le monde n'est pas comme ceci ou cela : le monde EST. Leur complicité profonde, c'est d'en reprendre infiniment la trame. »* Holder participerait-il, par le jeu désespéré des amours perdues, à cette philosophie du retour en arrière, littérature du reverdissement, fort à la mode, qui de Compostelle aux dieux philosophes bluffe les humains en mal de passivité ?

Eric Holder dépasse cette vision passéiste des femmes par l'amour particulier qu'il leur porte depuis l'enchanteresse enfance où leur corps fut sacralisé. Il fait ressurgir ces statues douces et vigilantes et les enrobe des couleurs du couchant. Comme tous les nouvellistes de talent, Holder a une perception étale du temps : il devine le futur dans l'obsession du passé. La durée sourd de l'instant ; la mort n'est suggérée que par les légères fissures sous la luxuriance des après-midi dorés. Le sourire d'une femme, son parfum, le balancement de ses hanches et de ses cheveux ne retiennent que l'éclat immédiat de l'émoi sensuel. Eric Holder voile le bonheur au moment de son plus bel enthousiasme. Il l'inscrit déjà dans la perspective discrète du vieillissement. Ce contraste *entre la plénitude de l'instant* et la certitude de la décrépitude est la plus belle part de son écriture cruellement tendre.

Hugo Marsan



Éric Holder, une écriture cruellement tendre

Duquesne, années 40

Une mère suspectée de collaboration et un fils pris dans une course à la vérité. Haletant et poignant

THÉO ET MARIE
de Jacques Duquesne.
Laffont, 343 p., 139 F.

Journaliste, romancier, essayiste, auteur de près d'une vingtaine d'ouvrages, prix Interallié 1983... : Jacques Duquesne est infatigable ! Un an et demi après sa biographie de Jésus, best-seller qui déclencha les foudres de l'Eglise catholique, le voici qui revient avec une vraie fiction cette fois, une histoire touffue et haletante, tout en (més)aventures et en rebondissements, du cousu main dans le droit-fil de *Maria Vandamme* et de *Catherine Courage*.

On retrouvera d'ailleurs, dans ce onzième roman, comme un concentré des personnages et des thèmes qui lui sont chers : les femmes, ces mères courage brechtiennes symboles de force et de dignité ; les enfants, ballottés par des situations qui les dépassent, mais sachant se batire eux aussi ; les décors familiers de Dunkerque et des plages du Nord ; l'idée enfin que la volonté, la tendresse et, osons le mot, l'amour, sont encore, selon l'auteur, ce qu'il y a de mieux à *opposer* à la barbarie et la désespérance.

Théo a quatorze ans. Il vient de laisser quelques belles années dans la guerre de 40 et se prépare à vivre la Libération. Soulagement rêvé entre tous ! Mais lorsque les FFI viennent arrêter sa mère, Adeline, médecin de campagne, pour la tondre en place publique, le monde vacille. Adeline a-t-elle trahi ? Adeline l'a-t-elle trompé ? Orphelin de père, Théo se retrouve seul. Fuir. Il n'a plus que cette idée en tête. Fuir pour échapper à la honte, à l'humiliation, au regard des autres et à ses propres doutes. Pour feinter les gendarmes et ceux qui l'enverraient tout droit à « l'Assistance ». Fuir surtout, pour retrouver sa mère et savoir, enfin. Ainsi débute une cavale longue de trois cent quarante pages qui l'emmènera des blockhaus du Nord à Paris, Tours, Châtellerault..., en compagnie d'un attachant petit « crampon » de huit ans, Marie, rencontrée par hasard derrière une dune où elle a failli sauter sur une mine.

Dans cette course-poursuite effrénée, Duquesne s'amuse. Tout le monde court après tout le monde. Des Américains et un certain Kurt, un « gentil » Allemand, pourchassent une bande de collabos qui ont capturé Adeline et sont eux-mêmes à la recherche d'un document détenu par les enfants. Adeline recherche Théo qui a les gendarmes aux trousses, tandis que le grand-père du garçon et une femme dite « tante May » sont aussi sur sa piste. Marie poursuit symboliquement Théo car elle l'aime et voudrait qu'il l'aimât aussi. Quant à Théo, il court éperdument après la Vérité...

L'ART DU « DÉTAIL VRAI »

Comme dans ses précédents romans, le Duquesne-écrivain s'appuie sur le Duquesne-journaliste pour la rigueur des faits historiques, la justesse du décor, l'art du « détail vrai ». A bord d'une traction déglinguée, croix de Lorraine et grands V sur la carrosserie, une poignée de jeunes épatent les filles en roulant comme des fous dans les rues de Paris, une librairie ombreuse de Saint-Sulpice abrite des rendez-vous furtifs de Résistants sous le signe de Terence, un Ducretet-Thomson s'égosille dans un coin... En quelques pages, vous voilà si bien immergé dans les années 40, qu'il y a tout lieu de penser que l'auteur a glissé, là aussi, quelques images et souvenirs personnels, lui qui avait, en 1944, l'âge exact de son jeune héros.

D'*Un sac de billes* à *Au revoir les enfants*, Dieu sait si le roman et le cinéma regorgent d'histoires d'enfants dans la guerre. Celle-ci ressemble plutôt à un *Sans famille* des années noires qui s'achève d'ailleurs dans un cirque, au son des trompettes d'Aïda. Parions que le savoir-faire, la langue directe et sans apprêt du grand communicateur Jacques Duquesne lui assureront une fois de plus les faveurs d'un large public.

Florence Noiville

Conquête du concret

S'unir au timbre du réel : telle est la ligne force de cette anthologie personnelle d'André du Bouchet

POÈMES ET PROSES
d'André du Bouchet.
Mercure de France, 214 p., 125 F.

Henri Michaux avec *L'Espace du dedans*, René Char avec *Commune présence* avaient choisi de composer des anthologies personnelles qui s'apparentaient à une exploration générale de leur œuvre, avec des titres qui avaient valeur d'emblème. Confronté au même exercice, André du Bouchet opte pour la sobriété et la rigueur qui sont ses marques propres : deux cents feuillets comme autant de partitions effrangées, et un intitulé d'une stricte exactitude : *Poèmes et Proses*. Rien d'anecdotique en cela, mais une fidélité tenace à l'expérience poursuivie depuis les premiers mots des premiers poèmes et qui annonçait *« l'aridité qui découvre le jour »*.

Au plus près de la terre, du souffle et du poids des éléments, le parcours d'André du Bouchet se révèle en tous points exemplaire. Il est le poète qui nomme les choses par leur nom et par leur espace, qui restitue l'attention, la dignité et cette part de silence essentiel que les discours ont avili. Farouche est sa présence au monde, scrupuleuse et tranchée, comme si l'être tout entier s'impliquait sans réserve dans un combat volontaire, une exigence, une ascèse.

Il s'agit pour lui de restaurer, par l'écriture, une relation perdue, de renouer avec des rencontres oubliées, des sensations affadies, d'animer *« le lien des routes »*. Il s'agit, dit-il aussi, de « rejoindre » et de « se rejoindre », par-delà les jachères humaines, par-delà un langage tenu en déchéance et qui ne transmet plus qu'illusion, leurre, réflexes conditionnés.

D'où cette conquête d'un point d'appui sans nostalgie ni faiblesse : le concret. Du Bouchet tente ainsi une saisie sans distance et la restitution sous forme de commotion soudaine de ce qu'il éprouve. Sa poésie se veut *« le moteur blanc »* d'une machine à percevoir. Car pour lui le texte n'est pas une mise à l'écart, un refuge, une carapace de songes, mais le moyen privilégié de l'accès au monde. C'est pourquoi la traversée de ses livres impose un mouvement violent, comme celui d'une faux qui ouvre la voie à une respiration plus vive.

« Au loin la parole/ Les lèvres qu'elle timbre, l'imaginent : ouverte comme, à vélo quand une pente est dévalée, le froid/ soudain le froid qui se traverse/ ravivera, en passant, quelque chose de la crudité de l'herbe sciée. »

UNE EXIGENCE

A l'écoute de la nature, du minéral, de ce qui donne épaisseur et noblesse aux traces, aux outils, aux silex, André du Bouchet assemble une œuvre vibrante et secrètement hantée en avouant ne prendre que des notes. Ses poèmes ne seraient donc que les notations d'un homme ancré dans le frémissement et la mouvance des choses et qui ne chercheraient à transmettre que cette intensité, cette noblesse d'être là, fixe et dérivant, éperdu et luttant pour le seul absolu qui se puisse concevoir : la mise en harmonie de soi avec le timbre du réel.

« J'avais voulu/ avoir eu sur le vide, le vent,/ saisie – pour que le froid soit chaleur, compact le vide, et que, ayant duré, finalement le vent tombe/mais rien de cela n'a duré. »

Au travers d'une telle exigence, avec l'aveu sans cesse renouvelé du combat, de la blessure et de l'inachèvement, André du Bouchet atteint le point fragile, décapé et pourtant obscur, où la parole devient sensible, où les mots prennent consistance et témoignent pour plus qu'ils ne disent.

André Velter

★ **Signalons également deux autres publications d'André du Bouchet, *Pourquoi si calmes* (Fata Morgana, 56 p., 66 F) et *Andains*, avec des photos de Francis Helgorsky, éditions A Die (9, rue Saint-Vincent, 26150 Die) 64 p., 200 F.**

l i v r a i s o n s

LITTÉRATURE FRANÇAISE

● **QU'A-T-ON FAIT DU PETIT PAUL?**, de Marie Rouanet
Que penser d'un enfant d'à peine trois ans qui a vu la Sainte Vierge et prononce «une phrase décisive», quand on sait que sa famille vit dans le culte de la petite Thérèse et autres enfants morts martyrs pour témoigner de Dieu, et que sur lui veille un père «fou de gloire religieuse»? On ne peut éviter la question tout au long d'une histoire qui renouvelle celle de Bernadette à Lourdes. En faisant leur part à l'enquête et au mystère, Marie Rouanet narre ce fait authentique, vieux d'un demi-siècle, d'une façon agréablement romanesque. D'un petit village et son bois à miracle, jusqu'à l'entourage de Pie XII, elle fait revivre une aventure semblable à bien d'autres où le spirituel, les impostures, les prodiges se mêlent pour conduire à : « Et si c'était vrai?». Un roman qui donne du grain à moudre aux tenants et adversaires du paranormal (Payot, 170 p., 95 F).

● **LA SŒUR PERDUE DU MOINE PHILIBERT**, de Carole de Sydrac
Il *est des premiers romans convenus, convenables, provocateurs*, souvent autobiographiques ; il en est peu de surprenants par un style qui affirme une personnalité, la vastitude du sujet et un personnage qui ne ressemble à aucun autre. C'est le cas d'Armelle, jeune femme perdue dans le monde d'aujourd'hui, prise entre ses angoisses personnelles et les faux-semblants d'une société où le chacun pour soi est la règle, où la vérité se masque derrière la langue de bois. Cette décevante expérience, Armelle la poursuit *aussi bien dans les milieux catholiques que francs-maçons, dans les* pièges de l'immobilier que dans les dédales des services sociaux, univers différents qui ont en commun de paraître ce qu'ils ne sont pas. Une satire d'une joyeuse causticité et, par de fortes situations romanesques, une image de la réalité (La Bartavelle, 290 p., 128 F).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

● **LA LEÇON D'ALLEMAND**, de Siegfried Lenz
C'est là juste une nouvelle édition, mais le livre en vaut la peine, variation sur le thème de l'artiste en conjonction avec le destin de l'Allemagne. Le narrateur est un enfant qui observe le duel entre son père et l'ami de ce dernier. Policier dans une petite ville de la Baltique, le père s'est vu confier par le régime nazi la tâche de faire respecter une interdiction notifiée à son ami : celle de peindre. Empêcher l'artiste de créer, accepter de briser une amitié pour obéir à des ordres imbéciles, tels sont les thèmes de ce livre sorti en Allemagne en 1968 et qui est rapidement devenu un best-seller, le seul véritable succès de Siegfried Lenz. S'il est aisé de déceler sous les traits de ce peintre la figure d'Emil Nolde, accusé par les nazis de faire de l'*« art dégénéré »*, le livre va plus loin que l'Histoire et amplifie ce duel aux dimensions d'une saga (traduit de l'allemand par Bernard Kreiss, Laffont, 460 p., 149 F).

● **PIEDS NUS**, de Michael Kleeberg
Existe-t-il des hasards en informatique ? En voulant consulter les cours de la Bourse sur Minitel, Arthur K, publicitaire de trente ans, se retrouve branché sur un service du Minitel rose. Cédant à la curiosité, il se connecte sous le pseudonyme de *Pieds nus*. Drogué par la magie de l'écran, il ne tarde pas à faire une connaissance qui va bouleverser toute sa vie. Il se retrouve bientôt invité dans une somptueuse demeure où il découvre la liberté dans la douleur physique. Tout lui paraît désormais dérisoire, faussé, même la naissance toute proche de son enfant. Déchiré entre son envie de conserver ce qu'il a construit et son désir d'aller jusqu'au bout de ce qui lui semble être lui-même, il basculera dans le choix le plus radical où volonté et abandon se rejoignent (traduit de l'allemand par Nicole Taubes, éd. Austral, 184 p., 98 F).

HISTOIRE LITTÉRAIRE

● **L'ŒUVRE DE LA NUIT**, de Joë Bousquet
Comme l'explique Pierre Vilar, les deux premiers des trois textes qui composent cette *Œuvre de la nuit*, avaient été composés à la fin des années 30. Ce magnifique ensemble parut après la guerre, à tirage limité, avec une lettre à Hans Bellmer. L'écriture de Bousquet va au devant de la nuit, l'éclaire d'une étrange lumière : *« Difficile était la vie. Heureusement nous connaissions son mal. » « L'amour doit naître avant la manifestation de son objet. L'amour est le frère aîné de son amour. »* (éd. Unes, BP 205, 83006 Draguignan Cedex, 48 p., 75 F). Chez le même éditeur, présentées par Bernard Noël, des pages de l'écrivain sur René Daumal (32 p., 69 F).

● **JEAN FOLLAIN, LE MÊME AUTREMENT**, de Françoise Rouffiat
L'heure semble venue de prendre la mesure de l'œuvre de Jean Follain, unique en son genre et qu'on ne peut classer dans aucune école : ni fantaisiste, ni antisurréaliste, ni réaliste, ni passéiste, ni moderniste, ni terroriste. Après Jean-Yves Debreuille (*Jean Follain, Un monde peuplé d'attente*, Autres Temps, 1995) et en attendant les actes du colloque de Cerisy, Françoise Rouffiat organise la poétique de Jean Follain, à la fois simple et savante, familière et inquiétante, en trois constantes – *« La langue est maternelle, la métaphore absente et le poème objet »* – obsédées par la mémoire de l'enfance : *« Un grand rêveur d'objet, comme est Jean Follain*, écrivait Gaston Bachelard, *connaît ces heures où la rêverie s'anime en une ontologie ondulante »* (Champ Vallon, 256 p., 130 F).

La beat (re)generation

Kerouac, Ginsberg, Burroughs sont de retour ! Après une longue traversée du désert, les « papes » de la culture beat reviennent en force aux Etats-Unis. Alors que se multiplient les rééditions et que se tient une exposition « hagiographique », cette renaissance est aussi l'objet d'une importante relecture du mouvement

Entre la sortie en France chez Christian Bourgois de *Cosmopolitan Greetings*, le dernier recueil de poèmes d'Allen Ginsberg, de *Mon Education*, un livre des rêves de William Burroughs, complétée par les rééditions de *Vanité de Duluoz* de Jack Kerouac, du *Journal* d'Allen Ginsberg, de *Sentiments élégiaques* de Gregory Corso, des *Essais* et des *Garçons sauvages* de Burroughs, et la tenue, à New York, entre novembre 1995 et février de cette année, de l'exposition sur « La beat culture et l'Amérique nouvelle, 1950-1965 », au Whitney Museum of American Art (1), les écrivains de la beat generation reviennent en force. Si l'intérêt qu'ils suscitent autour d'eux ne s'est jamais démenti en France, et semble même encore s'accroître aujourd'hui, il se révèle être, aux Etats-Unis, la marque d'un authentique renouveau, après plusieurs années de traversée du désert. Ce retour de la culture beat aux Etats-Unis semble se manifester autant par la création d'un merchandising beat – comme on a pu le voir avec la chaîne de magasins Gap qui utilisait des vieilles photos de Kerouac et Ginsberg pour vendre une ligne de pantalons kaki – que par une relecture accrue des livres de Kerouac ou de Burroughs.

Même si les présentoirs consacrés aux écrivains beat se multiplient dans les librairies américaines, il reste bien plus facile de trouver l'intégrale de Kerouac que *Junky* de Burroughs. On peut y voir là le signe que les Américains continuent de privilégier une vision conformiste et raisonnable de la beat generation en mettant soigneusement de côté ses aspects les plus subversifs, en l'occurrence l'homosexualité et la drogue.

En France, le remarquable travail d'édition de Christian Bourgois ne peut pas faire oublier que l'on doit toujours continuer à lire *Sur la route* dans la traduction calamiteuse de l'édition Gallimard. Celle-ci gomme toute la modernité du texte de Kerouac, en employant un vocabulaire déjà obsolète pour l'époque (elle date de 1960), et donne au lecteur l'impression que le livre a été écrit dans les années 40.

Samuel Blumenfeld

L'exposition organisée au Whitney Museum apparaît comme le point d'orgue d'une période qui a vu *Time* consacrer sa couverture au phénomène hip en août 95, le *New York Times* recenser dans la foulée les signes du renouveau beat, parmi ceux-ci : la foule immense qui attendait Ginsberg lors de son dernier voyage à San Francisco, et l'annonce que Francis Ford Coppola allait adapter *Sur la route* au cinéma. Interrogé en 1995, dans *Libération*, sur ce phénomène, Allen Ginsberg parlait d'*« une renaissance de la poésie en Amérique et d'un intérêt grandissant pour ce qui s'écrivait dans les années 50. Les jeunes se sont affranchis des idéologies simplistes, du capitalisme simpliste, du marxisme simpliste, du néoconservatisme simpliste. Quand toutes ces usurpations ont failli, quand le lavage de cerveau a échoué, on a redécouvert l'élément humain et ces expériences de vie et d'écriture des années 40 et 50. On a redécouvert aussi cette exploration de la conscience, la spontanéité. Ces prémices de libération homosexuelle que l'on trouve dans les écrits de Burroughs et dans les miens, cet écologisme, cet intérêt pour les pensées orientales, pour le zen, qui sont présents dans Kerouac et dans Gary Snyder, cette sensibilité à la culture noire que Kerouac démontrait. Au fond, la nation américaine est beat. Même Hollywood. Johnny Depp, par exemple, est un fan de Kerouac. »* Johnny Depp, dans une démarche symbolisant le malentendu actuel régnant autour de la beat generation, privilégiant l'apparence au contenu, le merchandising contre les livres, s'est surtout fait remarquer pour avoir payé, lors d'une vente aux enchères, 10 000 dollars un manteau ayant appartenu à Kerouac. On peut sérieusement se demander si ce supposé état d'esprit beat de la jeunesse américaine des années 90 n'est pas en fait suggéré par Ginsberg. Ses affirmations ne jouent pas le jeu de l'empirique, de la vérification, et il se regarde autant lui-même qu'il regarde les autres, tendant un miroir devant lequel beaucoup se laissent prendre. Interrogé en 1959, par la télévision américaine, sur la beat generation, le poète Carl Sandburg, qui avait lui-même passé beaucoup de temps sur la route avant de devenir célèbre, répondait paisiblement : *« Il y a toujours eu, de tout temps, un mouvement beatnik. J'ai moi-même fait partie d'un mouvement beatnik, de 1915 à 1924. Je dirais même que certains de mes poèmes sont des défis lancés aux beatniks modernes. »* A l'inverse de Sandburg, Ginsberg veut tout : passé, présent, avenir. Le mouvement beat serait partout : là où il y a résurgence de la culture noire, indienne et zen, où le progrès fait reculer le conservatisme. On peut se demander si ce qu'il reste de ce mouvement aujourd'hui ne se limite pas au document d'une époque.

Les propos de Lisa Phillips, le commissaire de l'exposition sur « La culture beat et l'Amérique nouvelle » restent en parfaite harmonie avec ceux tenus par Allen Ginsberg. Dans le catalogue, elle écrit : *« Le revival beat n'a jamais été aussi important qu'aujourd'hui, et même s'ils cherchaient eux-mêmes à toucher le plus grand public, les beats ont droit à une reconnaissance qui va bien au-delà de ce qu'ils attendaient. Il y a des coffrets de disques, des colloques, plusieurs documentaires sont en train de se faire, il y a aussi une résurgence de la poésie publique, alors que l'art contemporain doit beaucoup à l'esthétique beat. Il y a, à la fois, une nostalgie pour les origines de cette culture et d'une authentique communauté bohémienne, la renaissance d'un esprit et un désir pour la liberté utopique. »* Plus que les liens établis entre les écrivains beat avec le be-bop, le cinéma et, surtout, l'art moderne (Wallace Berman, Edward Kienholz, Fred Mason, Bruce Conner, Robert Rauschenberg, Jackson Pollock), qui sont censés faire tout l'intérêt de l'exposition, c'est le manque de véritable point de vue qui est ici frappant.

On peut, par exemple, s'étonner de l'absence, en flagrante contradiction avec les propos tenus par Lisa Phillips, de musiciens comme Lou Reed, David Bowie, Tom Waits, tous inspirés d'une manière ou d'une autre par le mouvement beat. Comment peut-on parler de renaissance de la culture beat sans s'interroger sur ses éventuels prolongements ? Tout le déroulement de l'exposition tend à prouver que les dates accolées à son intitulé, 1950-1965, sont aussi celles qu'il faudrait graver sur une pierre tombale. Ce qu'illustrent à la perfection les documents exposés, qui s'imposent comme autant d'objets d'un culte devant lesquels on est presque invité à se prosterner : les éditions originales de *Junky*, *Kaddish* et du *Festin nu*, des pochettes de disques de Thelonious Monk, John Coltrane et Charlie Parker, les manuscrits de *Howl*, *Mexico City Blues*, et surtout le fameux rouleau de cent pieds, entouré ici d'une cloche en verre, sacralisé et sanctifié, sur lequel Kerouac prétendait avoir écrit, *« pendant le joli mois de mai 1951 »* en trois semaines, d'une traite, *Sur la route*. Cette exposition est sinistre. Elle invite le public à prendre acte que la beat generation a eu lieu et se réduit aujourd'hui à une série d'icônes et d'artefacts.

Les noms des saints sont comme gravés dans le marbre : Jack, Allen, Bill, Neal, et tous ceux qui ont, à un moment ou un autre, participé à l'aventure, Herbert Huncke, John Clellon Holmes, Gregory Corso, Gary Snyder. Leurs photos sont affichées en grand, et leur histoire se dessine à partir de posters gigantesques, des panneaux de City Lights, la fameuse librairie beat de Lawrence Ferlinghetti à San Francisco, à une série de portraits de Kerouac, dont le trop fameux *Jack Kerouac, heroic portrait*, signé Ginsberg.

L'historiographie de la beat generation n'a guère changé en vingt ans, c'est-à-dire depuis la première biographie en 1973, *Kerouac le vagabond* (Gallimard), d'Ann Charters. Kerouac, Ginsberg et Burroughs y sont décrits comme des frères bataillant pour se sortir de la prison de la guerre froide et de l'Amérique d'Eisenhower, et libérer du coup toute une génération de jeunes hommes et de jeunes filles qui ne savaient même pas qu'ils étaient enfermés. Ann Charters reste encore l'historienne officielle du mouvement, sinon l'hagiographe, publiant dans la foulée les ouvrages qui font toujours référence : une encyclopédie en deux volumes, *The Beats : Literary Bohemians in Postwar America*, un album de photos, *Beats & Company*, et le très récent *Portable Beat Reader*, sans doute la meilleure anthologie des écrivains beat, la plus complète en tout cas. Cette histoire officielle a été battue en brèche par un coffret de trois CD, titré tout simplement *The Beat Generation*, sorti il y a trois ans aux Etats-Unis, et compilé par James Austin, Stephen Ronan et Gordon Skene. Ce documentaire audio couvre un domaine considérable. D'un enregistrement de 1959 où Kerouac lit des passages des *Anges vagabonds* (Gallimard) dans l'effervescence d'une jazz session, à une lecture du *Festin nu* (Gallimard), par Burroughs, en passant par la musique de *Route 66*, une série télé inspirée de *Sur la route*, des morceaux de Dizzy Gillespie et Charlie Parker, et des extraits d'un 33 tours intitulé *How to speak hip*, qui se donne pour mission d'apprendre aux novices à parler le langage des beats. Une fois mis bout à bout et réordonné par James Austin, *The Beat Generation* finit par raconter l'histoire peu banale d'une sous-culture accueillie par une culture de masse et finalement complètement *digérée* par elle. Cette histoire ne ressemble pas du tout à celle racontée par Ann Charters, et elle n'a rien de séduisant. On est très loin de l'image d'anges déchus, d'âmes fragiles et de junkies posés sur un piédestal qui colle à la peau de Kerouac, Ginsberg et Burroughs. Dès le départ, l'entreprise de Kerouac était empreinte de mystification. Il s'agissait pour lui de créer une mythologie, et de la rendre crédible. Kerouac, Ginsberg et Burroughs cherchaient le succès. Ils voulaient la gloire. Et plus que changer le monde, ils tenaient surtout à modeler la jeunesse à leur image. Cette nuance, de taille, est pointée très adroitement par ce coffret. Dans une lecture d'*October in the Railroad Earth* en 1959, dans un *piano-bar*, Kerouac affiche ouvertement son mépris pour les banlieusards *« au col serré »* qui en sont réduits à prendre le train de 5 h 48 à la gare de Millbrae ou San Carlos pour aller travailler à San Francisco, alors que lui, fils de la route, peut regarder passer les trains de marchandises, profiter de l'immensité du ciel et sentir le poids de l'Amérique ancestrale. On a l'impression d'assister à une imitation de Kerouac, mais, durant la majeure partie des années 50, Kerouac en était réduit à se parodier. Dans un entretien radiophonique avec Ben Hecht, l'auteur d'*Un juif amoureux* (10/18) et le scénariste de *Scarface* et l'adaptateur d'*Autant en emporte le vent*, Kerouac affirme, dans un élan qui prend à revers toute son œuvre et le principe même du mouvement beat : *« J'aime l'homme Eisenhower, c'est un type bien, j'aimerais lui serrer la main. Les Américains ne se rendent pas compte de ce qu'il est en train d'accomplir. »* Dans *Off the road*, son autobiographie romancée, Carolyn Cassady, la femme de Neal, racontait à quel point Kerouac raffolait du confort de sa maison, parfaitement rangée, à l'intérieur bourgeois, dont la vue donnait sur la même Bayshore Freeway qui ramenait ces banlieusards, au *« col serré »*, chez eux, à San Francisco.

Il y a aussi une autre histoire, que ne fait que pointer ce coffret. En 1960, CBS Radio avait lancé une émission intitulée « The Hidden Revolution » (« la révolution cachée ») et animée par Howard K. Smith. Le segment consacrée aux Beats s'appelait « The Cool Rebellion » (« la révolte tranquille »). L'émission partait de la constatation suivante : *depuis* la fin de la seconde guerre mondiale, le monde a profondément changé, mais, curieusement, ces modifications apparaissent de manière discrète et souterraine, presque secrète. Parmi ces changements, Howard K. Smith montrait la désagrégation du tissu urbain au profit des grandes métropoles, une hiérarchie de plus en plus marquée dans le monde de l'entreprise, une séparation très nette entre le pouvoir et les citoyens, l'absence de contrôle sur certains centres d'information, et se demandait si ces changements n'avaient pas été plus sentis que véritablement analysés. *C'était donc* la « révolution cachée » qui avait produit cette « révolte tranquille ». Ladite révolte se soldait par le retrait d'un groupe de plus en plus important d'individus s'affirmant comme exilés à l'intérieur de leur propre pays, les beats en l'occurrence. Une situation magnifiquement énoncée par Ginsberg dans *America (La chute de l'Amérique*, Flammarion), où celui-ci refuse l'exil intérieur offert par son pays pour réclamer une véritable citoyenneté. Au fur et à mesure que Ginsberg distille sa rage et son désespoir, on en arrive à la conclusion que l'Amérique n'a pas d'autre choix que de tolérer Ginsberg, et ce dernier d'accepter son pays. L'enquête menée par Howard K. Smith est tellement rigoureuse qu'on est presque surpris de l'entendre conclure qu'*« il y a peut-être ici une part de vérité »*. Il y a plus : la lutte se déroule entre le matérialisme, l'abêtissement progressif et la nécessité d'affirmer son individualité. *« La lutte pour la survie de l'individu dans un siècle tragique »*, comme le dit si bien Smith.

Cette conclusion va plus loin que bien des propos tenus par les épigones de la beat generation. Elle souligne ce qui est trop souvent absent de leur travail : le sens de la tragédie, un destin trop marqué pour qu'on puisse lui échapper, et surtout un sort qui soit partagé, et pas seulement circonscrit aux seuls banlieusards, pendant que les beats continuent de danser le long de la route.

(1) Cette exposition s'est tenue du 9 novembre 1995 au 4 février 1996 au Whitney Museum à New York. Elle est actuellement et jusqu'au 15 septembre à Minneapolis, et on pourra la voir à San Francisco du 5 octobre au 29 décembre.



COLLECTION ALLEN GINSBERG



COLLECTION ALLEN GINSBERG

Ci-dessus, William Burroughs photographié par Allen Ginsberg et, ci-contre, Allen Ginsberg vu par William Burroughs

Au bout de la route

VANITÉ DE DULUOZ
(Vanity of Duluoz)
de Jack Kerouac.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Brice Matthieussent,
Christian Bourgois, 330 p., 130 F.

Ç'aurait été un long monologue autobiographique tout d'une traite, sa *Recherche du temps perdu* à lui, et elle se serait appelée *La Légende de Duluoz*. Tel était le rêve de Jack Kerouac, à la fin de sa vie : réunir tous ses livres en une seule grande œuvre, en redonnant leur vrai nom aux personnages ou en harmonisant leurs pseudonymes. Alors, on aurait vu apparaître plus clairement le chemin qui va du premier, *The Town and the City* (1) au dernier, *Vanité de Duluoz*. Le titre, déjà, en dit long sur l'amertume qu'a accumulée entre-temps – « *sur la route* » – le pape de la beat generation.

Jack Duluoz, c'est lui, Kerouac, né Jean-Louis Lebris de Kerouac à Lowell, Massachusetts, d'une origine bretonne et canadienne, l'aventurier à la belle gueule qui promet d'être champion de football américain et qui court les filles avec Rimbaud et Nietzsche dans les poches. « *Vanité des vanités, tout est vanité* », il pousse le cri de l'Ecclésiaste alors qu'il est revenu de tout, des bars des grands chemins jusqu'aux petites frappes de Times Square, azimuté par le LSD et la Benzédrine. Sursaut lucide, ou plutôt désillusion amère, réactionnaire, sur l'Amérique moderne et sur la vie tout court. Quelque chose comme une révélation grinçante : quel que soit le lieu où l'on se trouve, on a atteint le bout de la route.

En 1968, année mythique où paraît *Vanité de Duluoz*, il y avait déjà un malentendu avec Kerouac. Héros des gauchistes de tout poil, arpenteur éclairé de sa génération comme de l'espace américain dans toutes ses largeurs, apôtre des perdants, des truands, des paumés, des paradis artificiels, des bas-fonds de la grande ville et de tout ce qui faisait la culture beat, il prenait position pour la guerre du Vietnam et on ne voulait pas voir qu'il était, à sa façon, un « sale réac », populiste et dévot, hostile à ce qui ne ressemblait plus au « *bon vieux temps* », nostalgique et amer face au constat du changement d'une époque dont il a pourtant lui-même incarné la légende.

L'Amérique n'est plus son Amérique, les gens y observent leur voisin avec « *ce nouveau regard curieux de la seconde moitié du vingtième siècle, ne levant les yeux vers les arbres que par hasard et sans doute seulement pour se dire : ce séquoia ferait rudement bien dans mon jardin transformé en meuble !* ». Et, pour comble, on n'y marche même plus comme avant – le signe qui tue, pour l'auteur de *Sur la route*. « *Je me souviens qu'en 1935 les adultes descendaient souvent la rue en sifflant, les mains enfoncées dans les poches de leurs vestes, sans se faire remarquer, ni remarquer personne. Et ils allaient d'un bon pas vers leur travail, un magasin, ou leur petite amie. Mais dis-moi, d'où vient cette démarche traînante qu'ont maintenant les gens ? Du fait qu'ils ne marchent plus que sur des parkings ? L'automobile les a-t-elle rendus si vaniteux qu'ils errent sans but précis comme une bande de voyous désœuvrés ?* »

La chronique de son « *éducation aventureuse* », comme il l'appelle, prend la forme d'une longue lettre à sa « *p'tite femme* », où il lance en vrac les choses comme elles lui reviennent et comme elles reviennent dans le reste de son œuvre – anecdotes, réflexions, digressions et ressassements, à la fois ordinaires et poignants, battus sur un rythme de be-bop qui ramènent l'écrivain sur les pas de son enfance. La route à venir n'est plus très longue, il est pressé, « *il reste beaucoup de choses à raconter* » et il prend des notes sur ses lectures, prépare sa carrière d'écrivain, commente son œuvre en train de naître, souvent amer et grave, parfois encore exalté, mais il s'y donne tête baissée, tout entier, toujours vivant. Un principe : déverser ses lignes quotidiennes, rapporter tout en désordre, dans l'ordre voulu de ses souvenirs, passer « *une vie consacrée à écrire ce que j'avais vu de mes propres yeux, raconté à ma façon* », ce qu'il appelle « *la moralité artiste* ». Il a lu Thomas Wolfe, son maître, a « *découvert James Joyce, le flux de la conscience* », fait « *un essai de description de Lowell comme Joyce l'avait fait pour Dublin* », il imite à sa manière leurs monologues autobiographiques en jetant pêle-mêle les tracés de l'expérience et de l'espace : « *Ceci est ma confession.* »

Engagé sans conviction dans la Navy pendant la guerre, il traverse l'Atlantique, va de Dublin au Groenland en passant par Londres ou ailleurs et il a une façon unique, rauque et mélancolique, saccadée et lyrique, de retranscrire le monde, de regarder les visages, les étoiles, les icebergs, les rues de Manhattan ou les prostituées de Piccadilly, de tout mélanger d'un seul regard, le cigare au bec, de penser, en pleine mer, au capitaine Achab ou à Conrad, de pleurer en voyant s'approcher l'Irlande, « *le pays de James Joyce* », de s'imprégner inlassablement du grand inspirateur à « *l'univers terrifiant et halluciné* » : Thomas Wolfe, « *ce poète américain aux yeux sombres* », qui lui « *apprit tout simplement à voir l'Amérique comme un Poème et non comme un lieu où se battre et en baver* ». Education aventureuse, soûlerie sentimentale, il ressasse ses matches de football et ses titres de gloire, les études à Lowell et à l'université Columbia, la petite pègre de New York, un séjour en prison, les films français à Times Square et la route, toujours.

S'il se « *vante* », comme il dit, c'est pour mieux prendre la mesure de la vanité des choses. Il rencontre Irwin Garden (Allen Ginsberg) ou Will Hubbard, « *le grand étrange* – Old Bull – *dans son léger costume gris, assis avec nous par une chaude nuit d'été dans le New York perdu de 1944* », « *un grand écrivain, une ombre planant au-dessus de la littérature occidentale* » : c'est William Burroughs, et Duluoz-Kerouac lui demande : « *Will, à quoi bon s'enthousiasmer pour quoi que ce soit ?* » Will se tord de rire, mais Kerouac, lui, a déjà rejoint « *les désespérés de* [son] *époque.* » La mort de son père, à la fin du livre, il la vit comme une épreuve christique, la révélation de sa propre déchéance depuis le temps, plein de promesses, de ses succès de footballeur, la consécration de la « *vanité de Duluoz* ». Il meurt d'alcool en 1969, un an après la parution de ce dernier livre, à quarante-sept ans. « *Et tout ça, pouf, ça s'en va.* »

Marion Van Renterghem

(1) Publié en 1950 et traduit en français sous le titre *Avant la route* (La Table ronde, 1977).

e x t r a i t

Une tempête monstrueuse s'abat sur nous, « Piou piou », les sous-marins attaquent, les lames éclatent contre les flancs du *Weems*, si violentes qu'il est hors de question de mettre les canots de sauvetage à la mer. Nous sommes maintenant délestés de nos bombes, légers, nous montons et descendons comme un bouchon, mais la mer est trop dure pour nous laisser un espoir d'en réchapper si notre navire est touché, si une virile torpille allemande atteint nos pauvres tôles d'acier quasiment humaines, et les envoie par le fond ; transformés en bouchons, nous mourrions de froid de toute façon (bien au nord de notre route). Nous sommes donc assis dans la cuisine, mornes, l'équipage du pont et les stewards au complet, en gilets de sauvetage, qui sirotant du café, qui jouant aux dames, qui préparant du chocolat. Soudain un Noir, le cuisinier en second, saute sur un gilet de sauvetage libre, et fonce dehors sur le pont en criant : « *Je sais pas ce que vous en pensez les gars, mais MOI, je sors !* ». « *Où va-t-il ?* » demande le maître d'équipage en déplaçant un pion qui glisse, entraîné par le tangage du bateau. « *Nulle part où aller* », dis-je, ajoutant mes quatre derniers mots aux quatre que j'ai déjà prononcés depuis le début du voyage.

Personne ne bronche.

in *Vanité de Duluoz*, p. 230

Jack Kerouac

ELLIOTT ERWITT/MAGNUM

e n t r e t i e n

« Kerouac est le meilleur écrivain de la bande »

« Que reste-t-il de Kerouac et des écrivains beat dans la littérature américaine contemporaine ?

– Kerouac a été pour moi une source d'inspiration considérable. Beaucoup de gens, aux Etats-Unis et en Europe, se sentaient à l'étroit dans des petites villes et il leur était difficile d'entrevoir une porte de sortie. Les livres de Kerouac leur ont montré qu'il était possible de sortir de là, de changer leur vie, et de s'ouvrir au monde. Cet esprit a survécu. *Sur la route* continue d'être lu par des milliers d'adolescents aux Etats-Unis, quarante ans après sa publication. La force qui animait Kerouac et sa vision du monde continuent de marquer le public. Il est encore possible de foutre le camp d'un petit patelin de l'Ohio, et d'aller sur la route voir à quoi ressemble le monde. Pour ce qui est de la littérature, le seul écrivain beat qui m'intéresse vraiment est Kerouac. Il demeure le seul dont je relise régulièrement les livres. Les premiers textes de Ginsberg, certains poèmes de Corso sont absolument remarquables, mais Kerouac est le meilleur écrivain de la bande. Quant à Burroughs, j'ai du mal à l'assimiler à un écrivain beat, il appartient à une autre planète.

– Les livres de Kerouac ont-ils influencé vos romans ?

– Son style et le mien sont très différents, du strict point de vue stylistique il n'y a donc pas d'influence. Mais nos deux vies présentent beaucoup de points communs. Nous étions tous les deux des athlètes qui voulions devenir écrivains. Kerouac appartenait à cette tradition d'écrivains-aventuriers qui remonte à Melville et Jack London. J'ai totalement souscrit à ce mythe lorsque j'étais gamin. Lorsque *Sailor et Lula* (Rivages) est sorti, tout le monde m'a parlé de sa parenté avec *Sur la route*, ignorant parfaitement que j'avais écrit une biographie de Kerouac. Ce dernier n'est pas le précurseur du road novel. Ce serait un peu vite oublier *Don Quichotte* ou *Tristam Shandy*.

– En quoi votre biographie diffère-t-elle des autres biographies écrites sur Kerouac ?

– Elle n'est pas entièrement écrite, elle se compose surtout de témoignages. Je n'avais pas l'intention à l'origine de faire une biographie de Kerouac. Les documents devaient servir à un documentaire destiné à la radio. Kerouac est mort jeune. J'ai rencontré Stella, sa veuve, peu de temps après son décès, nous avons passé tout l'après-midi à parler ensemble de Jack. Le compte rendu de cette conversation a été publié par le *Yale Literary Magazine*, et s'est transformé plus tard en un livre illustré intitulé *Kerouac's Town*. On m'a alors contacté pour écrire un autre livre (1). J'étais frappé de voir qu'un nombre important de personnes qui avaient côtoyé Kerouac – certains apparaissent même dans ses livres – n'avaient jamais été interrogées à son sujet. Nous nous sommes transformés, moi et

Lawrence Lee, mon coauteur, en d'authentiques détectives. Nous avons retrouvé la trace de personnes qui n'avaient plus parlé de Kerouac depuis trente ans et qui ne savaient même pas qu'ils étaient des personnages de ses livres. Ma biographie n'a pas d'autre but que de servir de complément à celles déjà écrites. Je voulais rencontrer ces gens avant qu'ils disparaissent, et associer cela à un récit qui donnerait une cohérence à tous ces témoignages. Jamais un projet pareil n'avait été mené auparavant. Il était facile de retrouver Ginsberg, Corso, Gore Vidal, Burroughs, ils n'ont jamais cessé de parler de Kerouac. Sans Ginsberg, Kerouac serait en grande partie oublié aujourd'hui. Ginsberg s'est révélé un attaché de presse formidable pour la beat generation, à supposer que ce terme ait vraiment un sens. Il suffit de voir combien Kerouac tenait à s'en dissocier à la fin de sa vie. Il y a un nombre considérable d'écrivains – que, par décence, je ne citerai pas –, qui refusaient à l'époque d'être associés à la beat generation. Ils se baladent aujourd'hui avec le terme beat tatoué sur le front car c'est le seul titre de gloire dont ils puissent se prévaloir.

– L'appellation beat generation a-t-elle un sens pour vous ?

– C'est un label dont on connaît tous l'histoire. C'est Herbert Huncke, un voyou et un voleur qui traînait dans Times Square, qui avait dit à Kerouac : « *Je suis beat* » (je suis claqué). Kerouac a repris le terme, il s'agissait d'une blague. Huncke avait la réputation de mentir comme un arracheur de dents, mais là, je le crois sur parole. Beaucoup plus tard, lorsque Kerouac a commencé à s'intéresser au bouddhisme, il a affirmé que « beat » était une abréviation de « beatific », mais ce sens religieux n'est pas le sens originel. « Beat » ne veut rien dire pour moi, vous pouvez faire ce que vous voulez de ce terme, mais il reste à mon sens terriblement vide.

– Le succès de Kerouac en Amérique est-il dû à ses livres ou à sa personnalité ?

– Le fait que ses livres possédaient un caractère autobiographique a beaucoup joué en sa faveur. La vie de Kerouac a été mythifiée, pour ne pas dire inventée et réinventée par Ginsberg et d'autres. Mais le mythe Kerouac a ses aspects positifs car il amène les gens à lire ses livres. Tous les romans de Kerouac sont aujourd'hui disponibles. Quand nous avons commencé à travailler sur cette biographie en 1976, on ne trouvait que trois ou quatre de ses livres en librairie. Kerouac se situait alors au creux de la vague.

– Quel est le roman de Kerouac qui vous a le plus marqué ?

En fait, il y en a deux : *Docteur Sax*, un grand livre sur l'enfance, et son premier, *The Town and the City* (traduit en France sous le titre absurde d'*Avant la route*), il l'a écrit avant sa période beat, et son style reste très différent de ses romans suivants.

– Où en êtes-vous de l'adaptation de *Sur la route* au cinéma ?

– Francis Coppola possède les droits cinématographiques du livre depuis vingt-quatre ans. Il m'a proposé il y a deux ans d'en écrire l'adaptation, mais il voulait moderniser l'histoire. Ce qui constitue pour moi un contresens. Le livre ne se réduit pas à l'histoire de deux types déambulant sans but. Il y a en filigrane tous les changements sociaux qui se sont produits aux Etats-Unis après la seconde guerre mondiale. Coppola m'a finalement écouté et laissé écrire le scénario comme je l'entendais. Gus van Sant devait mettre en scène le film, puis Coppola a changé d'avis, et décidé de réaliser le film lui-même. Je ne sais pas où il en est aujourd'hui. Il a, paraît-il, confié le projet à son fils, mais je n'ai depuis plus jamais entendu parler de rien, ni de mon film, ni de mon scénario ».

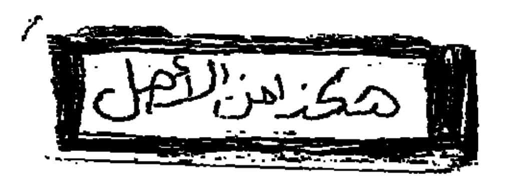
Propos recueillis par Samuel Blumenfeld

(1) *Jack's Book : An Oral Biography of Jack Kerouac*, en français : *Les Vies parallèles de Jack Kerouac*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Brice Mathieussent, Rivages, « Rivages Poche/Bibliothèque étrangère », 472 p., 68 F.



J. FOLEY/OPALE

Barry Gifford.
Auteur de romans noirs, Barry Gifford a grandi à Chicago dans les années 40. Comme il le raconte dans *A Good Man to Know* (Clark City Press, 1992) son père fut gangster, ainsi qu'en témoigne un rapport du FBI, publié avec des coupures de journaux, en annexe. Barry Gifford est surtout connu en France pour le cycle de six romans *La Vie sauvage de Sailor et Lula* (Rivages), dont le premier volet, *Sailor et Lula*, publié en France en 1990, a été adapté la même année au cinéma par David Lynch.



la chronique de Roger-Pol Droit

Le Bouddha, l'éternité, l'instant

LA VOIX DU BOUDDHA
d'André Bareau.
Ed. Philippe Lebaud, coll.
« Les intemporels », 160 p., 89 F.

Un dogme ? Non. Le bouddhisme est d'abord expérimentation. *« Essayez donc, et voyez si ça marche »*, tel est, en très bref, l'une des attitudes de départ. Rien à voir avec une religion révélée, se fondant sur un texte habité par une autorité divine. La prédication du Bouddha ne cherche pas à substituer à d'anciennes erreurs théologiques une vérité du même ordre, qui serait simplement mieux attestée ou plus authentique. Son intention est apparemment plus modeste : aider au cheminement des humains sur un sentier découvert par un homme. Aucune transcendance, si l'on ose dire, n'est dans le coup. Tout se joue dans un horizon qu'aucun Etre suprême ne hante. Voilà qui paraît simple, et plus à notre portée, peut-être, que les énigmes de Dieu. L'ambition bouddhique n'en demeure pas moins, en un sens, démesurée, puisqu'elle consiste à mettre fin, définitivement, à la souffrance.

Qui donc eut cette idée ? Et pourquoi ? Et où ? Dans quelle culture ? A quelle époque ? En d'autres termes : quel être humain réel peut-on discerner encore derrière la figure légendaire et magnifiée de celui qu'on nomme le Bienheureux ? Cette question accompagna André Bareau toute sa vie. Il a cherché obstinément à trouver, avec une sagacité et une modestie véritablement inlassables, les éléments de certitude relatifs à l'existence historique de cette figure que l'histoire a couvert de tant de traits mythiques. Maîtrisant le sanskrit, le pâli, le chinois et plusieurs autres langues, ce professeur au Collège de France, disparu prématurément en 1993, fut l'un des très rares érudits possédant une exacte vue de l'océan de textes engendré par les moines bouddhistes. Il avait en outre la faculté de s'exprimer de manière claire et simple, sachant faire comprendre à des auditoires très variés le cœur même des doctrines. C'est pourquoi ce petit livre posthume, où André Bareau a su condenser à l'intention des profanes l'essentiel de ce qu'il savait des enseignements bouddhistes originaires, est tout bonnement l'une des meilleures lectures sur le sujet.

Pas de texte révélé, pas de normes divines. Seulement la parole d'un homme et les expériences de chacun. L'horizon ouvert par le Bouddha est-il aussi simple que cela ?

Le titre est à prendre à la lettre. *La Voix du Bouddha*, on peut en effet croire l'entendre parmi les textes fondamentaux choisis et traduits par André Bareau. Rien qu'une voix terrestre, sans prodiges cosmiques ni effets spéciaux éléphantesques. Une voix vraisemblable, celle *« d'un personnage étrangement vivant, présent, humain, comme si les narrateurs l'avaient connu directement et rapportaient fidèlement ce qu'ils avaient vu »*. La voix d'un guerrier pauvre né dans un petit village du nord de l'Inde, à quelques kilomètres au sud de l'actuelle frontière du Népal. Pas un prince richissime, mais un jeune homme qui dut être élevé à la dure, en des lieux rudes. Pas une tête lisse aux yeux clos par la torpeur, mais un ascète mince et vif au profil sans doute émacié. On connaît son affirmation-clé : *« Tout est douleur »* (*sarvam duhkham*, dit le sanskrit). Elle justifie, presque à elle seule, l'ensemble de la doctrine et des méthodes. Son sens, malgré tout, peut prêter à confusion. Si l'on entend en effet que la vie y est conçue comme une vallée de larmes et la souffrance considérée comme sa tonalité permanente, on confondra le bouddhisme avec une pensée noire, pessimiste, exagérément portée à ne voir que le mauvais côté de l'existence.

Erreur : la pensée du Bouddha n'est pas un dolorisme. *« Tout est douleur »* signifie que rien ne dure. Les instants de l'existence ne sont pas tous pénibles. Toute vie, même la plus malheureuse, a ses joies, ses temps d'apaisement. Ce qui permet d'affirmer la présence universelle de la douleur, c'est seulement l'idée du caractère fugitif et limité de ces embellies. Même les plus fortes jouissances, les plus doux bonheurs, les moments les plus sereins sont considérés comme « douleur » dans la mesure où ils doivent nécessairement, un jour ou l'autre, prendre fin. Les corps, dans leur force et leur fragilité, sont eux aussi trompeurs. On les rêve immortels et ils se décatissent jour par jour. On les croit beaux et ce ne sont que des sacs à ordures. Pour déjouer leur piège, bon nombre de textes bouddhistes insistent – à plaisir ? – sur les viscères, les excrétions, les écoulements... L'anthologie d'André Bareau se clôt sur ces lignes : *« Ce bipède impur et qui sent mauvais est entouré de soins, lui qui est tout rempli de charognes de toutes sortes et qui laisse couler ses humeurs ici et là. A cause d'un tel corps, qui penserait se magnifier ou mépriser autrui ? Qui donc d'autre qu'un aveugle ? »*

Classique mépris du corps ? Peut-être n'est-ce pas si simple. Le rêve d'un corps parfait – inaltérable, lumineux, cosmique, tout-puissant – habite aussi le bouddhisme, peut-être plus intensément que d'autres traditions. Dans ce dégoût affiché, il y a une protestation contre la décrépitude. En ce sens, on le souligne trop rarement, le bouddhisme a pour point de départ une forme singulière de révolte contre la condition humaine. L'intolérable est pour lui l'éphémère. Douleur fondamentale : l'éternité demeure inaccessible. Cette impossibilité où nous sommes de vivre une durée infinie, il semble que le bouddhisme ne puisse l'endurer. Que toute vie s'achève, voilà qui aurait quelque chose d'inhumain. C'est à cela qu'il s'agirait d'échapper par la délivrance. Plutôt le détachement que l'acceptation de cette vie insupportable où tout est temporaire et donc pénible. Bref, l'infini ou rien – tel serait, en forçant le trait, une maxime possible pour comprendre l'un des motifs initiaux de cette voie de sagesse. Sans doute le bouddhisme a-t-il bien d'autres aspects, mais celui-ci est déterminant et fut assez rarement mis en avant.

On pourrait voir là un trait « inhumain » – pas au sens, évidemment, d'une quelconque barbarie, mais d'un refus de ce trait essentiel à notre condition : la finitude. La légende, comme souvent, dit la vérité : en s'indignant de rencontrer un malade, un vieillard, puis un mort, celui qui deviendra le Bouddha s'insurge contre le temps. Et contre la destruction du corps par le temps. Ce pourrait être une autre manière de comprendre que *« tout est douleur »* : pas de corps qui ne vieillisse ni ne meure. Vouloir échapper à ce sort, est-ce humain, ou inhumain ? Indécidable, évidemment. La question, en fin de compte, est de savoir si être « humain » est possible sans avoir profondément accepté de se plier au temps et aux rides – sans gémissement ni esquive. Mais il n'est guère possible de savoir si une telle acceptation peut être effective.

Comment ruser avec le temps ? Les chemins des bouddhistes et ceux des Grecs empruntent des voies différentes

C'est pourquoi les bouddhistes inventèrent ou reprirent de multiples façons de ruser avec le temps, d'en repousser les bornes ou d'en contourner le cours. La théorie de la maturation des actes en est un bon exemple. Chacun connaît le principe : les actes portent des fruits, ils éclosent automatiquement, et leurs auteurs en subissent, à long terme, les conséquences. Ce long terme dépasse le cadre d'une vie. Le juste frappé par le malheur subit les conséquences de ses mauvaises actions précédentes. Il en va de même, de manière symétrique et inverse, pour le criminel jouissant d'un bonheur insolent : il a bien agi antérieurement à son existence présente. Ainsi se trouvent résolues plusieurs difficultés soulevées par la question du mal, mais au prix d'un effacement des frontières temporelles de l'existence délimitées par la naissance et la mort.

La fin de la douleur, logiquement, ne peut être que la fin du temps. C'est ce que confirment les textes : *« Ni allée ni venue, ni durée, ni décès ni renaissance* (...) *: c'est la fin de la douleur. »* D'où une série d'interrogations limites qui font les délices des logiciens : comment, dans le temps, œuvrer à sortir du temps ? Comment décrire ce dont nous ne pouvons avoir de représentation ? Comment désirer cesser de désirer ? Ces questions n'ont évidemment rien en elles-mêmes de spécifiquement bouddhique. On les rencontre aussi bien, *mutatis mutandis*, chez les Pères de l'Eglise. On ne saurait en dire autant des Grecs. Ils eurent d'autres problèmes et d'autres réponses. Leur façon la plus caractéristique de ruser avec le temps est de prendre refuge dans l'instant, de le vivre si totalement que toute perspective de passé et de futur s'abolit. Epicure, par exemple, préconise de s'en tenir au présent, à la plénitude du plaisir simple, au bien-être sans mélange de l'absence de trouble. Pour bien des chercheurs de sagesse occidentaux, dans cette perfection de l'instant réside une forme d'éternité. L'immersion dans le moment actuel permet de surmonter la fuite continuelle du temps, la douleur de l'éphémère. Une telle possibilité a quelque chose d'étrange, voire d'impossible, pour le bouddhisme. La rondeur du plaisir présent, sans autre considération, lui paraît illusoire et insatisfaisante. Ce refus de l'éphémère est-il vraiment sage ?

La crise de la modernité juive

Dans une suite de lettres fictives, Shmuel Trigano s'inquiète de la fin d'un judaïsme pluraliste battu en brèche par la montée de l'orthodoxie religieuse

UN EXIL SANS RETOUR ?
Lettres à un Juif égaré
de Shmuel Trigano.
Stock, 401 p., 140 F.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, quelques juifs de France héritiers de la Résistance et soucieux de la continuation d'une culture et d'un peuple éprouvés, avaient tenté d'imaginer un avenir au judaïsme. Pour eux, il s'agissait, sans renoncer à la tradition religieuse, d'intégrer celle-ci au cœur de la modernité. Peu à peu, cette expérience a fini par former une synthèse entre la culture philosophique et la tradition.

Pour Shmuel Trigano, à qui sa double compétence en matière de tradition juive et de sociologie permet de confronter une vision approfondie et une connaissance du « terrain », ce modèle illustré par des penseurs comme Emmanuel Levinas, André Néher ou Léon Askenazi, celui d'une communauté et d'une pratique vécues comme une « maison ouverte », n'existe plus. Il a disparu sous les coups de boutoir d'un renouveau religieux à tendance plus ou moins fondamentaliste – donc méfiant vis-à-vis d'intellectuels juifs désormais marginalisés dans leur propre famille. Il a disparu aussi dans la crise d'une nation et d'un Etat français moins sûr de lui dans sa gestion de la question des communautés.

L'auteur d'*Un exil sans retour*, recueil de lettres fictives adressées à deux jeunes juifs, David et Mickaël, dont l'un choisira le départ pour Israël et l'autre la diaspora, a su, à l'occasion, se faire pamphlétaire. Complainte d'amour déçu pour un judaïsme français dont l'histoire n'a pas tenu toutes les promesses, l'ouvrage désigne des responsables, même si le sociologue reconnaît que leurs maladresses ne font que traduire des mouvements de fond qui les dépassent. L'actuel grand rabbin Sitruk, par exemple, *« disciple du Rav Shakh, pape israélien de l'ultra-orthodoxie ashkénaze »*, ou Jean Kahn, président d'institutions à caractère cultuel et prosaïque, comme le Consistoire central, à faible représentativité, pourtant métamorphosé au cours des ans en *« personnage hautement médiatique »*.

« PETIT MAIS MIEN »

Pour résumer, on peut dire que la crispation orthodoxe en cours, dans la « communauté organisée », telle qu'elle est décrite par Shmuel Trigano, se conforme dangereusement au vieux principe *klein aber mein* (petit mais mien), et constitue de moins en moins ce reposoir d'un judaïsme pluraliste dont les occasions de rassemblement sont rares.

Même si l'irruption du modèle de l'ultra-orthodoxie est préoccupante, les quelques milliers d'adeptes que celle-ci compte en France ne représentent nullement un danger assimilable à une quelconque menace intégriste. Mais comme dans d'autres religions – et sous couvert de retour à un passé largement mythifié – l'ultra-orthodoxie juive est un courant récent, apparu au milieu du XIX[e] siècle seulement, en réaction aux Lumières juives *(Haskalah)*. Shmuel Trigano juge la tendance à l'exclusion qu'elle encourage et qui se manifeste sur la question des conversions ou des règles de conformité des aliments infidèle à la révélation du Sinaï. Lorsque la Loi fut donnée à Moïse, dit un ancien commentaire souvent évoqué par Shmuel Trigano, tous les juifs passés présents et futurs étaient présents, y compris les pécheurs, y compris la multitude de ceux qui ont suivi les Hébreux dans le désert (l'*Erev rav*) – ceux-là-mêmes que les « hommes en noir » prétendent exclure ou ne considérer que comme le vivier du retour à la stricte observance. Coincé entre la Shoah qui en a sapé les fondements et l'Etat d'Israël, l'existence de la diaspora juive devient extrêmement problématique en cette fin de siècle, d'autant plus que la crise spirituelle qu'elle traverse se double d'un effritement démographique continu. Paradoxalement, pour Shmuel Trigano, la seule condition pensable pour le juif en exil serait l'héroïsme, et non la normalisation. Un héroïsme qui s'obstinerait à témoigner de l'étrangeté de l'homme, à proposer une forme de civilisation universaliste alternative à un monde déchiré en paroisses, en terroirs ou livré à l'idolâtrie de la nature.

L'originalité de cette réflexion critique, dont certains éléments ont pu s'exprimer ailleurs, c'est qu'elle émane d'un intellectuel qui, lui, n'a jamais rompu avec l'héritage religieux du judaïsme. On peut trouver son pessimisme excessif, trouver çà et là des signes qui infirment sa vision, juger que certains facteurs d'atomisation de la communauté juive, comme une polarisation entre ashkénaze et sépharade, discrète mais présente en France, ont été sous-estimés par lui, ou encore contester ses appels au dépassement du Talmud et au renouveau du prophétisme. Mais son constat n'en devrait pas moins être pris au sérieux. Un constat qui à travers le cas d'espèce de la communauté juive de France amène à réfléchir également sur l'état d'une France de plus en plus confrontée à des tendances centrifuges auxquelles le vieux jacobinisme ne pourra éternellement répondre.

N. W.

★ **Signalons également la sortie en français du tome I du commentaire du Pentateuque – *Berechith Genèse* – par Samson Raphaël Hirsch, l'un des fondateurs du courant de l'orthodoxie moderne au XIX[e] siècle (éd. Kountrass, 1 099 p., 220 F).**

Le génocide se lit aussi au présent

La singularité de traitement faite à la Shoah tend, selon Alain Brossat, à occulter les horreurs présentes. Un débat grave mais par trop polémique

L'ÉPREUVE DU DÉSASTRE
Le XX[e] siècle et les Camps
d'Alain Brossat.
Albin Michel, 500 p., 150 F.

Voici un livre dérangeant, irritant souvent, mais il serait malhonnête de l'ignorer en esquivant le débat qu'il ouvre, non sans virulence, sur la *« singularité d'Auschwitz »* par rapport aux autres destructions massives, crimes d'Etat et catastrophes du siècle. Un débat grave, lourd, grevé d'enjeux mémoriels et politiques et, en outre, pollué par la dissémination du mensonge dont on a vu, tout récemment encore, les désolants effets chez un abbé fort populaire accréditant les lamentables palinodies du très versatile Roger Garaudy. Alain Brossat, lui, c'est bien clair, ne mange pas de ce pain-là, il dénonce avec force le *« positivisme enragé »*, la *« supercherie »* et le *« paralogisme grossier »* de l'entreprise négationniste. La réalité des faits est indiscutable, c'est le discours sur l'incomparabilité de la Shoah qu'il entend discuter, avec pour premiers guides Hannah Arendt et Michel Foucault.

De la première, il retient l'analyse du totalitarisme réunissant dans une même fracture de l'histoire du XX[e] siècle camps staliniens et camps hitlériens. Le propos est connu : par-delà ce qui différencie les régimes, les idéologies, les fins ultimes (au nom de la classe ou au nom de la race), autrement dit l'historicité concrète du stalinisme et celle du nazisme, tous deux présentent une identité morphologique profonde ; leur *« production massive de cadavres »*, selon les termes de Hannah Arendt, excède tout usage finalisé de la violence et désintègre la notion d'humanité forgée au fil de l'histoire occidentale. Tel est donc le noyau obscur de ces événements catastrophiques qui défient l'entendement et qu'il faut pourtant bien tenter de comprendre. Avec l'aide de Michel Foucault justement, en partant de son analyse de l'emprise toujours plus serrée, jusqu'à être totale, du pouvoir moderne sur les sujets et les corps.

AVEUGLEMENT

Selon Alain Brossat, le *« culte mémoriel »* voué à la Shoah et l'injonction réitérée du *« plus jamais ça »* bloquent toute réflexion sur la dimension universelle d'un tel désastre et fonctionnent comme protection et absolution du présent. En Israël d'abord, où, à l'instar de Tom Segev (1), Alain Brossat dénonce la façon dont la mémoire de l'extermination, politiquement instrumentée, se transforme en *« inépuisable capital victimaire et légitimant de l'Etat hébreu »*. Mais ici également où l'insistance commémorative, loin de susciter la vigilance à l'égard de toute résurgence de la violence extrême, désamorcerait l'engagement et le refus résolu d'autres crimes contre l'humanité perpétrés plus tard. Car, dit-il, l'horreur glacée du passé, celle du génocide juif et les discours axés sur la singularité de ce dernier, rendent aveugle et sourd, ou du moins distrait, face aux massacres du Rwanda comme à l'épuration ethnique en ex-Yougoslavie. Plus encore, ces catastrophes récentes, relativisées par rapport au mal absolu d'Auschwitz et banalisées par la dramaturgie médiatique, viennent finalement conforter la quiétude des démocraties où conscience et politique démissionnent, tandis que le spectacle réitéré de l'horreur se déploie toujours ailleurs.

Sur fond d'une indignation acérée, Alain Brossat, qui campe volontiers dans une position d'intransigeant ferraillant seul contre tous, réclame avec raison une véritable anthropologie de la catastrophe et de la cruauté dans la modernité, comprise comme un engagement intellectuel et moral. Toutefois, il n'est pas certain que ce livre en jette clairement les bases, car son argumentation théorique est en partie sapée par l'amalgame polémique et la raideur logique.

La polémique, que l'auteur affectionne, implique certes l'excès, c'est son principe même, elle attise la dispute pour réveiller les esprits. Pour autant, on ne peut établir, comme il le fait, une équation entre le soutien inconditionnel de la politique étatique israélienne, la bonne conscience à distance des Etats et organisations internationales face aux désastres actuels dans le monde et la position de ceux qui affirment la spécificité de l'entreprise de destruction industrielle et planifiée des juifs par les nazis. De surcroît, cette dernière ne vaut pas indifférence et désengagement face au surgissement d'autres événements catastrophiques.

On peut, et bien des intellectuels l'ont montré, combattre en même temps sur le front de la mémoire et sur celui du présent. Ceux qui veulent à la fois *« dire la singularité de la Shoah »* et dénoncer *« la récurrence de ces paysages de la catastrophe et du crime totalitaire ou des formes de violence extrême dans notre actualité »* ne soutiennent pas des *« énoncés fragiles »*. Ce qui est fragile, en réalité, bien que d'apparence solide, c'est la logique binaire qui leur est ici opposée, ce principe formel de non-contradiction qui ne veut comparer que de l'entièrement comparable. Elle permet aisément de qualifier la position de Paul Ricœur de *« motion de synthèse »* et de disqualifier le travail d'Yves Ternon sur les divers génocides du siècle, comme celui d'un *« maître-classeur »*. Mais, au bout du compte, le défi qu'inflige l'extrême à la pensée reste entier.

Nicole Lapierre

(1) *Le Septième Million, les Israéliens et le génocide*, Liana Levi, 1993.

Au panthéon de l'Olympe

Owens, Zatopek, Mathias, Louganis... noms mythiques ou légendes d'un jour : tous ont écrit le livre d'or de l'histoire olympique que feuillettent pour nous Henri Charpentier et Euloge Boissonnade

100 ANS DE JEUX OLYMPIQUES
d'Henri Charpentier
et Euloge Boissonnade.
Ed. France-Empire,
200 photos, 800 p., 180 F.

L'ennui, avec les Jeux olympiques, c'est qu'il n'y a jamais de juste milieu. On les aime ou on les déteste. La célébration, à et par Atlanta – quartier général de la multinationale des boissons gazeuses Coca-Cola et accessoirement capitale de la Géorgie –, du centenaire de leur rénovation par le baron Pierre de Coubertin n'est pas faite pour arranger les choses. Les ouvrages qui sont consacrés à l'événement versent soit dans le dithyrambe soit dans la condamnation sans appel. Tenir le cap entre ces deux positions extrêmes, l'exaltation de la prouesse physique et le dénigrement de l'objet olympique, semble à peu près aussi facile qu'éviter Charybde sans tomber dans Scylla.

Après d'autres, le pavé de huit cents pages que viennent de publier deux journalistes de radio, Henri Charpentier et Euloge Boissonnade, n'échappe pas à la règle. En dépit de leurs efforts louables et manifestes pour détacher le regard des dieux du stade qui peuplent la mythologie sportive, leur *100 ans de Jeux olympiques* est une succession de contes, moraux ou immoraux, dont le thème récurrent est la devise imaginée par le Père Didon pour magnifier les performances athlétiques : *« Citius, altius, fortius »*.

Si bien qu'à rebondir vingt-deux fois, d'Athènes à Barcelone, en passant, entre autres, par Berlin, Tokyo, Mexico, Munich ou Moscou, l'impression d'une inversion de perspective s'impose, comme si un siècle d'histoire n'avait été prétexte qu'à distribution de médailles frappées dans trois métaux différents, du plus noble, l'or, au plus ordinaire, le bronze. Or, les J.O. traversent plus l'histoire qu'ils ne la font, la suivent ou la subissent plus qu'ils ne la précèdent.


VANDYSTADT
Greg Louganis, double champion olympique de plongeon (tremplin et haut-vol) en 1984 et 1988

Bref, pour les détracteurs des Jeux, l'ouvrage de Charpentier et Boissonnade passera pour une oeuvre, sinon inutile, au moins futile, ce qu'il n'est pas. Il est important de garder en mémoire qui, génération après génération, a été ou est admiré pour une performance inouïe ou un échec fameux. On se baladera donc avec plaisir dans cette longue galerie d'« olympiens », où bien sûr le sprinter noir américain Jesse Owens, avec ses quatre médailles d'or gagnées sous la moustache courroucée d'Adolf Hitler est en bonne place à côté d'autres « légendes » comme la locomotive tchèque Emil Zatopek ou la petite fée de Montréal, Nadia Comaneci.

Quelques prodiges sont aussi heureusement sortis de l'oubli, tel le décathlonien américain Bob Mathias. A dix-sept ans et demi, il est devenu le plus jeune champion d'athlétisme, en remportant ses premiers « travaux d'Hercule » à Londres. Quatre ans plus tard, à Helsinki, il réédita cet exploit et décida qu'il n'avait plus rien à prouver sur un stade. On le vit ensuite sur les écrans dans le rôle de Maciste. Puis sa carrière bifurqua vers la politique: la Californie l'envoya siéger au Congrès. Il ressort ici d'un quasi-oubli.

Dans cette succession d'histoires édifiantes, il en est au moins une de poignante, celle de Greg Louganis. Après avoir été abandonné par ses parents, il a été adopté par une famille qui l'a poussé à développer son talent de plongeur. Tant et si bien qu'il atteindra une manière de perfection. Les juges lui donnent deux médailles d'or à Los Angeles et s'apprêtent à faire de même à Séoul dans un contexte beaucoup plus compétitif. Mais alors qu'il exécute une figure dangereuse, sa tête heurte le tremplin, son cuir chevelu se déchire, son sang coule. Et Louganis est pris de terreur : il se sait séropositif et craint de transmettre le virus du sida à ses concurrents.

Pareilles anecdotes humanisent le récit. Hélas! il est difficile de les compter toutes. Le tri est forcément subjectif. S'il fallait faire un reproche aux auteurs, ce serait donc de ne pas avoir évoqué, fût-ce d'une ligne, James Howard Snook. Cet Américain ne se déplaçait qu'en fauteuil roulant à la suite d'un accident qui l'avait privé de ses jambes. Cela ne l'empêcha pas de gagner une médaille d'or au tir lors des Jeux d'Anvers, en 1920, et de devenir le premier et le seul handicapé à ce jour à recevoir pareille récompense. L'événement passa un peu inaperçu car, dans le même temps, un autre tireur américain, Carl Towsend Osburn, faisait une véritable razzia sur la discipline, enlevant quatre médailles d'or, une d'argent et une dernière de bronze. C'est quelques années plus tard que Snook devait faire les gros titres, mais dans les rubriques faits divers : devenu professeur, il a assassiné une de ses élèves après l'avoir séduite. Les passionnés qui lisent le suédois dans le texte pourront avoir plus de détails sur ce véritable roman noir dans un ouvrage à paraître en 1997 sous la signature du journaliste Wolf Lyberg.

Alain Giraudo

livraisons

● **SPORT ET CIVILISATION**, de Michel Caillat
Au diable l'émotion, qu'importe le plaisir. Les images véhiculées en cet été de haute compétition ne sont que de pauvres leurres pour Michel Caillat. Les joies du champion, l'exubérance du supporteur, comme la jouissance du téléspectateur face au spectacle de l'exploit sportif, ne seraient que mensonges. Pour ce professeur d'économie, auteur de *L'Idéologie du sport en France* (éd. de la Passion, 1989), la compétition ne saurait être innocente. Encore moins neutre. Le consensus sportif reposerait sur un malentendu entretenu depuis Coubertin. La grille de lecture proposée pour la genèse du mouvement sportif et ses rapports à la société est un réquisitoire systématique contre une institution en mal d'identité, mais qui n'est pas remise en question ; une dénonciation argumentée de l'idéal proclamé du sport, en porte-à-faux avec la pratique moderne et ses dérives (L'Harmattan, 128 p., 75 F).

● **HISTOIRE DE LA GYMNASTIQUE EN EUROPE DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS**, de Dominique Laty
Le projet est d'une courageuse ambition. Retracer d'un seul mouvement près de trois mille ans de pratique gymnique – des jeux funéraires dont Achille honore la mémoire de Patrocle aux agrès de l'ère olympique moderne – tient de la gageure. Cela explique peut-être le sentiment de frustration qu'on ressent parfois à ne lire dans l'articulation du travail que ce qu'on s'attendait à y trouver, jusqu'aux oppositions simplistes entre une fraternité grecque en quête de perfection physique et des jeux romains réduits au divertissement. Plus instructif, l'embrigadement scolaire au XIXe d'une discipline dont on attend qu'elle forme, plus encore que le citoyen, le soldat. Une perspective cavalière instructive qui aurait mérité de ne pas s'interrompre au seuil du XXe siècle (PUF, coll. « Questions », 304 p., 149 F).

● **VOYAGES EN ZIGZAG**, de Rodolphe Töpffer
Plus connu pour ses caricatures, l'écrivain suisse Rodolphe Töpffer (1799-1846) est aussi l'auteur de récits de voyage remarqués par Goethe, qui insista pour qu'ils soient publiés. Directeur de collège, il emmenait chaque année en excursion ses pensionnaires à travers toute la chaîne alpine ; c'est de là que sont nés ces *Voyages en zigzag*, où le plus menu incident devient un paragraphe désinvolte, d'une ironie moqueuse et insouciante. Le retour d'un classique de la littérature de sport et de voyage (Hoëbeke, 348 p., 98 F).

● **LE ROI RENÉ**, de Louis Nucera
A trois jours de l'arrivée du Tour sur les Champs-Elysées, une réédition à ne pas manquer, celle du *Roi René* de Louis Nucera, sous-titrée emblématiquement *« La passion du vélo »* et augmentée, prologue inédite, du récit de l'hommage funèbre rendu au héros malheureux des Tours 1934 et 1947, René Vietto (1914-1988), au col de Braus un samedi d'automne. Emouvant (Le Comptoir ed., 10, rue des Feuillantines, 75005 Paris, 128 p., 85 F).

● **FAITES VOS JEUX**, de Serre et Bridenne
Après *Le Sport* (1977) et *La Forme olympique* (1991), nouvel opus du dessinateur Serre consacré aux athlètes, ou plutôt à leur emblème, la flamme qui circule, relais perpétuel, au rythme des olympiades. Comme tout passage de témoin, l'aventure demande un partenaire : Michel Bridenne. Souvent cruel comme le contraste entre le postulat pacifiste des Jeux et la réalité de cette fin de siècle, incongru, malicieux aussi, ce parcours sans répit ne propose aucune leçon, aucune issue, sinon par effraction (Glénat, 48 p., 65 F).

● **CASSE-TÊTE SPORT**, de Gilles Navarro
Un moyen commode de vérifier ses connaissances ou de les augmenter en s'amusant, seul ou à plusieurs, qu'on pourrait presque croiser avec le « Trivial Poursuit » avec ses six catégories (sports de ballon, de combat, de neige et de glisse, de balle, mécaniques ou olympiques). On appréciera l'information, claire et accessible, provisoirement à jour. A utiliser d'urgence avant qu'Atlanta ne périme certaines données (Mango, 75 fiches, 39 F).

● **MOTORDU CHAMPIGNON OLYMPIQUE**, de Pef
C'est le grand retour du prince de Motordu. Déjà six titres parus, et, depuis peu, autant de nouveautés, dont, actualité oblige, *Motordu champignon olympique*. Mare à thons, triple sot !, est-ce crime ?, lancer de poêle, saut en moteur, tout est bon pour décrocher la médaie qui pique quand on l'épingle. Avec en prime une *« histoire des œufs olympiques »*, autrement sérieuse. Gratuit et réjouissant (Gallimard, coll. « Folio cadet », nº 334, 48 p., 27 F).

Objectif Roland-Garros

Petits ou grands angles, zoom sur les Internationaux de France de tennis 1996

ROLAND GARROS 1996
Photographies réunies
par Yann Arthus-Bertrand,
texte de Patrice Dominguez.
Hachette « Pratique »/FFT,
108 p., 320 F.

« La terre battue, c'est comme les échecs. Il faut réfléchir avant chaque point. » Cette phrase lâchée par Pete Sampras à l'issue d'un match épique contre Sergi Bruguera résume le propos de l'album des Internationaux de France 1996. Cette année, le numéro un mondial aura été l'exemple type de la souffrance et de l'absolu sur cette surface exigeante et belle, l'illustration même de l'effort à consentir sur la brique pilée pour ne pas y sombrer : longtemps malheureux sur terre battue, Sampras fit bondir les cœurs en se hissant à la hargne en demi-finale, mais chuta face au futur vainqueur, Yevgueny Kafelnikov.

De ce parcours, comme de celui de ses rivaux, restent les clichés d'un album-souvenir paru au lendemain du tournoi et judicieusement non relié. Pendant la quinzaine, vingt photographes de sport internationaux (dix-neuf hommes et une femme) se sont relayés dans un laboratoire niché sous le court Suzanne-Lenglen, apportant chaque jour leurs meilleures photos, parfois leurs trouvailles. Leurs fiertés.

Le résultat, bien sûr, est magnifique, inouï : mélange d'attitudes, de regards malicieux, et cet effort, surpris dans ce qu'il a de plus intense, de plus absolu. Il y a aussi l'oeil éteint du perdant, la flamme de l'insolent, une cabriole, un adieu, celui de Stefan Edberg qui passe l'année à prendre sa retraite. Un sourire ? celui de Steffi Graf, qui dorlote la Coupe dans ses longs bras. Et tous ces regards. Crispés, angoissés, coléreux, déterminés. Il y a la terre, rouge. Aidée par sa compagne, la chaleur, elle colle tous les pores de toutes les peaux. Elle peut faire pleurer. Parfois un rire, une larme, une tristesse, un refus de céder, un triomphe. Les photographes ont choisi le panoramique ou le plan américain ; le détail aussi, pour mieux pénétrer une intimité, l'étincelle d'un instant. A la fin du livre, une célébration des anciens. Photo d'archives et portrait d'aujourd'hui. La Britannique Virginia Wade ironise devant l'objectif. Elle est belle.

Surtout, ne pas s'arrêter sur les textes et légendes, plats quand les photos savent tout ; parfois erronés quand les souvenirs sont toujours là. *Roland Garros 1996* est un livre à voir.

Bénédicte Mathieu

Le moment Coubertin

Alain Arvin-Bérod conte l'aventure collective et croisée des apôtres de l'olympisme

LES ENFANTS D'OLYMPIE 1796-1896
d'Alain Arvin-Bérod.
Préface de Juan Antonio Samaranch,
éd. du Cerf, 256 p., 120 F.

Pierre de Coubertin a-t-il « inventé » les Jeux olympiques de l'ère moderne ? Tous les spécialistes réfuteront l'image qu'a choisie la légende, jusqu'aux éléments qui ont « fait » l'image du baron pédagogue, rendant au père Didon, en charge de l'école Albert-le-Grand d'Arcueil, la paternité de la devise fameuse *« Citius, altius, fortius »* qui devint celle de l'olympisme dès la naissance du CIO en 1894, comme à l'évêque de Pennsylvanie celle du non moins célèbre : *« L'essentiel est de participer. »* La question ne serait qu'anecdotique si ce débat déjà ancien n'était prétexte à une évocation ambitieuse et engagée du siècle qui préluda à la renaissance de 1896.

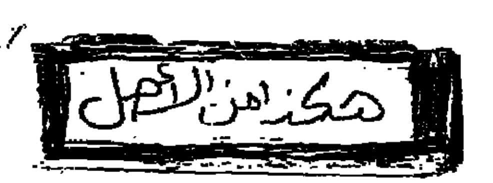
Sous un titre fédérateur, Alain Arvin-Bérod, chercheur au Centre de recherche en analyse du sport à Lille-III, retrace l'aventure collective et croisée des apôtres de l'olympisme, *« architectes de l'espérance »*, depuis ceux qui commémorent la naissance de la République le 1er vendémiaire an V (22 septembre 1796) par une fête civique *« olympiade »* d'un genre nouveau, où le goût de l'antique vient confirmer l'avènement d'une ère nouvelle, dont les premiers héros – Cosme et Villemereux vainqueurs de la course de la *« première olympiade de la république »* – avaient déserté nos mémoires.

Il faut cependant attendre l'initiative pionnière du petit séminaire du Rondeau, près de Grenoble, pour qu'un jour oublié des emplois du temps, le 29 février 1832, permette l'organisation d'une *« promenade olympique en mémoire des jeux »*, rendez-vous plus sportif que civique, et qui se dote déjà d'une charte, inaugurant aussi le cycle des cérémonies d'ouverture et de clôture – mais dépouillée de tout apparat. Sans récompense pour les lauréats. Première pierre d'une « république olympique ». C'est l'élan formateur impulsé par Lacordaire qui confirme la vocation dominicaine à retrouver l'enthousiasme des confrontations olympiques. Souci pédagogique et préoccupation hygiéniste, l'inspiration de l'école d'Arcueil, qui reprend la tradition suisse des « caravanes scolaires » chères à Töpffer et engage les jeunes pensionnaires, sous la houlette du père Didon, sur la route d'Olympie et d'Athènes aux vacances pascales de 1896, contribue autant que la référence révolutionnaire à la renaissance des jeux. Il ne s'agit plus de servir les dieux ou la cité, mais d'imposer un homme nouveau, dont la pratique sportive célèbre la liberté, la moralité et la dimension généreuse et ludique, école de fraternité et de tolérance aux résonances humanistes.

Coubertin, en assurant la synthèse de ces tentations parallèles, mérite mieux que la défiance dont son souvenir pâtit aujourd'hui. Et, s'il est juste qu'il partage avec d'autres la paternité de l'idéal de l'olympisme moderne, c'est bien son énergie propre qui rend possibles la rencontre d'Athènes et (mieux !) sa leçon. Au congrès du Havre (1897), les priorités affichées – pédagogie, hygiène et sport – tranchent sur la fièvre militaro-patriotique qui rejoue dès la première édition de l'ère moderne. Pour cela aussi, il convient de rendre à Coubertin sa vraie dimension : celle d'un initiateur inspiré qui reconnaît sa dette pour la faire fructifier à une échelle universelle.

Si Arvin-Bérod n'évite pas les redites et propose une histoire très exemplaire, le sujet, aussi passionnant qu'oublié, méritait ce salutaire retour en lumière à l'heure de la XXVIe Olympiade.

Philippe-Jean Catinchi



L'EDITION FRANÇAISE

● **Prix littéraires.** Le grand prix de la Société des auteurs et des compositeurs dramatiques est décerné à Nathalie Sarraute pour l'ensemble de son œuvre ; le Prix de la Société des poètes français au poète libanais Alain Tasso ; le prix Henri Hertz à Nicole Loraux pour *Né de la terre* (Seuil) – avec une mention spéciale à Christine Van Rogger-Andreucci pour *Max Jacob, acrobate absolu* (Champ Vallon). Les prix de l'essai et de l'histoire littéraire Andrée Gautier récompensent Danièle Sallenave pour *Lettres mortes* (éd. Michalon) et Gérard de Senneville pour *Maxime Du Camp* (Stock). Le prix Alphonse Allais revient à Yves Robert pour *Un homme de joie* (Flammarion) ; le prix Jean Rostand à Bénédicte de Boysson-Bardies pour *Comment la parole vient aux enfants* (Odile Jacob) et le prix Henri Queffélec du 12e Salon du livre maritime de Concarneau à la Québécoise Rachel Leclerc.

● **Perec et Queneau inédits.** Les éditions du Castor Astral publient les « chefs-d'œuvre » de fin d'année des *étudiants* du département « Métiers du livre » de l'IUT de Paris-X, deux ouvrages *« conçus, lus, relus, corrigés, maquettés, en un mot réalisés »* par les étudiants de Nanterre. Il s'agit de deux petits divertissements oulipiens, *Dormi pleuré, « journalicule »* de Raymond Queneau introduit par Jacques Jouet avec la collaboration de Pierre David et Paul Fournel, et de *What a man !* de Georges Perec, commenté par Marcel Bénabou et suivi de textes de Patrice Caumon, Jacques Jouet, Michel Laclos et Jacques Roubaud (diffusion PUF, respectivement 48 p., 39 F, et 64 p., 49 F).

● **Rio.** Le prochain numéro de la revue *Le Nouveau recueil* devrait traiter des poètes brésiliens. Hommage légitime quand s'ouvre à Rio l'exposition que consacre, avec l'aide du Languedoc-Roussillon, la Bibliothèque Nationale brésilienne à « 120 poètes français contemporains ». Si Max Rouquette n'a pu faire le voyage, Anne Portugal, Gil Jouanard, Gérard Macé et Jean-Michel Maulpoix étaient présents le lundi 15, pour l'inauguration officielle.

Rectificatif

Michel Abescat, dont la signature a été malencontreusement oubliée, est l'auteur de la chronique de romans policiers « Lourd héritage » parue dans « Le Monde des livres » du 12 juillet.

Précision

A la bibliographie de Benjamin Fondane qui accompagnait l'article d'Edgar Reichmann (« Le Monde des livres » du 12 juillet), il faut ajouter l'ouvrage *Trois scenarii. Ciné poèmes* avec deux photos de Man Ray, paru en 1928 aux Documents internationaux de l'esprit nouveau.

Regis Debray : « L'homme a besoin du spectacle pour accéder à la vérité »

Le premier numéro des *Cahiers de médiologie* – la revue dirigée par Régis Debray –, consacré à une réflexion sur le spectacle (« Le Monde des livres du 1er mars), avait tout naturellement sa place au Festival d'Avignon. Régis Debray et Daniel Bougnoux, coordinateur de ce premier numéro, ont participé à un débat dans la Cité des papes le 11 juillet. Le fondateur de la « médiologie » s'explique ici sur sa démarche, sur le propos de sa revue et son succès.

« *Les Cahiers de médiologie*, dont vous avez commencé la publication au début de l'année, ont connu un certain succès, avec un tirage de sept mille exemplaires et plus de cinq mille cinq cents exemplaires vendus. A quoi l'attribuez-vous ?

– Au fait, entre autres, que cette revue se situe à l'interface du monde universitaire et du public cultivé. Nous avons voulu éviter le style jargonnant et « *notulant* », et en même temps préserver une certaine rigueur. Son caractère attrayant et agréablement illustré a aussi compté. Le risque, c'était l'éclectisme, inévitable à cause de la diversité des contributions. D'où l'idée de nous doter aussi d'un organe, tiré au départ à trois cents exemplaires, expédié aux membres de l'Association pour le développement de la recherche en médiologie (AD REM), que nous ne vendons pas.

– En quoi consistent les activités de cette association ? S'agit-il de gens qui partagent votre idée de la « médiologie » ?

– La médiologie est un chantier et non une doctrine vendue clé en main. Pour les Américains, les phénomènes de transmission et de communication se réduisent trop souvent à des problèmes de logistique. Pour les Européens, à des questions de stratégies ou de *manipulation*. De l'école de Francfort jusqu'à certains élèves de Bourdieu on considère la communication sous l'angle de la domination. Aux Etats-Unis, de Mc Luhan à Bill Gates, la communication, c'est du technique. Nous voudrions, en médiologie, essayer de dépasser cette opposition. Entre la vision des ingénieurs et la philosophie du soupçon, nous voudrions trouver un troisième terme.

– Pourtant, il y a un versant polémique dans votre entreprise. Par exemple, dans la première livraison des *Cahiers de Médiologie*, consacrée à la « querelle du spectacle » n'avez-vous pas cherché à batailler avec la conception du « spectaculaire » qu'ont développée les situationnistes, et Guy Debord ?

– Oui. Nous avons voulu en effet secouer ce qui est devenu un cliché : la condamnation du spectacle – *sans aucunement transformer* ce numéro sur le spectacle en duel avec l'héritage situationniste. Guy Debord incarne excellemment une conception non médiologique de la vie culturelle. Elle consiste à ne jamais prendre en compte les matérialités techniques et ne jamais prendre en compte non plus l'historique des phénomènes.

» Dans la forme, le situationnisme constitue une alliance, assez étonnante il est vrai, du ton grand seigneur et d'un fond anar ; ces deux traditions, la libertaire et l'aristocratique, ne s'étaient jamais rencontrées jusqu'alors. Mais il serait dommage qu'on en vienne à un comportement de fuite devant l'évolution des techniques de la représentation qui permettrait de ne pas penser concrètement ces dernières tout en trouvant une pensée dédaigneuse pour elles.

» Au-delà de cette différence de méthode, il y a entre la médiologie et le situationnisme une différence de fond : pour les situationnistes, qui sont, à mon avis, des idéalistes, la médiation, c'est le mal. Pour nous, la médiation, c'est non seulement une nécessité, mais aussi la civilisation. Pour nous *l'homme n'est homme que par la* médiation technique, et il a besoin du spectacle pour accéder à sa vérité. *C'est par le biais de l'illusion* que l'homme découvre sa réalité.

» Remarquez que notre association s'appelle AD REM (*ad rem* signifie en latin « vers la chose même »). Aller « aux choses *mêmes* », *cela veut dire aller aux* outils.

Notre démarche est une démarche de réhabilitation de l'objet qui vient se situer au centre de la réflexion : se donner la peine de considérer les ustensiles, les supports, les relais, en tournant le dos à la question des codes, bref remplacer une exégèse des idéalités par une analyse des cheminements, tel est notre parti pris résolument matérialiste ou, si l'on veut, « *matiériste* », selon le mot du philosophe François Dagognet.

– Pouvez-vous dire de quoi le prochain numéro des *Cahiers de médiologie* qui sortira en novembre sera fait ?

– Il sera intitulé : « Qu'est-ce qu'une route ? » et sera coordonné par François Dagognet. La route est une médiation à la fois matérielle et symbolique aux enjeux considérables. Nous voulons aborder techniquement la culture de la route, son espace euclidien, par opposition à l'espace topologique des inforoutes (ou autoroutes de l'information). La route nous intéresse autant comme matérialité que comme métaphore. Nous avons porté notre attention sur l'asphalte et le goudron autant que sur l'anthologie qui lui est associée et qui passe aussi bien par Kerouac que par Péguy. Il est frappant de constater que les dernières pages écrites par Charles Péguy, quelques jours avant sa mort en 1914, *sont une longue méditation sur la* route, les nationales, les bornes kilométriques, etc.

Après tout, le *roman*, au sens classique, cette randonnée en mots, naît avec la route et pourrait *bien finir* avec elle. *Si nous parlons* dans ce numéro, de trois marcheurs, Jésus, Mahomet et Bouddha, *nous avons aussi demandé* à des chimistes de parler revêtements autoroutiers. Et on s'est entretenu longuement, aussi bien avec les ingénieurs de Colas, la multinationale française des routes, qu'avec François Michelin, à Clermont-Ferrand.

– Ne s'agit-il pas là d'une extension un peu lointaine de la médiologie ?

– Pourquoi ? La médiologie s'occupe de tous les faits de transmission, mais aussi de tous les faits de transport. *La route en est un*. On y convoie des marchandises, certes, mais elle sert également à transmettre des religions, à déplacer des troupes... J'ajoute que ce numéro 2 accompagnera une exposition qui aura lieu en novembre à la Maison européenne de la photographie, organisée par Louise Merzeau et Monique Sicard.

» Au travers d'une réflexion sur les supports, les réseaux, les canaux, les substrats – que ce soit la route ou le papier par exemple –, il me semble que l'on peut utilement renouveler de lassantes controverses à caractère idéologique sur *le devenir de la cité. Dans* l'autonomie du sujet contemporain, par exemple, l'automobile n'a-t-elle pas joué un *rôle inaperçu ? Si l'on* veut, notre démarche implique de prendre désormais à rebrousse-poil le préjugé antitechnique qui anime notre tradition scolaire et de considérer avec plus de sérieux *la « culture matérielle » ainsi que* les enjeux spirituels que recèlent les supports physiques. La pensée *des médiations techniques* pourrait bien être une révolution dans la philosophie et c'est celle-là qui *m'intéresse*. »

Propos recueillis par Nicolas Weill

★ ***Les Cahiers de médiologie*, revue semestrielle, n° 1 « La querelle du spectacle », Gallimard, 50 F. *AD REM. Travail médiologique*, n° 1 : bulletin édité par l'Association pour le développement de la recherche en médiologie, 26, rue de Condé, 75006 Paris, dans laquelle notamment Régis Debray critique le livre de Dan Sperber? paru chez Odile Jacob, *La Contagion des idées*.**

Mobilisation civique à Orange

« *Ça suffit !* » Ainsi commence l'appel aux auteurs et aux éditeurs lancé, vendredi 12 juillet, par Dany Cohn-Bendit, Bernard Kouchner et André Glucksmann afin que s'organise à Orange, dès la rentrée, une importante foire du livre. L'alerte avait été donnée mercredi 10 juillet, alors qu'un rapport de l'inspection générale des bibliothèques venait d'être rendu public, dénonçant les critères de choix et la sélection des ouvrages opérés à la bibliothèque d'Orange sur les instructions de son maire Front national, Jacques Bompard (*Le Monde* des 12 et 13 juillet). Depuis, on en a su davantage sur le « *dogmatisme idéologique* » qui règne dans la cité provençale, sur la censure qui frappe de nombreux livres et sur les écrits d'anciens collaborateurs des SS imposés sur les rayons de la bibliothèque (*Le Monde* daté des 14-15 juillet).

« *Un parti qui sélectionne les auteurs et sujets finit toujours par faire brûler les ouvrages dans les nuits de haines* », notent les auteurs de l'appel. C'est la raison pour laquelle écrivains et éditeurs « *de droite comme de gauche (...), visages pâles ou hâlés, d'excellentes ou de moins bonnes mœurs (...) rappeurs, mélomanes ou sportifs, mondialistes ou soupçonnables de cosmopolitisme* » sont invités à participer massivement à cette « manifestation de l'écrit libre ». Parmi les premiers signataires : Anne Bragance, Maryse Condé, Philippe Djian, Jean-Daniel Baltassat, Dan Franck, Fouad Laroui, Marie Le Drian, Leila Marouane, Betty Mialet, Frédéric Mitterrand, Yann Queffélec, Françoise Sagan, Topor, Jean Vautrin, François Weyergans (1).

Du côté des éditeurs, on accueille plutôt favorablement cette proposition, tout en s'interrogeant, parfois, d'un point de vue « *tactique* », sur la « *meilleure réponse* » à opposer à l'obscurantisme. Au ministère de la culture, on précise que le projet de loi sur le pluralisme dans les bibliothèques – affirmant notamment la « *vocation exclusive des corps scientifiques (conservateurs, bibliothécaires) à diriger les bibliothèques* » – est en cours de rédaction, mais qu'il ne pourra pas être examiné au Parlement avant 1997.

Fl. N.

(1) Les signatures sont à adresser à Dany Cohn-Bendit, Parlement européen, rue Belliard, 97-113 Bureau Bel. 3145-1047 Bruxelles, Belgique. Fax : (19) 32-2-284-94-98.

A L'ETRANGER

Rentrée : les éditeurs italiens misent sur les valeurs sûres

L'édition italienne semble se consacrer principalement à des auteurs déjà confirmés. Baldini et Castoldi publieront le dernier livre de l'auteur de *Va là où ton cœur te porte*, best-seller international, Susanna Tamaro ; celui-ci s'intitulera *Anima mundi*. Les éditions Rizzoli sortiront un nouveau livre de Dacia Maraini, auteur notamment de *La Vie silencieuse* (Laffont, 1992) et le sixième roman de Francesca Duranti, *Sogni Mancini*. Le prochain roman de Paolo Maurensig, révélé par *La Variante de Luneburg* (Seuil, 1995), sortira chez Mondadori. On attend aussi un nouveau livre de Tabucchi, ainsi qu'un volume de poésie de Edoardo Sanguineti. Les deux écrivains Fruttero et Lucentini (*dont une vingtaine d'ouvrages ont été publiés en France* au Seuil et chez Arléa) entretiennent le mystère – ce qui est bien normal pour des auteurs de romans policiers – quant à leur prochain livre, en phase d'élaboration. *Enfin, on attend* la consécration de deux jeunes auteurs, Niccolo Ammaniti aux éditions Einaudi et Enrico Brizzi aux éditions Baldini et Castoldi. Au seul rayon des nouveautés : le très attendu premier roman chez Feltrinelli de Michele Serra, ancien directeur du journal satirique *Cuore*, et le premier roman de Vasco Rossi, *Diario di bordo*, le journal de bord du Johnny Hallyday italien, chez Mondadori.

● **« UNABOMBER » SE SERAIT INSPIRÉ DE JOSEPH CONRAD**

Bien avant l'arrestation de Theodore J. Kaczynski en avril au bout de dix-huit années d'enquête, les agents du FBI avaient remarqué de troublantes similitudes entre *L'Agent secret* de Joseph Conrad et les obsessions manifestées par celui qui signait ses tracts « Unabomber ». Dans les tracts qui accompagnaient les sept bombes qui ont fait trois morts et plus de vingt blessés, dans des lettres à la presse et un long manifeste publié l'an dernier dans le *Washington Post* avec la collaboration du *New York Times*, « Unabomber » traitait de thèmes que l'on retrouve dans le livre de Conrad. Et les agents fédéraux pensent même qu'il s'était inscrit à l'hôtel d'où il a envoyé ses colis piégés en prenant « Conrad » comme pseudonyme. Comme le héros du livre, un scientifique, qui s'élève contre la science et la technologie, Kaczynski a enseigné les mathématiques à Berkeley (université de Californie).

sommaire

AGENDA

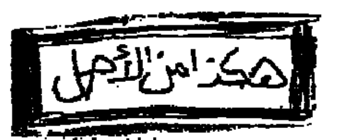
● **LE 28 JUILLET, à Avignon** : lecture. Edouard Vakman fera une lecture de ses poèmes à 13 h 30 au Centre européen de la poésie « Poésie dans un jardin » (4, rue Figuière, Avignon 84000, tél. : (16) 90-82-90-66).

● **LE 10 AOÛT, à Villar-en-Val** : Joseph Delteil. Le Val se transforme en sanctuaire pour les admirateurs de l'écrivain Joseph Delteil. Une série d'animations sera organisée autour de sa vie et de son œuvre, comprenant une promenade dans les bois où l'auteur passa son enfance, des repas champêtres et un débat-conférence animé par son biographe Robert Briatte de 10 heures à 21 heures (rens. : (16) 68-24-08-38).

● **DU 5 AU 9 SEPTEMBRE, à Liège** : poésie. « La poésie et le rêve – ou la puissance de l'imaginaire ». Dans le cadre de la 20e biennale internationale de poésie, on réfléchira sur le rôle du rêve dans la création poétique (Palais des congrès de Liège, rens. : (19) 32-2-511-91-22).

● **DU 27 AU 28 SEPTEMBRE, à Angers** : Marcel Béalu. Un colloque organisé autour de ce poète proche de Max Jacob (1908-1993) aura lieu à la bibliothèque d'Angers (rens. : (16) 41-72-12-06).





n du spectacle
té

Atlanta, ville des Jeux

Le Monde

NCES
EUROPE
EUROPE

De la ville sudiste à la capitale olympique

JOUR J *C'est, dit-on, après un rêve que* **WILLIAM PAYNE** *aurait décidé de faire campagne pour qu'Atlanta organise les Jeux olympiques de 1996, J.O. doublement symboliques pour être ceux du centenaire de leur rénovation et les derniers du siècle. Dès lors, cet avocat de quarante-neuf ans spécialisé dans les affaires immobilières ne compta plus sa peine : il fallait convaincre – la municipalité d'abord, le Comité olympique américain ensuite et, enfin, le Comité international olympique – de la pertinence de son projet : faire des Jeux d'Atlanta les plus grands de l'Histoire. Ce rêve est sur le point de se réaliser. Après avoir monté un financement entièrement privé de 8,5 milliards de francs, le Comité d'organisation (ACOG) est prêt à recevoir les délégations de 197 pays qui s'affronteront du 20 juillet au 4 août devant 11 millions de spectateurs et 4 milliards de téléspectateurs. Reste aux athlètes à se montrer à la hauteur. Telle est l'ambition de* **GWEN TORRENCE**, *une mère*



de famille de trente ans qui a grandi dans les quartiers défavorisés de la ville. Championne olympique du 200 mètres en 1992 et championne du monde du 100 mètres en 1995, elle habite à quelques miles du stade où elle va tenter cette fois de gagner la médaille d'or sur 100 mètres. Mais même cet éventuel nouveau titre de gloire ne lui apporterait pas à coup sûr la reconnaissance d'une ville où, jusqu'à présent, elle est passée inaperçue. Car le sport roi à Atlanta est le base-ball. L'équipe locale, les Braves, propriété de Ted Turner, s'enorgueillit d'avoir eu dans son effectif une légende du jeu, **HANK AARON**, *qui battit*



sous ses couleurs le record de home runs pendant une carrière. Vainqueurs en 1995 des World Series pour la première fois de leur histoire, les Braves vont d'ailleurs, aussitôt après les Jeux, prendre possession du Stade olympique, dont la piste, conçue pour améliorer les records de sprint, sera démontée.

Photos Gary Hershorn/Reuters, Richard Martin/Vandystadt et Archive Photos. Photo de « une » Slawomir Sierzputowski/Gazeta Wyborcza.



BARRY LEWIS/RAPHO

Atlanta a attendu ses Jeux olympiques avec l'impatience d'une débutante qui se préparerait à l'un de ces bals de l'ancien Sud.

PEUT-ÊTRE est-ce un complexe de ville de gare, qui ne fut à sa naissance qu'un point sur la carte ferroviaire des Etats-Unis, appelé Terminus, avant de s'inventer le beau nom d'Atlanta. Peut-être est-ce une frustration de ville vouée au commerce, où s'échangent les marchandises, où transitent les images télévisées, où passent les troupeaux de congressistes, où tout circule et où rien ne s'arrête. Peut-être est-ce une volonté de figer le regard du monde sur soi, au moins pendant quinze jours, pour montrer combien l'on est devenue riche et heureuse. Comment expliquer autrement l'acharnement de la douzième ville des Etats-Unis, une agglomération de 3,4 millions d'habitants à obtenir puis à façonner à son image l'événement sportif majeur de la planète ?

Atlanta a attendu ses Jeux olympiques avec l'impatience d'une débutante qui se préparerait à l'un de ces bals de l'ancien Sud. Elle les guette comme l'occasion unique de devenir ce qu'elle n'était que dans sa tête : une des grandes villes du monde. Ou plutôt une

Pour le fief de CNN et de Coca-Cola, les Jeux sont l'occasion d'intégrer le gotha des cités américaines et de reconquérir, fût-ce de manière musclée, ses quartiers défavorisés

ville du grand monde, cette aristocratie des cités internationales où la richesse n'est pas droit d'entrée suffisant. Chicago a son architecture, San Francisco son décor, Los Angeles ses mythes, New York a tout. Atlanta pourra s'enorgueillir de ses Jeux du centenaire, qui doivent concilier la haute idée qu'elle se fait d'elle-même et l'image qu'elle offre au reste du monde. Ville de partition violente entre le Nord et le Sud, ville d'une ségrégation entre Noirs et Blancs que le plus célèbre de ses citoyens, Martin Luther King, a contribué à détruire, Atlanta espère enfin, avec ces Jeux, donner d'elle-même une identité unifiée. Celle d'une cité qui est devenue l'un des derniers dépositaires du rêve américain, où les hommes réussissent, où les entreprises croissent et se multiplient.

En ce sens, la plaisanterie des Européens sur les « Jeux Coca-Cola » n'indispose ici que parce qu'elle donne une image mesquine de la ville. Quoi ! On aurait eu besoin de se faire pistonner à Lausanne, de se faire mousser auprès des membres du CIO par l'intermédiaire d'une marque de boisson gazeuse, alors que l'on a réussi à réunir un budget total de 1,7 milliard de dollars (8,5 milliards de francs) presque exclusivement grâce à des apports privés ? Ces Jeux, assure-t-on, ne sont pas ceux d'une marque particulière, même prestigieuse et bien vue des pontes olympiques. Ils appartiennent à l'opulence d'une ville entière. Ces Jeux n'avaient pas besoin d'être achetés, ils seront assez grands pour marquer tout seuls le triomphe de l'argent.

Car Atlanta ne doute pas d'organiser les « plus grands Jeux olympiques de l'histoire ». Le calendrier a bien fait les choses, puisqu'il a offert à sa volonté de puissance les plus prestigieux, ceux du centenaire, au meilleur moment, celui qui marque un point culminant après des années d'inflation du nombre d'épreuves, de pays et d'athlètes. Atlanta peut ainsi rêver d'associer son nom à un changement d'ère dans l'olympisme. De marquer l'événement peut-être encore davantage que celui-ci ne lui laissera son empreinte.

UNE PHYSIONOMIE PEU MODIFIÉE

Physiquement, les Jeux ne bouleverseront pas la ville. Barcelone, en 1992, avait dû s'offrir une lourde opération de chirurgie esthétique pour faire bonne figure aux athlètes, et y avait notamment regagné un front de mer. Les préparatifs de 1996 ont à peine modifié la physionomie d'Atlanta. La ville possédait presque tout pour accueillir le cirque olympique.

La plupart des infrastructures sportives existaient déjà. A quelques mètres du siège de CNN, le Centre des congrès est assez grand pour n'abriter pas moins de sept disciplines. Juste à côté, le Georgia Dome, où évoluent les Falcons, l'équipe locale de football américain, est lui-même trop grand pour les sportifs qui s'y produiront. Il faudra couper en deux l'enceinte couverte de 77 000 places pour offrir un semblant d'intimité aux basketteurs et pour que les gymnastes ne se retrouvent pas dans un concours de lilliputiennes à scruter aux jumelles.

LES SANS-ABRI ÉLOIGNÉS

Le seul grand chantier de ces Jeux a été celui du navire amiral, le Stade olympique et ses 85 000 sièges, au sud du *downtown*. Mais cet ouvrage majeur, qui a coûté 240 millions de dollars, n'a suscité aucun des psychodrames qui entourent le Grand Stade français pour la Coupe du monde de football. La ville n'a eu aucun mal à trouver une utilité à l'enceinte après les Jeux. Le rayon atypique des courbes de ses tribunes porte déjà la marque de ses futurs locataires, les Atlanta Braves, vainqueurs des World Series de base-ball en 1995. Leur précédent domicile, situé juste à côté, sera rasé, et les sports américains reprendront leurs habitudes à Atlanta, après une parenthèse de quinze jours.

Le vrai impact physique des Jeux sur la ville s'inscrit plutôt dans un désir, général aux Etats-Unis, de reconquête du centre-ville. Depuis le début de 1996, le chantier le plus commenté de la cité est le futur Parc olympique, dont la verdure doit remplacer une zone sinistre qui s'étalait à l'ombre des *buildings*, à l'ouest du centre-ville. Les villes américaines ont toujours de ces arrière-cours des miracles, à proximité immédiate de leurs gratte-ciel, où s'entassent les rebuts humains et urbains de leur prospérité. Entrepôts et *homeless* (sans-domicile-fixe) ont donc disparu de ce périmètre qui doit marquer le centre de l'anneau olympique. Les premiers ont été détruits. Les seconds ont progressivement été chassés par des lois sur le vagabondage dont la sévérité a été accrue et grâce à des billet de bus pour un aller simple vers la destination de leur choix, à condition qu'ils s'engagent par écrit à ne plus revenir.

La municipalité et l'ACOG (le comité d'organisation) misent sur ce parc pour offrir une bonne image de la ville pendant les Jeux. Puis pour ressusciter, après, une convivialité défunte dans le

Sous le signe de la trinité base-ball, basket, football

RECEVOIR les Jeux du centenaire ne va pas se limiter, pour Atlanta, à quelques travaux de façade, un brin de toilette et l'apprentissage d'une poignée de phrases de bienvenue à prononcer en toutes les langues. La capitale de la Géorgie devra également s'initier aux règles des disciplines olympiques. Un exercice pas forcément naturel pour une ville qui a rarement eu, par le passé, à pousser la porte d'un stade d'athlétisme, d'une piscine ou d'une salle de gymnastique.

A Atlanta, le sport est d'abord affaire de tradition. Coincée au sud du pays, la ville n'a jamais été touchée par les courants qui transportent les modes de New York à la Californie. La classique sainte trinité du sport américain – base-ball, football, basket – suffit à son bonheur. Le reste, elle l'observe de loin, d'un regard distrait et souvent indifférent.

UN PREMIER TITRE

De ses trois passions sportives, le base-ball est de loin la plus forte. Aux premiers jours du printemps, la ville prend la route du Fulton County Stadium comme on se rend à l'église. L'an passé, les Braves ont enfin touché au sacré et entraîné Atlanta vers plusieurs nuits d'euphorie. Vainqueurs des World Series pour la première fois de leur histoire, ils ont arraché des mots de triomphe à leur propriétaire, l'incontournable Ted Turner. Un succès que la presse locale a commenté sans la moindre retenue, écrivant en gros titres que la ville était déjà, neuf mois avant l'ouverture des Jeux du centenaire, la capitale du monde.

L'ombre du base-ball ne laisse que peu de lumière aux deux autres équipes professionnelles, les Hawks (basket) et les Falcons (football américain). Les premiers, une autre pièce de l'empire Turner, se glissent souvent dans le couloir qui conduit aux *play-off* du championnat de la NBA, mais ils le font toujours parmi les derniers. Une timidité qui explique que les Hawks traînent en queue du classement des meilleures affluences du basket américain.

Une même médiocrité enveloppe souvent le parcours des Falcons. Cette année, l'équipe a accédé au premier tour des *play-off* et entretenu un temps l'illusion d'un progrès. Mais une seule rencontre, sèchement perdue sur le terrain glacé de Green Bay, dans le Wisconsin, a suffi pour briser ce début de rêve.

Il reste aux vrais mordus la joyeuse consolation des rencontres universitaires. Un spectacle qui rappelle à la ville l'époque, pas si lointaine, où sa population se composait pour l'essentiel d'un mélange d'anciens et d'actuels étudiants de Georgia Tech ou Georgia State.

Correspondance d'Atlanta, A. M.

Le regard distant de Gwen Torrence

SES souvenirs d'enfance ne portent guère plus loin que les larges voies du Perimeter, le périphérique d'Atlanta. Gwen Torrence, trente ans, championne olympique sur 200 mètres et mondiale sur 100 mètres, a vu le jour dans la capitale de la Géorgie. Elle a grandi à Decatur, une coquette banlieue posée avec précaution au milieu des arbres, sur la route qui conduit vers l'est. Elle vit aujourd'hui avec son mari et leur fils de six ans, Manley, dans un quartier calme de Lithonia, à moins d'une demi-heure de route du futur stade olympique. « *J'habite tellement près de la piste*, explique-t-elle d'une voix au rythme lent, *qu'il sera plus pratique pour moi de dormir à la maison que de loger au village des athlètes.* » Pourtant, elle se sert de mots tièdes et d'un regard distant pour évoquer l'événement. Les Jeux du centenaire se dérouleront à sa porte, mais elle peine encore à leur reconnaître un air familier. « *Je n'aurai pas à faire le voyage, c'est toujours cela de pris*, soupire-t-elle. *Pour le reste, je ne vois guère la différence. Sinon que la pression sera forcément plus forte.* »

Fille aînée d'une famille de cinq enfants, élevée par sa mère après la mort de son père, elle n'a aperçu que de loin les poussées de fièvre qui ont accéléré la croissance d'Atlanta. « *La ville a grandi vite, peut-être trop vite*, dit-elle. *Mais, dans mon quartier, rien n'a vraiment changé. Les gens sont restés les mêmes, avec leurs problèmes et leurs espoirs. Surtout leurs problèmes.* » L'impact économique des Jeux, ce nouveau départ dont

La championne du monde du 100 mètres est pourtant née, a grandi et vit dans la capitale de la Géorgie

la Géorgie attend monts et merveilles ? Gwen Torrence y croit peu. Elle a vu Los Angeles se réveiller dans la même peau, en 1984, au lendemain d'une quinzaine olympique pourtant riche en dollars. « *Ils n'ont pas moins de soucis aujourd'hui*, dit-elle. *Bien au contraire. Pour Atlanta, ce sera sans doute la même chose. Bien sûr, certains vont gagner de l'argent, peut-être beaucoup. Mais la majorité des gens ne verront pas la différence. Atlanta a déjà accueilli le Super Bowl et les World Series de base-ball, les deux événements sportifs les plus importants aux Etats-Unis. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Rien. Ou si peu que c'est à peine visible.* »

Reconnue par ses pairs comme la femme la plus rapide du monde, Gwen Torrence a obtenu sur la piste du stade olympique sa sélection sur 100 mètres, 4 x 100 mètres et 100 mètres haies, mais a échoué sur 200 mètres. « *C'est la première étape. Et peut-être la plus importante.* » Inutile, donc, de la questionner sur ses ambitions post-olympiques. Mais si le sujet l'ennuie, il semble passionner ses proches. Manley Waller, son mari et entraîneur, pense que « *si elle l'emporte sur deux distances, sa vie ne sera plus jamais la même. Les opportunités commerciales seront nombreuses, particulièrement à Atlanta* ». Brad Hunt, son agent, épluche avec fierté les contrats publicitaires soigneusement empilés dans ses tiroirs. Nike, Mazda, Bausch & Lomb et General Electric comptent déjà au nombre des ses partenaires. « *Aux Jeux*, dit-il, *un bon tiers du public viendra d'Atlanta et des environs. Les gens n'auront donc d'yeux que pour elle. Si Gwen peut surmonter cette pression, elle devrait être l'une des reines de la quinzaine.* »

La gloire l'attend peut-être au tournant de la piste, mais elle ne lui est pas encore tombée dessus. « *Je ne suis même pas reconnue dans ma propre ville*, explique-t-elle d'une voix sans regret. *Si je sors en survêtement, les gens me regardent avec l'impression de m'avoir déjà aperçue quelque part. Mais ils ont souvent oublié mon nom. Et je peux passer totalement inaperçue si je porte une robe ou un pantalon.* » La faute à un naturel qui l'entraîne souvent dans l'ombre et le repli ? Peut-être. Mais la jeune femme n'est sûrement pas seule responsable de l'indifférence dont la ville enveloppe ses succès. « *Je ne crois pas que les gens d'Atlanta en sachent très long sur les Jeux olympiques*, dit-elle. *Pour eux, le sport est avant tout une affaire d'hommes et de gros sous. Ils connaissent et apprécient le base-ball, le football et le basket. Mais il leur est impossible d'imaginer qu'une femme puisse gagner de l'argent sur une piste d'athlétisme.* »

Correspondance d'Atlanta, A. M.

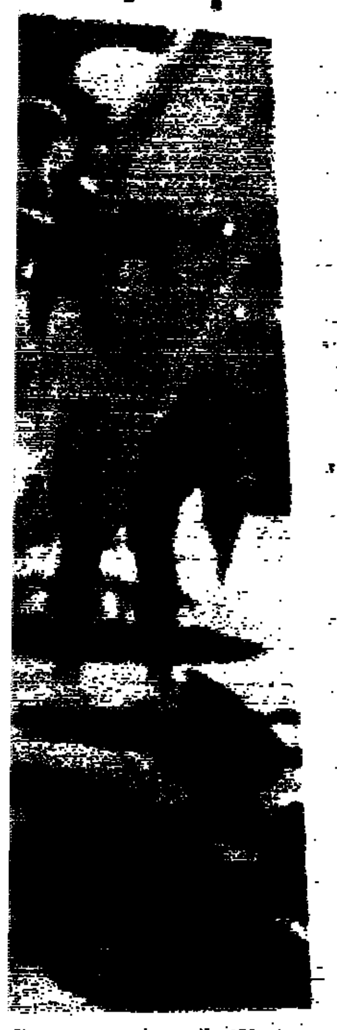




Les J.O., cente

B

ympique



tant de Gwen Torrent

William Payne, président du Comité d'organisation

« Des Jeux d'une taille qu'il sera difficile de surpasser »

« Tout est-il prêt ?

– Il n'y a aucun doute. Le mauvais temps qui a régné sur Atlanta au cours de l'hiver a retardé certains travaux, mais nous avions *prévu assez large dans le planning* des constructions. La plupart des sites de compétition sont déjà prêts. Et nous les avons même testés à plusieurs reprises, notamment pour les sélections des équipes américaines.

– Il se dit pourtant que votre budget n'est toujours pas bouclé...

– A ce jour effectivement, le budget des Jeux n'est pas totalement bouclé, mais il l'est à près de 95 %. La seule partie du financement qui nous fait encore défaut concerne les ventes de produits pendant les compétitions, la nourriture, les souvenirs, les articles vendus sous licence... Au total, notre budget s'élèvera à 1,7 milliard de dollars (environ 8,5 milliards de francs). Comme vous le savez, ce financement a été entièrement privé. Réunir une telle somme sans pouvoir compter sur l'aide publique n'a pas été une mince affaire, mais nos objectifs budgétaires seront atteints. Nous avons su rester vigilants, ces quatre dernières années, afin d'éviter la mauvaise surprise qui coûte plusieurs millions de dollars.

– Aviez-vous un autre choix que ce financement exclusivement privé ?

– Non. Aux Etats-Unis, les contribuables n'aiment pas vraiment voir leurs impôts servir à financer des organisations qui pourraient être soutenues par le secteur privé. Depuis ces dernières années, le sport américain a cessé de dépendre des fonds publics. Pour moi, il aurait évidemment été plus facile de demander au gouvernement de payer les factures. Mais si je l'avais fait, vous ne seriez pas en train de me parler. Vous seriez allé voir le maire d'Atlanta, le gouverneur de Géorgie ou un membre du gouvernement. Réunir nous-mêmes la totalité du budget a été un travail énorme, la pression a souvent été terrible. Mais aujourd'hui, c'est le conseil d'administration des Jeux d'Atlanta, et lui seul, qui prend toutes les décisions. Le pouvoir est vraiment entre nos mains.

– Comment réagissez-vous lorsque vous entendez les gens parler des « Jeux Coca-Cola » ?

– Vous savez, concourir pour l'organisation des Jeux olympiques revient à peu près à disputer une finale du 100 mètres. Sur la ligne de départ, il y a un favori, des outsiders, un ou deux inconnus. Mais *tout le monde a les mêmes* chances de l'emporter. Nous n'étions pas les favoris, mais nous avons mené une excellente campagne, en essayant d'établir des relations d'amitié et de confiance avec les gens qui allaient décider du choix de la ville olympique. Le CIO a voté pour Atlanta car nous représentions la candidature qui lui inspirait la plus grande confiance. La présence sur notre sol du siège mondial de la Coca-Cola Company n'a eu aucune influence. Coca-Cola soutenait toutes les candidatures. Et puis, nous savions trop bien, et eux aussi, que la moindre tentative de leur part d'influencer le vote du CIO aurait été le pire cadeau qu'ils pouvaient nous faire. Si les gens de Coca-Cola avaient tenté la moindre manœuvre, nous aurions perdu à coup sûr. Le mouvement olympique aurait immédiatement sanctionné une telle atteinte à son indépendance.

– Vous insistez beaucoup sur le rôle que les Jeux auront quant à la reconnaissance internationale d'Atlanta...

– La reconnaissance internationale que les Jeux apporteront à la ville d'Atlanta ne sera que le résultat de cette aventure olympique. Elle n'est en aucun cas la raison pour laquelle nous avons souhaité organiser un tel événement. Si nous avons été candidats pour les Jeux de 1996, c'est parce que nous pensions que notre ville, par son passé, sa réputation et sa passion, avait les moyens d'accueillir et de réussir cet événement à l'occasion très particulière de son centième anniversaire. Je crois aussi que ces Jeux peuvent marquer le vrai départ d'Atlanta. Ils ne seront pas une fin, plutôt un commencement. En réussissant comme nous allons le faire les Jeux du Centenaire, nous montrerons au reste du pays ce que valent vraiment les gens du Sud.

– Les Jeux peuvent-ils également jouer un rôle social dans la ville ou vont-ils déboucher sur l'exil des plus pauvres, des sans-abri ?

– Les Jeux ne sont pas, et ne seront jamais, une œuvre de charité. Nous ne sommes pas là pour distribuer de l'argent. Et les gens qui espèrent nous voir le faire vont au devant de grosses déceptions. C'est au gouvernement des Etats-Unis de remplir cette fonction sociale. Cela dit, nous avons le devoir de nous montrer sensibles à l'attente des gens d'Atlanta, particulièrement des moins fortunés. Nous ne leur donnons pas d'argent, mais nous leur offrons la possibilité de travailler avec nous pour en gagner.

– Pensez-vous que la façon dont vous organisez les Jeux changera à jamais la manière de le faire ?

– Je ne suis pas sûr qu'il y aura encore des gens aussi fous que moi pour se lancer dans une telle aventure. Réunir 1,7 milliard de dollars sans pouvoir compter sur le moindre financement public est un pari que peu de gens oseraient tenter. Et je sais que les rares personnes qui s'y risqueraient vivent toutes aux Etats-Unis. Ce pays, j'en suis certain, est le seul endroit où il soit possible d'organiser de cette façon les Jeux olympiques. Il est le seul pays au monde où vous puissiez compter sur la présence et le support d'un si grand nombre de riches et puissantes entreprises. En tout cas, les Jeux vont atteindre ici une taille qu'il sera difficile de surpasser.

– Quelles sortes de surprises avez-vous connues depuis le début de cette aventure ? Les mauvaises, d'abord...

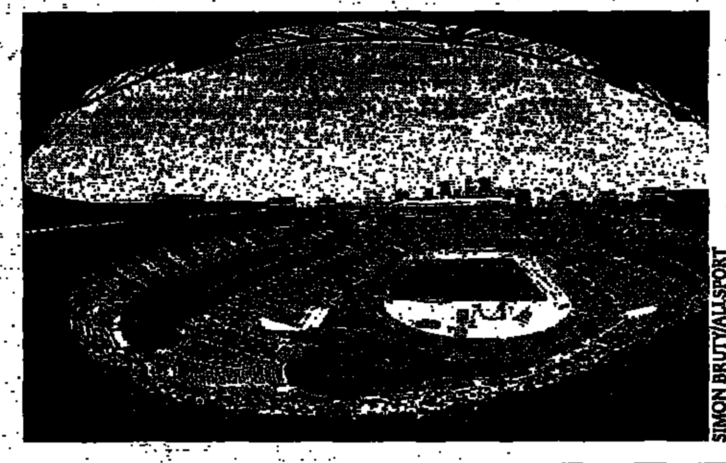
– Ma plus grosse déception a été de constater que trop gens essayaient de profiter des Jeux sans chercher à les servir. Depuis ces quatre dernières années, j'ai découvert l'égoïsme. Et je ne l'imaginais pas. Trop de personnes ont vu seulement les Jeux comme une colossale opération financière. Un immense gâteau sur lequel ils allaient se jeter pour récupérer la plus grosse part.

– Et les bonnes ?

– Ma meilleure surprise, c'est de découvrir encore aujourd'hui tout ce que le phénomène olympique pouvait avoir de magique. Et tout ce qu'il pouvait entraîner comme réactions et attitudes positives parmi le public. Voir des gens passer des heures à travailler bénévolement pour la seule magie des Jeux a été pour nous une perpétuelle source d'étonnement. »

Propos recueillis, à Atlanta, par Jérôme Fenoglio et Alain Mercier

SLAWOMIR SIERZPUTOWSKI/GAZETA WYBORCZA



SIMON BRUTY/ALLSPORT

Le stade olympique, ci-dessus en construction et ci-contre lors des sélections américaines d'athlétisme, en juin, sera reconverti, après les Jeux, pour accueillir l'équipe de base-ball d'Atlanta, les Braves.

downtown des immeubles de bureau et des hôtels de luxe. Pour retrouver un semblant d'âme, les rues de ce quartier des affaires seront éclairées pendant la quinzaine olymique, et garderont ces lumières ensuite. Pour rendre une peu de chair à cette zone qui meurt chaque soir, les habitants sont invités à revenir s'y installer.

Les associations de défense des plus démunis lisent, elles, dans ce processus amorcé par les Jeux, le signe que l'hospitalité d'Atlanta ne s'exercera plus également envers chacun de ses habitants. Elles y décèlent une logique de reconquête du centre-ville par la population aisée qui ne venait plus qu'y travailler. Elles dénoncent ce renforcement du manichéisme géographique de la ville, entre le nord des riches et le sud des pauvres, l'agglomération des Blancs et la ville des Noirs. Techwood par exemple, un ensemble de logements sociaux enfoncé comme une écharde entre le parc olympique et les bâtiments gris du quartier général de Coca-Cola, a été à moitié rasé. Les tandis céderont la place à la belle brique rouge du village olympique, qui hébergera ensuite les étudiants de l'université Georgia State. *« Les Jeux n'enrichiront que les plus riches »*, soupire le pasteur Timothy McDonald, dans son église refuge de la First Iconian Church, au cœur des quartiers défavorisés.

La ville peut bien profiter des Jeux pour accorder son image à son idée d'elle-même, elle peut au passage recoudre une partie de son tissu urbain. Mais il n'est pas certain que les J.O. comblent un tant soit peu le gouffre social qui sépare ses habitants, son nord et son sud. Atlanta peut d'ores et déjà penser qu'elle a modifié les Jeux, en radicalisant cette logique capitalistique extrême qui commence à effrayer le CIO. Il n'est pas sûr qu'elle en retire un fort sentiment de communauté entre les hommes qui y vivent, ni qu'elle y gagne une allure plus harmonieuse.

De notre envoyé spécial à Atlanta, J. Fe.

Les J.O., centenaires, innovent encore

Une formule « biodégradable », financée exclusivement par le privé

BILLY PAYNE sait sourire de tout. Mais la béatitude radieuse qui enveloppe en toute occasion le visage rondouillard du patron des Jeux d'Atlanta prend des nuances parfois subtiles. Un sourire mécanique lorsqu'il lui faut parler du budget. Un autre, plus agressif, en réponse à l'idée que les travaux pourraient avoir pris un certain retard. Un dernier, enfin, *touchant de sincérité*, lorsque la conversation glisse doucement vers la nature unique de la candidature d'Atlanta.

« Nous avons innové », assure Billy Paine. De ces nouveautés qu'il brandit au devant du visiteur comme autant de réussites personnelles, la plus visible s'exprime sèchement en dollars. Atlanta a financé ses Jeux sans jamais tirer la manche des pouvoirs publics. Le budget de l'ACOG, le Comité d'organisation des J.O. de 1996, s'élève à 8,5 milliards de francs. Une somme record bouclée exclusivement par des fonds privés. Les droits de télévision, le partenariat et la billetterie se sont partagé la tâche en trois parts sensiblement égales. Un équilibre des forces qui, assurent les dirigeants américains, a le mérite d'étouffer dans l'œuf toute volonté de pouvoir d'un intervenant extérieur.

L'idée n'est pas sotte. Mais est-elle vraiment inédite ? Après tout, les Jeux de Los Angeles avaient déjà, en 1984, montré l'exemple d'un financement à 100 % privé et achevé leur quinzaine olympique avec les caisses pleines. *« Exact,* explique Billy Payne, *mais la taille de l'événement était alors nettement plus réduite. En 1984, les pays du bloc communiste avaient boycotté la compétition. Cette année, 197 nations participeront aux J.O. »*

Autre innovation : l'entrée dans le stade de la technologie. A Atlanta, les Jeux vont fêter leur premier siècle d'existence en se couvrant d'une tenue résolument high-tech. Ils seront les premiers du genre accessibles sur Internet. Les premiers, également, où les journalistes pourront *suivre toutes les* épreuves en même temps à partir d'un seul poste de télévision. La société Scientific-Atlanta a mis au point à leur intention un procédé de réduction d'images qui permet de faire circuler une centaine de chaînes différentes sur un seul réseau câblé. Conséquence : une simple touche sur la *télécommande du téléviseur suffira* pour passer d'un stade à l'autre, quitter les séries de la natation pour suivre une finale d'aviron ou découvrir le classement intermédiaire du pistolet à 10 mètres.

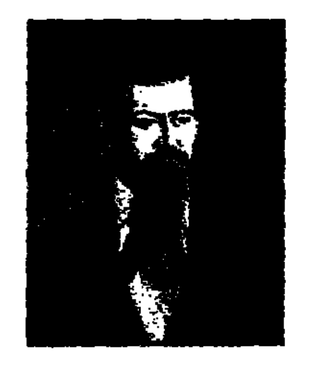
Les Jeux d'Atlanta seront les premiers, enfin, où la technologie assurera sa part de travail dans la délicate mission sécuritaire. L'œil électronique surveillera les faits et gestes des milliers de spectateurs, athlètes ou dirigeants sportifs concentrés dans le périmètre olympique. Et il sera exigé de glisser sa main dans un lecteur d'empreintes digitales pour pénétrer dans le village des athlètes, un lieu *placé sous haute protection depuis* le tragique attentat terroriste des Jeux de Munich en 1972.

De ces Jeux du centenaire, l'histoire retiendra aussi leur étrange volonté de disparaître du décor sitôt la fête achevée. A Atlanta, les organisateurs américains ont inventé les premiers Jeux olympiques entièrement jetables et facilement dégradables. Au début de l'automne, *leurs dernières traces* auront déjà disparu du paysage. La piste de cyclisme de Stone Mountain aura été démontée, pliée et déplacée vers une destination encore inconnue. Le stade d'athlétisme se sera changé en une vaste *enceinte vouée au base-ball. Les* bâtiments du village olympique se seront transformés en une sobre résidence universitaire. Le Georgia Dome aura refermé sa parenthèse olympique, il se sera prestement débarrassé des agrès de gymnastique et de son parquet de basket pour faire place nette à l'équipe locale de football américain, les *Falcons, habituels propriétaires* des lieux.

Seule restera la piscine, héritage unique de l'événement, offert gracieusement à l'université de Georgia Tech. Le reste ? Un souvenir. Et la fierté éternelle d'avoir organisé les Jeux du Centenaire comme personne n'aurait sans doute pensé à le faire.

Correspondance d'Atlanta, A. M.

ECONOMIE Incendiée en 1864 par le général nordiste William Sherman, Atlanta la sudiste ne mit pas longtemps à renaître de ses cendres. En 1877, le téléphone y faisait son apparition. En 1886, l'Institut de technologie de Géorgie y était implanté, marquant la volonté de diversification et d'industrialisation du Sud. Cette année-là, JOHN S. PEMBERTON proposa



aux clients d'une pharmacie locale une potion tonique contre le mal de tête. La boisson qui allait devenir le soda le plus vendu dans le monde sous le nom de Coca-Cola venait de naître. La marque fut achetée 2 300 dollars en 1891 par Asa Candler, qui revendit l'affaire, déjà florissante, pour 25 millions de dollars à Ernest Woodruff, en 1919. Aujourd'hui présidé par Roberto Goizueta, le groupe réalise un chiffre d'affaires de plus de 90 milliards de francs et dégage des bénéfices de l'ordre de 15 milliards de francs. Avec l'empire de communication TBS, que TED TURNER



développa dans les années 70 à partir de l'acquisition de la franchise des Braves, l'équipe de base-ball locale, et de UHF, une modeste station locale de télévision support de la future toute-puissante CNN, Coca-Cola est la figure de proue de l'économie d'Atlanta, qui a été au demeurant une des villes les plus prospères des Etats-Unis ces dix dernières années, notamment grâce à l'implantation de près de 2 000 sociétés alléchées par le bas niveau des salaires de la région et divers allègements fiscaux. On ne compte plus ainsi les firmes qui ont établi leur siège mondial à proximité d'Hartsfield, le premier aéroport américain. Nombreuses aussi ont été les entreprises françaises, dont Michelin, Saint-Gobain, Rhône-Poulenc, Lafarge et Mérieux, à se laisser séduire par le charme du Sud. La plupart ont toutefois préféré le faire sous un label américain pour accéder plus facilement aux marchés publics. Mais c'est en France que Doublet Festitube, la société dirigée



par LUC DOUBLET, a fabriqué les 6 000 drapeaux qui fleurissent les sites olympiques.

Photos Coca-Cola, D. Kirkland/Sygma et Pascal Rossignol/Reuters.

Le Sud, ses champs de coton, sa télévision câblée

Les anciens Etats confédérés, longtemps à la traîne, constituent aujourd'hui l'une des régions américaines les plus dynamiques économiquement

DANS un ouvrage intitulé *Le Sud pour les nouveaux Sudistes*, un professeur de l'université de Caroline du Nord, John Shelton Reed, propose plusieurs approches du *Deep South*, c'est-à-dire le noyau dur des onze Etats confédérés qui tentèrent de faire sécession après l'élection d'Abraham Lincoln à la présidence de l'Union en 1860 et l'adoption du treizième amendement abolissant l'esclavage.

Botaniquement parlant, ce Sud est celui où pousse une vigne vierge d'origine japonaise, le kudzu *(pueraria lobata)*, véritable calamité écologique qui étouffe dans ses ramifications puissantes aussi bien les poteaux télégraphiques que les voitures à l'abandon. D'un point de vue musical, ce Sud est encore celui où prospère la *country music* – qu'on peut considérer comme une autre forme de calamité.

C'est encore la partie de l'Union où la densité d'églises baptistes est la plus forte, où l'on fréquente assidûment l'office dominical et où l'on continue de prier le matin dans les écoles. Enfin, on est sûr d'être dans ce Sud profond quand, dans les pages jaunes de l'annuaire, plus de 60 % des sociétés se qualifient de *Southern* plutôt que d'*American*.

Les frontières des ensembles ainsi dessinés sont quelque peu variables, mais, dans tous les cas, la Géorgie en fait partie. Reste que pour les économistes, l'Etat dont la capitale, Atlanta, accueille les XXIIIe Jeux olympiques d'été, ne se définit pas par des critères écologiques, musicaux ou religieux. Eux y voient surtout le champion du développement américain, une nouvelle Californie plantée au milieu d'une zone que, avant la dernière guerre mondiale, le président Franklin Roosevelt identifiait comme *« la plus grande préoccupation économique »* du pays.

UNE SOUDAINE MODERNISATION

Avant de pointer en tête des palmarès, la région se définissait en effet il y a à peine soixante ans par ses niveaux records de pauvreté, d'analphabétisme et de mortalité infantile. Pour beaucoup de « Sudistes », la situation actuelle n'est qu'un juste retour des choses puisque les Etats confédérés, prospérant il est vrai grâce à l'esclavage, avaient le plus haut niveau de vie au monde avant d'être ravagés par les « Yankees ».

Reste à savoir pourquoi, compte tenu des avantages naturels du Sud, il a fallu attendre un siècle pour qu'il reprenne son essor alors que l'histoire des derniers conflits mondiaux montre que les nations vaincues ont repris rapidement le chemin de la croissance ? Il semble que pendant longtemps le coton ait fait tout à la fois la richesse et la misère du Sud.

A la fin du XIXe siècle, ses ballots représentaient encore près de la moitié des exportations des Etats-Unis. L'abolition de l'esclavage n'en avait pas radicalement changé les conditions de production. Une main-d'œuvre abondante était toujours nécessaire. Autrement dit, les Noirs continuèrent à trimer dans les champs pour des revenus misérables leur assurant des conditions de vie à peine supérieures à celle de la servitude.

En 1938, la population rurale était plus importante dans les Etats du Sud qu'en France à la même époque. Et la ségrégation était un puissant facteur d'immobilisme, tant social qu'économique. Le Sud semblait ainsi condamné à végéter.

Cueillette manuelle et discrimination raciale, ces deux verrous du développement ont sauté presque simultanément, dans les années 60, grâce à une avancée technologique, la mécanisation de la récolte du coton, et un facteur politique, le mouvement pour les droits civiques. Des bras allaient se libérer pour l'industrie. Les universités allaient s'ouvrir à de nouveaux étudiants. Le boom économique ne devait pas tarder à suivre.

POCHES DE PAUVRETÉ

Tous les Etats du Sud n'accueillirent pas le changement avec le même empressement. A Birmingham, la capitale de l'Etat voisin, où les résistances à l'intégration des Noirs furent vives, la prospérité économique se fit attendre. A Atlanta, les intérêts de compagnies locales lancées dans une stratégie commerciale mondiale (comme Coca-Cola) et d'hommes politiques (comme le maire Hartsfield) se conjuguèrent pour accélérer le mouvement.

Plus ou moins lent, celui-ci bénéficia néanmoins à tout le Sud, où allait se délocaliser, par vagues successives, les industries du textile et de l'habillement, puis de l'assemblage électronique, enfin de l'automobile. Désormais, plus du quart des emplois industriels se trouvent dans ce Sud, qui draine aussi les affaires de télécommunications et de hautes technologies et séduit les investisseurs étrangers à grands coups de subventions et de dégrèvements fiscaux.

Ancien maire d'Atlanta, Andrew Young a pu passer pour un fanfaron quand il déclara, en substance, que la capitale de la Géorgie voulait avoir le rayonnement qui fut celui de Londres au XIXe siècle. On le tient aujourd'hui pour un prophète. Avec le plus grand aéroport du pays, Atlanta est idéalement placé pour tirer les premiers bénéfices du développement du commerce avec l'Amérique latine, avant même la mise en place définitive de l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain).

Seule ombre à ce tableau presque trop idyllique : la persistance de poches de pauvreté dure où explosent parfois les tensions raciales. En 1992, des manifestations de rue dégénérèrent après l'annonce du verdict innocentant les deux policiers blancs de Los Angeles qui avaient tabassé un automobiliste noir, Rodney King.

Ainsi croissance semble trop bien rimer avec indifférence dans la ville qui, après avoir été « trop occupée pour haïr » (*too busy to hate*), serait maintenant « trop occupée pour faire attention » (*too busy to care*) à ses laissés-pour-compte.

De notre envoyé spécial à Atlanta, Alain Giraudo

La Coca-Cola Company joue à domicile



SLAWOMIR SIERZPUTOWSKI/GAZETA WYBORCZA

Bien que les chiffres exacts demeurent secrets, on estime que Coca a investi 2,5 milliards de francs pour les Jeux olympiques.

Née à Atlanta, la boisson gazeuse sera le sponsor omniprésent de la quinzaine olympique

LES dirigeants de Coca-Cola semblent posséder un don naturel pour garder le sourire en toutes occasions. Ils rient de voir les petits drapeaux marquant leur présence internationale colorer de rouge les contours de la carte du monde. Ils s'amusent de leurs erreurs passées et de cette spectaculaire bourde qui les avait conduits, en avril 1985, à changer le goût de leur boisson. Et ils ne peuvent garder leur sérieux à la lecture des chiffres de vente de leurs poursuivants.

Pourtant, il existe au moins un moyen de briser cette assurance de premier de la classe : il suffit d'évoquer devant eux l'idée, fortement répandue en Europe, que leur présence à Atlanta ne serait peut-être pas étrangère à la victoire de la ville dans la course aux Jeux du centenaire. L'accusation a le don de les mettre hors d'eux. Ils en bafouillent de rage, affirment que cette rumeur est *« ridicule et sans fondement »* et mettent leur interlocuteur au défi de dénicher une seule bonne raison qui expliquerait un tel geste de leur part.

Vrai ou faux, peu importe. A quelques heures de la cérémonie d'ouverture, le débat est passé d'actualité. Mais une chose, pourtant, saute aux yeux du visiteur dès ses premiers pas dans la ville olympique : la présence incontournable de la Coca-Cola Company. Son logo chapeaute l'immense tour de béton gris qui abrite le siège mondial de la société. Son nom est collé à celui du Lakewood Amphitheatre, la plus vaste salle de concerts de la ville. Celui de Robert W. Woodruff, son ancien propriétaire, occupe la façade du premier centre culturel d'Atlanta. Quant à son musée, le World of Coca-Cola, il figure en bonne place parmi les rares étapes touristiques obligatoires que compte la capitale de la Georgie. Inauguré en août 1990, il aime se vanter de recevoir un bon million de visiteurs par an, une performance surpassée seulement par la tombe de Martin Luther King.

HISTOIRES LIÉES

Aujourd'hui, Atlanta ne s'offusque même plus d'entendre l'Amérique la surnommer ironiquement Coca City. Elle en a l'habitude. Et puis la présence sur ses terres de la Company remonte à si loin que son histoire ne parvient pas toujours à se séparer de la sienne. Partiellement détruite par un incendie ordonné en septembre 1864 par le général Sherman, la ville date souvent de cette époque sa véritable naissance. Curieux hasard : le nom de Coca-Cola apparaît pour la première fois sur cette même page d'histoire. La boisson gazeuse la plus consommée au monde a été inventée le 8 mai 1886 par John Pemberton, un pharmacien d'Atlanta. A en croire la légende, cette invention serait bêtement accidentelle, le docteur Pemberton ayant malencontreusement mélangé l'un de ses sirops à de l'eau gazeuse. Proposé aux clients de la pharmacie, le mélange aurait connu un succès immédiat.

La suite du récit ne quitte jamais les frontières alors étroites de la future ville olympique. En 1889, un industriel d'Atlanta rachète la formule et investi quelques dollars dans sa promotion.

Il dessine ses premières affiches publicitaires, associe son nom à plusieurs événements sportifs et, idée géniale, diffuse son produit en distributeurs automatiques. Trente ans plus tard, la Coca-Cola Company change de mains. Elle devient propriété d'Ernest Woodruff, un banquier local à qui les dirigeants actuels reconnaissent encore le mérite d'avoir transformé une modeste entreprise régionale en richissime multinationale. Aujourd'hui, le destin de la Company appartient à Roberto Goizueta, un ancien émigré cubain. Mais le nom de Woodruff est resté aussi incontournable, dans Atlanta, que le rêve de Martin Luther King, les tenues de Scarlett O'Hara ou la fine moustache de Ted Turner.

Pendant la quinzaine olympique, il devrait être impossible aux visiteurs étrangers de ne pas apercevoir les couleurs et le logo de la Company à l'intérieur du périmètre olympique. Coca-Cola a vu grand, infiniment grand, pour célébrer à sa manière le centenaire des Jeux. Elle parraine le parcours de la flamme, une patiente visite du pays qui s'est élancée de Los Angeles le 19 avril pour rejoindre Atlanta le jour de l'ouverture avec le concours de 10 000 porteurs. Les dirigeants américains se refusent à rendre public le montant des dépenses consenties par la société pour les Jeux de 1996.

INVESTISSEMENTS COLOSSAUX

L'addition reste secrète mais des chiffres circulent, que Coca-Cola laisse courir : 40 millions de dollars (200 millions de francs) au moins pour faire partie des Top Sponsors (les dix firmes qui ont le droit d'associer leur marque aux anneaux olympiques dans le monde entier) et être ainsi le distributeur exclusif de sodas sur les sites des Jeux. A cela, il faut ajouter 20 millions de dollars pour la construction de la Cité olympique Coca-Cola – un parc de jeux de 5 hectares au cœur d'Atlanta –, au moins autant pour l'organisation du parcours de la flamme olympique et encore 60 millions de dollars en publicité rien que sur NBC, la chaîne qui a le droit exclusif de retransmission des J.O. aux Etats-Unis.

Le magazine professionnel de la communication *Advertising Age* estime les dépenses marketing du groupe sur les Jeux à près de 500 millions de dollars au total, un sixième de ses bénéfices 1995. *« Nous ne pouvions pas faire moins*, assure Mark Preisinger, le directeur des relations publiques. *Coca-Cola est partenaire du mouvement olympique depuis soixante-sept ans. Mais nous étions très présents aux Jeux de Barcelone. Et nous le serons encore à ceux de Sydney. »* Sûrement.

Mais Roberto Goizueta ne pourra plus embrasser du regard la quasi-totalité des sites olympiques depuis la fenêtre de son bureau, comme il le fera chaque matin entre le 19 juillet et le 4 août 1996.

Correspondance d'Atlanta, Alain Mercier

47 % du marché mondial

Le groupe présidé par Roberto Goizueta a réalisé un chiffre d'affaires supérieur à 18 milliards de dollars (90 milliards de francs) en 1995 (en progression de 11 % par rapport à l'année précédente) et dégagé un bénéfice net de 2,9 milliards de dollars (en hausse de 17 %). Les études de la Company prévoient des résultats encore meilleurs pour 1996. Elle vend plus de 72 millions de litres à quelque 5,7 milliards de consommateurs chaque année dans le monde, soit 47 % du marché des boissons gazeuses sans alcool. Un tiers des ventes se font en Amérique du Nord, l'Europe (où les Français sont les moins enthousiastes avec seulement 17 litres par an et par habitant) et l'Amérique latine se partagent la moitié du marché, et le reste est consommé en Asie et en Afrique. Pas moins du quart du chiffre d'affaires est consacré au marketing, pour affronter la concurrence de Pepsi-Cola (35,4 % du marché américain) et du dernier venu, Virgin-Cola, qui a pris en quelques mois 8 % du marché anglais et 5 % du marché japonais grâce à des prix inférieurs de 15 %.

Ted Turner, un parcours à l'image de « sa » ville

...nnie d'euphorie écon...

…vision câblée

…nicile

Ted Turner, un parcours à l'image de « sa » ville

Longtemps méprisé, le fondateur de CNN a fait de la capitale de la Géorgie le centre du monde de l'information

TED TURNER n'est pas né à Atlanta. Fils de Robert Edward et de Jane Turner, il a vu le jour à Savannah, un délicieux port de pêche et de plaisance longtemps enrichi par le commerce du coton. Il n'est pas né à Atlanta mais la ville a choisi d'oublier ce détail. Elle le place avec fierté dans l'album de famille, aux côtés de Robert Woodruff, Martin Luther King ou Jimmy Carter, comme si le patron de CNN avait grandi entre ses murs, comme s'il n'avait pas épousé l'actrice Jane Fonda et comme s'il n'élevait pas des bisons dans le lointain Montana. Et lui-même se laisse parfois aller à évoquer Atlanta comme sa « chose », un instinct de propriété que personne ne songerait à lui reprocher.

Le nom de Ted Turner n'est encore gravé sur aucun édifice public. Atlanta ne lui a pas dédié de Mémorial, comme à Martin Luther King, ou de Center, comme à Jimmy Carter. Il n'en est pas moins omniprésent dans la ville. Depuis près de vingt ans, le magnat n'a pu avoir un coup de froid ou un excès de fièvre sans qu'elle s'en ressente automatiquement. *« Atlanta et Ted Turner ont grandi ensemble,* explique un vieux journaliste local. *Ils ont fait leurs premiers pas dans le monde sous les quolibets de l'intelligentsia américaine. Aujourd'hui, tous deux ont fini par gagner le respect. »*

Ces histoires d'un homme et d'une ville qui finissent par se confondre à force d'être parallèles débutent en 1976. Ted Turner a trente-huit ans, Atlanta approche doucement de l'âge adulte. Le premier se fait remarquer de la seconde en devenant propriétaire des Braves, l'équipe locale de base-ball. L'achat est commenté, dans le milieu, par un immense éclat de rire. L'hilarité gagne tout le pays lorsque Ted Turner annonce, sous sa fine moustache encore brune, que *« les Braves remporteront bientôt les World Series ».* L'équipe traîne alors son ennui en fin de classement. Ses caisses sont vides et ses promesses plutôt floues. Ted Turner s'en moque. Il raffole des paris impossibles et le prouve une deuxième fois, la même année, en lançant TBS SuperStation, sa première chaîne de télévision.

Quatre ans plus tard, on se moquera encore de lui quand il annonce la naissance de CNN, la première chaîne d'information en continu. Le projet semble condamné à une mort rapide. Ses moyens sont maigrichons et son amateurisme patent. Aux Etats-Unis, Cable News Network devient l'objet de plaisanteries, l'*establishment* new-yorkais lui inventant rapidement le surnom méprisant de *« Chicken Noodle Network »*, un jeu de mots censé souligner sa piètre qualité. Une nouvelle fois, Ted Turner se moque des regards hautains que promènent sur lui et sur sa ville les grands patrons de la télévision américaine.

ENCORE DES PROJETS

A raison : la Guerre du Golfe va propulser sa chaîne au cœur du système planétaire d'information et accréditer sa théorie d'un avenir où, répète-t-il inlassablement, *« le vrai pouvoir appartiendra aux maîtres de l'information ».* Lancée en 1980 avec moins de 2 millions d'abonnés, CNN en compte désormais deux cents fois plus. En janvier 1992, Ted Turner est désigné « homme de l'année » par le magazine américain *Time.* Une récompense qui ne le touchera pas plus que le triomphe tant attendu des Braves lors des World Series clôturant la saison 1995 de base-ball.

En août 1995, la cession de la majorité des actions de son groupe au géant Time-Warner a réduit une part de son pouvoir et fait craindre à la ville un démantèlement de son empire et un exil vers New York. Mais Ted Turner a rassuré son monde, promis de ne jamais quitter Atlanta et assuré les sceptiques que sa fonction de vice-président du *« groupe de communication le plus puissant de la planète »* n'était pour lui qu'une étape vers de nouveaux projets. Une promesse déjà concrétisée par la création, en novembre 1995, d'une chaîne d'information financière (CNNfn) et par celle, annoncée pour la fin de l'année, d'une chaîne sportive (CNNSI).

RÉDUIT À LA SOUS-TRAITANCE

Bref, c'est avec satisfaction que, du bureau qu'il occupe dans l'immeuble de CNN, Ted Turner peut observer Atlanta se donner un visage olympique. Les Jeux pourtant, il en parle à mots comptés. Faute de posséder un *network* (un réseau hertzienne), lui, qui avait été le promoteur des Goodwill Games pour rapprocher les champions de l'Est et l'Ouest au moment où les J.O. étaient perturbés par des boycottages successifs, a été contraint de se retirer sans combattre de la lutte pour l'achat des droits de télévision. Mais ses caméras ne seront pas absentes de l'événement.

Ce sont ses propres moyens techniques et humains qui seront utilisés pour la production des images de basket, base-ball, gymnastique, canoë-kayak et water-polo. Ces prochains jours, il pourra de son bureau promener ses regards sur la majorité des sites de compétition. Et il apercevra sûrement, parfois, les joueurs de la Dream Team rejoindre leurs chambres. Les stars du basket américain n'ont pas voulu loger au village olympique. Elles ont préféré le luxe d'un palace. Et, forcément, elles se sont installées dans celui que Ted Turner a fait construire dans l'immeuble de CNN.

Correspondance d'Atlanta, A. M.

RICHERD BAKER/KATZ PICTURES

La chaîne fait désormais partie du groupe Time-Warner, dont il est devenu du même coup vice-président. Mais Ted Turner a promis que le siège et la rédaction de CNN ne quitteraient pas Atlanta.

Un point de vue imprenable

La chaîne hertzienne NBC a acheté pour 2,2 milliards de francs les droits d'exclusivité des images des Jeux. CNN ne passera pas pour autant entièrement à côté de l'événement. Plusieurs équipes de la télévision câblée de Ted Turner ont pris position depuis peu sur la terrasse du Pauly's Bar, un modeste restaurant du sud d'Atlanta, à peine visible et peu connu du voisinage, mais idéalement placé sur les hauteurs qui dominent le Stade olympique. De cette position judicieuse, elles pourront réaliser des images de la cérémonie d'ouverture et des épreuves d'athlétisme que NBC croyait être seule à pouvoir diffuser.

Pour CNN, le coup est doublement gagnant. Ses équipes pourront pirater l'événement en toute légalité. Et sans qu'il lui en coûte le moindre dollar : le propriétaire de l'établissement leur a offert sa terrasse à la seule condition que le nom du Pauly's Bar soit cité au début de chaque retransmission.

Une décennie d'euphorie économique

C'est dans une « boom town », une de ces cités qui savent attirer la croissance, qu'arrivent les Jeux

AVANT d'accueillir les Jeux olympiques, Atlanta était déjà une *habituée des médailles* et des premières places dans les palmarès. Ces dernières années, la capitale de la Géorgie n'a raté aucun des podiums qu'aiment à dresser les journaux économiques américains pour comparer l'opulence de leurs cités. En 1994, par exemple, la ville a été désignée, entre autres récompenses, meilleur site d'implantation pour les petites entreprises (*Entrepreneur magazine)* mais aussi pour les multinationales (*World Trade magazine*). L'année suivante, elle figurait dans *Fortune* à la deuxième place du classement mondial des villes propices aux affaires.

Les Atlantais reçoivent ces distinctions sans modestie particulière, comme une traduction collective de leurs réussites individuelles. Eux savent depuis longtemps qu'ils habitent une *boom town*, une cité dont la croissance a été pratiquement ininterrompue depuis la dernière guerre mondiale et a fortement accéléré ces dix dernières années. Les Jeux ne feront que confirmer, aux yeux du monde entier, cette bonne santé, protégée des fluctuations de l'économie américaine et lisible dans une foule de chiffres et de statistiques.

Entre 1985 et 1990, l'agglomération avait ainsi gagné près de 200 000 habitants. Figure de proue d'un Sud en pleine expansion, la ville a créé plus de 550 000 emplois ces dix dernières années, dont 87 500 en 1995. Pour obtenir de telles performances, Atlanta ne s'est pas contentée de s'enorgueillir de la présence de Coca-Cola et CNN, les deux mastodontes qui ont fait sa réputation internationale. Entre 1984 et 1993, 1 506 nouvelles sociétés se sont installées à Atlanta, un rythme qui a presque doublé en 1995 avec 260 installations dont 57 de firmes étrangères.

Les raisons de cet engouement sont multiples. Atlanta a d'abord su faire fructifier les points forts que lui a donné l'histoire. Vouée au commerce depuis ses origines, la ville est aujourd'hui devenu le centre d'un réseau de distribution qui la place en capitale incontestée du Sud, de l'Atlantique jusqu'aux frontière du Texas.

77 000 EMPLOIS NOUVEAUX

Né avec le chemin de fer, l'ancien terminus n'a jamais oublié l'importance des transports. L'agglomération s'est dotée d'un réseau autoroutier de bonne qualité. Elle possède surtout, depuis la fin du premier trimestre, le premier aéroport du pays, Hartsfield, qui dépasse en capacité celui de Chicago, qu'il talonnait depuis longtemps. L'aérogare est si vaste qu'on s'y déplace en métro ! Là, les avions de Delta Airlines, troisième compagnie aérienne américaine et premier employeur de Géorgie, placent Atlanta à moins de deux heures de 80 % de la population du pays.

A côté de ces atouts traditionnels, la cité a également su cultiver des qualités qui n'échappent pas aux entreprises en quête de réduction de leurs coûts. La main-d'œuvre y est nettement moins chère que dans les villes du Nord-Est, les loyers sont moins onéreux et le coût de la vie est lui aussi inférieur. La Géorgie a choisi une politique fiscale séduisante pour les entreprises. Le taux de l'impôt sur les sociétés (6 %) n'a pas varié depuis 1969 et l'Etat multiplie les aides pour encourager les firmes à venir s'installer sur son territoire.

Selon les prévisions de l'université de Géorgie, les Jeux ne feront que doper ce développement. Ils devraient avoir un impact économique sur la ville estimé à environ 25,5 milliards de francs, injectés pour une moitié par les organisateurs et pour l'autre par les dépenses des visiteurs. Entre 1990 et 1993, ce nombre d'étrangers attirés en Géorgie par les préparatifs olympiques s'est accru de 70 %. Les Jeux doivent aussi créer 77 000 nouveaux emplois à temps plein ou partiel.

Mais il se peut qu'ils aggravent également les problèmes de croissance auxquels la ville est confrontée par son propre succès. Ces dernières années, Atlanta a fini par apprendre la signification du mot embouteillage. Pour ceux qui en prendront le temps, les Jeux pourraient attirer aussi l'attention sur les revers d'une décennie de *boom* économique : les graves disparités sociales qui divisent la ville entre le nord de l'agglomération, riche, et le sud, noir et pauvre ; la criminalité – l'une des plus élevés du pays – et les retards locaux dans le domaine de la formation. Ces difficultés risquent de demeurer intactes après le départ du cirque olympique. A moins que son passage ne donne le signal d'un nouvelle ère de croissance plus harmonieuse.

De notre envoyé spécial à Atlanta, Jérôme Fenoglio

Des firmes françaises bien cachées

Pour s'installer aux Etats-Unis, mieux vaut être assimilé à une entreprise du cru...

UNE main-d'œuvre bon marché, des syndicats très timides, une pression fiscale allégée jusqu'à l'absence... Pour les entreprises françaises, Atlanta est un nouveau pays de cocagne. Elles sont de plus en plus nombreuses à quitter le Nord-Est des Etats-Unis pour prendre la route du vieux Sud. Saint-Gobain a récemment construit à Covington, au nord de la Géorgie, une usine de bouteilles de parfums. Michelin avait fait de même plus tôt. Rhône-Poulenc, Lafarge et Rhône-Mérieux sont présents depuis plusieurs années. Au total, le bureau d'expansion économique du consulat recense une centaine de sociétés françaises en Géorgie.

Un effet de mode ? Sûrement pas. Atlanta sait montrer son plus beau profil pour séduire les investisseurs étrangers. *« La ville offre aujourd'hui de meilleures conditions de travail et de vie que la plupart des métropoles du Nord-Est,* assure Daniel Paret, l'attaché commercial du consulat de France. *La main d'œuvre est avantageuse et souvent qualifiée. Les syndicats, longtemps absents du paysage, ne viennent que rarement perturber le jeu social. Et l'Etat de Géorgie pratique depuis quelques années une politique très agressive en direction de l'étranger. Il n'est pas rare de le voir proposer des terrains gratuits et fournir une aide à la formation du personnel. »* Les Allemands en ont profité les premiers et décliné une impressionnante succession d'usines de production (Siemens, Mercedes, BMW...). Les Français, eux, sont les sixièmes investisseurs étrangers en Géorgie.

Un exemple : la société SNR Bearings, filiale aux Etats-Unis d'un groupe français spécialisé dans les roulements. Les premiers investissements américains de cette entreprise savoyarde avaient été réalisés dès 1978, dans le New Jersey. Mais l'inflation des taxes, des salaires et des impôts l'a conduit à se déplacer vers le Sud. En 1992, elle a installé son nouveau siège social à Smyrna, dans la banlieue est d'Atlanta. Un choix dont elle se frotte aujourd'hui les mains. *« La ville offre un ensemble d'avantages qui est difficile, voire impossible, de retrouver ailleurs,* explique Jacques Alain, l'un des cadres du groupe. *Elle possède un fort potentiel industriel et de services. Elle est située dans le même fuseau horaire que New York ou Washington. Et son aéroport est aujourd'hui le premier du pays. »*

Curieusement, cette présence française se remarque à peine. La plupart des entreprises vivent secrètement dans les murs, et souvent sous le nom, de sociétés américaines. *« Le label français n'est pas toujours un atout,* explique Daniel Paret. *Bien au contraire, il peut être un frein au développement. Etre assimilé à un groupe américain facilite le plus souvent l'accès aux marchés publics. Les Français viennent produire à Atlanta, mais ils le font en toute discrétion et souvent avec du personnel recruté sur place. Les cadres expatriés restent à peine le temps de former les salariés américains. Puis ils rentrent et laissent le destin de l'entreprise entre les mains d'une direction locale. »*

Le phénomène sera encore vrai aux Jeux d'Atlanta. Au premier regard, bien malin qui pourrait deviner la présence de sociétés françaises dans l'interminable chapelet des partenaires et fournisseurs de la quinzaine olympique. Mais plusieurs noms apparaissent nettement en grattant quelque peu le vernis. Taraflex équipe en sols les tournois de handball et volley-ball. La société Doublet a fabriqué les 6 000 drapeaux qui fleurissent sur les sites de compétitions. AGSO fournit en starting-blocks les épreuves d'aviron et de canoë-kayak. Et ce sont pour la plupart à des informaticiens français de IBM qu'a été confiée la tâche de concevoir les logiciels de traitement des informations et des résultats.

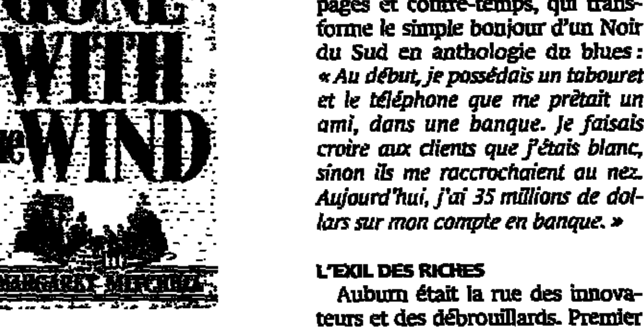
Correspondance d'Atlanta, A. M.

Un club très ouvert

Comme il est désormais de tradition, le Comité olympique et sportif français (Cnosf) et le ministère de la Jeunesse et des sports accueilleront leurs invités et les médias au « Club France », pendant toute la durée des Jeux. Deux étages ont été loués à cet effet dans un immeuble de Peachtree Street, la principale artère d'Atlanta. Le premier sera réservé aux partenaires du mouvement sportif national. Il y aura table ouverte au second pour les journalistes et les athlètes. Pour cela, 5 000 bouteilles de vin, 1 500 de champagne, 3 000 d'eau et autant de boissons non alcoolisées ont été importées de France. La direction du club a été confiée à l'ancien sprinter Jocelyn Delecour.

HISTOIRE Sur le pignon d'un immeuble, en bordure du Stade olympique d'Atlanta, les portraits de toutes les personnalités qui ont compté pour la ville composent une immense fresque. Parmi ces visages, on reconnait le sourire triste de JIMMY CARTER.

A soixante et onze ans, l'ancien président des Etats-Unis a retrouvé une nouvelle jeunesse dans une intense activité humanitaire. Bien qu'il ait imposé le boycottage des Jeux de Moscou en 1980, les organisateurs de ceux du centenaire lui ont réservé une bonne place dans la tribune officielle. La ville gardera durablement la trace de son activité grâce au centre de recherches qu'il y a fondé. La situation est plus complexe pour MARGARET MITCHELL. Née



avec le siècle à Atlanta, elle y est morte renversée par une voiture, avant sa cinquantième année. Son unique roman, *Autant en emporte le vent*, dans lequel le Sud profond, celui de l'esclavage et des plantations de coton au tournant de la guerre de Sécession, sert d'arrière-plan à une relation passionnelle. Le producteur David O. Selznick en fera un film culte. Poutant, Atlanta ne fait pas de réels efforts de mémoire ni pour la romancière ni pour cette époque. La célébration de l'une et de l'autre serait politiquement incorrecte dans une ville qui a vu naître les revendications pour l'égalité des droits civiques, incarnées jusqu'au martyre par le Prix Nobel de la paix, Martin Luther King, dans les années 60. Pour Atlanta, il est plus significatif que, depuis 1973, trois maires noirs aient dirigé la ville. Après le charismatique Maynard Jackson et l'ancien ambassadeur du président Carter à l'ONU, Andrew Young, le très discret BILL CAMPBELL occupe le



poste depuis trois ans. Atlanta est « *trop affairée pour haïr* », avait coutume de dire un de leurs prédécesseurs, suggérant ainsi que le développement économique avait relégué à l'arrière-plan les problèmes liés à la ségrégation. Aucun d'eux n'est pourtant parvenu à éliminer une pauvreté et une criminalité endémiques.

Photos UPI/MAXPPP, Macmillan et Patrick Frilet/SIPA Press.

Auburn Avenue, la mémoire noire d'Atlanta

« *AUBURN, c'est plus qu'une rue, c'est une Lady. Elle commence ici, au centre-ville d'Atlanta, dans l'ombre des banques et des hôtels géants. Vous voyez ces deux immeubles neufs, ce sont les deux pieds de Lady Auburn : à gauche, c'est la Bibliothèque africaine-américaine et à droite le Herndon Insurance Building, la compagnie du premier milliardaire noir d'Atlanta. Les symboles de l'éducation et du business. Sans eux, Auburn ne peut marcher. A l'autre extrémité de la rue, dans le quartier résidentiel où habitait le révérend Martin Luther King, c'est la tête. Sans elle, les jambes ne savent pas où elles vont.* »

T. M. Alexander est assez satisfait de sa métaphore : « *Je la citerai dans mes Mémoires.* » L'ancien *businessman* recyclé écrivain et expert autoproclamé en anecdotes sur Auburn est un des derniers pionniers d'Atlanta. Il a fait fortune à l'époque où la ville gagnait son sobriquet de « Mecque du business noir » et Auburn avenue, celui de « *Sweet Auburn* », dans les années 50. Le magazine *Fortune* écrivait alors qu'Auburn était l'avenue nègre la plus riche du monde : « *C'est ici que j'ai commencé, en 1931. Avec 100 dollars dans ma poche. J'étais le premier Noir du pays courtier en assurances.* »

T. M. Alexander s'interrompt longuement, puis reprend son monologue, rythmé par cet accent tout en voyelles, rondeurs, dérapages et contre-temps, qui transforme le simple bonjour d'un Noir du Sud en anthologie du blues : « *Au début, je possédais un tabouret et le téléphone que me prêtait un ami, dans une banque. Je faisais croire aux clients que j'étais blanc, sinon ils me raccrochaient au nez. Aujourd'hui, j'ai 35 millions de dollars sur mon compte en banque.* »

L'EXIL DES RICHES

Auburn était la rue des innovateurs et des débrouillards. Premier propriétaire noir d'Atlanta : une femme, Mary Combs. Elle est passée à la postérité pour avoir acheté la liberté de son mari, en revendant son terrain. Il est aujourd'hui occupé par un parking. Première radio noire du pays, Werd, tenue par le premier comptable, Jesse Blayton. L'enseigne de la radio en grosses lettres est accrochée au flanc d'un vieil immeuble de briques rouges pas très reluisant. Premier quotidien écrit par des Noirs, le *Atlanta Daily World*. Le journal survit, au rez-de-chaussée d'un immeuble un peu délabré.

A quelques pas du journal se tient le vieux bâtiment du milliardaire Herndon. Ses colonnes grecques et sa façade rose et blanche lui donnent une forme gâteau de mariage à la meringue. Alonzo Herndon s'est enrichi en rasant les Blancs. Son salon était interdit aux clients noirs, à cause de la ségrégation. Il n'avait pas le droit de s'asseoir dans ses propres fauteuils ! Après quelques années, il a fondé, en 1905, une société d'assurance-vie pour les Noirs. « *Il a fait fortune sur les décombres des Blancs. C'était un roi de la récupération*, ajoute T. M. Alexander. *Dans son magasin, il glanait les confidences sur les bonnes affaires et dans la rue, il pillait les ruines des quartiers blancs pour édifier ses immeubles.* »

Face au building de vitres et béton de l'ancien barbier, le propriétaire d'un salon de coiffure rafistole à l'adhésif la vitrine effondrée de son humble commerce. Appartements vides ou médiocres, squatts, immeubles de bureaux neufs, commerces miteux et boutiques de souvenirs fraîchement ouvertes se mélangent allègrement. « *La douce Auburn* » a perdu de son lustre depuis les années 60. Dès que les petits-fils d'esclaves se sont embourgeoisés, ils ont quitté le quartier, laissant Auburn à ses souvenirs et aux pauvres. Après trente ans de sommeil, Auburn se réveille à nouveau, dans le vrombissement des pelleteuses et des marteaux piqueurs. A l'occasion des Jeux olympiques, la rue se fait un *lifting*. Elle a déjà été repavée, comme au commencement du siècle, et elle est transformée en voie piétonne pour les J.O., pendant lesquels elle accueillera un festival de la culture africaine et afro-américaine, le Worldfest 96.

Une dame arrête sa Rolls Royce sur le parking d'un épicier coréen. Elle provoque une émeute chez les *homeless*, les gens de la rue, qui se battent pour passer l'éponge sur son pare-brise. Ce dimanche, ils sont nombreux à demander l'aumône, à la porte d'Ebenezer, la petite église de briques rouges du révérend Roberts, le successeur du pasteur baptiste Martin Luther King, martyr des droits civiques pour les Noirs (1968) après avoir été prix Nobel de la paix (1964).

Pour les fidèles, « Docteur King » est toujours bien là. Il est même partout. Dans la ville, un pont, une avenue et des écoles, stades, gymnases et piscines lui rendent hommage. C'est dans ce bloc de maisons que Martin est né, que le pasteur King a prêché et que le Prix Nobel de la paix repose.

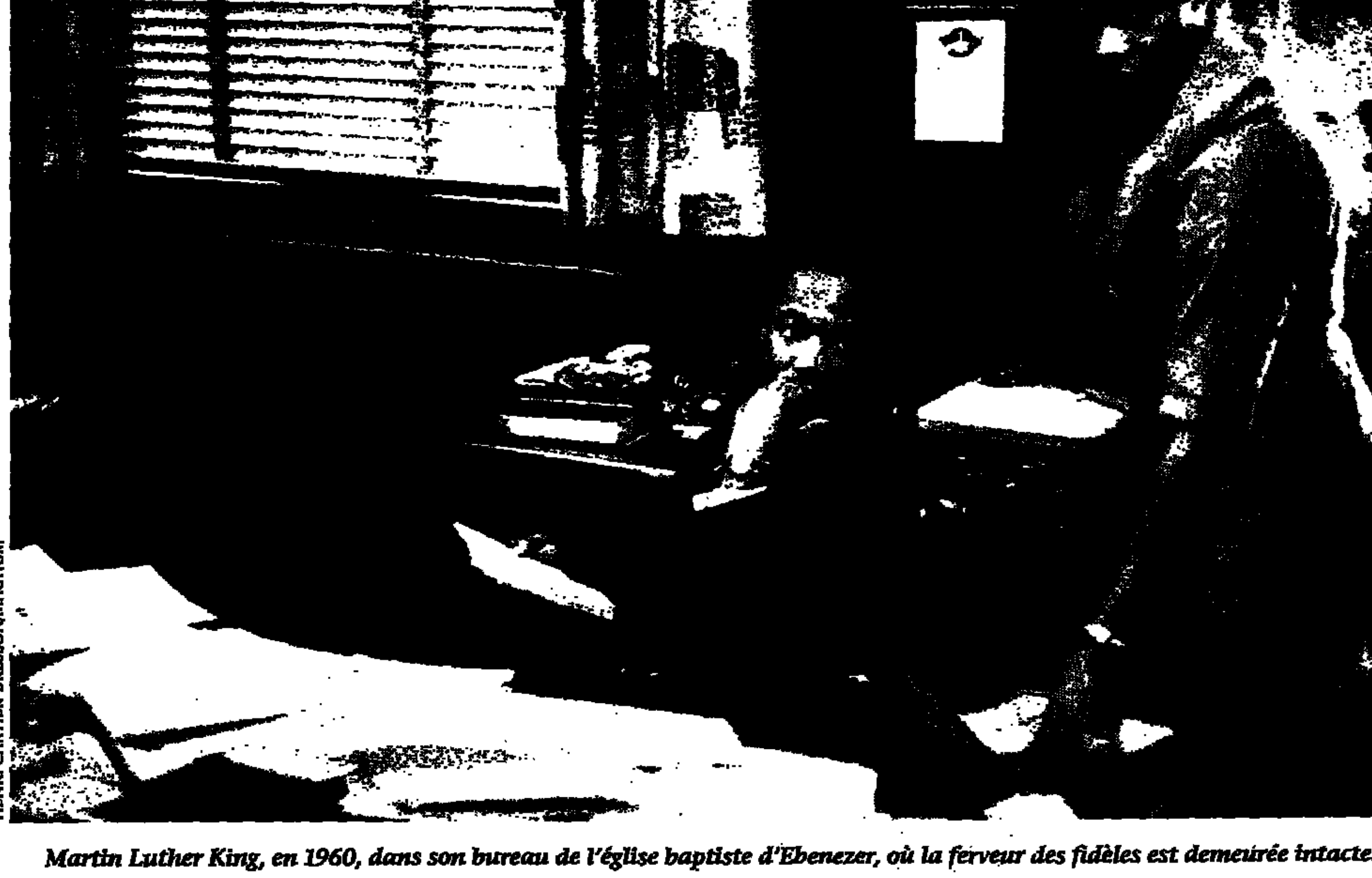
Vingt-huit ans après la mort de Martin Luther King, le cœur historique de la communauté afro-américaine de la ville vit dans le culte du souvenir de son pasteur

Toute l'année, après la messe, plusieurs milliers de personnes remontent Auburn Avenue jusqu'au jardin de la Fondation pour la paix. Là, les « pèlerins » s'engagent sur le « chemin de la Liberté », une courte allée ombragée sous les frondaisons des chênes qui mène à sa dernière demeure. Près de l'imposante stèle blanche, inaccessible, posée au milieu d'un bassin, flottent la bannière du pays et un drapeau à l'effigie de Martin Luther King. Après la photo de circonstance, qui rejoindra le portrait du « Doctor King » dans nombre de foyers noirs, les disciples se rendent dans le bâtiment neuf de la Fondation et contemplent silencieusement les images de son combat pour les droits civiques. Des familles blanches, des familles noires et quelques jeunes couples mixtes se recueillent pieusement devant la Bible déchirée et les chaussures cirées du pasteur. Puis ils défilent en procession vers sa maison natale.

Dehors, un fumet de côtelettes grillées au barbecue, les traditionnels *ribs*, flotte encore dans la rue. Le quartier s'assoupit dans une douceur dominicale. On peut entendre le grincement régulier d'un rocking chair. Les heures se dilatent dans l'étouffante moiteur du Sud. Les passants cherchent l'ombre des arbres. Une vieille dame attend le soir sous sa véranda. Comme dans le reste d'Auburn, les murs anciens et décatis alternent avec les façades rénovées : des maisonnettes pimpantes et proprettes côtoient des baraques délabrées avec pour seul mobilier un hamac et des épaves d'instruments ménagers, dans le jardin. Depuis qu'il a été officiellement classé, l'ancien quartier bourgeois de la communauté noire d'Atlanta se ranime. Mais lentement. Tout juste quelques jeunes fonctionnaires méritants sont-ils fraîchement venus tenir compagnie aux nombreux retraités.

T. M. Alexander désigne du doigt l'austère maison marron du Doctor King : « *C'est la maison de tout le monde. Modeste et bien tenue.* » Dans la salle à manger décorée, d'après les souvenirs de la famille, T. M. Alexander montre en souriant une poupée disloquée : « *Regardez, Martin était un dur. Surtout avec sa sœur. Il cassait ses jouets. C'était avant d'apprendre la non-violence.* » Un jeu de Monopoly est laissé en désordre, comme si les enfants venaient de quitter la table pour courir dehors : « *Des milliers d'enfants noirs défilent religieusement tous les jours*, insiste T. M. Alexander. *Il faut qu'ils s'en souviennent et qu'ils comprennent que Martin était comme eux et qu'ils peuvent être comme lui, s'ils travaillent et s'ils y croient.* »

De notre envoyé spécial à Atlanta,
Laurent Grandadam



HENRI CARTIER-BRESSON/MAGNUM

Martin Luther King, en 1960, dans son bureau de l'église baptiste d'Ebenezer, où la ferveur des fidèles est demeurée intacte.

Le révérend Roberts, successeur enflammé

L'INTÉRIEUR de la chapelle de briques rouges où prêcha Martin Luther King est peint en blanc. Comme chaque dimanche on se bouscule dans cette salle éclairée par la lumière vive qui tombe à l'oblique des vitraux. Successeur du Prix Nobel de la paix, le révérend Roberts chauffe à son habitude les fidèles. Son regard précis derrière de larges lunettes, ses cheveux blancs et ses rondeurs affables lui donnent l'aspect rassurant d'un patriarche. Des promesses d'égalité, d'éducation. Le révérend Roberts marche à longues enjambées.

Dans un geste emphatique, il lève les bras au ciel : « *Un jour, un de nos maires a dit qu'Atlanta était* "trop affairée pour haïr". *Il n'a pas dit* "trop riche pour travailler" *ou* "trop savante pour étudier". » Son débit s'accélère. Sa voix devient rauque. Il rugit presque : « *En ce moment, la ville ne pense qu'aux Jeux olympiques.* » Le révérend plane, il danse, il scande : « *Pas moi. Je n'achèterai pas de billet ! Je pense à aider nos frères.* » Les jeunes femmes en boubous africains, vert pomme ou jaune canari, se lèvent, brandissent le poing. Les veuves, en traditionnelles robes blanches surmontées de couvre-chefs baroques opinent en rythme avec des « *Oooh, yes* » et des « *That's true !* », et les pères de famille aux mines sévères, en costumes gris, restent de marbre.

Et puis le pasteur se radoucit. Encore essoufflé, il demande aux fidèles de se lever, de se tenir la main, pendant que le choeur murmure une douce mélopée. Derrière lui, une trentaine de chanteurs en costumes bleus ondulent comme la houle. Ils battent l'air des mains. Quelques-uns, bras levés, paumes offertes, surfent sur les vocalises.

Une ou deux dames pleurent. Le souvenir de Martin Luther King affleure.

De notre envoyé spécial à Atlanta, L. Gr.



Bill Campbell, la discrétion faite m

s traces perdues

re d'Atlanta

seur enflammé

Bill Campbell, la discrétion faite maire

Le premier magistrat de la cité olympique, bien qu'irréprochable gestionnaire, ne soutient pas la comparaison avec ses deux prédécesseurs

SES premiers phrases de vainqueur avaient suffi à donner le ton. Un discours prononcé sans un mot plus haut que l'autre, doux mélange de modestie et d'une profonde humilité. *« Je n'ai pas la personnalité et le charisme de mes deux prédécesseurs, mais j'essayerai de faire de mon mieux pour leur succéder. »* Une promesse que Bill Campbell, quarante-deux ans, un ancien avocat élevé dans l'Etat voisin de Caroline du Nord, avait faite à ses électeurs autant qu'à lui-même, en novembre 1993, au soir de son élection à la mairie d'Atlanta. Il succédait à Andrew Young et à Maynard Jackson, deux figures emblématiques de la communauté noire américaine, connus dans le pays pour leur fidélité à la mémoire de Martin Luther King. Un héritage qui a fait sur Bill Campbell l'effet d'un poids trop lourd pour imaginer le soulever de terre.

Elu en 1973, Maynard Jackson a laissé en ville le souvenir impérissable du premier maire noir que se soit donné la capitale de la Géorgie. Trois mandats (1973-81, puis 1989-93) ont suffi pour lui assurer une présence visible dans la courte histoire d'Atlanta. En 1992, c'est à lui que les organisateurs des Jeux de Barcelone avaient transmis le drapeau olympique pendant la cérémonie de clôture. Maynard Jackson l'avait porté à bout de bras. Avant de se résoudre un an plus tard à quitter sa fonction, par lassitude du pouvoir et des combats à mener. De son successeur, Atlanta parle encore aujourd'hui avec un respect mêlé d'une touchante admiration.

Andrew Young, maire de la ville de 1981 à 1989, avait pris place sur le fauteuil municipal après plusieurs années passées aux Nations unies, où Jimmy Carter lui avait offert le bâton d'ambassadeur des Etats-Unis. Fidèle compagnon de Martin Luther King, Andrew Young avait su utiliser son rayonnement international au service de la candidature d'Atlanta pour les Jeux du centenaire. Une réussite qui lui vaut aujourd'hui de partager, le plus souvent avec William Payne, les honneurs de la victoire.

Quelle trace laissera Bill Campbell sur les trottoirs de Peachtree Street, la principale artère de la ville, encaissée entre les immeubles qui la longe ? Difficile à dire. Mais le troisième maire noir d'Atlanta ne fera jamais oublier ses deux aînés. Il n'en a pas le talent. Et, visiblement, pas la moindre envie. A son arrivée dans le premier bureau municipal, Bill Campbell avait clairement annoncé les deux priorités de son mandat : développement économique et sécurité renforcée.

UNE TRISTE POSITION

Il s'agissait de poursuivre l'œuvre entamée par Andrew Young, réputé aux Etats-Unis pour sa formidable capacité à attirer vers les terres du Sud les plus grandes entreprises étrangères. Et il s'agissait d'en finir avec l'image de ville du crime que traîne Atlanta depuis une bonne décennie. Pour cela, Bill Campbell nomma à la tête de la police locale une jeune Noire, Beverly Harvard. Le geste fut remarqué, mais souvent jugé gratuit et sans réel effet.

Près de trois ans plus tard, la croissance économique d'Atlanta ne marque toujours pas le moindre signe d'essoufflement. Les experts en attribuent volontiers certains mérites au premier élu municipal. Mais la ville s'incruste encore au sommet du classement des cités les plus dangereuses du pays. Au printemps dernier, un rapport du FBI lui accordait la deuxième place pour le nombre de délits violents. Une triste position que Mike Bowers, le procureur général de Géorgie, a commentée sans la moindre nuance : *« Les rues de Sarajevo sont aujourd'hui plus sûres que celles d'Atlanta. Il faut s'attendre au pire pendant les Jeux. »* Excessif ? Sûrement. Mais les chiffres n'accordent que peu de crédit à l'œuvre sécuritaire entamée par le maire de la ville.

Une même discrétion a dirigé sa participation à l'œuvre olympique. Bill Campbell a laissé le Comité organiser sans lui les Jeux du centenaire. On l'a peu vu, rarement entendu et jamais vraiment écouté. Un repli justifié par la structure même du comité d'organisation, une entreprise autonome, financée sans le moindre dollar d'argent public. Et, plus encore, par le souci des autorités locales de préserver leurs électeurs du « syndrome de Montréal », cette étrange maladie qui avait frappé la ville canadienne au lendemain des Jeux de 1976, obligeant ses habitants à régler de leurs deniers une ardoise de 5 milliards de francs. Atlanta n'en sera pas atteinte. Et elle le devra en partie à Bill Campbell, un maire trop discret pour se laisser entraîner dans la folie des grandeurs.

Correspondance d'Atlanta,
Alain Mercier

Jimmy Carter, un Géorgien au service du monde

De la Bosnie à Haïti en passant par le Soudan, l'ancien président s'est institué « M. Bons Offices » des grands conflits de notre temps

VENDREDI 19 juillet, Jimmy Carter devrait s'installer au meilleur rang de la tribune officielle du Stade olympique flambant neuf d'Atlanta, peu avant 20 heures, pour assister à la cérémonie d'inauguration des Jeux olympiques. Poignées de mains, salutations à quelques chefs d'Etat, un mot ou deux avec Juan Antonio Samaranch, le président du Comité international olympique, et émotion contenue assurément pour celui qui, du bureau ovale de la Maison Blanche, avait ordonné, en 1980, le boycottage des Jeux de Moscou. Le pays pourrait lui en vouloir mais l'Amérique a la mémoire courte. Et puis, le Jimmy Carter qui devait monter doucement les marches du stade n'est plus tout à fait le même que l'homme au sourire fatigué qui, après avoir fait fortune dans le commerce de cacahuètes, avait été élu président des Etats-Unis, en novembre 1976.

Quinze ans après avoir quitté la Maison Blanche dans un long soupir de soulagement, Jimmy Carter a fini par gagner le respect et l'admiration d'un pays qui se plaît aujourd'hui à le qualifier, dans un sourire touchant de tendresse, de *« meilleur ex-président que les Etats-Unis aient connu »*. A soixante et onze ans, il avoue lui-même vivre *« la meilleure époque »* de son existence. *« Je prends un plaisir immense à faire ce que je fais,* confiait-il récemment au magazine *Life. Je n'ai plus d'angoisse. Et je réalise que mon influence est aujourd'hui souvent plus grande que lorsque j'étais à la Maison Blanche. Les gens m'écoutent. Ils me voient comme un homme et plus comme le président des Etats-Unis. Je peux faire le bien. Je peux agir et influencer le cours des choses. »*

Curieuse destinée. Longtemps montré du doigt comme un chef d'Etat naïf et d'une dramatique incompétence, Jimmy Carter s'est fabriqué un troisième âge lumineux. Redevenu simple citoyen, il a saisi son bâton de pèlerin et choisi de se racheter de ses fautes passées. Une « mission » aux motivations obscures, que lui-même peine à expliquer mais que son épouse, Rosalynn, a fini par comprendre. *« Parfois,* dit-elle, *Jimmy a la conviction d'être la seule personne au monde capable de résoudre un problème. Il entreprend alors de réaliser ce que les pays et les institutions ne peuvent pas faire à cause de leur écrasante bureaucratie. Et parce qu'il sent qu'il peut le faire, il se persuade qu'il doit le faire. »*

« PENSER AUX AUTRES »

A Atlanta, une fondation porte son nom, le Carter Center, un bâtiment élégant posé à l'Est de la ville, à un jet de pierre de la maison natale de Martin Luther King. Son objectif : être un outil d'action et de réflexion pour la paix et les droits de l'homme. Le centre emploie à temps plein environ 250 personnes. Pris par le temps, Jimmy Carter ne s'y montre que rarement. Ces deux dernières années, ses activités de « médiateur » l'ont conduit au Soudan, en Corée du Nord, au Libéria, en Bosnie et en Haïti. Il en est parfois revenu les mains vides. Mais les experts lui attribuent le mérite d'un cessez-le-feu à Sarajevo et, surtout, de l'issue pacifique de la guerre civile en Haïti.

Le reste du temps, Jimmy Carter se préoccupe des siens. A Atlanta, il n'est pas rare de le voir un marteau à la main, apportant sa part active à l'effort de reconstruction des quartiers les plus désolés de la ville. En 1994, il en avait fait de même dans une réserve sioux du Nord Dakota, dormant à même le sol dans un *tepee* et dessinant les plans des maisons à bâtir. Le dimanche, il enseigne bénévolement à des classes de démunis. En été, ses courtes vacances sont souvent consacrées à son goût de la poésie. Son dixième livre, publié en 1993, était un recueil de poèmes. Une passion tardive, tout comme celle du travail du bois. A en croire la rumeur, l'essentiel de ses revenus partirait dans les caisses de la fondation. *« Il ne veut plus penser à lui mais seulement aux autres,* assure Rosalynn Carter. *Il ne prend jamais le temps du moindre répit, comme s'il voulait réaliser le plus de choses possibles avant de quitter ce monde. »*

Ces deux prochaines semaines, les Jeux ne l'apercevront que de loin. Faute d'avoir participé au relais de la torche comme il avait été annoncé, il a promis aux dirigeants du Comité d'organisation de se rendre à quelques épreuves. Mais surtout, il lui faut tenir conférence au Carter Center et profiter de la présence des médias du monde entier pour expliquer ses projets humanitaires. Peu de chances, donc, de le voir traîner au stade. Il n'en a plus le temps.

Correspondance d'Atlanta, A. M.

Sur les traces perdues de Margaret Mitchell

Le Sud veut oublier son passé esclavagiste. Et, avec lui, l'auteur d'« Autant en emporte le vent »

UNE tombe sans fleurs, si discrètement indiquée qu'il faut l'aide d'un plan pour découvrir son emplacement. Un nom d'épouse, Margaret Marsh, et deux dates, 1900-1949. Rien d'autre. A Atlanta, les traces de Margaret Mitchell se perdent sur les sentiers grossièrement pavés du cimetière d'Oakland, le plus ancien de la ville, un vestige du passé enfoui dans les quartiers sud, les plus dangereux, les moins fréquentés.

Margaret Mitchell repose dans l'indifférence d'une ville trop pressée de grandir pour prendre encore le temps de se retourner. Elle est née à Atlanta, elle a grandi à Atlanta et c'est le Sud profond, celui des plantations et de l'esclavagisme, qu'elle a choisi de raconter dans *Autant en emporte le vent*, son unique roman. Elle est morte sur un trottoir d'Atlanta, renversée par un taxi peu de temps avant son cinquantième anniversaire. Mais de tout cela, la ville se souvient à peine.

Cet oubli, Atlanta a longtemps refusé de l'avouer. Elle se plaisait à expliquer que la nature même de la romancière se prêtait assez mal à une quelconque vénération posthume. Margaret Mitchell a fermé très tôt sa porte aux intrus et refusé de céder à la notoriété. Le succès commercial de son roman l'a longtemps laissée perplexe. Il se raconte même qu'elle aurait assuré à son éditeur que cet *« effet de mode durerait au mieux entre six semaines et deux mois »*. En 1936, son mari J. R. Marsh aurait renvoyé poliment un journaliste du magazine *Time* en lui expliquant que son épouse était *« malade et alitée, la conséquence d'un accès trop brutal de popularité »*. La plus grande partie de la correspondance qu'elle entretenait avec ses amis les plus proches a été détruite, à sa demande, peu de temps après la sortie du livre. Quant à la propriété qui sert de décor au roman, Tara, elle n'a jamais existé ailleurs que sous sa plume d'écrivain. David O. Selznick, le producteur du film, en avait fait construire une réplique dans ses studios californiens de San Fernando. Mais la Géorgie n'en possède pas de pareille.

En 1993, un musée a été construit à la mémoire de Margaret Mitchell. La ville a cru bien faire en le situant au Georgian Terrace, ce même immeuble de pierres blanches où la romancière avait déposé son manuscrit sur le bureau de son éditeur et où furent logés, en décembre 1939, les comédiens et réalisateurs du film à la veille de la première mondiale. On y trouve un peu de tout, mais rien qui soit inoubliable. Une collection de costumes portés par Rhett Butler et Scarlett O'Hara, quelques affiches, une poignée de lettres écrites de la main de Margaret Mitchell, l'invitation à la soirée de commémoration du cinquantième anniversaire de la sortie mondiale du film, célébrée en grande pompe le 19 décembre 1989 et financée par Coca-Cola, Ted Turner et Delta Airlines. Et les quelques pièces – *situées en sous-sol !* – de cet étroit musée ne sont accessibles qu'après un dédale d'escaliers et de couloirs.

FINANCEMENT ÉTRANGER

Un sort encore moins enviable a longtemps été réservé à l'ancienne demeure de Margaret Mitchell, une lourde bâtisse de bois posée sur Peachtree Street, l'interminable avenue qui traverse la ville. Détruite par un incendie, la maison étouffait sous les cendres, protégée des pilleurs par un long grillage métallique. La ville semblait s'en moquer. Il s'était bien élevé quelques voix pour avancer qu'un tel spectacle ne serait sans doute pas du meilleur effet quand Atlanta allait recevoir les Jeux olympiques. Mais l'idée de sa rénovation n'avait pas survécu à une rapide étude de ses coûts. C'est le constructeur automobile allemand Daimler-Benz qui a finalement financé les travaux. Hélas ! la maison allait être rouverte au public quand, en juin, un nouvel incendie – sans doute d'origine criminelle – l'a refait partir en fumée.



D.R./ÉDITIONS GALLIMARD

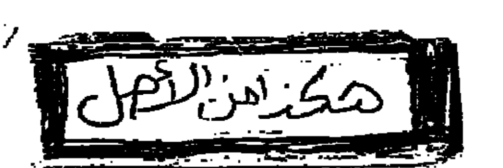
Margaret Mitchell devant sa maison de Peachtree Street, aujourd'hui détruite par le feu.

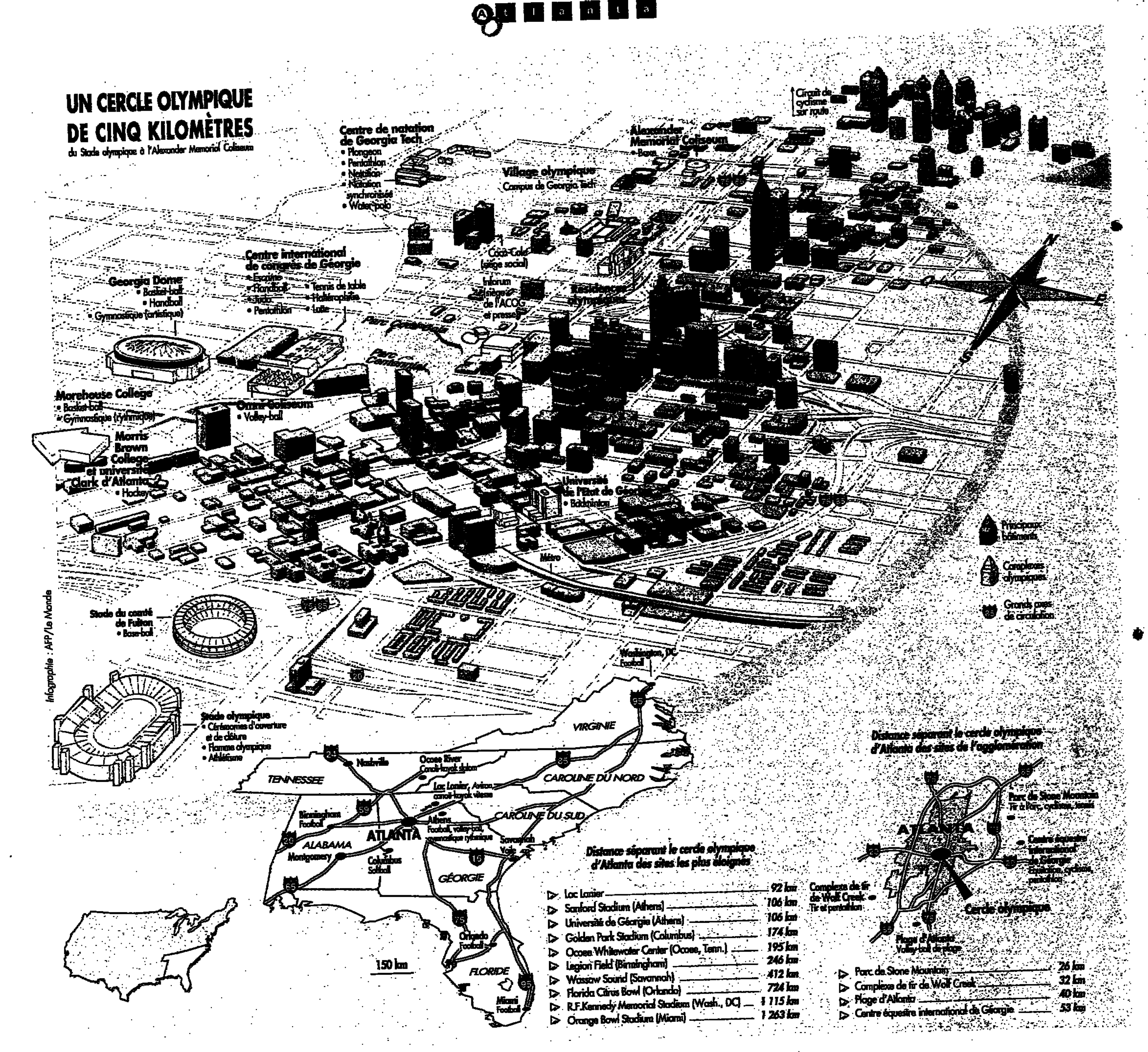
POLITIQUEMENT INCORRECT

Reste à savoir pourquoi Atlanta aurait si peu le goût du passé qu'elle laisserait aux étrangers le privilège de l'entretenir. *« L'époque que dépeint* Autant en emporte le vent *n'est pas de celles dont la ville est la plus fière. C'est une époque esclavagiste, antérieure à la guerre de Sécession et à cette profonde cassure qui a divisé le pays. Aujourd'hui, la Géorgie cherche à se donner l'image d'un Etat résolument moderniste. Atlanta veut être la ville du développement économique et de la lutte pour les droits civiques. Les guides touristiques recommandent la visite du Coca-Cola Pavillion et du quartier historique d'Auburn, là où a vécu et prêché Martin Luther King. Ce sont deux illustrations de ce dont la ville est la plus fière. Le roman de Margaret Mitchell a beau avoir été traduit en vingt-huit langues, il n'est plus politiquement correct aujourd'hui »*, répond Patsy Wiggins, la présidente du Musée Margaret-Mitchell.

Les J.O. devraient attirer vers Atlanta plus de 2 millions de visiteurs. Ceux qui chercheront à savoir comment se rendre en pèlerinage à Tara se verront répondre que la propriété n'a jamais existé. Ils seront sans doute déçus. Les plus obstinés pousseront la porte de la maison natale de Margaret Mitchell ou du musée qui porte sa nom, où il leur sera expliqué que la plus riche collection de lettres, photos ou objets ayant appartenu à la romancière se trouve à Athens, à une heure de route, dans les rayons de la bibliothèque de l'université de Géorgie. Ils seront encore déçus. S'en trouvera-t-il alors encore pour oser se perdre dans un quartier peu sûr afin de se rendre sur sa tombe ?

Correspondance d'Atlanta, A. M.





Balade à l'écart de la rumeur olympique

Loin des stades, Atlanta réserve, entre parcs et artères commerçantes, d'agréables surprises aux curieux

ATLANTA n'est pas La Nouvelle-Orléans. Au lieu de se forger une personnalité originale, de cultiver l'excentricité, la cité s'identifie d'ordinaire à sa grande artère commerçante, Peachtree Street. Elle commence dans le centre-ville et file en direction du nord jusqu'aux promenades très mode de Phipps Plaza et Lenox Square, qui sont à Atlanta ce qu'est à New York la Vᵉ Avenue. Ainsi de Phipps Plaza à Lenox Square, le tour de ville classique passe par les boutiques Saks, Banana Republic, Gucci, J. Crew, Abercrombie & Fitch, Timberland et Nike.

D'une vue générale de la ville, on ne retient pas les grands ouvrages architecturaux. Le vrai cachet d'Atlanta est ailleurs, dans une luxuriante végétation, dans de vieux quartiers, dans un rythme tranquille et agréable. Ainsi, une fois quitté Peachtree et Piedmont Road, son principal affluent, passé les boutiques et les avenues de Buckhead, le quartier chic implacablement blanc qui attire souvent les visiteurs, Atlanta offre une multitude de plaisirs inattendus, dont certains portent distinctement l'estampille du Sud et d'autres pas du tout.

La meilleure façon de découvrir l'Atlanta *off* Peachtree et hors du périmètre olympique est de s'éloigner du centre. On tombera sous le charme de Buckhead, avec ses nobles demeures géorgiennes et ses maisons plus discrètes nichées dans les magnolias, les pins, les cornouillers et les chênes au nord et à l'ouest de Peachtree. Le coin de West Paces Ferry Road, séjour des gouverneurs (le bâtiment de brique rouge de style néoclassique se dresse au milieu de 10 hectares de bois), de même que Habersham, Andrews et Tuxedo Roads, ne peut laisser indifférent.

C'est à Druid Hills, à l'est de la ville, près de l'université Emory, qu'a été tourné le film *Miss Daisy et son chauffeur*, là même où vécut la véritable Miss Daisy. Druid Hills tournicote près de Ponce de Leon Avenue et se distingue par ses imposantes maisons tout en coins et recoins, construites au début du siècle le long des rues ombragées que sont Lullwater, Oakdale et Springdale Roads. Tout aussi séduisants sont Virginia Highland, entre Druid Hills et Peachtree, Candler Park et Inman Park au sud, et plus au sud encore, Grant Park.

Sans offrir tout à fait le même plaisir visuel, Buford Highway est une rue mystérieuse, située à la périphérie nord-est de la ville, à l'image même de l'Amérique. Surnommée Chambodia, du nom de Chamblee, banlieue qu'elle traverse pour une bonne part, cette succession autrefois banale de commerces et de petits immeubles de bureaux a été récemment transformée par l'immigration ; les panneaux et affiches en coréen, chinois, vietnamien et espagnol sont là pour rappeler qu'Atlanta ne se réduit plus aujourd'hui à Scarlett et à Rhett.

MARIAGES INATTENDUS

Quand les services de promotion de la ville disent que celle-ci s'internationalise, ils font référence aux missions commerciales japonaises et aux implantations de l'industrie pharmaceutique européenne. A Buford Highway, le processus est accompli depuis longtemps, comme en témoignent les devantures des commerces de Northwoods Plaza, à la hauteur de Shallow Road. C'est là que se trouvent les meilleurs restaurants asiatiques de la ville, comme le vietnamien Bien Thuy, où une clientèle populaire apprécie le hutieu (soupe de nouilles transparentes aux fruits de mer) et le chinois Little Szechuan où, entre autres spécialités, on se régale d'une aubergine sauce à l'ail et de haricots verts sautés.

Loin encore de l'Atlanta conventionnelle, Little Five Points a pour cœur le carrefour de Moreland et d'Euclid Avenue, presque en bordure d'Inman Park. Lieu déserté il y a vingt ans, c'est aujourd'hui le rendez-vous des adeptes du rock alternatif et de la planche à roulettes. Il y a là des étudiants, des cyclistes, des artistes et des paumés. C'est le seul endroit d'Atlanta où l'on voit des cheveux violets et des nez percés d'anneaux.

L'endroit est assez « cannabisé » et très branché. Le Studio Five possède une belle collection d'art indigène. Parmi les nombreuses boutiques de vêtements rétro et d'occasion, le Junkman's Daughter propose le plus grand assortiment de modèles psychédéliques, en polyester, et Stefan's, dans le style archi-puce, a un stock bien supérieur à ses voisins. Charis est une librairie féministe à succès, Outback Outfitters and Bikes, une des meilleures adresses en matière de plein air et de vélo.

Pour des achats plus classiques, continuer vers Virginia Highland, le quartier sans doute le plus séduisant question lèche-vitrines. Apprécié des jeunes citadins, des familles et des étudiants de l'université, il a pour centre la partie qu'occupent les cafés et les boutiques de curiosités de Virginia Avenue et de Highland Avenue. Celles-ci sont spécialisées dans le cadeau insolite, les objets d'art et les antiquités, ainsi Back to Square One et Maddix Deluxe. Deux d'entre elles réunissent en un même lieu des activités inattendues : Seeing Is Believing est à la fois bar à jus de fruits biologiques et magasin d'optique, et Jimmy Watson's Barber Shop-Jules Jewels mêle la vente de bijoux au salon de coiffure.

PLATS TYPIQUES

Quelques rues au sud de Virginia, toujours sur Highland, s'égrènent d'autres boutiques et restaurants parmi lesquels l'Atkins Park, un bar-restaurant classique du quartier qui se qualifie lui-même de « *plus ancienne taverne d'Atlanta sans suspension de licence* ». Au bas de la rue, Manuel's Tavern est depuis longemps le lieu préféré des étudiants de Georgia Tech, des écrivains et politiciens locaux. L'ancien président Jimmy Carter s'y serait montré. Branché et argenté, le quartier ne manque pas, pour l'animer, de cafés à la mode le long de North Highland.

Ailleurs, les implantations sont capricieuses. Mais s'il est un endroit qui vaut le déplacement, c'est le Flying Biscuit Café, qui fait grappe avec quelques commerces sur McLendon Avenue dans Candler Park. Il est réputé pour ses petits déjeuners somptueux, ses légumes peu communs et ses plats du Sud : crêpes d'avoine biologique à la compote de pêche, et dinde en croûte à la purée de haricots rouges agrémentés de tomates séchées à l'huile d'olive et au basilic.

En centre-ville, le lieu de prédilection des contemplatifs, des joggeurs et des patineurs est Piedmont Park, sur Piedmont Road à la hauteur de la 14ᵉ Rue, qui réunit, dans un méli-mélo urbain, Noirs et Blancs, gays et hétéros, punks et yuppies.

Les abords de Grant Park abritent quelques-unes des plus belles maisons victoriennes restaurées, ainsi que le Cyclorama, immense fresque circulaire peinte sur la Guerre civile, et son musée. Pour les mordus de cette guerre, s'impose un détour par la banlieue de Cobb County et le Mountain National Battlefield Park, où se livra la grande bataille qui conduisit à celle d'Atlanta. Il y a, tout près, une charmante petite exploitation vinicole, Kennesaw Mountain Vineyards and Winery, amusante à visiter.

Peter Applebome
Traduit de l'anglais par Sylvette Gleize
© New York Times

★ **Peter Applebome, spécialiste des questions d'éducation au *New York Times*, a été chef du bureau d'Atlanta.**